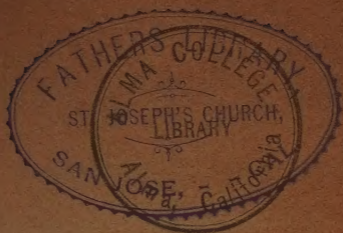






\$ 0.50 per Vol



ŒUVRES

DU

P. NOUET

I



# L'HOMME D'ORAIISON

SA CONDUITE DANS LES VOIES DE DIEU

CONTENANT

TOUTE L'ÉCONOMIE DE LA MÉDITATION, DE L'ORAIISON  
AFFECTIVE  
ET DE LA CONTEMPLATION

PAR

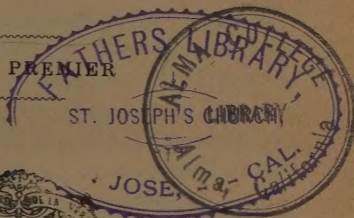
LE P. JACQUES NOUET

De la Compagnie de Jésus

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE



TOME PREMIER



PARIS  
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE  
90, RUE BONAPARTE, 90

1893

6507



---

## AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

(1837)

A l'aspect des malheurs de sa patrie, le Prophète s'écriait : *La terre est dans une affreuse désolation, et nul ne médite en son âme* (1). C'était pour lui quelque chose d'affligeant que de voir les enfans d'Israël abattus sous les coups du Seigneur, devenus le jouet de leurs ennemis, et courir néanmoins aux mêmes idoles, s'agenouiller devant les mêmes autels, et ne pas voir enfin d'où leur venaient leurs calamités, Au-dehors de Jérusalem, les maux extérieurs, les famines et les guerres; au-dedans, la haine et la discorde, le crime et le désordre. Et le remède à cela? il était au pouvoir de ce peuple de le trouver en lui-même, dans son propre cœur. Si les consciences, pieusement alarmées, eussent voulu se regarder au grand jour; oh! alors, elles eussent vu la plaie hideuse, elles eussent connu la cause de tous les maux qui pesaient sur la patrie en deuil.

(1) Desolatione desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde. *Jerem. 12. 11.*

Jérusalem , la ville chérie , la ville ingrate, qui arrache des larmes au Prophète , c'est la Jérusalem de tous les siècles , c'est l'Église de Jésus-Christ , c'est l'âme , c'est nous. Si la désolation règne dans notre cœur , s'il vole toujours vers les mêmes idoles de chair et de boue , s'il va se prosterner encore aux coupables autels du monde , s'il oublie sa noble origine et ses hautes destinées , s'il détourne de Dieu ses regards , s'il est froid et glacé devant les préceptes , s'il n'est point dévoué au prochain , à ses frères en douleur , tout le mal assurément découle de sa frivolité , qui ne lui permet pas de jamais descendre en lui-même.

Pour cheminer dans la voie droite , dans la voie de la justice et de la perfection , l'homme a besoin d'une grande vigilance sur lui-même , d'une attention soutenue sur ses pensées et sur les mouvemens de son cœur. Au milieu des infirmités qui nous environnent , y a-t-il un plus rude combat à soutenir que celui de nous vaincre nous-mêmes ? « C'est là ce qui devrait nous occuper uniquement : combattre contre nous-mêmes , devenir » chaque jour plus forts contre nous , chaque jour » faire quelques progrès dans le bien (1). » Or , pour fortifier l'homme dans ses faiblesses , pour le diriger dans ses luttes *intérieures* de la *chair contre l'esprit* (2) , il lui faut un aliment tout spirituel ,

(1). Et hoc deberet esse negotium nostrum, vincere videlicet seipsum, et quotidie seipso fortiores fieri, atque in melius aliquid proficere. *Imitat. Christ. lib. 1. cap. 3 v. 3.*

(2). Caro autem concupiscit adversus spiritum : spiritus autem adversus carnem. *Galat. 5, 17.*

il lui faut des méditations , des lectures spirituelles , des retraites. C'est dans les œuvres du P. Nouet qu'il trouvera réuni tout ce qu'il y a de plus solide pour nourrir sa foi et sa piété. Dans tous ses ouvrages il trouvera pour sujet de méditation , l'Homme-Dieu , l'homme type ; en un mot , celui qu'il faut suivre pour ne pas marcher dans les ténèbres (1) , et qui doit être la règle de notre conduite , puisque nous ne serons sauvés qu'autant que notre vie aura été plus ou moins conforme à la vie de ce divin modèle (2).

A eux seuls les ouvrages du P. Nouet pourront donc tenir lieu d'une bibliothèque religieuse. On y trouvera des règles sages et prudentes pour la méditation , recueillies et sanctionnées par les meilleurs maîtres de la vie spirituelle ; des sujets de méditations et de lectures spirituelles , distribués pour tous les jours de l'année, et approuvés par une longue expérience ; enfin plusieurs retraites propres à des fins particulières , pour acquérir par de fortes et pressantes considérations telle ou telle vertu. Or pour mettre plus de clarté dans ses nombreux ouvrages , nous les classerons dans l'ordre suivant :

I. Méthodes et règles d'Oraison. — II. Méditations et Entretiens. — III. Lectures spirituelles. — IV. Retraites. — V. Controverses.

I. Quoique la science de l'oraison soit une science

(1) Qui sequitur me , non ambulat in tenebris. *Joan.* 8. 12.

(2) Nam quos præscivit , et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui , ut sit ipse primogenitus in multis fratribus.

toute divine , que l'on doit plutôt apprendre au pied du crucifix que dans les livres , on ne saurait nier qu'il est très-utile à tous ceux qui veulent l'acquérir , de connaître les diverses méthodes d'oraisons suivies par les saints ; de connaître les difficultés que l'on rencontre dans cet exercice , les tentations auxquelles on y est le plus ordinairement exposé ; de connaître aussi quelles sont les voies par lesquelles Dieu a conduit les âmes pieuses qui cherchent à s'unir à lui par l'oraison ; de connaître , en un mot , toute l'économie de la méditation , de l'oraison affective , de la contemplation. Le P. Nouet , dans son premier ouvrage , développe avec autant de clarté que de solidité les règles que saint Ignace avait données sur cet important sujet dans son livre admirable des *Exercices spirituels*. Cet ouvrage a pour titre :

L'HOMME D'ORAISON , sa conduite dans les voies de Dieu , contenant toute l'économie de la méditation , de l'oraison affective et de la contemplation , 2 vol.

Pour mieux faire connaître cet important Ouvrage , que l'on peut regarder comme un livre fondamental , nous allons en exposer le plan. Il est divisé en six livres : — Le 1.<sup>er</sup> contient les règles que saint Ignace prescrit à l'homme d'oraison dans le livre des Exercices. — Le 2.<sup>e</sup> traite de l'exercice de l'oraison mentale , de sa nature et de ses différentes espèces , tirées des instructions et de la doctrine de saint Ignace. — Le 3.<sup>e</sup> , de la première espèce d'oraison que saint Ignace enseigne , qui est la méditation. — Le 4.<sup>e</sup> , de la seconde espèce d'oraison que saint Ignace enseigne , qui est l'oraison affective. — Le 5.<sup>e</sup> , de la troisième espèce d'oraison

que saint Ignace enseigne , qui est la contemplation. — Le 6.<sup>e</sup> , des impressions différentes par lesquelles l'âme est élevée au pur amour et à l'union avec Dieu.

II. Celui qui veut devenir un homme d'oraison ne doit pas se borner à en connaître les règles ; il ne pourra devenir habile dans cette science qu'autant qu'il sera fidèle à s'y exercer tous les jours. Le P. Nouet , pour faciliter aux âmes pieuses la pratique de la méditation , a publié l'ouvrage intitulé :

L'HOMME D'ORAIISON , ses méditations et entretiens pour tous les jours de l'année, 11 vol.

Dans ces méditations qui sont pleines d'onction , nourries de passages tirés de l'Écriture sainte et des Pères , le P. Nouet , convaincu de la vérité de cette parole que notre Seigneur adressait à ses Apôtres dans la dernière cène : *Je suis la voie , la vérité et la vie* , fait méditer l'homme d'oraison sur toutes les circonstances de la vie de Jésus-Christ , pour l'exciter à ne jamais détourner les yeux du grand modèle proposé à l'imitation de tous les chrétiens. Ces méditations sont divisées en six parties dans l'ordre suivant :

1.<sup>o</sup> LA VIE CACHÉE DE JÉSUS , — dans le sein de son Père , — dans les saints de l'Ancien Testament , avant l'Incarnation , — dans le sein de la bienheureuse Vierge , — dans l'étable de Bethléem , — dans la maison de Nazareth , depuis son enfance jusqu'à l'âge de trente ans. — Cette première partie peut servir depuis l'Avent jusqu'à la Septuagésime.

2.<sup>o</sup> LA VIE SOUFFRANTE DE JÉSUS , ou Méditations et Entretiens sur la passion et les souffrances de Jésus-Christ. — Cette seconde partie offre des méditations pour chaque jour , depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques.

3.<sup>o</sup> LA VIE GLORIEUSE DE JÉSUS, — sur la terre, — dans le ciel. — Cette troisième partie servira depuis Pâques jusqu'à la fête du Saint-Sacrement.

4.<sup>o</sup> LA VIE MYSTIQUE DE JÉSUS dans le très-saint Sacrement. — Cette quatrième partie contient des méditations pour le jour et l'octave de la fête du Saint-Sacrement, et pour tous les jeudis de l'année.

5.<sup>o</sup> LA VIE DE JÉSUS conversant avec les hommes. — Cette cinquième partie contient des méditations pour le reste de l'année, depuis le Saint-Sacrement jusqu'à l'Avent.

6.<sup>o</sup> LA VIE DE JÉSUS dans les saints. — C'est la dernière partie de la vie de Jésus; elle durera tant qu'il y aura des saints dans l'Eglise; car il n'y en a pas un qui ne puisse dire : *Je vis, non plus moi-même; mais le Christ vit en moi.* — On y trouvera des méditations pour la fête des principaux saints de chaque mois.

Nous terminerons cette partie des œuvres du P. Nouet par un opuscule très-rare du même Auteur, qui renferme des Méditations sur le bon usage des Indulgences et sur le Jubilé.

III. L'homme d'oraison ne se borne pas à consacrer tous les jours quelques momens à la méditation, il voudrait toujours s'occuper de Dieu; et lorsqu'il ne peut pas prier, il nourrit sa piété par des lectures édifiantes. Le P. Nouet a composé un ouvrage destiné à servir de lecture spirituelle pendant tout le cours de l'année. Cet ouvrage imprimé en trois volumes in-4.<sup>o</sup> est le plus recherché de cet Auteur. Devenu très-rare, ce n'est qu'avec beaucoup de peine que nous sommes parvenus à nous en procurer un exemplaire, que nous imprimons ce titre commun :

**L'HOMME D'ORAISON**, ses lectures spirituelles pendant tout le cours de l'année, — ou  
 Dévotion envers notre Seigneur Jésus-Christ,  
 Souverainement bon,  
 Souverainement grand,  
 Souverainement saint.

..... 7 vol.

La première partie de cet Ouvrage paraîtra en 3 vol., sous le nom d'AIMABLE JÉSUS. Elle contient des lectures et des considérations, depuis l'Avent jusqu'à Pâques. — La deuxième, sous le nom d'ADMIRABLE JÉSUS, n'aura que 2 vol. — La troisième enfin, ou JÉSUS, LE SAINT DES SAINTS, complètera le cours de lecture spirituelle, et formera aussi 2 vol.

IV. Notre infirmité est si grande, notre inclination au mal est si forte, que ceux mêmes qui sont fidèles au saint exercice de l'oraison, et à la lecture spirituelle, s'ils ne veulent pas tomber dans le relâchement, ont besoin de consacrer toutes les années quelques jours au silence et au recueillement, pour se renouveler dans la ferveur. De là, l'importance des *retraites annuelles*, importance que le P. Nouet a si bien sentie, qu'il en a composé huit retraites, sur divers sujets :

**L'HOMME D'ORAISON**, ses retraites, 6 vol.

Les deux premiers volumes de cet Ouvrage contiennent *la première retraite de l'homme d'oraison*. Faite d'après l'esprit et la méthode de saint Ignace, cette retraite convient plus particulièrement à ceux qui commencent à se donner à Dieu, et qui ont besoin par conséquent de régler leur vie, en pensant sérieusement à leur salut. Nous ajouterons à la fin le livre des *Exer-*

*citia spiritualia sancti Ignatii.* — Dans les trois autres volumes se trouvent réunies six autres retraites, qui, chacune, ont pour objet des fins particulières et semblent plus convenables aux personnes déjà avancées dans la perfection, et qui désirent acquérir quelque vertu. — Enfin, pour compléter et ses retraites, et ses méditations, et ses lectures, et tous ses exercices spirituels, l'homme d'oraison a besoin de se préparer continuellement à la mort, ce sera le sujet de la huitième et dernière retraite, ainsi que du sixième volume des Retraites. Durant tout le cours de sa vie sur la terre, le chrétien est obligé à deux choses; la première, à apprendre à bien vivre; la seconde, à bien mourir. *La vie de Jésus, conversant avec les hommes*, a pu lui apprendre la première; il ne saurait donc choisir un meilleur maître pour apprendre à bien mourir.

**V. LA PRÉSENCE DE JÉSUS-CHRIST** dans le Saint-Sacrement. — Lettre à M. Claude, ministre de Charenton, sur le sujet de sa réponse au livre de la présence de Jésus-Christ au très-saint Sacrement de l'autel; 3 vol.

Dans cet ouvrage le P. Nouet entreprend de répondre à toutes les difficultés que les ministres de la religion prétendue réformée ont proposées contre le mystère de l'Eucharistie. L'Ouvrage est divisé en cinq livres. — Dans le premier, il réfute la preuve tirée du témoignage des sens. — Dans le second, il montre qu'on ne peut faire dépendre la vérité de ce mystère des lumières de la raison. — Dans le troisième, il examine les passages du nouveau Testament touchant l'Eucharistie. — Le quatrième est plein de belles remarques sur la doctrine des protestans touchant l'Eucharistie et touchant l'adoration du Saint-Sacrement. — Dans le cinquième et dernier livre, il fait voir que cette créance est aussi ancienne que l'Eglise.

Dans tous ses ouvrages le P. Nouet ne se contente pas de donner une grande connaissance de Jésus-Christ, il s'efforce encore d'imprimer dans les cœurs son ardent amour pour ce divin Sauveur, et d'exciter les fidèles à imiter ses sublimes vertus en marchant dans la voie des bonnes œuvres et de la justice. Car connaître Jésus-Christ n'est point assez : il faut encore l'aimer et l'imiter. Si on ne l'aime et si on ne l'imité, les plus sublimes connaissances que l'on en peut acquérir ne sont rien ; c'est alors une science aussi inutile , aussi vaine que les vanités du monde , qui ne peuvent satisfaire le cœur de l'homme. Fuyons les vanités ; que notre souveraine étude soit donc de méditer la vie de Jésus-Christ (1), afin de le connaître , mais aussi de l'aimer et de l'imiter.

(1) *Summum igitur studium nostrum sit in vitâ Jesu Christi meditari. Imit. Christi. lib. 1. cap. 1. v. 1.*



# NOTICE

sur

## LE P. NOUET.

---

LE P. Jacques Nouet naquit au Mans en 1605 ; il fit ses études au collège de cette ville, où il eut pour professeur le P. Lallemant, Jésuite distingué. On rapporte que, la veille d'une fête de la sainte Vierge, le P. Nouet et un de ses condisciples se proposèrent de demander à Dieu une grâce particulière. L'un demanda le don de l'éloquence pour évangéliser les peuples ; l'autre, la grâce de vivre dans la retraite pour ne penser qu'à Jésus-Christ, s'en entretenir constamment et ne parler que de ce divin Sauveur ; le P. Lallemant, confident de leurs pieux secrets, leur promit de dire la sainte messe pour obtenir ces grâces. Leurs prières furent exaucées, et depuis ce moment le P. Nouet, comme le prouvent ses nombreux ouvrages, s'adonna à la méditation et à la contemplation des mystères et de la vie de Jésus-Christ. Dès l'âge de dix-huit

ans , il entra dans la société de Jésus. Il fut d'abord professeur d'humanités , et se consacra ensuite au ministère de la prédication. Aussitôt que le livre de la fréquente communion d'Arnauld parut , le P. Nouet le signala dans ses sermons comme un livre pernicieux et entaché des nouvelles erreurs de Jansénius. Les évêques qui avaient approuvé cet ouvrage se réunirent à Paris avec quelques autres prélats ; ils firent comparaître devant eux le P. Nouet, et le forcèrent de désayouer ce qu'il avait avancé contre le livre d'Arnauld. C'est Dupin qui raconte ce fait dans son histoire ecclésiastique du dix-septième siècle. Il paraît que ce fut la raison qui porta les supérieurs du P. Nouet à ne plus l'employer au ministère de la prédication, dans lequel il avait obtenu des succès. Alors il devint recteur des collèges d'Alençon et d'Arras , et occupa cette place pendant vingt-cinq ans. Il fut un des adversaires les plus vifs de Lenoir , théologal de Séez , prédicateur attaché aux nouvelles opinions de ce temps. Dupin lui attribue l'ouvrage publié contre Lenoir sous ce titre : *Remercimens du consistoire de N. aux théologiens d'Alençon, disciples de S. Augustin*. Il cite aussi comme étant du P. Nouet *une réponse aux provinciales*. Je ne sais si ces indications sont bien sûres ; dans le moment où ces ouvrages ont paru, Lenoir et les partisans des nouvelles erreurs avaient des protecteurs puissans dans les parlemens et dans plusieurs

évêques de France , et ceux qui les combattaient faisaient paraître leur ouvrage sous l'anonyme , et tenaient beaucoup à ne pas être connus dans le public.

Quoi qu'il en soit , le P. Nouet est certainement auteur d'un ouvrage de controverse contre les protestans , ayant pour titre : *Traité de la présence réelle de Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement* (1). Il composa cet ouvrage pour répondre à l'ouvrage que le ministre Claude avait fait paraître sous ce titre : *Réponse au traité de la perpétuité de la foi sur l'Eucharistie*. Dans cet ouvrage le P. Nouet défend avec beaucoup de force le dogme catholique , il réfute d'une manière victorieuse tous les argumens que Claude avait opposés aux preuves apportées dans le traité de la perpétuité de la foi. Claude crut devoir répondre au traité de la présence réelle , et le P. Nouet montra la faiblesse des réponses de Claude dans un opuscule de 63 pages in-8.º ayant pour titre : *Lettre du P. Nouet à M. Claude, ministre de Charenton, sur le sujet de sa réponse au livre de la présence réelle de Jésus-Christ au très-saint Sacrement de l'autel*.

Ce qui a le plus fait connaître le P. Nouet , ce qui l'a fait placer par les personnes exercées sur les matières spirituelles , au nombre des auteurs

(1) Paris, 1 vol. in-4. Le *Journal des Savans* de 1667 fait le plus grand éloge de cet ouvrage dans un article très-long et fort remarquable.

ascétiques les plus remarquables , ce sont ses œuvres spirituelles.

Le P. Nouet , plein d'estime pour le saint exercice de l'oraison , était convaincu de cette vérité , que l'Esprit-Saint nous a révélée , que la principale cause des désordres qui inondent la terre , c'est que les hommes ne méditent pas assez sur les mystères de notre sainte religion. La désolation a désolé toute la terre , parce que nul ne médite en son âme (1), et le désir qu'il avait de porter les chrétiens à se livrer à l'oraison , de donner plus de facilité pour ce saint exercice à ceux qui s'y livrent , l'a engagé à diriger vers ce but tous ses ouvrages. Voici en quels termes il nous donne le plan qu'il s'est proposé dans sa préface : « Je divise mon ou-  
» vrage en trois tomes. Le premier contient la con-  
» duite de l'homme d'oraison dans les voies du  
» ciel , et toute l'économie de la méditation , de  
» l'oraison affective et de la contemplation. Le se-  
» cond comprend ses retraites annuelles que j'ai  
» dressées de telle sorte , que sans changer la  
» méthode des exercices de saint Ignace , il peut  
» changer ses entretiens selon les différentes  
» fins qu'il se propose ; car il y en a par exemple  
» qui lui peuvent servir pour acquérir la confor-  
» mité à la volonté de Dieu ; d'autres , pour obtenir  
» le sublime esprit de la croix ; d'autres , pour ar-

(1) Desolatione desolata est terra , quia nullus est qui recogitet corde. *Jerem.* 12. 11.

» river au pur amour ; d'autres , pour établir la  
» paix de l'âme par le règlement des passions ;  
» d'autres , pour se préparer à la mort ; d'autres ,  
» pour mettre ordre aux affaires de son salut , ou  
» pour faire choix de son état. Le troisième , qui  
» est encore de plus grande étendue , lui fournit le  
» sujet de ses entretiens et méditations pour tous  
» les jours de l'année. »

Dans la suite le P. Nouet a fait paraître un quatrième ouvrage pour servir de lecture spirituelle à l'homme d'oraison pendant tout le cours de l'année, sous ce titre : *La dévotion envers notre Seigneur Jésus-Christ souverainement bon , souverainement grand , souverainement saint.*

Pour faire l'éloge du P. Nouet , il nous suffit de dire qu'il a atteint le but qu'il se proposait ; que ses œuvres spirituelles forment un cours complet qui peut suffire aux personnes qui s'adonnent à l'oraison , dans toutes les circonstances de leur vie.

Le chrétien qui veut devenir homme d'oraison , doit connaître en premier lieu les règles de l'oraison , les moyens de réussir dans l'oraison , les différentes espèces d'oraison. Le P. Nouet , dans ce qu'il appelle le premier tome de l'homme d'oraison , expose avec clarté et simplicité les règles que saint Ignace prescrit à l'homme d'oraison dans le livre des Exercices spirituels ; la nature , la fin de l'oraison , et ses différentes espèces ; puis sans entrer dans des détails qui ne pourraient être compris

que par ces âmes privilégiées que Dieu se plaît à conduire par des voies extraordinaires , il explique en quoi consiste la méditation, l'oraison affective et la contemplation. Cet ouvrage du P. Nouet unit à une grande simplicité et à une grande clarté, beaucoup de solidité.

Le chrétien qui veut se livrer à l'exercice de l'oraison , lorsqu'il connaît les règles de cet exercice, a encore besoin d'un ouvrage qui lui fournisse le sujet de ses méditations pendant tout le cours de l'année. Nous ne craignons pas de dire que le troisième tome de l'homme d'oraison du P. Nouet, qui deviendra la deuxième partie de l'homme d'oraison dans l'édition que nous donnons au public , est un des livres les plus utiles pour atteindre cet objet. Le P. Nouet fait connaître toute la perfection du chrétien dans la connaissance de Jésus-Christ, appuyé sur cette parole que notre Seigneur adressait à ses apôtres dans la dernière cène. Je suis la voie, la vérité et la vie (1) ; et lorsqu'il a voulu donner des sujets de méditation à l'homme d'oraison, il a cru qu'il devait le faire méditer pendant tout le cours de l'année sur la vie de Jésus. Depuis l'Avent jusqu'à la Septuagésime, il veut qu'il médite sur la *Vie cachée de Jésus dans le sein de son Père , dans le sein de Marie , dans l'étable de Bethléem , et pendant les années de son enfance jusqu'à l'âge de trente ans.*

(1) *Ego sum via , et veritas , et vita. Joan. 14. 6.*

— Depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques , il le fait méditer sur la *Vie souffrante de Jésus*. — Pendant le temps pascal , il lui donne pour sujet de ses méditations la *Vie glorieuse de Jésus ressuscité*, — Puis la *vie mystique de Jésus dans le sacrement adorable de nos autels*. — Enfin il veut qu'il consacre le reste de l'année à méditer sur la *Vie de Jésus conversant avec les hommes*. A ces cinq parties le P. Nouet en a ajouté une sixième ayant pour titre : *La vie de Jésus dans les saints*. Il a fait aussi paraître des Méditations et Entretiens pour le temps du jubilé.

Nous ne nous proposons pas de faire l'apologie des méditations du P. Nouet, elles sont assez connues, pour n'avoir pas besoin de nos éloges ; nous nous bornerons à dire que le style en est simple , qu'elles sont pleines d'onction et de piété, et surtout nourries d'un grand nombre de citations de l'Écriture sainte et des saints Pères.

Le chrétien qui veut devenir homme d'oraison, ne se borne pas à faire une méditation tous les jours , mais il se fait un devoir d'employer tous les jours quelques instans à une lecture pieuse. Il trouvera dans la troisième partie des œuvres du P. Nouet un cours de lecture qui ne saura manquer de lui aider à faire des progrès dans la connaissance de Jésus-Christ, et par une conséquence nécessaire, dans l'acquisition des vertus. *La dévotion envers notre Seigneur Jésus-Christ* est un

de ces ouvrages solides qui doivent nécessairement produire des fruits de salut. Dans cet ouvrage le P. Nouet, pour ranimer par les motifs les plus puissans la dévotion envers notre Seigneur Jésus-Christ, considère dans trois parties Jésus souverainement bon et souverainement aimable ; Jésus souverainement grand et souverainement admirable ; Jésus le Saint des saints et modèle de la sainteté du chrétien.

Mais il ne suffit pas à l'homme d'oraison de méditer sur la vie de notre Seigneur, de consacrer tous les jours quelques instans à une lecture pieuse ; notre pente au mal est si grande, nous sommes tellement portés à oublier les résolutions que nous avons formées, que nous ne parviendrons jamais à devenir des hommes d'oraison, si toutes les années, nous ne consacrons quelques jours à un plus grand recueillement : de là la nécessité des retraites annuelles, si fort recommandées par tous les saints, et surtout par saint Ignace, qui, dans le livre des Exercices spirituels, a donné une méthode si excellente de retraite spirituelle, qu'il est comme impossible à un pécheur de faire une retraite selon les exercices de saint Ignace, et de ne pas se donner à Dieu ; que les justes et les saints n'ont jamais fait de retraite selon les exercices de saint Ignace, sans être animés d'un nouveau désir de ne vivre que pour Dieu. Le P. Nouet, dans le deuxième tome de son Homme d'oraison, a donné

huit retraites selon les exercices de saint Ignace, qui sont, comme il le dit lui-même, tellement disposées, qu'on peut, en suivant l'ordre des exercices de saint Ignace, prendre des entretiens propres aux circonstances dans lesquelles on se trouve, et aux besoins particuliers de son âme. r

Tous ces ouvrages du P. Nouet parurent de 1674 à 1678. Ses supérieurs l'appelèrent dans la maison professe de Paris, avant 1676, pour lui donner plus de facilité pour surveiller l'impression de ses ouvrages. Il y mourut en 1680, âgé de 75 ans.

La postérité ne nous a conservé aucune autre *particularité* sur la vie de ce pieux et savant religieux. Elle s'est écoulée paisiblement, dans l'oubli et l'obscurité du cloître. Appliqué à l'étude et à la méditation de la vie et des mystères de l'Homme-Dieu, fidèle aux saintes pratiques des observances religieuses, le P. Nouet a dû faire de rapides progrès dans le chemin de la perfection et dans la pratique de la vertu. On ne connaît de lui aucune singularité remarquable : se renfermant dans une vie simple et commune, cachant toutes ses vertus sous le manteau de l'humilité, il ne laisse paraître dans tous ses écrits que son ardent amour pour Jésus-Christ, qu'il avait choisi pour son guide, son modèle et son maître dans la science de bien vivre et de bien mourir.



---

# PRÉFACE.

---

MON cher lecteur , si vous êtes HOMME D'ORAISON , rendez grâces à Dieu de cette faveur , comme d'un bien inestimable ; et si vous ne l'êtes pas encore , je vous conjure de travailler au plus tôt à le devenir , et de ne pas vous priver d'un don si précieux et si nécessaire. Les raisons qui vous y obligent sont si fortes et si convaincantes , qu'un esprit raisonnable n'y peut résister , pour peu qu'il y fasse de réflexion. Vous êtes chrétien , et cette qualité , qui vous est si glorieuse , vous oblige à prendre les sentimens de Jésus-Christ , et à vivre de son esprit. Or , si vous n'aimez l'oraison , certainement vous n'avez pas l'esprit de Jésus-Christ : car il l'a singulièrement aimée , et pratiquée d'une manière si sublime , qu'on peut dire que c'est l'Homme d'oraison par excellence , vu les prérogatives qui l'élèvent au-dessus de tous les autres.

## § I.

I. Nous commençons la vie par le sommeil , et la

première chose que nous faisons dans le sein de nos mères, c'est de dormir. Mais le Fils de Dieu a commencé la vie par la prière; et comme l'on dit que l'épine royale porte des fleurs dès le premier jour qu'elle est entée, ainsi son âme bienheureuse ne fut pas plus tôt unie à la divinité, qu'elle déploya toutes ses plus ardentes affections, et se trouva chargée de fleurs et de fruits, priant et s'offrant en sacrifice pour le salut de tous les hommes.

II. Nos prières sont interrompues : le sommeil, qui commence de si bonne heure à nous ravir les premiers momens de la vie, nous en dérobe la moitié; et le reste, qui devrait être consacré à Dieu, nous est presque tout enlevé, ou par les divertissemens, ou par les affaires. Mais la vie du Fils de Dieu n'a été qu'une oraison continuelle, que la mort même n'a pu finir. Il ne faisait pas toujours des miracles, il n'était pas toujours occupé à guérir les malades, mais il était sans cesse appliqué à l'oraison. Son cœur priait, pendant que le corps prenait son repos; et souvent il fuyait le repos, pour n'être point partagé et pour se donner tout à la prière (1).

(1) *Erat pernoctans in oratione Dei. Luc. 6. 12. — Ego dormio, et cor meum vigilat. Cant. 5. 2. — Species tibi datur, forma*

III. Nous prions dans la lumière de la foi , qui ne luit que dans les ténèbres , et qui croit plus qu'elle ne voit. Mais le Fils de Dieu priait dans la lumière de gloire , et contemplait à découvert l'essence divine s'unissant sans milieu et sans entre-deux à la source de toutes les lumières.

IV. Quand nous prions , la gloire que nous donnons à Dieu est infiniment au-dessous de lui , et le mérite qui nous en revient , est aussi borné et limité ; parce que c'est un être souverain qui reçoit nos vœux , et ce sont de faibles créatures qui les lui offrent. Mais la prière du Fils de Dieu est d'un mérite infini , et la gloire qu'il donne à son Père est absolument incompréhensible , parce que c'est un Dieu priant et adorant , égal à celui qu'il adore , qui est la plus grande de toutes les merveilles du monde.

V. Enfin , quand nous prions , notre cœur n'est que l'organe du Verbe , qui prie en nous , et de son divin Esprit , qui prie pour nous avec des gémissemens inénarrables. De là vient que la grâce de

*præscribitur, quam debeas æmulari; quid enim pro salute tuâ te facere oportet, quandò Christus pro te in oratione pernoctat?*  
*S. Ambros. lib. 5, in Luc.*

l'oraison nous est donnée avec mesure , mais le Fils de Dieu en a la plénitude : Elle est en lui comme dans sa source , et personne ne peut former une seule pensée qui l'élève à Dieu , s'il n'est animé de cet esprit , et s'il ne travaille sur ce modèle.

C'est notre original , que nous devons fidèlement imiter ; et quand nous n'aurions point d'autre motif pour nous porter à la prière , son exemple devrait suffire pour nous en donner de l'amour , et pour nous la faire embrasser avec ferveur. Car il serait honteux à un chrétien de se porter lâchement à cet emploi , voyant que Jésus-Christ l'a pratiqué avec tant d'ardeur. Et quoi ? dit saint Augustin, « la » miséricorde prie , et la misère ne prie pas ; la » charité prie , et l'iniquité ne s'humilie pas ; le » médecin se prosterne en terre pour faire oraison , et le malade ne daigne pas s'abaisser : se » peut-il rien dire de plus étrange ? L'innocence » prie , et la malice ne prie pas ; celui qui n'a jamais » fait de péché , et qui n'a point été trouvé trompeur en ses paroles , a recours à l'oraison ; et le » pécheur , qui est couvert de crimes , la néglige ; » le juge prie , et désire de pardonner ; et le coupable ne prie pas , pour mériter le pardon ; enfin , » celui qui doit juger prie , et celui qui doit être

« jugé, ne s'en met nullement en peine (1). »  
N'est-il pas entièrement déraisonnable ?

## § II.

Le Fils de Dieu ne s'est pas contenté de nous rendre ses imitateurs dans l'exercice de l'oraison, il a voulu que nous fussions ses disciples : et pour cet effet, « il s'est réservé le secret de cette divine science, pour faire connaître à tout le monde, comme dit un dévot contemplatif, qu'il y a un maître dans le ciel, qui a la clef de la vraie sagesse, et qui seul la peut communiquer à ceux qui écoutent ses divines paroles, et qui ouvrent amoureusement leurs cœurs à ses inspirations. Il n'appartenait qu'à lui de prendre sur nous cette qualité pour trois raisons principales (2). »

(1) Orat misericordia, et non orat miseria; orat charitas, et non humiliatur iniquitas; prostratus in terra orat medicus, et non humiliatur ægrotus; orat innocentia, et non orat nequitia; orat qui peccatum non fecit, nec est inventus dolus in ore ejus, et non se prosternit multis villis obnoxius; orat judex, et desiderat parcere; et non orat reus, ut indulgentiam mereatur; orat judicaturus, et orare dissimulat judicandus. *S. August. de Orat. Dominici.*

(2) Doctrinam hujus præclaræ sapientiæ sibi soli reservare voluit increata sapientia, ut sciat omnis mortalis quia Doctor est in cælo, qui solus sapientiam veram suis discipulis per cælestes immissiones, et suæ charitatis radios administret. *Harphius.*

I. La première , parce qu'étant la lumière des esprits , il n'y avait que lui qui pût nous découvrir une doctrine si éloignée des sens , et si cachée aux sages du siècle. Il est, comme dit saint Augustin, l'assesseur du trône de Dieu , ou, pour mieux dire, associé au trône de la Divinité, qui sait mieux le style de la cour du ciel. Il était donc nécessaire qu'il dressât lui-même notre requête , et qu'il nous enseignât à traiter avec notre Souverain des affaires de notre salut (1).

II. La seconde, parce qu'il est le maître des cœurs , qu'il échauffe du feu de son amour et qu'il anime de son esprit , afin de les élever à Dieu, selon la promesse qu'il leur avait faite par son prophète, de répandre sur eux l'esprit d'oraison. De là vient que cette divine vertu , qui avait été si peu connue avant sa naissance , et pratiquée par un petit nombre de personnes , est depuis devenue la splendeur, l'ornement , les délices , le trésor et les richesses de l'Église, qui a cet avantage sur l'ancienne loi , de posséder substantiellement l'esprit de Jésus, qui est le véritable esprit d'oraison. Si bien qu'au

(1) *Cum quærerent supplicare Apostoli, et non invenirent quomodo adirent Imperatorem Deum, dixerunt Christo : Domine, doce nos orare, hoc est, Jurisperite noster, Assessor Dei, imò et Confessor, compone nobis preces : et docuit Dominus de libro juris cœlestis, docuit quomodo orarent. S. August. Tract., 7. in Joan.*

lieu que David se réjouissait autrefois d'avoir trouvé son cœur pour prier Dieu comme son Seigneur (1), les saints se glorifient maintenant d'avoir trouvé le cœur de Jésus, pour le prier comme leur père : « Et moi, dit saint Bernard, j'ai trouvé le cœur de  
 » mon roi, de mon frère, de mon ami, de mon dé-  
 » bonnaire Jésus ; ne prierai-je donc pas ? Oui, cer-  
 » tes, je prierai ; car je suis trop heureux, non-  
 » seulement d'avoir trouvé le cœur de Jésus au  
 » lieu du mien, mais encore le mien avec celui de  
 » Jésus (2). »

III. La troisième raison est que Jésus-Christ est le vrai Fils de Dieu ; par conséquent il n'y a personne qui sache mieux que lui la manière de glorifier son Père, et de lui rendre l'honneur qu'il mérite. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il l'a fait si exactement dans l'Évangile, nous marquant toutes les circonstances d'une action qui est si conforme à ses inclinations et à son zèle. Le Père Ferdinand de Monroy, religieux de la compagnie de Jésus (3), s'étant une fois endormi au pied des autels, où il avait coutume de faire sa prière depuis

(1) *Invenit servus tuus cor suum ut oraret te oratione hac.*

2. *Reg. c. 7.*

(2) *Et ego inveni cor regis, fratris, amici, benigni Jesu. Numquid non orabo ? orabo utique. Bene ergo mihi. Ego cum Jesu cor meum habeo. S. Bern. Tract. de vitâ.*

(3) *Eusebius Nieremberg., lib. 1. Ascet. Doct. c. 8.*

minuit jusqu'à cinq heures du matin, notre Seigneur lui apparut et lui dit : « Je veux vous apprendre » une manière d'oraison très-facile et très-utile. » Exercez-vous es-louanges de mon Père éternel : » cela m'est très-agréable, étant son fils comme » je suis ; surtout ne cessez de le bénir, et de lui » rendre grâces de vous avoir donné le pain céleste de l'Eucharistie, car c'est de lui que vient un » don si précieux. » Cette faveur fit une si forte impression sur son esprit, qu'elle lui demeura toujours depuis gravée en l'âme ; et toutes les fois qu'en célébrant la messe il prononçait ces paroles de la préface : « Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel (1), » il ressentait une incroyable consolation, dont la douceur se répandait jusques dans ses discours, ayant ordinairement en bouche ce trait enflammé : « Aimons ardemment le Père éternel (2). » Sa bouche parlait de l'abondance du cœur, qui ne s'occupait que des bontés infinies de ce Père des miséricordes, prenant chaque jour de la semaine quelque-une de ses perfections à honorer, pour obéir plus fidèlement au conseil qu'il ait reçu de son bon maître.

IV. Nous apprenons d'ici que l'homme d'orai-

(1) Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus. *Ordin. Miss.*

(2) Diligamus ardenter Patrem æternum. *Eusebius Nieremberg, lib. 1. Ascet. Doct., cap. 8.*

son doit être intimement uni à Jésus-Christ, parce que c'est de lui qu'il tire la lumière, la ferveur et la force; c'est sur ce bien-aimé qu'il se doit appuyer comme l'Épouse, quand il veut s'élever à la contemplation, et goûter les délices de l'esprit. C'est sur cette pierre vive qu'il doit s'affermir, comme Moïse, quand il lève les mains au ciel, pour obtenir la victoire de ses ennemis (1). Car il est notre force, notre stabilité, notre vertu. Avec lui nous pouvons tout. C'est à ce divin maître que nous devons nous adresser quand la lumière nous manque, et lui dire comme les Apôtres : *Seigneur, qui êtes la lumière par essence, apprenez-nous à prier* (2), éclairez les ténèbres de notre esprit, et soyez notre guide pour nous conduire à votre Père, et nous élever à la contemplation des choses célestes. Car, comme dit Richard de Saint-Victor, « il n'y a que la vérité incarnée qui nous » puisse conduire sans détour jusqu'au sommet » de la montagne. Je suis volontiers la vérité, dit » ce Père, ce guide ne m'est point suspect. La

(1) *Quæ est ista quæ ascendit deliciis affluens, innixa super dilectum? Cant. 8. Sumentes lapidem posuerunt subter eum. Exod. 7. Petra, quæ Moysi fatigato supponitur, Christus est; is nostra fortitudo, et soliditas est, quo confortante omnia possumus* *Lipomen., ibid.*

(2) *Domine, doce nos orare. Luc. 11. 1.*

» vérité me peut sûrement conduire, et ne me  
 » peut détourner du vrai chemin. Suivez donc  
 » Jésus-Christ, si vous voulez monter sur cette  
 » montagne. Le chemin qui nous y mène est dif-  
 » ficile, le sentier secret, la route inconnue à plu-  
 » sieurs; il n'y a que ceux qui suivent Jésus-  
 » Christ, et qui se laissent conduire par la vérité,  
 » qui courent sans égarement, et qui parvien-  
 » nent sans obstacle jusqu'à la cime. Si la vérité  
 » marche devant vous, vous êtes en assurance :  
 » sans elle vous travaillez inutilement : la vérité ne  
 » veut non plus vous tromper, qu'elle ne peut elle-  
 » même être trompée. Suivez donc Jésus-Christ, si  
 » vous désirez de ne vous point égarer (1). »

### § III.

Ce qui rehausse notablement l'estime que nous devons faire de l'oraison, c'est le zèle avec lequel le Fils de Dieu nous y porte, n'y ayant rien dans l'Évangile qu'il nous recommande si souvent et si instamment, que de veiller, et de nous appliquer à la prière.

(1) Illi soli, ut arbitror, sine errore currunt; illi soli sinè impedimento perveniunt, qui Christum sequuntur, qui à veritate ducuntur. Quisquis ad alta properas, securus eas, si te præcedit veritas. Nam sinè ipsâ frustrâ laboras: tam non vult fallere, quàm non potest veritas falli. Christum ergò sequere, si non vis errare. *Richard. in Benjamin. 63. 77.*

I. Il nous y exhorte dans un seul endroit de saint Marc , avec des termes si puissans , qu'il semble qu'on n'y peut rien ajouter : *Prenez garde à vous* (1) dit-il , et faites une réflexion particulière sur vos dispositions. Je vous le dis derechef , considérez , sérieusement ces vérités : faites-y une attention particulière dans la lumière de Dieu. Je ne le saurais assez dire , *voyez , veillez , priez , de peur d'être surpris , car vous ne savez pas le temps ni l'heure* (1), et comme à tout moment vous êtes dans l'incertitude , dans le danger , vous devez prier sans cesse , et vous tenir dans une veille continuelle sur votre cœur , et n'en détourner jamais la vue.

II. Il en vient jusqu'aux reproches et aux menaces : *Priez de peur de tomber dans la tentation* (2). N'êtes-vous pas bien peu soigneux de votre salut ? je suis prêt à vous accorder toutes vos demandes , je ne désire rien tant que de vous faire du bien , et néanmoins *jusqu'ici vous ne m'avez rien demandé* (3), ou c'est si peu , ou c'est si mal , que je le compte pour rien.

III. Il nous presse et nous sollicite par des

(1) Videte , vigilate et orate : nescitis enim quando tempus sit. *Marc. 43. 53.*

(2) Orate ut non intretis in tentationem. *Matth. 26. 41.*

(3) Usque modò non pettisti quidquam. *Joan. 16. 24.*

promesses les plus avantageuses et les plus magnifiques du monde. *Demandez, et vous obtiendrez; cherchez, et vous trouverez; frappez à la porte, et on vous ouvrira* (1). *En vérité, je vous dis que si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera* (2). Il ne limite point le temps, ni le lieu, ni le sujet de nos vœux; il ne borne point le cours de ses libéralités; en tout temps il est prêt à écouter favorablement nos prières; en tout lieu nous le trouvons disposé à les recevoir; et quelque étendue que nous puissions donner à nos désirs, nous ne lui demanderons jamais rien qui surpasse, ni son pouvoir, ni la bonne volonté qu'il a pour nous. Voulez-vous, dit saint Bonaventure (3), obtenir la grâce de surmonter toutes les tentations, et vous rendre invincible à vos ennemis invisibles? soyez homme d'oraison; voulez-vous découvrir leurs ruses, et vous délivrer de leurs pièges? soyez homme d'oraison; voulez-vous vivre content, et marcher avec joie par les plus étroits sentiers de

(1) *Petite, et dabitur vobis: quærite, et invenietis; pulsate, et aperietur vobis. Matth. 7. 7.*

(2) *Amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. Joan. 16. 23.*

(3) *D. Bonavent. apud Molinam Carthus. cap. 1. de excellentiâ orationis.*

la pénitence ? soyez homme d'oraison ; voulez-vous bannir de votre cœur les mauvaises pensées qui le souillent , et les soins importuns qui le déchirent ? soyez homme d'oraison ; voulez-vous déraciner tous les vices de votre âme , et y planter toutes les vertus ? soyez homme d'oraison ; voulez-vous monter au comble de la perfection , et jouir des délices du pur amour et des vrais plaisirs de l'esprit ? soyez homme d'oraison. Car c'est dans l'oraison qu'on reçoit la grâce de l'union , et l'onction du Saint-Esprit , qui enseigne toutes choses.

Enfin , il n'a point acception de personne. Le cabinet des rois n'est pas ouvert indifféremment à tous ; mais le cabinet du Roi des rois est ouvert à tout le monde. Chacun a droit d'y entrer , depuis les plus grands saints jusqu'aux plus misérables pécheurs. « O mes frères , dit saint Augustin , que » nous avons un maître qui est doux et bénin ! La » porte de son palais , c'est la miséricorde et la » débonnairété même. Il ne renvoie point ceux » qui y frappent : au contraire , il blâme ceux qui » sont paresseux d'y venir , parce qu'il ne craint » pas qu'on lui demande quelque chose qu'il n'ait » point , ni qui l'oblige à rougir , s'il la refuse , pour » ne la pouvoir donner (1). » Il est également riche et

(1) *Suavis Dominus et mitis , fratres charissimi ; habet januam*

pitoyable ; son affluence est la source de ses libéralités ; et bien loin de nous reprocher ses dons, « les » trésors de sa maison semblent se plaindre et se » fâcher, quand on n'y vient rien prendre, et » quand il ne souffre plus ces importunités agréables que nous lui rendons dans nos besoins ; » c'est lui faire plaisir que d'y mettre la main ; » lui-même nous y convie (1). *Je suis la porte,* » dit-il, *frappez, et on vous ouvrira.* Il n'y a » point d'autres gardes à ma porte que les anges : » mais ils y sont pour l'ouvrir, et non pas pour la » fermer ; non pour épouvanter ceux qui s'y présentent, mais pour les instruire et leur apprendre à dresser leurs requêtes (1). En effet, si un » pauvre orphelin vient frapper à la porte de ce » bon père, aussitôt les anges le lui font savoir, » et lui disent : Seigneur, c'est un pauvre pupille » qui frappe, et qui attend le secours de votre » miséricorde : secourez-le, s'il vous plaît, car » vous êtes le refuge du pauvre, et le protecteur

pietatis, nec repellit indè pulsantes, sed culpât potiùs negligentes; neque enim aliquid petitur quod non habeat, ut, cùm non dederit, erubescat. *S. Aug. ser. 2. in Reg. serm. 1.*

(1) Tunc thesauri domûs ejus tristitiam patiuntur quandò desunt delectabilia fastidia petitionum. *Ibid.*

(2) Ego sum ostium et janua : pulsate, et aperietur. Stant angeli ad januam ut introducant, non ut repellant; ut suggerant, non ut terreant. *Ibid.*

» de l'orphelin. Que répond cet amoureux père  
 » des misérables ? Je suis le juge des veuves , et  
 » le père des pupilles : je les couvrirai de ma pro-  
 » tection (1). » En un mot , son plaisir est d'enten-  
 dre la clameur des pauvres , et jamais il n'est  
 plus content que lorsque sa porte est bordée de  
 monde , et qu'il y a beaucoup de gens qui frap-  
 pent , qui crient et qui importunent (2).

#### § IV.

De là vient que tous les saints ont infiniment  
 aimé et estimé l'exercice de l'oraison , suivant en  
 cela l'exemple , les préceptes et les inclinations de  
 leur maître ; de quoi nous avons des marques si  
 éclatantes dans leur vie , qu'elles donnent de l'éton-  
 nement à ceux qui savent jusqu'où l'amour de cette  
 vertu les a portés.

I. Pour elle ils ont quitté le monde , et se sont  
 bannis par un exil volontaire de la compagnie des  
 hommes , pour jouir du commerce des anges et

(1) Si accedat pupillus parvâ manu pulsare januam paternam ,  
 nuntiant eum angeli Domino : Pupillus pulsat , defensionis pie-  
 tatem exspectat. Responde illi , Domine , tibi enim derelictus est  
 pauper , orphano tu eris adjutor. Respondet qui miseris Pater est:  
 Ego sum judex viduarum et Pater orphanorum. *S. Aug. serm. 2.  
 in Rog. serm. 1.* (2) Hoc amat janua Salvatoris , ut pulsa-  
 toribus semper abundet opportunis , importunis. *Ibid.*

de Dieu même ; sachant bien que c'est dans la solitude et dans le silence de toutes les créatures qu'il parle au cœur , et qu'il s'entretient familièrement avec les hommes. C'est ce qui obligea le grand Arsénius de quitter la cour , pour se consacrer à ce saint emploi , qui le retira si fort de la conversation des gens du monde , qu'il n'en pouvait presque souffrir la vue. D'où vient qu'un jour ayant de loin aperçu une personne , qui semblait lui vouloir parler , il prit aussitôt la fuite , et comme l'autre lui criait : Arrêtez , je vous prie , mon Père , c'est pour Dieu que je vous suis : il lui répondit agréablement : Et moi c'est pour Dieu que je vous fuis.

II. Pour elle ils se sont oubliés du repos et du repas , plaignant tous les momens qu'ils donnaient au soin de leurs corps , tant ils étaient amoureux des délices innocentes de l'esprit. Ainsi saint Éloi étant encore dans la cour , passait les jours et les nuits en prières , matant son corps de jeûnes , et se privant du pain matériel , comme dit l'auteur de sa vie , pour obtenir de Dieu le pain céleste (1). Il avait coutume d'étendre près de son lit , un long cilice , sur lequel il demeurerait presque toute la nuit

(1) *Adimebat sibi saturitatem panis , ut cœlestem posset mereri panem. Ora ejus jejunis pallebant , corpus aridum marcebat , etc. Surius , 1. Decemb.*

prosterné en oraison, s'efforçant, autant que la faiblesse humaine le peut permettre, de n'interrompre jamais le saint commerce qu'il avait avec Dieu. Ainsi saint François Xavier, ce grand conquérant des âmes, travaillant tout le jour à la conversion des pécheurs, traitait presque toute la nuit avec Dieu, et ne dormait que deux ou trois heures; encore ce peu de repos qu'il prenait était entrecoupé de soupirs et d'oraisons jaculatoires. Ainsi le Père Didacus Martinez s'était tellement accoutumé à élever fréquemment, et presque à tout moment, son cœur à Dieu, qu'il faisait chaque jour jusques à quatre mille actes d'amour divin; et, non content de cela, il passait la nuit à la campagne, dans la prière, où les Indiens et les Espagnols le voyaient souvent ravi en extase, élevé en l'air au-dessus des plus hauts arbres. Ainsi le Père Joseph Anchieta, de la compagnie de Jésus, parmi les continuelles occupations où son zèle l'engageait, ne se détournait jamais de la présence de Dieu; et comme si le jour n'eût pas été assez long, pour satisfaire au desir qu'il avait de prier, il y employait encore la meilleure partie de la nuit: d'où il arrivait que tous ses discours respiraient un certain air de sainteté; comme s'il eût puisé toutes ses paroles et ses pensées dans

le cœur de Jésus-Christ. Ainsi notre frère Alphonse Carillas , étant averti par les médecins de se divertir de la prière , de peur d'augmenter son mal , leur répondit qu'il se ferait beaucoup plus de violence , s'il s'en voulait divertir , ne s'occupant que de Dieu seul. Aussi mourut-il en priant les genoux en terre, comme saint Paul l'Ermite , vérifiant ce que dit saint Augustin de lui-même : « Depuis que j'ai connu » ce que vous êtes , vous demeurez dans ma mémoire : c'est là que je vous trouve lorsque je me souviens de vous ; et que mon âme se réjouit en vous. Ce sont là mes saintes délices (1). » Je pourrais rapporter ici une infinité d'exemples semblables ; mais je ne trouve rien de plus admirable que ce que saint Grégoire de Nazianze raconte dans une de ses lettres , à savoir qu'il connaissait un homme qui avait été un an tout entier sans fermer l'œil , sans sortir d'une place , et sans manger autre chose qu'un peu de pain qu'un corbeau lui apportait de temps en temps , afin de n'être pas un seul

(1) *Ecce quantum spatiatus sum in memoriâ meâ quærens te , Domine , et non te inveni extrâ eam. Neque enim aliquid de te inveni , quod non meminissem , ex quo didici te. Nam ex quo didici te , non sum oblitus tuî. Ubi enim inveni veritatem , ibi inveni Deum meum , ipsam veritatem , quam , ex quo didici , non sum oblitus. Itaque ex quo didici te , manes in memoriâ meâ , et illic te invenio , cùm reminiscor tuî , et delector in te. Hæ sunt sanctæ deliciæ meæ , quas donâsti mihi misericordiâ tuâ , respiciens paupertatem meam. August. Conf. lib. 10.; cap. 24.*

moment séparé de son souverain bien , qui lui tena lieu de toutes choses.

III. Pour elle ils ont embrassé des mortifications étranges , soutenu de furieux combats contre les démons , et porté des peines d'esprit incroyables , comme sainte Térèse , qui assure que durant quelques années l'exercice de l'oraison lui fut si pénible , qu'elle eût volontiers enduré les plus rigoureuses pénitences , pour n'être point obligée à se recueillir en la prière. Car la peine que le diable lui faisait pour la détourner de l'oraison , était si insupportable , et la tristesse qu'il jetait dans son âme , lorsqu'elle commençait sa méditation , y entraient avec tant de violence , qu'il fallait , pour y résister , qu'elle employât tout son courage , qui surpassait celui de son sexe.

Enfin , pour elle ils ont méprisé la vie : témoin Daniel , qui aima mieux s'exposer à la mort , dont il était menacé , que de quitter l'oraison seulement l'espace de trois jours. « Heureux , dit saint Jean- » Chrysostôme , celui qui aima mieux encourir le » danger de la mort , plutôt que de cesser de » prier (1). » Et il ne faut pas s'en étonner , parce que les saints sont tellement unis à Dieu ,

(1) Felix qui maluit periculum mortis incurrere , quàm ab oratione cessare. *S. Chrys. l. 2. de orando Deum. Et Galfridus apud Tillman. in Alleg.*

par l'entretien familial qu'ils ont avec lui , qu'ils craignent plus la moindre privation d'un si grand bien , que la mort même. La mort n'est pas pour eux un objet de terreur , ils la regardent comme le port de la bienheureuse éternité , qui les mettra en possession de ce qu'ils désirent le plus au monde , qui est de voir à découvert cette infinie beauté , dont le moindre rayon fait de si puissantes impressions sur leur cœur , lorsqu'elle daigne se faire sentir dans l'oraison.

V. D'où je conclus, avec saint Chrysostôme, que l'amour de ce divin exercice est un signe indubitable de notre avancement spirituel , et du progrès que nous faisons en la vertu. Car l'oraison , dit ce Père (1), ne peut long-temps demeurer dans une pauvre maison sans l'enrichir. Elle la remplit aussitôt de biens spirituels ; elle sanctifie l'âme par des moyens merveilleux , et lui inspire une vie pure , sublime et digne de Dieu ; elle lui donne un esprit noble , victorieux de tous les travaux de cette vie et de la mort même , un cœur généreux , qui ne peut souffrir les plus légers défauts , qui ne s'abaisse point aux soins et aux désirs inutiles de la terre , ni aux conversations du siècle , parce que l'honneur qu'elle a de traiter avec Dieu , lui relève

(1) *S. Chrys. lib. 1. et 2. de orat.*

tellement le courage, que tout ce qu'il y a de grand dans le monde ne lui semble qu'un peu de poussière, qui ne mérite pas d'occuper ses pensées, et beaucoup moins de captiver sa liberté. C'est pourquoi ceux à qui Dieu communique cette soif, cet amour et cette estime de la prière, en doivent faire un grand état, comme d'une grâce très-signalée, parce que c'est une visible marque qu'il les destine à une haute perfection, s'ils se rendent fidèles à correspondre à ses desseins. C'est à quoi tend tout le travail que j'entreprends sous la protection de la B. Vierge, de saint Ignace et de saint François Xavier; non pour autre fin, que pour vous faire part des lumières que j'ai puisées dans les livrés des saints qui ont écrit sur ce sujet, dont les uns vous pourront servir de conduite; les autres, de matière pour vous entretenir avec Dieu. Voilà en peu de paroles tout le plan de mon ouvrage, que je divise en trois tomes (1). Le premier contient la conduite de l'homme d'oraison

(1) Dans cette nouvelle édition nous ne nous sommes pas tout-à-fait conformés à la division que donne ici le P. Nouet. Avant les Retraites, nous avons cru devoir placer les lectures spirituelles, ouvrage qui, comme les Méditations, est journalier, et qui doit, sinon les accompagner nécessairement, du moins les suivre et en faire le complément. Pour connaître l'ordre des ouvrages, voyez notre avertissement, *page vij*.

dans les voies du ciel, et toute l'œconomie de la méditation, de l'oraison affective et de la contemplation. Le second comprend ses Retraites annuelles, que j'ai dressées de telle sorte, que sans changer la méthode des Exercices de saint Ignace, il peut changer ses entretiens selon les différentes fins qu'il se propose : car il y en a, par exemple, qui lui peuvent servir pour acquérir la conformité avec la volonté de Dieu ; d'autres, pour obtenir le sublime esprit de la croix ; d'autres, pour arriver au pur amour ; d'autres, pour établir la paix de l'âme par le règlement des passions ; d'autres, pour se préparer à la mort ; d'autres, pour mettre ordre aux affaires de son salut, ou pour faire choix de son état.

Le troisième, qui est encore de plus grande étendue, lui fournit le sujet de ses entretiens et méditations pour tous les jours de l'année.

Je souhaite, mon cher Lecteur, que mon travail vous soit utile ; puisque je ne l'ai embrassé que pour faire naître en vous le désir de l'oraison, ou pour entretenir ce feu céleste, si le Saint-Esprit l'a déjà allumé dans votre cœur.

Mais, pour le faire avec avantage, souvenez-vous, s'il vous plaît, en premier lieu, de présenter souvent votre âme au soleil de justice, comme ces

miroirs ardents , qui ramassent les rayons solaires , et les font éclater en flammes ; ou comme l'iris , qui les transforme en une agréable diversité de couleurs. Car en réunissant ainsi par un fréquent recueillement toutes vos puissances dans leur centre , votre entendement deviendra tout lumineux , riche de mille belles connaissances ; et votre volonté concevra de saintes ardeurs et de vives flammes , qui l'enlèveront avec plaisir jusque dans le sein de Dieu.

En second lieu , réglez la ferveur de votre désir par la soumission et l'obéissance ; n'entreprenez rien sans conseil ; ne faites rien par sentiment , mais par raison ; ne tentez rien par-dessus vos forces , vous persuadant que les excès que l'on commet en cette matière , ruinent la santé , perdent l'esprit , et quelquefois même étouffent l'amour de la vertu , parce que d'une extrémité on vient à l'autre ; et passant d'une trop grande ferveur , à la tiédeur et au libertinage , on donne de la joie aux démons.

En troisième lieu , soyez libéral envers Dieu , si vous voulez qu'il le soit à votre égard. Ne soyez pas du nombre de ceux qui étendent la main pour recevoir , et qui la serrent quand il est question de

*donner* (1). C'est la plainte que Salvien fait de notre ingratitude. Nous voulons que Dieu acquiesce à tous nos désirs, et nous répugnons à toutes ses volontés (2). Nous souhaitons qu'il nous comble de biens ; et plus il nous donne , plus nous demandons : mais s'il exige de nous quelque service , il trouve nos cœurs froids comme glace , nos oreilles fermées , nos langues muettes , qui ne lui donnent que des murmures et du rebut. Ce procédé est incivil et injuste : *Donnez, et on vous donnera* (3).

Si vous voulez que Dieu vous ouvre les yeux pour contempler ses ravissantes beautés , fermez-les aux créatures. Il n'y a point d'objet sur lequel vous ne jetiez quelque regard : mortifiez cette curiosité , et tenez tous vos sens dans un profond recueillement.

Si vous voulez apprendre les vérités éternelles et les nouvelles du ciel , ne vous enquêtez point des nouvelles du monde. Vous prenez tant de soin

(1) Non sit porrecta manus tua ad accipiendum , et collecta ad dandum. *Eccl.* 4. 36.

(2) Volumus ut voluntati Deus jugiter pareat , cum omnes nos voluntati ejus jugiter repugnemus. *Sal. de guber. Del.*

(3) Date , et dabitur vobis. *Luc.* 6. 38.

à ramasser les bruits qui courent : ôtez cet empressement , ne vous amusez point à lire tant de mensonges déguisés en vérité. Vous ont-ils jamais rendu meilleur ?

Si vous voulez goûter les consolations divines , soyez ennemi des consolations sensuelles : la joie des saints ne s'accorde point avec celle du monde , ni la manne du désert, avec les viandes grossières de l'Égypte.

Enfin , si vous voulez traiter familièrement avec notre Seigneur, retranchez tous ces entretiens inutiles , ces discours superflus , et ces visites de divertissement , qui ne servent qu'à vous dissiper et à vous faire perdre le temps.

Surtout, soyez constant quand vous aurez une fois résolu de vous adonner à l'oraison. Cette dernière disposition est comme la clef de la voûte , qui lie et soutient toutes les autres. Soyez fidèle à continuer tous les jours cet exercice sans l'interrompre jamais , pour quelque prétexte que ce soit , quelque dégoût ou refroidissement que vous y puissiez sentir, et quelque vue que vous ayez du peu de profit que vous y faites.

Soyez fidèle à donner chaque jour le temps que vous y avez consacré , sans en perdre un moment, quelque difficulté que vous y trouviez.

Portez avec courage toutes les épreuves, ou tous les sujets de peines qui vous arriveront, soit par les tentations, soit par les distractions, soit par les soustractions que la Providence divine a déterminées pour votre sanctification.

Soyez fidèle à suivre le trait de la grâce sur vous, afin de vous comporter dans ce saint emploi, selon la dignité de l'action que vous faites, et le mérite de celui avec qui vous conversez ; afin que vous vous conduisiez d'une manière digne de Dieu (1), c'est-à-dire, afin que vous vous gouverniez d'une manière toute sainte, comme étant en la présence de Dieu, comme traitant avec Dieu, comme entrant avec lui en quelque sorte de commerce et de société, et, s'il m'est permis de le dire, comme continuant la prière de Jésus-Christ, et achevant ce qui manque de votre part à ce divin sacrifice.

Ainsi les peines vous deviendront agréables ; les difficultés, faciles ; les travaux, légers ; les croix, utiles et profitables. Vous trouverez par ce moyen le rayon du miel dans la bouche du fort ; la paix dans la guerre ; l'abondance dans la pauvreté ; la lumière dans les ténèbres ; la jouissance dans

(1) *Ut ambuletis digne Deo, Coloss. 1. 10,*

la privation ; le paradis dans la croix ; Dieu dans le néant de la créature ; *Jésus-Christ en toutes choses* (1), ou plutôt au lieu de toutes choses.

(1) Omnia et in omnibus Christus. *Co'oss. 3. 11.*



# L'HOMME D'ORAISON,

SA CONDUITE DANS LES VOIES DE DIEU.

---

## LIVRE PREMIER.

Les règles que saint Ignace prescrit à l'Homme d'Oraison,  
dans le Livre des Exercices spirituels.

---

## ENTRETIEN PREMIER.

Que l'Homme d'oraison a besoin de règles pour sa conduite

IL semble [d'abord qu'il est inutile de prescrire des règles à l'homme [d'oraison, pour le conduire dans les voies de Dieu, vu que l'oraison n'est point un ouvrage de l'industrie des hommes, mais un don spécial du Saint-Esprit, selon ces paroles du Prophète-Roi : *Heureux celui que vous instruirez, Seigneur, et à qui vous enseignerez votre loi* (1). Et dans un autre lieu : *Heureux l'homme que vous favorisez du secours de votre grâce ! il dispose dans son cœur les moyens de s'élever vers vous dans cette vallée de larmes. Vous bénirez ceux qui gravent votre loi dans*

(1) *Beatus homo, quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum. Psal. 97. 12.*

*leur cœur ; ils iront de vertu en vertu : ils verront le Dieu des dieux en Sion (1).*

Or le Saint-Esprit ne se lie point à nos pratiques ni à nos règles : *Il souffle où il lui plaît* (2), et il a une infinité de voies pour conduire les âmes qui ne dépendent point de nous : au contraire, il y aurait danger de mettre obstacle à ses lumières, et d'empêcher son opération, si nous voulions la régler par nos méthodes.

Nonobstant cela il faut avouer que comme il n'y a point d'emploi, ni d'exercice dans la vie humaine plus important que celui de l'oraison, et de la communication avec Dieu ; il n'y en a point aussi qui ait plus besoin de direction et de conduite. Pourquoi ? Premièrement à cause de son élévation au-dessus des sens, qui demande un cœur très-pur et un esprit très-éclairé. Car, comme dit très-bien Cassien, si l'on ne peut exercer les arts et les métiers les plus vils, sans en avoir appris les règles et la pratique, qu'y a-t-il de moins raisonnable, que de croire que l'exercice de l'oraison où l'on produit les actes les plus nobles de l'entendement et de la volonté, pour porter l'âme à la haine du péché et à l'amour de Dieu, au mépris du monde et au désir de l'éternité, soit le seul qui n'ait point besoin d'instruction ni de conduite (3) ?

D'ailleurs qui ne sait que les voies par où Dieu nous mène, sont presque aussi différentes que nos visages ; et de plus, qu'elles sont si cachées et si secrètes, qu'il est difficile de les connaître sans une lumière particulière ? Je n'ignore pas que cette lumière peut venir

(1) *Beatus vir cujus est auxilium abs te : ascensiones in corde suo disposuit, in valle lacrymarum, in loco quem posuit. Etenim benedictionem dabit legislator, ibunt de virtute in virtutem : videbitur Deus deorum in Sion. Psal. 83. 6. 7.*

(2) *Spiritus ubi vult spirat. Joan. 3. 8.*

(3) *Quàm ineptum est credere hanc solam disciplinam alio non egere doctore, quæ et invisibilis et occulta est, et non nisi oculo mentis illuminantissimo, et corde purissimo atque humillimo exercetur ! Cassianus, Collat. 2. cap. 11.*

immédiatement de Jésus-Christ, qui est le premier maître de l'oraison, et le principal guide qu'il faut suivre pour ne se point égarer, comme dit Richard de Saint-Victor (1). Je sais qu'il y en a quelques-uns, qui jouissent de cette grâce comme les prophètes, et que David les estime heureux de n'avoir point d'autres maîtres que Dieu, ni d'autres règles que le mouvement de son esprit. *Heureux celui que vous instruirez, Seigneur* (2). Mais à vrai dire, ces bienheureux sont rares, et ce serait une étrange illusion d'affecter ce privilège. Jésus-Christ veut que ses disciples soient humbles, et que ceux qu'il élève au plus haut degré de l'oraison soient les plus soumis. C'est pourquoi il a coutume de les assujettir à la conduite des hommes, dont il se sert pour les instruire. *Interrogez votre Père, leur dit-il, et il vous déclarera mes volontés; consultez vos anciens, et ils vous diront ce qu'il faut faire* (3). Celui qui plante, n'est rien; celui qui arrose, n'est rien: c'est Dieu qui donne l'accroissement. Mais si on ne sème la terre et si on ne l'arrose, elle ne portera que des épines et de mauvais fruits.

Considérez les divers degrés où se trouvent ceux qui s'adonnent à l'oraison. Les uns marchent dans les voies de Dieu par les pas ordinaires de la méditation, comme Moïse alla premièrement de son pas sur la montagne avant que de parler à Dieu face à face (4). Les autres volent avec les ailes de la colombe, c'est-à-dire par les dons d'intelligence et de sagesse, que le Saint-Esprit emploie pour élever les âmes à la contemplation. *Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je*

(1) Christum sequere, si non vis errare. *Richard. à S. Victore.*

(2) Beatus homo, quem tu erudieris, Domine. *Psal. 93. 12.*

(3) Interroga patrem tuum, et annuntiabit tibi; majores tuos, et dicent tibi. *Deuter. 22. 7.* — Interroga generationem pristinam, et diligenter investiga patrum memoriam. *Job. 3. 3.*

(4) Esto paratus mane, ut ascendas statim in montem Sinaï; stabisque mecum super verticem montis. *Exod. 34. 2.*

*volerai, et je me reposerai* (1). Les autres sont ravis par un mouvement d'amour impétueux et violent, qui enlève souvent le corps avec l'esprit (2), et leur fait ressentir l'effet de ces promesses que Dieu fait par Isaïe : *Alors vous vous délecterez dans le Seigneur, et je vous élèverai par-dessus les hauteurs des montagnes* (3). Enfin les autres montent comme l'aurore (4), par un mouvement plus doux, plus uniforme, plus simple et plus droit, parce qu'ils sont dégagés des fantômes, indépendans des faiblesses du corps, exempts de tout ce qui peut faire obstacle à l'esprit, qui agit pour lors à la manière des anges par des espèces infuses, sans être obligé de travailler sur des images extraites des objets sensibles. C'est ce que saint Bernard appelle « mourir de la mort des anges, » parce que c'est en quelque façon cesser de vivre de cette vie dépendante de fantômes, qui ne se trouve point dans les anges, dont la vie est au-dessus de tous les sens.

Or en quelque degré que Dieu mette l'Homme d'oraison, je dis qu'il a besoin de règles pour se conduire pendant qu'il est dans cet exil, et qu'il n'est pas encore arrivé au terme de son voyage ; soit parce qu'il n'est pas toujours actuellement élevé jusqu'à la contemplation, soit parce qu'il n'est pas assuré, lors même qu'il est occupé de Dieu d'une très-haute manière, si c'est une véritable contemplation ; soit parce que pour en être assuré, il n'est pas moins obligé de savoir comme il s'y doit conduire pendant qu'il est en cet état, et ce

(1) Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam. *Psal.* 54. 7.

(2) Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. *Psal.* 81. 3.

(3) Tunc delectaberis super Domino, et sustollam te super altitudines montium. *Isa.* 58. 14.

(4) Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens ? *Brev. Rom. off. B. Mariæ.*

qu'il doit faire quand il n'y sera plus , et que l'esprit de Jésus aura retiré ses lumières.

Bien davantage , il me semble que je puis dire sans me tromper , qu'il n'y a point de voie où l'on ait plus besoin de conduite que dans celle de l'oraison passive , parce que les écueils y sont plus dangereux , les fautes plus considérables , et les chutes plus funestes.

Certes , il n'est que trop vrai ce que dit le B. Nilus dans un traité qu'il a fait sur ce sujet (1) , que l'esprit de ténèbres est ennemi de l'oraison jusqu'à tel point , qu'il ne nous fait la guerre que pour en troubler l'exercice , et que toutes les tentations qu'il emploie contre nous , tous les assauts qu'il nous livre , tous les pièges qu'il nous dresse , ne tendent qu'à nous retirer de la communication avec Dieu. S'il nous tente de gourmandise , c'est pour nous rendre pesans , et mal disposés à la prière. S'il nous porte à des veilles indiscretes , c'est pour affaiblir notre cerveau , et nous rendre incapables des lumières célestes ; et s'il excite les passions de l'âme , c'est pour nous ôter le repos de la contemplation. Ce qui ne doit pas sembler étrange , vu que nous n'avons point de plus fortes armes pour le combattre , et rendre tous ses desseins inutiles. C'est pourquoi il n'omet rien pour nous en ôter l'usage. Tantôt il tâche de nous effrayer par des figures horribles , sous lesquelles il apparaît visiblement , et tantôt il se montre sous des formes monstrueuses et ridicules pour nous exciter à rire. C'est ainsi qu'il tâchait de détourner de l'oraison saint François de Borgia , en prenant quelquefois la forme d'un géant pour l'étonner , et quelquefois celle d'un singe pour se moquer de lui. Nous avons une infinité d'autres exemples anciens et modernes qui font voir combien il hait l'exercice de l'oraison : mais ses attaques secrètes et invisibles sont bien plus dangereuses , et plus fréquentes que les autres. Car encore qu'il ne puisse agir im-

(1) *B. Nilus, lib. de orat. c. 47.*

médiatement sur les puissances intellectuelles de l'Âme, néanmoins comme il a un grand pouvoir sur les sens intérieurs et sur l'imagination aussi bien que sur les passions, il peut par leur entremise faire glisser finement dans la partie supérieure cent pensées spécienses, cent fausses lumières, cent mouvemens et cent impressions malignes pour tromper l'entendement, et débaucher la volonté. Et quoique ceux qui sont dans un plus haut degré de contemplation soient aussi plus éclairés pour découvrir ses artifices, et plus forts pour repousser ses assauts, néanmoins il est constant que toute leur sûreté dépend de la défiance qu'ils ont d'eux-mêmes, et de la fidélité qu'ils apportent à garder exactement toutes les règles qui servent à leur conduite, et à soumettre à la direction toutes les vues de leur esprit, et tous les sentimens de leur cœur. Car la grâce et l'illustration divine n'excluent pas la soumission, ni le soin, ni la coopération de l'homme, mais au contraire elle la demande, et l'oblige à faire de sa part tout ce qu'il doit. Ce serait donc un grand abus de croire qu'un Homme d'oraison étant élevé à la contemplation n'a plus besoin ni de lecture spirituelle, ni de direction, et que ni l'une ni l'autre ne lui peut rien apprendre de nouveau qu'il ne connaisse déjà dans la lumière de Dieu. J'avoue que les conseils et les règles de conduite ne sont pas faites pour donner la loi au Saint-Esprit, ni pour l'empêcher de produire tel mouvement qu'il lui plaît dans sa créature : mais elles sont nécessaires à la créature, tant pour s'instruire de son devoir, que de la lumière de se défendre des illusions du diable, et d'éviter tout ce qui peut l'empêcher de recevoir l'impression divine, de la sentir et de la suivre. On sait ce qui est rapporté dans la vie des Pères, d'un saint Anachorète qui avait un grand don d'oraison, et qui recevait tous les jours la visite de son ange tutélaire, et néanmoins il était dans l'erreur des Anthropomorphites, et croyait par une grande simplicité que Dieu était un être corporel, dont

il ne fut point désabusé par les lumières infuses de la contemplation , mais par l'instruction qu'il reçut d'un autre solitaire avec lequel il conféra. Et comme il se plaignait un jour à son bon ange de ce qu'il l'avait laissé si long-temps dans cette illusion , l'ange lui dit que les faveurs qu'il recevait dans l'oraison étaient à la vérité des marques singulières de la bonté de Dieu en son endroit , mais pourtant qu'elles ne l'exemptaient pas des lois communes de la providence divine, qui conduit les hommes par les hommes , et qu'il ne devait point désirer d'apprendre par des voies extraordinaires ce que ses semblables lui pouvaient enseigner par les voies ordinaires de la grâce : maxime considérable qui doit tenir les âmes les plus élevées dans une profonde humilité.

## ENTRETIEN II.

Que les Règles que saint Ignace nous a laissées dans le Livre des Exercices touchant la vie intérieure, et l'usage de l'Oraison Mentale sont très-excellentes, et qu'on se peut fier à sa conduite en quelque état qu'on se trouve.

IL ne faut point douter que saint Ignace n'ait travaillé très-utilement à réduire sous certaines règles la conduite que l'Homme d'oraison doit tenir dans les voies de Dieu, et que le Saint-Esprit ne lui en ait inspiré la pensée, que Suarez appelle pour ce sujet « un dessein très-sage, et tout divin (1). »

La-preuve de ce que je dis est fondée sur trois éminentes qualités que ce grand saint a reçues du ciel, et qui paraissent admirablement dans le livre des Exercices, à savoir, la science, l'expérience et la méthode.

Pour la première, on peut dire que ce livre est un chef-d'œuvre de la science infuse, et que l'acquire même n'y manque pas. Je dis que c'est un chef-d'œuvre de la science infuse, parce qu'il est certain que notre B. Père l'a écrit dans les commencemens de sa conversion, lorsqu'il n'avait point encore de lumières acquises par l'étude et l'industrie humaine. Et toutefois il est rempli de si sublimes connaissances, que Grenade, cet excellent maître de la vie spirituelle, avait coutume de dire que sa vie était trop courte pour expliquer les vérités éternelles, et les secrets divins qui lui avaient été découverts dans les exercices de saint Ignace, non tant par la spéculation que par la prati-

(1) Consilium prudentissimum ac planè divinum. *Suarez de Inst. societ. Jesu.*, l. 9., c. 6., n. 2.

que. A quoi s'accorde le témoignage du savant évêque des Canaries, Barthélemy Torres, qui fait voir la haute estime qu'il avait conçue de cet ouvrage. « Les Exercices », dit-il dans son Apologie, se comprennent mieux » par l'expérience que par l'étude. J'ai vu des hommes célèbres par leur science et par leur esprit, » qu'on eût pris pour des hommes sans science et » sans pénétration, lorsqu'il était question de la doctrine qui est contenue dans ce petit livre, quoi- » qu'elle soit très-claire, très-évidente, et tirée de » l'Évangile et des saints Pères. Dieu m'est témoin » qu'en peu de jours que j'ai mis à méditer ces exercices dans Alcalá, j'ai plus appris de choses utiles » à mon salut que je n'avais fait auparavant en trente » années, soit en étudiant ou enseignant la théologie (1). »

Saint Charles Borromée en faisait le même jugement, et comme un jour le duc de Mantoue lui montrait sa bibliothèque, qui était très-riche, ce saint prélat lui dit qu'il en avait une fort ample, mais qu'elle était ramassée dans un seul petit livre où il trouvait plus à apprendre que dans tous les livres ensemble, ajoutant que c'était le livre des Exercices (2). C'est de là qu'un écrivain médisant a pris occasion de dire que le livre des Exercices n'était pas l'ouvrage de saint Ignace, mais seulement une copie qu'il avait tirée d'un livre de méditations composé par Dom Garzio Ciséro, Abbé de l'ordre de Saint-Benoît, parce qu'il n'y avait point d'apparence, à son avis, qu'un homme qui n'avait point étudié pût être l'auteur d'un si rare ouvrage, rempli de si belles lumières, et conduit avec une si belle méthode. Mais si cet auteur eût eu un peu plus de sincérité et de bonne foi, il n'eût pas fait un si mauvais raisonnement qui lui a attiré la censure de Rome et

(1) *Bartholom, episcop. Canar.*

(2) *Vincentius dux Mantuanus.* — Voyez le P. Daniel Bartholi, dans la Vie de S. Ignace, l. 10.

le désaveu de tout l'ordre dont il s'était séparé : il eût plutôt tiré cette véritable conséquence qui est couchée dans les actes juridiques du procès de la canonisation de saint Ignace : « Les susdits Exercices ayant été faits en un temps auquel ce B. Père dont nous avons parlé n'avait point encore étudié, nous sommes obligé d'avouer que ces connaissances et ces lumières susdites étaient plutôt infuses qu'acquises (1). » Un jugement si authentique nous ôte tout sujet de douter de cette vérité, et donne un grand poids à ce que le Père Laines et le Père Polanque, qui connaissaient intimement saint Ignace, assuraient comme une chose indubitable, qu'en composant les Exercices il n'avait point eu d'autre maître que Dieu, ni d'autres instructions que les visites du paradis.

Il ne faut pas omettre ici ce que le Père Louis Gonzales (2) assure dans la vie de notre saint fondateur avoir appris de sa bouche, savoir que comme il recevait de jour en jour de nouvelles illustrations et de nouvelles connaissances d'en haut, aussi il ajoutait toujours quelque chose de nouveau au livre des Exercices, jusqu'à ce qu'il fut présenté au Pape Paul III, en la forme que nous l'avons à présent. C'est à mon avis par ces raisons que le Père Louis du Pont dit que nous tenons par tradition que notre Seigneur a révélé et donné à saint Ignace le livre des Exercices (3), afin qu'il le transmitt à ses enfans comme les armes spirituelles dont ils se devaient servir pour combattre les démons, et pour avancer le salut des âmes.

Sur quoi il rapporte une révélation, qui a paru si

(1) *Cùm dicta Exercitia facta fuerint eo tempore, quo dictus B. Pater erat idiota, et litterarum ignarus, utiquè cogimur fateri, dictam cognitionem et lumen, supernaturaliter infusa potius quàm acquisita fuisse. De canonisat. B. Ignat.*

(2) *P. Ludovicus Gonzales in vitâ manus. S. Ignatti.*

(3) *P. Ludovicus du Pont, in Vitâ P. Balthas. Alvarez 43. §. 1.*

considérable au Père Suffren, dont la mémoire est en bénédiction par toute la France, qu'il assure dans son *Année Chrétienne* (1) qu'elle avait beaucoup augmenté l'estime qu'il faisait long-temps auparavant de la manière d'oraison que notre Père nous a laissée par héritage. Cette révélation porte qu'une personne fort vertueuse qui était sous la conduite du Père du Pont, et en qui ce Père reconnaissait beaucoup de grâces extraordinaires, lui dit un jour qu'ayant appris que tous les Jésuites faisaient chaque année les exercices spirituels selon l'esprit de saint Ignace, et qu'ils demeuraient huit ou dix jours dans la retraite, elle se résolut à leur exemple de les faire dans sa maison, en l'année 1600, et que les ayant commencés, un ange d'une éclatante beauté lui apparut, et lui dit qu'il venait de la part de la bienheureuse Vierge, pour l'assurer que le dessein qu'elle avait pris de faire les exercices selon la forme que saint Ignace avait dressée, lui était agréable, parce qu'il la tenait d'elle, et que c'était plutôt son ouvrage que celui de l'Auteur, et qu'elle même durant sa vie mortelle avait coutume de s'occuper, dans l'oraison, des grandeurs de Dieu, des bénéfices divins, et des mystères de la vie et de la mort de son Fils, pour en tirer des motifs d'amour, de respect, de reconnaissance, et d'union intime avec son adorable majesté. Cette apparition dont le Père du Pont dit qu'il a une certitude morale par la recherche exacte qu'il en a faite, oblige ceux de notre Compagnie à faire état de la manière d'oraison et des règles de conduite que saint Ignace nous a prescrites dans les Exercices, comme d'un très-excellent don de Dieu, et d'un moyen très-efficace pour arriver à leur fin, en procurant leur perfection et celle du prochain, dont l'heureux succès dépend principalement de la prière et de la communication avec Dieu.

(1) *Le P. Suffren, tom. 1. de l'Année Chrét. part. 2. ch. 2. art. 3. § 2.*

Ce qui n'empêche pas que parmi les lumières extraordinaires de sagesse et d'intelligence, de science et de conseil dont ce livre est rempli, on n'y remarque encore des traits de doctrine qui justifient ce que j'ai dit au commencement, que c'est un chef-d'œuvre de la science infuse jointe à la science acquise, avec une parfaite harmonie. Car ceux qui ont écrit la vie de ce saint, ont sagement remarqué qu'encore qu'il eût composé le corps de son livre, et qu'il en eût rangé toutes les parties dans l'ordre que nous y reconnaissons et admirons, lorsqu'il était encore à Manrèse dans la première année de sa conversion, il y ajouta néanmoins depuis, et comme Théologien mystique, de nouvelles connaissances qu'il appelle Additions, et comme Théologien scolastique divers témoignages de l'Écriture, des Conciles et des Pères, qui sont des fruits de la science qu'il avait acquise en vingt-cinq ans qui s'écoulèrent depuis sa conversion jusqu'à l'année 1548, que son ouvrage fut approuvé par le Pape Paul III, et donné ensuite au public. C'est pourquoi ce grand Pape, l'autorisant du sceau de son approbation, lui donne le nom d'instructions ou Exercices Spirituels tirés des Écritures saintes et des expériences de la vie spirituelle, et mis dans un ordre très-propre à exciter de pieuses affections dans les âmes des fidèles (1).

(1) *Documenta sive Exercitia spiritalia ex sacris scripturis, et vitæ spiritualis experimentis elicita, et in ordinem ad pie movendos fidelium animos aptissimum redacta. Approb. Pauli III., ann. 1548.*



## ENTRETIEN III.

Que saint Ignace a été favorisé d'un très-excellent don d'Oraison, et que le Saint-Esprit a uni en sa personne une grande expérience avec une profonde science des choses spirituelles.

SAINT Grégoire remarqua fort à propos, que celui qui veut enseigner aux autres les vérités éternelles, doit premièrement les apprendre de Dieu, et recevoir les lumières du ciel dans l'exercice de l'oraison avant que de les communiquer (1).

Selon cette maxime, je ne fais point difficulté de dire que saint Ignace ne nous a rien appris dans ces Exercices qu'il n'en ait fait lui-même l'expérience, et qu'il n'y a point de voie pour s'élever à Dieu, quelque sublime qu'elle soit, que notre Seigneur ne lui ait ouverte, et dans laquelle il ne l'ait fait entrer.

Dès le commencement de sa conversion il eut un si grand attrait à l'oraison dans sa solitude de Manrèse, qu'il y employait tous les jours réglément sept heures à genoux; et depuis qu'il fut chargé du gouvernement de la Compagnie, nonobstant ses grandes occupations, outre l'heure de la prière qui nous est prescrite généralement à tous, il passait encore deux heures à la prière et à l'entretien avec Dieu après avoir célébré la messe.

Son application et sa ferveur étaient si grandes qu'il en tombait souvent malade, et une fois il fut en danger de mourir pour avoir dit deux messes sans interruption le jour de Noël. Il se portait aux moindres actions de piété avec un si grand recueillement, qu'il semblait

(1) Dei namque debet esse docibilis, qui suscepto prædicationis officio docere homines cupit. *S. Greg. l. 3. exposit. in 1. Reg. c. 7.*

avoir Dieu visiblement présent devant soi, et avec une ardeur si extrême, que son visage paraissait tout en feu, son cœur palpitait, ses veines s'enflaient, et tout son corps s'embrasait des flammes qui rejaillissaient de son esprit. C'est pourquoi le Père Jacques Lainès le comparait à Moïse, *parce*, disait-il, *qu'il semblait parler à Dieu face à face* (1) : à quoi l'on peut ajouter que son visage paraissait lumineux comme celui de Moïse, par la clarté qu'il recevait de la communication avec Dieu,

Non content de donner le jour à ce divin exercice, il divisait encore la nuit en trois parties, dont il en donnait une au sommeil, l'autre aux affaires, l'autre au doux repos de la contemplation. Bien davantage, il était si uni à Dieu même durant ses plus grands emplois, et parmi les travaux qu'il embrassait pour le salut des âmes, qu'on eût dit que sa vie n'était qu'une oraison continuelle; et ses yeux suivant le mouvement de son cœur, jetaient si souvent d'amoureux regards vers le ciel, que ceux qui le voyaient, et qui ne savaient point son nom, ne le désignaient point autrement qu'en disant : « Cet homme qui lève si souvent les yeux vers le ciel, et qui parle toujours de Dieu. » Ce qui me fait souvenir de saint Martin, auquel l'Église rend cette louange immortelle, qu'il était toujours en oraison, et qu'il ne relâchait jamais rien de l'application d'esprit qu'il avait à la prière.

On peut juger de là quel amour il avait pour l'oraison, et de quelles délices son cœur était inondé si tôt qu'il l'ouvrait à la grâce, ce qu'il faisait presque à tout moment, trouvant Dieu partout, et prenant occasion des plus petites choses, comme de la vue d'une fleur, d'une herbe, d'un arbrisseau, de s'élever avec

(1) Loquebatur autem Dominus ad Moysen facie ad faciem, *Exod.* 23. 11.

(2) Invictum ab oratione animum non relaxabat.

une facilité admirable à la contemplation et à l'amour de son Créateur.

Il avait une si grande tendresse pour tout ce qui regarde le culte divin, que pour peu qu'il s'y appliquât, il fondait en douceur, et versait une si grande abondance de larmes qu'il en pensa perdre les yeux. Il n'eût pas cru avoir satisfait à sa dévotion en célébrant les divins Mystères, s'il n'y eût pleuré qu'une ou deux fois. Il prévoyait dès le soir la messe qu'il devait dire le lendemain, et la préparait exactement avec une affluence incroyable de consolations célestes : mais quand il était à l'autel, alors il se faisait un déluge d'amour dans son cœur qui le noyait heureusement, et l'obligeait à s'arrêter presque à chaque parole qu'il prononçait, pour respirer et sanglotter, tant il était pénétré des plus vives flammes et des plus douces ardeurs de la charité.

Par la même raison, lorsqu'il récitait son office il était extraordinairement long, parce qu'à chaque verset il lui venait tant de lumières et de sentimens divins, qu'il ne pouvait passer outre ni retenir ses pleurs; de sorte qu'il fut contraint, à l'instante prière des siens qui craignaient qu'il ne perdît la vue, de demander à Dieu la grâce de les pouvoir modérer : ce qu'il obtint, et depuis ce temps-là il eut un si grand empire sur ses larmes, qu'il les arrêtait quand il voulait, sans qu'il sentit aucune diminution de la suavité intérieure dont son âme était remplie.

Lorsqu'il faisait son oraison il avait coutume de choisir le plus haut lieu de la maison comme pour s'approcher plus près du ciel, dont la vue le touchait sensiblement; et après avoir adoré Dieu avec un profond respect, s'asseyant sur un petit siège à cause de sa faiblesse, il se trouvait aussitôt investi de lumières qui le ravissaient si doucement, qu'on eût cru que son esprit avait pris le vol vers son centre, et qu'il s'était détaché de son corps qui demeurerait sans action, et ne donnait point d'autre marque de vie, sinon qu'on voyait couler de

ses yeux deux ruisseaux de larmes , et qu'on entendait de temps en temps ces douces paroles : Hélas ! mon Dieu, que désirerai-je , sinon vous ?

Sa manière d'oraison plus passive qu'active , était souvent accompagnée de visions , de révélations , de lumières prophétiques , et de plusieurs autres faveurs extraordinaires que sa modestie n'a pu tellement cacher , qu'il ne nous en reste encore assez pour admirer les richesses de la grâce en sa personne. Souvent on l'a vu élevé en l'air environné d'une lumière de gloire miraculeuse ; souvent notre Seigneur l'a honoré de sa présence sensible , de visions intellectuelles , de ravissements et d'extases , entre lesquelles celle de Manrèse dura sept jours entiers qu'il passa sans prendre aucune nourriture ; si bien qu'on était près de le mettre en terre , si l'on ne se fût aperçu d'un petit battement de cœur , qui fit voir que son âme était si occupée de Dieu , qu'elle s'était oubliée de son corps , et qu'elle n'y exerçait plus aucune fonction de vie , sinon celle du pur amour.

La providence a voulu que de tous les mémoires que ce grand Saint fit brûler sur la fin de sa vie , il nous restât un cahier écrit de sa main en espagnol , où il remarque les illustrations qu'il reçut dans l'espace de quatre mois , que j'ai voulu coucher ici , parce qu'encore qu'il n'en parle que fort brièvement et quasi à demi-mot , on peut néanmoins conjecturer de là combien grandes furent les faveurs que notre Seigneur lui fit durant le cours de trente-cinq ans qu'il a vécu dans son service. Voici ses paroles qui demandent un esprit très-éclairé pour en pénétrer le sens.

» Les larmes que je versai ce jour-là me semblaient fort différentes de celles que j'avais répandues auparavant , parce qu'elles coulaient lentement , intérieurement et doucement , sans bruit et sans force ; et parce qu'elles sortaient d'un fond si intime , que je ne trouve point de termes pour l'expliquer. La parole tant intérieure qu'extérieure m'excitait aussi à l'amour divin ,

et cela avec une certaine harmonie intérieure de la parole qui m'était donnée de Dieu, que je ne puis exprimer.

» Le lendemain, durant le sacrifice de la messe, plusieurs larmes comme le jour précédent, et après le sacrifice tout de même. En même temps une très-grande joie qui venait de cette parole intérieure, qui me paraissait semblable à une parole ou musique céleste. Le sentiment de ma dévotion et de mon affection croissait en moi avec les larmes, faisant réflexion que je connaissais et que j'entendais d'une manière divine.

» Le jour suivant encore une grande abondance de larmes, et une certaine parole intérieure admirable.

» Priant la très-sainte Vierge de m'être favorable auprès de son Fils et du Père éternel, et puis après priant le Fils d'intercéder pour moi avec sa bienheureuse mère auprès du Père, je me suis vu élevé en la présence du Père éternel, et j'ai senti que mes cheveux se dressaient, et que tout mon corps était ému d'une grande ardeur, suivie de larmes et d'une ferveur de dévotion fort véhémence.

» J'ai commencé mon oraison avec une abondante effusion de larmes, une dévotion singulière, et plusieurs illustrations et connaissances de la très-sainte Trinité. Ces illustrations et autres semblables étaient si fréquentes et si douces, que je n'ai ni mémoire ni entendement qui les puissent expliquer.

» J'ai expérimenté une telle surabondance d'illustrations, de visites, de goûts spirituels, avec des larmes, qui m'empêchaient de parler, si continuelles, que toutes les fois que je prononçais le nom de Dieu ou de Seigneur, toutes mes entrailles semblaient en être pénétrées avec une certaine soumission et humilité respectueuse, qu'on ne saurait, ce me semble, exprimer.

» Après l'oraison j'ai eu des mouvemens intérieurs tout nouveaux et extraordinaires, avec des sanglots

et des larmes qui procédaient toutes de l'amour de Jésus-Christ. Je disais et désirais plutôt mourir avec lui, que de vivre avec tout autre.

» Lorsque je me préparais au sacrifice de la messe, Jésus se présentant à mon esprit, je me suis senti porté à l'imiter, et j'ai jugé en moi-même que cette considération, qu'il est le chef de notre compagnie, était plus puissante que toutes les raisons humaines, pour me résoudre à embrasser la plus parfaite pauvreté. Je me souvenais pour lors du temps auquel le Père éternel me donna à son Fils, et comme je voyais que le nom de Jésus s'imprimait en moi, et se confirmait de plus en plus, les larmes et les sanglots me venaient en plus grande abondance.

» Parlant à la majesté divine, je me suis attendri jusqu'à fondre en larmes, et j'ai été embrasé d'un si grand amour, qu'il me semblait que j'étais uni à son amour d'une manière exaltique, et je ne me souviens point d'avoir jamais eu d'illustration plus excellente et plus rare jointe à un amour plus clair et plus doux.

« Étant puis après dans la chapelle, il m'est survenu de nouvelles larmes et de nouveaux sentimens de dévotion envers la sainte Trinité. Ensuite comme j'étais à l'autel tout habillé, il m'est encore venu une plus grande abondance de larmes et de sanglots, et un amour très-véhément : tout cela en regardant la très-sainte Trinité.

» Après cela pendant que je célébrais la messe, la dévotion et les larmes ont pris un tel accroissement, que je doutais si je ne perdrais point un œil, si ces larmes continuaient, à cause de la grande douleur que j'y sentais, qui était causée par les pleurs.

» Étant venu à ces paroles de la messe, « Qu'il vous  
» plaise, ô trinité sainte, de recevoir l'hommage de ma  
» parfaite dépendance, et d'agréer le sacrifice que j'ai  
» offert, moi indigne, à votre divine majesté (1), »

(1) Placeat tibi, sancta Trinitas, obsequium servitutis meæ, et

il s'est allumé dans mon cœur un amour fort violent, et comme une inondation de larmes très-abondantes. Toutes ces larmes et toutes ces visites tendaient à la très-sainte Trinité, qui me dirigeait et m'attirait à son amour.

» Ayant fini la messe et quitté les habillemens sacrés, comme je priais devant l'autel, il m'est venu de nouveaux sanglots et de nouvelles larmes qui procédaient de l'amour de la très-sainte Trinité; et la suavité spirituelle de cet amour était si grande, que je ne m'en pouvais déprendre. Tout le reste du jour, tant dans la maison qu'à la ville, le souvenir de la très-sainte Trinité renouvelait en moi de violens assauts d'amour et de tendresse qui me portaient aux larmes.

» M'adressant au Saint-Esprit, dont je devais dire la messe, il me semblait que je le voyais et que jè le percevais d'une manière extraordinaire dans une certaine lumière très-claire, et sous la couleur d'une vive flamme de feu.

» Tandis que je me préparais à la messe, et ensuite lorsque je célébrais, j'ai eu de grands mouvemens intérieurs, et beaucoup de larmes et de sanglots, qui venaient avec tant de force que souvent je ne pouvais parler.

» Ensuite j'ai vu et connu clairement que notre Dame m'était fort favorable auprès du Père éternel; en sorte que durant les oraisons que j'adressais au Père et au Fils, et pendant que je consacrais, je ne pouvais ne sentir pas et ne voir pas comme elle était une partie ou une porte très-ample de la grâce que je sentais en mon âme : elle me montrait dans la consécration que sa chair était contenue dans la chair de son Fils, et cela avec de si grandes illustrations, qu'on ne les peut pas déclarer.

præsta ut sacrificium quod oculis tuæ majestatis indignus obtuli tibi sit acceptabile. *Ordin. Miss.*

» Lorsque j'entrais dans la chapelle pour prier, recevant lumière et force, j'ai senti, ou, pour parler plus proprement, j'ai vu, par une vertu surnaturelle, la très-sainte Trinité, et Jésus-Christ qui m'a été montré comme médiateur auprès d'elle, afin qu'elle daignât me communiquer cette vision intellectuelle. Et de cette vue et sentiment, il m'est venu un grand épanchement de larmes, et une grande plénitude d'amour. Célébrant avec beaucoup de larmes et de sentimens de piété, j'ai eu particulièrement en un endroit de la messe la même vision de la très-sainte Trinité, que la première, l'amour vers sa divine Majesté s'accroissant toujours en moi.

» En commençant la Messe je ne pouvais prononcer *in nomine Patris*, à cause de l'excès de ma devotion. Ensuite durant toute la Messe j'ai eu de grands sentimens de dévotion, grande abondance de larmes, grand amour qui se portait vers la très-sainte Trinité. J'ai eu par fois le même sentiment vers Jésus, comme si j'eusse été sous son ombre et sous sa conduite, sans que cela diminuât en rien l'union que j'avais avec la majesté de Dieu; au contraire, il l'accroissait plutôt notablement.

» Lorsque je me préparais au sacrifice de la Messe, j'ai eu une grande dévotion en pensant que pour faire cette action je devrais être comme un ange, et ce sentiment m'a causé de douces larmes. Ensuite j'ai vu de fois à autres tantôt l'essence du Père; l'essence la première, et puis le Père, ma dévotion tendant premièrement à l'essence, et puis au Père; tantôt en une autre manière, sans cette distinction(1). Durant la Messe j'ai fait plusieurs pauses avec beaucoup de différentes connaissances de la très-sainte Trinité, qui répandaient

(1) Remarquez que cette vue n'est pas une vue intuitive et béatifique, non plus que les précédentes; cette distinction d'essence et de personne, qui lui sont montrées l'une après l'autre, le déclare suffisamment. *Note de l'auteur.*

une si grande lumière dans mon esprit, que je ne croyais pas pouvoir acquérir autant de science par une longue étude.

» Une autre fois dans l'oraison j'ai eu une grande dévotion, une charité ardente, un goût spirituel qui me ravissait, et depuis à la Messe une plus grande abondance de larmes qu'auparavant, jusqu'à m'ôter quelquefois l'usage de la parole; ayant cependant des lumières d'esprit en si grand nombre, et telles, qu'il me semblait qu'il ne me restait plus rien à apprendre sur le sujet de la très-sainte Trinité.

» Durant cette Messe j'ai connu, senti et vu, *Domini scit*, qu'en parlant du Père, et voyant qu'il était une personne de la très-sainte Trinité, je me portais d'autant plus à l'aimer, que les autres personnes étaient spécialement en celle-ci. J'expérimentais le même en priant le Fils et le Saint-Esprit, étant en jouissance de chacune d'elles, et me donnant à elles, et tressaillant de joie d'appartenir à toutes trois. Et cela me paraissait si grand, que je ne pouvais cesser de dire en moi-même. Et qui es-tu? Et que mérites-tu? Et d'où te vient cette grâce?

» En célébrant les divins Mystères avec beaucoup de dévotion, de larmes, de ferveur, et perdant quelquefois la parole, il me semblait qu'en priant le Père, le Fils lui présentait ma prière, et qu'il l'accompagnait de la sienne avec un sentiment et une vue qu'on ne peut pas exprimer.

» Étant près du feu, Jésus se présentait à moi de nouveau, et depuis encore hors de la maison, dans les rues, en allant et retournant de chez le cardinal de Carpi, et en plusieurs autres lieux; et le voyant, je pleurais beaucoup, et j'avais de grands mouvemens intérieurs. Et pendant ce temps-là, sentant et voyant Jésus, je m'enflammais tellement en son amour, qu'il semblait qu'il ne pouvait jamais rien arriver qui fût capable de me séparer de lui.»

C'est ainsi que Dieu prévenait son serviteur et

l'élevait aux plus sublimes degrés de l'oraison, pour en faire un excellent maître de la vie de l'esprit, et l'on peut voir par là l'estime que nous devons faire de sa conduite, vu qu'il n'y a rien de si secret ni de si relevé dans les voies de Dieu, dont il n'ait fait l'expérience, et ne nous ait laissé des règles importantes dans ses Exercices, comme nous le montrerons dans la suite.

---

ENTRETIEN IV.

Que saint Ignace a passé par toutes sortes d'épreuves qui lui ont acquis une grande expérience.

QUE sait un homme qui n'a jamais fait épreuve de sa vertu ? Saint Ignace n'est pas de ce nombre : la providence divine l'a fait passer par toutes sortes d'épreuves, et il n'a pas moins acquis d'expérience par l'exercice de la mortification et de la patience dans tous les états de peine et de souffrances où il s'est trouvé, que par les faveurs signalées qu'il recevait dans l'oraison.

Il a passé premièrement par toutes les austérités et mortifications du corps. Lorsqu'il était dans sa solitude de Manrèse, il jeûnait au pain et à l'eau tous les jours de la semaine hormis le dimanche. Il prenait la discipline trois fois le jour. Il couchait à terre parmi les pauvres. Il portait un rude cilice et une ceinture de fer. Il marchait à pieds nus, et mal couvert, parmi les plus grandes rigueurs de l'hiver, et quoi qu'il eût notablement affaibli ses forces et sa santé par cette excessive rigueur, il ne laissa pas de garder tout le reste de sa vie une si grande abstinence, qu'on s'étonnait comment il pouvait vivre, prenant si peu de nourriture.

En second lieu, il a passé par toutes sortes de peines et de mortifications de l'esprit. Il fut tourmenté au commencement de scrupules importuns qui ne lui donnaient point de repos ; mais il s'en défit par une résolution plus admirable qu'imitable, de ne rien manger qu'il n'eût obtenu de Dieu une entière délivrance. Ce qu'il garda l'espace de huit jours ; et si son confesseur ne l'en eût empêché, il eût encore prolongé son jeûne, que Dieu récompensa d'une grâce si particu-

lière, qu'il n'y avait point d'âme pour peignée et tourmentée de scrupules qu'elle fût, qu'il ne consolât et ne guérit. Il prit d'abord à tâche de déraciner ses vices l'un après l'autre; et par une merveilleuse force d'esprit, il n'en entreprenait aucun dont il ne vînt à bout, et jamais il ne quittait le combat qu'après une parfaite victoire. Il changea tellement sa complexion par la violence qu'il se faisait en domptant ses passions, que les médecins s'y trompaient et le prenaient pour flegmatique, quoiqu'il fût d'un tempérament bilieux et tout de feu. Il acquit par ce moyen une si grande égalité dans la conduite de toute sa vie, que nul accident ne le pouvait altérer, ni troubler la paix de son âme; et le pouvoir qu'il avait sur ses passions était si absolu, qu'il les excitait ou arrêtaît, selon qu'il jugeait à propos pour la gloire de Dieu, sans qu'elles sortissent jamais des bornes que sa prudence et sa vertu leur prescrivaient : ce qui a servi de matière à cet insigne éloge que lui donnent les cardinaux dans les actes de sa canonisation, à savoir, qu'il avait « un empire très-absolu sur toutes ses passions et sur tous les mouvements de son cœur (1). »

En troisième lieu, il a passé par toutes sortes de persécutions, soit de la part des hommes, soit de la part des démons. Il le fallait ainsi, parce que, comme dit Cassiodore, « Il faut bien peser les qualités de celui à qui on donne la balance pour examiner et gouverner les autres (2). » Dieu l'avait choisi pour être le chef d'une compagnie qu'il voulait opposer à l'hérésie qui troublait la paix de l'église dans toute l'Europe, et à la corruption générale des mœurs : il fallait un homme d'une grande force et d'une vertu à l'épreuve, pour tenir le gouvernail, pour éviter tous

(1) Perfectissimum dominium omnium suarum commotionum et perturbationum. *Act. canonisat.*

(2) Diu trutinandus est cui traduntur examina. *Cassiodorus, l. 5. ep. 40.*

les écueils et les rochers d'une mer si orageuse , et pour être lui-même un ferme rocher capable de rompre tous les flots par sa constance. Tel a été saint Ignace : les prisons , les chaînes , les calomnies , les outrages , les plaies , les maladies , ont exercé sa patience pendant qu'il a été sur la terre , mais elles ne l'ont jamais lassé : et si le martyr lui a manqué , ce n'est pas la moindre de ses peines d'en avoir été privé. Il passa la mer pour l'aller chercher dans les saints lieux où son Maître avait répandu son sang ; et sur la fin de sa vie il eût été ravi de l'aller chercher dans l'Éthiopie , si le souverain Pontife lui eût donné le moindre signe de sa volonté.

Que dirai-je des victoires signalées qu'il remporta sur les démons , qui étaient contraints d'avouer qu'ils n'avaient point de plus grand ennemi dans le monde : tant il avait de lumières pour découvrir leurs illusions , de force pour soutenir leurs attaques , de grâce pour les vaincre , et de prudence pour garantir ceux qui avaient recours à lui dans leurs tentations.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il avait acquis une si grande expérience , ayant passé par tant d'épreuves , lui particulièrement qui prenait occasion de profiter de tout ce qu'il voyait et de tout ce qui lui arrivait. Car il tenait toujours deux yeux ouverts sur son intérieur : l'un pour reconnaître les mouvemens de la grâce , afin de les suivre fidèlement ; l'autre pour observer les mouvemens de la nature , afin de les étouffer dans leur naissance. De là venait ce grand discernement des esprits dont Dieu l'avait favorisé , parce que l'amour divin faisait en lui pour la pratique de la vertu , ce que l'amour-propre fait dans les méchans pour la pratique du mal.

Il ne vivait que de réflexions , mais avec cette différence que l'amour-propre s'oublie de Dieu et ne réfléchit que sur ses propres intérêts , au lieu que saint Ignace renouvelait dans sa conduite « la vertu de ces » grands hommes des premiers siècles , qui s'oubliaient

» entièrement d'eux-mêmes, et ne respiraient que la  
» gloire de Dieu (1). »

(1) *Ex actis canonizat. S. Ignatii.*

---

ENTRETIEN V.

Que la méthode que saint Ignace garde dans le livre des Exercices est excellente pour conduire l'Homme d'Oraison dans toutes les voies où il se trouve.

SAINT Grégoire dit que notre Seigneur enseigne plusieurs choses admirables aux saints, sans leur donner lumière pour s'expliquer, parce que ce n'est que pour leur profit particulier qu'il les éclaire des rayons de sa sagesse (1). Mais quand il en veut faire des maîtres de la vie spirituelle, et qu'il les appelle à la conduite des âmes, il ne leur donne pas seulement la connaissance des vérités éternelles et des voies du ciel; il les instruit encore de la manière qu'il les faut déclarer et communiquer aux autres. C'est la grâce que saint Paul reconnaissait en lui-même, lorsqu'il dit aux Corinthiens : Dieu qui a commandé que la lumière sortit des ténèbres, a fait luire sa clarté dans nos cœurs, afin que nous puissions vous éclairer par la connaissance de la gloire de Dieu, selon qu'elle paraît en Jésus-Christ (2).

Cette grâce apostolique a été donnée à saint Ignace dans un très-éminent degré : et quiconque voudra faire l'analyse du livre des Exercices qu'il nous a laissé comme un riche trésor du ciel, et remarquer avec attention la fin qu'il se propose, l'ordre qu'il garde,

(1) *S. Greg. lib. 171. Moral. cap. 14.*

(2) Deus qui dixit de tenebris lucem splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu. 2. Cor. 4. 6.

les règles qu'il prescrit, les voies de Dieu qu'il découvre, la brièveté, la clarté, la force de ses expressions jointe à l'universalité de sa doctrine et à l'esprit qui l'anime, avouera que sa méthode est admirable, et que le célèbre Docteur Cochlée, le fléau des hérétiques d'Allemagne, ayant entendu le Père Lefèvre discourir sur ce sujet, eut raison de s'écrier de joie, et de dire en levant les yeux au ciel : « Je suis ravi qu'il se trouve » enfin des maîtres de la théologie affective (1). »

Le dessein de saint Ignace dans le livre des Exercices, est d'enseigner l'art de ramener une âme à sa dernière fin, pour laquelle elle a été créée, en lui donnant une instruction pratique pour se retirer de ses égaremens, se purifier de ses vices, choisir un état de vie exempt des affections déréglées, et conforme à la volonté divine ; s'y perfectionner ensuite, et s'élever par degré jusqu'à la plus intime union avec Dieu, qui est la vraie et l'unique béatitude de cette vie, au sentiment de tous ceux qui veulent vivre selon l'esprit de Jésus-Christ.

Il s'en explique lui-même dans les remarques qu'il fait au commencement des Exercices, en ces termes : « Préparer et disposer l'âme à ôter toutes ses affections » déréglées, et les ayant ôtées, à rechercher et reconnaître la volonté de Dieu sur l'état de notre vie, et » sur le salut de notre âme, c'est ce qu'on appelle » Exercices spirituels (2). »

Le titre des Exercices fait voir clairement la même chose. Voici comme il est conçu : « Exercices spirituels » qui conduisent l'homme à pouvoir se vaincre soi-

(1) *Gaudeo quòd tandem inveniantur Magistri circà affectus P. Daniel Bartholi, de vitâ et instit. S. Ignatii. l. 1. n. 18.*

(2) *Præparare et disponere animam ad tollendas omnes affectiones malè ordinatas, et iis sublatis, ad quærendam et inveniendam voluntatem Dei circà vitæ suæ institutionem et salutem animæ, Exercitia vocantur spiritualia. Exercit. spirit. annot. 1.*

» même, et à faire un choix de vie exempt des affections déréglées (1). »


Mais le dessein de notre Père paraît encore plus visiblement par le commencement, le progrès et la fin de son ouvrage. Car il commence, comme nous verrons tout à cette heure, par une parfaite indifférence, et un entier détachement de toutes les créatures, et il finit par le pur amour de Dieu, qui est le centre de la vie de l'esprit, où il conduit l'âme par des voies si sûres et si convenables à toutes sortes d'états, qu'encore que tous les hommes n'aient pas une égale disposition ni capacité d'esprit, néanmoins nul n'en est exclus. Les plus faibles y trouvent des instructions proportionnées à leur portée; et les plus parfaits, des adresses certaines pour marcher sûrement dans les voies les plus secrètes et les plus hautes de l'amour divin, soit affectif ou effectif.

L'ordre qu'il garde dans l'économie de son ouvrage est parfaitement conforme à son dessein. Il le divise en quatre parties, qu'il appelle *semaines*; non qu'il les faille mesurer par les jours, car on les peut raccourcir, s'il est expédient; mais parce que la retraite de ceux qui font les exercices ne dure pas ordinairement plus d'un mois. Les deux premières semaines servent pour préparer l'âme à rechercher et à reconnaître la volonté de Dieu sur le choix de son état, ou des moyens d'en corriger les défauts, et de s'y perfectionner. Les deux autres servent à la fortifier et à l'affermir dans la résolution qu'elle a prise pour son salut et sa sanctification, contre les deux écueils qui ont coutume d'en empêcher ou retarder l'exécution, à savoir la crainte des difficultés qui a coutume de nous retirer de la vertu, et le charme d'un bien trompeur qui nous attire au péché.

(1) Exercitia quædam spiritalia, per quæ homo dirigatur, ut vincere se ipsum possit, et vitæ suæ rationem determinare, noxiis affectibus liberâ, instituere. *Exercit. spirit.*

Pour la garantir du premier , on lui propose les mystères de la Passion de notre Seigneur dans la troisième semaine ; pour la préserver du second , on lui présente les mystères de sa vie glorieuse après sa résurrection : et enfin pour la délivrer de tous les deux , on lui donne cette sublime contemplation tendant au pur amour , qui est un merveilleux raccourci de la perfection et le couronnement de cet ouvrage.

Remarquez que la première semaine , comme dit saint Ignace , répond à la vie purgative , parce qu'elle contient des exercices propres à purifier l'âme de ses péchés et de ses affections déréglées. La seconde répond à la vie illuminative , parce qu'elle contient des exercices propres à acquérir les plus excellentes vertus dont elle nous propose l'original dans la vie de Jésus-Christ. La troisième est entre la vie illuminative et la vie unitive , parce qu'elle contient des exercices qui servent partie à fortifier l'amour dans la poursuite des vertus , partie à lui ouvrir le chemin à l'union avec Dieu par l'amour des souffrances et de Jésus-Christ crucifié. La quatrième répond à la vie unitive qui est une participation de la vie glorieuse de Jésus-Christ ressuscité , et un avant-goût de la béatitude céleste , où l'amour divin est dans une parfaite et éternelle jouissance. Par où vous voyez que saint Ignace enferme dans ce livre toutes les voies par lesquelles l'homme d'oraison peut passer , vu que les Théologiens mystiques les réduisent toutes à ces trois générales de la vie purgative , illuminative et unitive.



---

ENTRETIEN VI.

## Le fondement des Exercices.

Tous les arts ont cela de commun qu'ils commencent par la fin qu'ils se proposent, pour rechercher puis après les moyens d'y arriver, et pour en faire un bon choix et un bon usage. C'est dans cette vue que saint Ignace, dans ses Exercices, propose d'abord à celui qui veut entrer dans les voies de Dieu, la considération de sa dernière fin, comme la règle générale et le principe universel de sa conduite, duquel dépend tout le progrès qu'il fera dans la perfection. En effet tout le désordre de notre vie vient de l'oubli et du peu de réflexion que nous faisons sur la fin pour laquelle Dieu nous a mis au monde, et du mauvais usage des moyens qu'il nous a donnés pour y arriver. Nous estimons trop les biens [de la vie présente, et nous en craignons trop les maux : nous fuyons ceux-ci, et nous poursuivons ceux-là avec des passions et des inquiétudes étranges. De là vient que nous quittons Dieu pour la créature ; et par un aveuglement déplorable, nous prenons les moyens pour la fin, et nous laissons la fin pour les moyens.

Voilà la source de tous les vices, dont le souverain remède est la méditation profonde, et la pénétration intime de cette maxime importante, sur laquelle saint Ignace fonde toute la science des Saints, à savoir :

« Que l'homme a été créé pour louer Dieu son Seigneur, le respecter, et être enfin sauvé en le servant ;

» Que quant aux autres choses qui sont sur la terre, elles ont été toutes faites pour l'homme, afin qu'elles l'aident à poursuivre la fin de sa création ;

» Qu'il s'ensuit de là que l'homme ne doit user de ces choses ou s'en abstenir, qu'autant qu'elles l'aident, ou l'empêchent de poursuivre sa fin ;

» Que nous devons par conséquent regarder avec indifférence toutes les choses créées, en tant qu'elles sont soumises à notre liberté, et qu'elles ne nous sont point défendues : en sorte qu'autant que cela dépend de nous, nous ne cherchions point la santé, plutôt que la maladie, ni ne préférions point les richesses à la pauvreté, ni les honneurs au mépris, ni la longue vie à une courte : étant de notre prudence et de notre devoir, de choisir entre toutes les choses, et de désirer celles qui nous acheminent à notre fin. »

Il ne se peut dire de quelle force et de quelle étendue est ce principe, lorsqu'il est bien conçu.

C'est un puissant ressort de la vie purgative, capable de convertir les pécheurs les plus attachés à la terre. Le P. Éverard Mercurien, un des premiers disciples de notre B. Père, et son troisième successeur au gouvernement de notre compagnie, disait souvent, qu'il avait reconnu par sa propre expérience et par celle des autres, que le seul fondement des exercices était suffisant pour opérer les plus merveilleux changemens, et pour régler toute la vie d'un homme qui en pénétrera le sens, et l'approfondira comme il faut.

De vrai, les exemples qu'on en voit de jour en jour sont des preuves sensibles, qui montrent assez combien il a de force pour arracher le cœur d'un pécheur de la terre, et le transplanter dans le sein de Dieu ; avec une si grande différence de ce qu'il était auparavant, qu'à voir sa manière de vivre et d'agir si contraire à sa conduite précédente, on dirait qu'il a pris une nouvelle naissance, et, pour ainsi dire, une autre âme.

C'est un flambeau lumineux qui éclaire l'âme, et l'enflamme à la poursuite des plus solides vertus : d'où vient que ce célèbre docteur de Sorbonne, Martin Olave, disait qu'il avait plus acquis de connaissances et de lumières en une heure de méditation sur ce

principe , qu'il n'avait fait en plusieurs années qu'il avait employées à l'étude de la Théologie (1).

C'est la clef de la vie unitive qui nous donne entrée dans les plaies et dans le cœur de Jésus-Christ , pour y prendre ce haut et sublime esprit de la croix , où le pur amour trouve sa consommation.

Aussi saint Ignace qui en connaissait la vertu , s'en servait en toutes occasions , et quand il ne pouvait faire peser à loisir cette grande maxime à ceux dont il était trop éloigné , il se contentait de la leur proposer tout simplement , sachant bien que pour peu qu'elle entrât dans leur esprit , elle n'y ferait pas peu de fruit. C'est ainsi qu'il en usa envers un illustre Prélat fort affligé , lui écrivant en ces termes :

« Monseigneur , chaque chose vaut autant en cette  
 » vie qu'elle est bonne pour l'éternelle ; et au contrai-  
 » re , autant qu'elle nous en détourne , autant elle est  
 » nuisible. C'est pourquoi l'homme spirituel , qui est  
 » touché des sentimens de l'éternité et éclairé d'en-  
 » haut , étant dans les traverses , se met au-dessus du  
 » monde , et fait état de ne vouloir que Jésus-Christ  
 » crucifié , avec lequel étant amoureusement crucifié  
 » durant cette vie , il ressuscitera aussi glorieusement  
 » avec lui dans l'autre (2). »

Il est donc important que celui qui veut se donner à Dieu , imprime fortement ce principe dans son cœur ;  
 « parce que comme le fondement d'un édifice en sou-  
 » tient toute la structure , de même cette vérité porte  
 » sa vertu dans toute la suite de ses exercices , et prin-  
 » cipalement dans le choix de son état , qui en dépend  
 » presque entièrement , et par conséquent il réussira  
 » d'autant mieux en tout le reste , que cette considéra-  
 » tion lui aura plus heureusement succédé (3). »

(1) P. Daniel Bartholi , *lib. 1. de vitâ S. Ignatii* , n. 16.

(2) *Directorium in exercitia spirit.* c. 16. n. 3 et 7.

(3) Ibid.

## ENTRETIEN VII.

L'ordre et l'économie de la première semaine.

APRÈS avoir proposé la fin pour laquelle nous sommes au monde , saint Ignace nous enseigne dans la première semaine à reconnaître nos égaremens , et à détruire tout ce qui nous a éloignés de cette fin , à savoir , le péché , et les affections dérégées qui sont les sources fatales de tous les désordres de notre vie.

Pour cet effet , il prépare l'âme par la considération du péché , de la mort , du jugement et de l'enfer , au sentiment d'une véritable contrition conçue dans la vue de la bonté de Dieu , et de l'amour qu'il a pour elle , faisant en sorte que toute la force de son discours tende à lui donner de la confusion d'avoir commis un si grand nombre de crimes énormes contre un Dieu si grand et si bon , de l'avoir offensé avec tant d'ingratitude , après qu'il lui a si souvent pardonné , lui qui a puni si sévèrement le péché des Anges et de plusieurs réprouvés moins coupables qu'elle ; et cependant de n'avoir fait aucune pénitence , nonobstant tout ce que Jésus-Christ a souffert pour son salut ; au contraire de ne lui avoir rendu que du mal. Mais de peur que la multitude innombrable de ses crimes , leur malice horrible , et leur laideur abominable , jointe à la juste indignation des créatures qu'elle mérite pour avoir offensé leur créateur , ne l'accablent et ne la portent au désespoir , il lui fait tourner sa considération vers la miséricorde infinie de Dieu par un colloque amoureux , admirant sa patience , et le remerciant , de toute l'étendue de ses affections , de ce qu'il lui a prolongé la vie , pour lui donner le temps de faire pénitence et de mettre ordre à ses dérèglemens (1).

(1) *Exercit. spirit.* Second exercice. Du péché.

De plus, dans le troisième et quatrième exercice, il lui fait prendre pour ses médiateurs et intercesseurs Jésus-Christ et la B. Vierge, afin d'accroître sa confiance. Enfin dans le cinquième, qui est de l'enfer, au milieu des peines des damnés, qu'il lui fait comme toucher par une forte application des sens, il la porte à remercier notre Seigneur de ce qu'il n'a pas permis qu'elle tombât dans ce malheur, et qu'il l'a attendue avec une admirable patience.

Que si vous faites de nouveau réflexion sur la suite de tous les exercices précédens, vous verrez qu'ils servent tous à lui faire acquérir une très-parfaite connaissance d'elle-même, et par suite une très-profonde humilité, qui est la racine de tout bien, et le plus ferme appui de son avancement spirituel.

Car ils lui montrent qu'elle est tirée du néant, qu'elle s'est rendue plus criminelle que les démons et que plusieurs réprouvés qui n'ont pas commis tant de péchés ni tant de fois abusé des grâces du ciel, qu'elle a de beaucoup accru les mauvaises inclinations de la nature corrompue qu'elle avait contractées par le péché d'origine, qu'elle n'est plus qu'un ulcère envenimé, d'où le pus découle sans cesse et souille toutes ses actions, qu'elle mérite que toutes les créatures se soulèvent contre elle, qu'elle est digne des peines de l'enfer, pour avoir osé, n'étant rien, se révolter contre son souverain Seigneur, dont la grandeur est infinie.

De là naît encore en elle un désir efficace de faire pénitence, une forte résolution de mortifier toutes ses affections déréglées, et un propos sérieux de s'abstenir de toutes les choses mondaines qui la peuvent porter au mal, ou l'empêcher de faire le bien, vu principalement qu'elle s'est rendue indigne de tous les plaisirs, de tous les honneurs et de toutes les commodités de la vie.

De là l'amour de Dieu qui commence à s'allumer par la considération de sa bonté, qui daigne la regarder

si favorablement, quoiqu'elle en soit tout-à-fait indigne.

De là les larmes d'une contrition amoureuse, qui va croissant de plus en plus.

De là ce repos, cette paix, et cette tranquillité de conscience, dont la douceur la dispose à mettre tout son contentement en Dieu seul, qui se montre si bon, si patient et si miséricordieux en son endroit.

De là cette vigilance, cette circonspection, cette vue continuelle de ce qu'elle a été, de ce qu'elle est, et de ce qu'elle doit être à l'avenir pour répondre à tant de bienfaits, en corrigeant tous ses défauts, et réglant sa vie selon la volonté divine (1).

Ce qui nous montre clairement combien il est utile, même aux plus parfaits, de s'occuper souvent aux exercices de la vie purgative, soit afin d'entretenir ces sentimens et ces dispositions si nécessaires pour acquérir et conserver la pureté de cœur, qui est le fondement de la perfection, soit afin de rendre par ce mélange les exercices de la vie purgative et unitive plus accomplis, en faisant que leur contrition tire sa douceur de l'amour, et que leur amour tire une nouvelle force de la contrition, et des justes sujets qu'ils ont de pleurer leurs péchés. Car comme lorsque nous descendons par la pensée jusqu'au fond des enfers, rien ne nous empêche d'aimer Dieu, qui nous en a préservés par sa souveraine bonté; de même quand nous serions ravis jusqu'au troisième ciel, rien ne nous doit dispenser de la crainte de Dieu et de ses jugemens, dont l'impression salutaire est un puissant préservatif contre la violence des plus dangereuses tentations (2).

(1) *In colloquio 3. exercitii.*

(2) Notandum etiam hanc primam hebdomadam esse fundamentum ac basim cæterarum, et ideò nunquàm prætermitti debere. Undè etiam si quis alia exercitia hujus hebdomadæ, aut omnia etiam integra fecisset, et denuò ea repetere vellet, tamen

## ENTRETIEN VIII.

L'ordre et l'économie de la seconde semaine.

**SAINT** Ignace ayant retiré l'âme de ses égaremens par les exercices de la première semaine, et l'ayant purifiée de ses péchés et de ses affections déréglées, la fait rentrer dans les voies du ciel par les exercices de la seconde, lui apprenant à régler sa vie selon la volonté de Dieu, et à se former une véritable idée de la perfection, avec un dessein généreux de faire tous ses efforts pour l'acquérir.

Pour cet effet il propose l'exemple de Jésus-Christ, qui dit lui-même qu'il est la voie, et que personne ne vient à son Père que par lui (1). Car c'est le modèle que le Père éternel nous a donné, sur lequel nous devons réformer nos mœurs, et conduire nos pas dans le chemin de la paix (2). C'est pourquoi sa vie étant le vrai original de la vertu et de la sainteté, plus nous y conformerons la nôtre par une fidèle imitation, plus elle sera parfaite; et joignant de plus près notre dernière fin, elle sera par conséquent plus heureuse.

C'est par cette raison que cette seconde semaine répond à la vie illuminative : parce que Jésus-Christ est le Soleil de justice, qui illumine tout homme venant au monde (3), et qui est venu lui-même pour éclairer ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans

*hinc incipiendum esset, quamvis brevius expediri posset. Directorium Exercit. c. 11. n. 4.*

(1) Ego sum via, et veritas, et vita; nemo venit ad Patrem, nisi per me. *Joan. 14. 6.*

(2) Ad dirigendos pedes nostros in viam pacis. *Luc. 1. 79.*

(3) Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. *Joan. 1. 9.*

l'ombre de la mort (1), et parce que les péchés et les affections déréglées sont des ténèbres qui offusquent l'esprit, et l'empêchent de recevoir la lumière, il était nécessaire de les bannir du cœur, avant que d'y tracer l'image du Fils de Dieu et le portrait de ses vertus.

Voici donc comme notre B. Père conduit l'âme dans cette voie de lumière et de clarté.

Le premier exercice qu'il lui propose est la contemplation du Royaume de Jésus-Christ, par la ressemblance d'un roi de la terre qui appelle ses sujets à la guerre. Cet exercice est comme le fondement de tous les autres, et l'abrégé de toute la vie de Jésus-Christ, qui est le Roi des rois, et l'original des saints, que nous devons toujours avoir devant les yeux afin de l'imiter, considérant attentivement ce qu'il est en sa personne, et ce qu'il est à notre égard; ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, et ce qu'il a souffert pour achever ce grand ouvrage pour lequel son Père l'avait envoyé, c'est-à-dire, pour nous manifester ses volontés, et nous ouvrir le chemin du ciel; parce que l'exemple de sa vie n'est pas seulement un parfait modèle de sainteté, mais encore un motif et un ressort tout-puissant pour nous exciter à la poursuite de toutes les vertus. Car s'il est du devoir et de l'honneur des sujets de suivre leur roi légitime, lorsqu'il les invite à prendre part au fruit de ses victoires et à la gloire de ses conquêtes, selon qu'ils auront été compagnons de ses peines et de ses fatigues; combien est-il plus raisonnable de s'offrir de très-grand cœur à Jésus-Christ, de s'attacher entièrement à lui, de marcher sous sa conduite, de le suivre partout, et de le suivre fidèlement dans une entreprise aussi juste et glorieuse qu'est celle de réparer le Royaume de son Père, de se rendre maître de tout le monde, et de rentrer ainsi victorieux dans le ciel avec tous ceux qui auront tenu son parti!

(1) *Illuminare his qui in tenebris et in umbrâ mortis sedent.*  
*Luc. 1. 79.*

Certes il n'y a point de chrétien qui ne doive suivre son exemple, s'il veut assurer son salut : chacun est obligé de l'imiter, et de tendre à la perfection qui est conforme à son état ; mais comme dit notre B. Père, ceux qui ont envie de se consacrer à son service sans réserve, ne doivent pas seulement s'offrir à endurer des travaux, mais encore à des entreprises plus grandes et plus excellentes, après qu'ils auront entièrement vaincu la rébellion de la chair, des sens, de l'amour-propre, et de l'amour du monde. Ils doivent lui dire : « O roi souverain et seigneur absolu de toutes choses, quoique je sois très-indigne de vous servir, néanmoins m'appuyant sur votre grâce et sur votre secours, je m'offre totalement à vous, et je sou mets à votre volonté tout ce qui m'appartient ; protestant devant votre infinie bonté, et en présence de la glorieuse Vierge, votre mère, et de toute la cour céleste, que mon dessein, mon désir, ma résolution très-constante et assurée, est de vous suivre le plus près que je pourrai (pourvu que vous ensoyez plus glorifié et que je vous rende plus de service), et de vous imiter dans la souffrance des injures et de toute sorte d'adversités, avec une vraie pauvreté, tant de volonté que d'effet : si, dis-je, c'est le bon plaisir de votre très-sainte majesté de me choisir, et de me recevoir à cette sorte de vie. »

Voilà la disposition dans laquelle saint Ignace veut que l'âme se mette, si tôt qu'elle entre dans la seconde semaine : par où l'on voit qu'il la prépare déjà au choix de son état, et du degré de sainteté qu'elle doit embrasser. Car d'abord « par un admirable artifice du Saint-Esprit, elle est tellement excitée à la perfection, qu'elle la va puis après cherchant et remarquant dans les méditations suivantes de l'Incarnation, de la Nativité, et des autres mystères de la vie de Jésus-Christ. Et ainsi les semences de la perfection qu'elle jette dans cette contemplation fondamentale, vont croissant secrètement dans les autres, jusques à ce

» qu'elles produisent à la fin leur fruit au temps de l'élection (1). » C'est pour cela que cet excellent maître de la vie spirituelle ayant mis l'âme dans cette disposition générale de suivre son roi le plus près qu'elle pourra, ne lui suggère point ce qu'elle doit faire en particulier ; mais ! lui propose seulement la vie de Jésus-Christ depuis son incarnation jusqu'à sa mort, afin que montant peu à peu par les degrés de cette échelle mystique, elle reçoive d'en-haut les lumières et les attraits qu'il plaira au Saint-Esprit lui communiquer, tant sur l'état de sa vie, que sur son avancement dans la perfection, et qu'elle « demande à Dieu, selon l'affection qu'elle sentira en elle-même, tout ce qui l'aidera à imiter plus parfaitement Jésus-Christ. » Car tandis qu'elle conservera dans sa vigueur cette généreuse résolution de le suivre partout, il ne se peut faire qu'elle ne tire un profit considérable de la méditation de tous les mystères de sa vie.

Pour donc la maintenir dans ce désir, contre tous les efforts de Satan qui la pourraient affaiblir, il lui propose la méditation « des deux étendards, l'un de Jésus-Christ, notre très-bon roi, et l'autre, de Lucifer, notre » capital ennemi, » dans laquelle il lui représente, d'un côté, les pièges et les artifices malicieux dont l'esprit de ténèbres se sert pour attirer les hommes, premièrement à l'amour des richesses, puis à l'estime et au désir déréglé de l'honneur mondain, et enfin à l'orgueil, qui est un superbe sentiment qu'on a de soi-même, d'où l'on est aisément précipité dans

(1) Sic enim admirabili quodam artificio hinc anima excitatur ad perfectionem, ut deinde hanc eandem perfectionem eliciat et indagat in omnibus sequentibus meditationibus Incarnationis, Nativitatis et aliarum, et ita perfectionis semina quæ hinc sparguntur per illas deinde meditationes latenter crescant et promoveantur, donec in tempore electionis suum fructum ferant. *Director.*  
c. 19. n. 2.

toute sorte de vices ; et de l'autre , il lui montre comme le Fils de Dieu les porte au contraire au mépris des richesses , puis au désir des opprobres et des humiliations , d'où la vertu d'humilité prend sa naissance. « Et ainsi s'élèvent trois degrés de perfection » qu'elle doit embrasser , savoir : la pauvreté , soit d'esprit , ou même effective et réelle (si la considération du service de Dieu , et l'inspiration du ciel l'y attirent) ; l'amour du mépris et l'humilité , qui sont diamétralement opposés aux richesses , à l'honneur et à l'orgueil , et qui donnent entrée à toutes les vertus. » D'où l'on peut voir la liaison de la première et de la seconde semaine , et combien il importe de s'être bien établi par les exercices de la première , dans la connaissance de son néant , et dans le mépris de tous les respects humains et de toutes les choses de la terre , pour se porter d'autant plus volontiers à l'imitation de Jésus-Christ par les degrés de perfection que nous venons de marquer dans la seconde.

Après avoir préparé et fortifié l'âme contre les attaques et les difficultés de la vie spirituelle qui viennent du dehors , il l'arme et l'affermi contre celles qui viennent du dedans et du fond de la nature corrompue , en lui proposant trois classes ou différences d'hommes , dont les uns se contentent des bons désirs de mieux vivre , sans se soucier des moyens de les exécuter. Les autres en veulent bien venir à l'exécution , mais ils ne veulent suivre en cela que leur propre sens , attirant la volonté de Dieu à la leur , et ne se portant au choix des moyens , quoique bons , que par leurs propres inclinations. Les autres se dégageant de toute affection moins pure et désintéressée , sont également prêts à tout , selon qu'ils connaîtront par l'inspiration divine , ou par la lumière de la raison éclairée de la foi , et instruite par les exemples et les maximes de Jésus-Christ , qu'il sera plus expédient pour le service de Dieu ; et c'est en ce rang qu'il lui enseigne qu'elle doit être , ne cherchant et n'admettant autre raison pour

se déterminer à quoi que ce soit, que la considération et le désir de la gloire de Dieu, la plus grande qui se pourra.

Et parce que cette droiture de cœur et cette parfaite pureté d'intention trouve souvent de grandes répugnances dans la nature corrompue, il lui donne un avis très-important, que, lorsqu'elle sent quelque affection contraire au renoncement effectif de ses biens (c'est le même des autres inclinations vicieuses), « il » est fort utile, pour l'étouffer, de demander à Dieu, » nonobstant la résistance que la chair y apporte, qu'il » nous choisisse pour embrasser cette pauvreté, ne » laissant pas de garder la liberté de prendre le parti » qui sera le plus convenable au service de Dieu. » Car par ce moyen elle se maintiendra mieux dans cette assiette d'esprit si nécessaire en toute délibération qui regarde avec indifférence toutes les choses créées, et ne les fuit ni ne les recherche que par rapport à sa dernière fin, prenant pour règle de toutes ses affections le seul bon plaisir de Dieu.

Enfin, pour la porter jusqu'au plus haut point de la vie illuminative, il lui met devant les yeux trois degrés d'humilité et de soumission à la volonté de Dieu, qui joignent par un merveilleux lien la vie illuminative à la vie purgative dans leur plus grande perfection. Le premier consiste dans une résolution ferme et constante de ne commettre jamais aucun péché qui soit mortel, pour aucun bien que ce soit, ni pour la crainte d'aucun mal qui puisse arriver, quelque grand qu'il soit. Le second consiste dans un ferme propos de ne commettre jamais de propos délibéré un seul péché, même véniel, quelques offres de plus grandes félicités humaines, et quelques menaces de mort qu'on nous puisse faire, et d'être également porté aux richesses et à la pauvreté, à l'honneur et à l'ignominie, à la longue et à la courte vie, quand l'occasion d'y louer Dieu et de nous y sauver sera égale. Le troisième, auquel il faut aspirer après avoir acquis les deux pre-

miers , consiste à choisir plutôt et embrasser la pauvreté , le mépris et la réputation de folie , que les richesses , les honneurs et l'estime d'homme sage , seulement pour être plus semblable à Jésus-Christ , qui a été pauvre , méprisé et moqué , quand même la gloire de Dieu serait d'ailleurs égale de l'un et de l'autre côté , et que ni l'un ni l'autre n'ajouterait rien davantage que cette plus parfaite ressemblance.

Voilà le dernier terme et le plus haut point de la perfection où puisse monter une âme par tous les exercices de la vie purgative et illuminative. A quoi servent ces excellentes règles de l'élection , et cet admirable discernement des esprits que saint Ignace lui donne pour s'y conduire et s'y établir , dont elle doit faire un grand usage , non-seulement pour le choix de son état , si elle ne l'a pas encore fait ; mais aussi pour le bon règlement de toutes ses actions , de toutes ses affaires , de tous ses emplois , et de tout ce qui regarde son avancement dans la vertu , si elle n'y veut faire des fautes considérables , et souvent difficiles à réparer.



## ENTRETIEN IX.

L'ordre et l'économie de la troisième et quatrième semaine.

L'ÂME s'étant élevée jusqu'à ce point, de préférer les souffrances, la pauvreté et les mépris, qui sont les livrées de Jésus-Christ, à toute la gloire et la félicité mondaine, s'y affermit tellement par les exercices de la troisième semaine, où saint Ignace lui propose les mystères de la Passion du Fils de Dieu, qu'elle ne peut plus penser qu'avec dédain, ni à l'honneur, ni aux délices, ni aux biens périssables du siècle; voyant son Sauveur mourant sur une croix parmi tant d'opprobres et de douleur. C'est ici un trésor *caché* (1), où les Saints trouvent des richesses inestimables.

C'est pourquoi l'homme d'oraison doit s'instruire soigneusement de la manière de s'y exercer; parce que ce doit être la nourriture ordinaire de l'âme (2). Elle doit en premier lieu ouvrir son cœur aux affections d'admiration de la sagesse et de la bonté de Dieu; de compassion, de douleur et de regret de ses péchés; de confiance, de tendresse et d'amour vers Jésus-Christ crucifié, selon que le Saint-Esprit lui en donnera le mouvement. Car la Passion est un sujet fort propre à émouvoir toutes sortes d'affections, soit de la vie purgative, ou de la vie illuminative et unitive, vu que tout y est plein d'épines, de clous, de tourmens,

(1) Magnus hic thesaurus reconditus est. *Exercit. spirit.*

(2) Et ideò in hoc etiam oportet meditantem diligenter instrui, quoniam hic esse debet ordinarius animæ cibus. *Ibid.*

d'ignominie , de plaies sanglantes de mort , qui sont des témoignages sensibles de son amour.

Secondement , elle doit joindre à la ferveur de l'amour affectif , la force de l'amour effectif , se portant à de généreuses résolutions de tendre aux plus héroïques vertus d'humilité , de patience , de zèle des âmes , qui éclatent toutes en Jésus-Christ crucifié , avec des attraites tout particuliers , pour nous y exciter ; et non-seulement de ne plus rougir de la croix de Jésus-Christ , mais d'en faire l'unique sujet de sa gloire et de son bonheur , suivant ce que dit l'Apotre : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ* (1). Car , en effet , y a-t-il rien de plus glorieux que d'être revêtu , comme autrefois Mardochee , des habits précieux de son roi , et de marcher en triomphe avec ces riches ornemens , à la vue des hommes et des anges ?

En troisième lieu , il faut qu'elle commence à s'unir étroitement à Jésus-Christ son Rédempteur et souverain amateur de son salut , qui s'est totalement donné à elle , afin de l'attirer toute à lui. Car véritablement il faudrait être bien dur pour ne fondre pas en douceur et en amour à la vue d'un Dieu qui s'est anéanti pour nous réconcilier avec son Père , et nous faire vivre par sa mort , et même par la mort de la croix.

Notre saint fondateur ayant introduit l'âme dans la vie unitive par les exercices de la troisième semaine , lui montre dans la quatrième en quoi consiste le pur amour qui consomme l'union déifique , et lui enseigne le chemin pour y arriver (2) ; à savoir , Jésus-Christ ressuscité et glorifié après sa mort. Si bien que cette semaine est toute dans l'amour de Dieu , et dans le

(1) *Mihi autem absit gloriari , nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. Galat. 6. 14.*

(2) *Quarta hebdomada videtur respondere vitæ unitivæ : tota enim exercetur in amore Dei , et desiderio æternitatis. Directorium , c. 36. n. 1.*

désir de l'éternité : car comme l'amour a deux principaux effets , le premier , de s'affliger du mal de celui qu'on aime ; le second , de se réjouir de son bien ; aussi il y a deux choses qui nous enflamment dans l'amour de Jésus-Christ. La première est la considération de ce qu'il a fait et souffert pour nous , qui nous porte à l'imiter , et à souffrir avec lui et pour l'amour de lui. La seconde est la considération des fruits et de la gloire de ses souffrances , qui nous excite à prendre part à sa joie : c'est dans cette vue que saint Ignace joint aux mystères de la Passion ceux de la Résurrection et de l'Ascension, avec les autres qui sont arrivés entre ces deux-ci , où il veut premièrement que l'on considère « comme sa divinité cachée au temps de sa Passion et de sa mort se montre à découvert à sa résurrection , et éclate après en beaucoup de miracles ; secondement , que l'on pense bien avec quelle promptitude et largesse notre Seigneur s'est acquitté du devoir de consoler les siens , par la comparaison des tendresses avec lesquelles un intime ami peut consoler son ami ; en troisième lieu , que l'on s'efforce de se réjouir , avec les Disciples , de la joie de notre Seigneur ; en dernier lieu , que l'on se souvienne des objets qui peuvent exciter en nous la joie spirituelle , » le mépris des joies de la terre , et le désir de l'éternité , dont Jésus-Christ glorifié est la cause exemplaire , comme Jésus-Christ crucifié en est la cause méritoire.

Mais parce que ces douces affections de l'âme , qui naissent d'un amour de complaisance , pourraient dégénérer en un repos oisif et stérile , semblable au sentiment de saint Pierre , qui disait étant sur le Thabor : *Seigneur , nous sommes bien ici* (1), saint Ignace , pour lui montrer en quoi consiste le pur amour , établit deux maximes importantes , sur lesquelles roule toute la vie unitive : « la première , que l'amour dépend des œuvres plus que des paroles ; la seconde , que l'amour

(1) Domine , bonum est nos hic esse. *Matth. 17. 4.*

» consiste en une communication mutuelle de facultés,  
 » de biens et d'œuvres, par exemple, de science, de ri-  
 » chesse, d'honneur, et de toute autre sorte de biens. »

Puis dans la contemplation de l'amour spirituel, il lui en propose un parfait modèle qui consiste en quatre points.

« Le premier est de rappeler en sa mémoire les béné-  
 » fices de la création et de la rédemption, et de se repré-  
 » senter aussi les faveurs particulières qu'elle a reçues  
 » préférablement à d'autres, et de peser avec une  
 » affection cordiale combien le très-bénin Seigneur a  
 » fait et a souffert pour elle ; combien il lui a élargi de  
 » trésors, et que, suivant son divin décret et son bon  
 » plaisir, il veut se donner lui-même à elle autant  
 » qu'il peut. »

» Le second est de considérer que Dieu est en toutes  
 » les créatures, donnant l'être aux élémens, la vie vé-  
 » gétante aux plantes, le sentiment aux animaux, et  
 » la raison par-dessus tout cela aux hommes, entre les-  
 » quels elle a reçu en son particulier tous ces bénéfices  
 » de Dieu, qui a bien voulu la faire son temple, et  
 » la créer à son image et ressemblance.

» Le troisième point est de considérer ce même Sei-  
 » gneur agissant pour moi, et travaillant en quelque fa-  
 » çon dans ses créatures, en tant qu'il leur donne et  
 » qu'il leur conserve ce qu'elles font, ce qu'elles possè-  
 » dent, ce qu'elles peuvent et ce qu'elles opèrent.

» Le quatrième est de considérer comme tous les pré-  
 » sens et tous les biens descendent du ciel, savoir : la  
 » puissance, la justice, la bonté, la science, et toutes les  
 » autres perfections humaines qui sont enfermées dans  
 » de certaines bornes, et qui émanent de ce trésor infini  
 » de tout bien comme la lumière du soleil, et l'eau de  
 » la fontaine.

» De toutes lesquelles choses l'âme étant ravie en ad-  
 » miration doit se réfléchir sur elle-même, et voir ce  
 » qu'elle est obligée de faire, et ce qu'elle doit raison-  
 » nablement offrir et donner à sa divine Majesté. Il est

» sans doute que Dieu, se donnant tout à elle , elle lui  
 » doit réciproquement offrir tout ce qui lui appartient ,  
 » et tout ce qu'elle est elle-même ; toutes ses puissances ,  
 » tous ses travaux , toutes ses actions , avec un grand  
 » amour, et tendre à ce but tous les momens de sa vie ;  
 » que n'étant rien de soi-même que ténèbres, qu'imper-  
 » fection et qu'une source de tous maux, elle devienne  
 » par cet amoureux commerce et communication avec  
 » Dieu , un ruisseau de bénédictions et de grâces décou-  
 » lant de cet océan de bonté, et se répandant pour l'a-  
 » mour de lui dans le prochain ; afin qu'étant comme  
 » transformée en Dieu par les mérites de Jésus-Christ,  
 » et parla joie de son divin Esprit, elle vive d'une vie di-  
 » vine, et qu'elle commence à posséder en terre la béa-  
 » titude qu'elle espère dans l'éternité. »

Qu'elle dise donc souvent et de grand cœur la con-  
 sécration suivante de l'âme à Dieu :

#### ACTE DE CONSÉCRATION.

Recevez, Seigneur, toute ma liberté. Recevez toute  
 ma mémoire, tout mon entendement et toute ma vo-  
 lonté : vous m'avez donné tout ce que j'ai et tout ce  
 que je possède ; je vous le rends tout , et je l'abandonne  
 à votre volonté pour en disposer absolument. Donnez-  
 moi seulement votre amour avec votre grâce, et je  
 suis assez riche, je ne demande rien davantage.

#### CONSECRATIO SUI IPSIUS.

« Suscipe, Domine, universam meam libertatem.  
 Accipe memoriam, intellectum, atque voluntatem om-  
 nem. Quidquid habeo, vel possideo, mihi largitus es :  
 id tibi totum restituo, ac tuæ prorsus voluntati trado  
 gubernandum. Amorem tui solum cum gratiâ tuâ mihi  
 dones, et dives sum satis, nec aliud quidquam ultra  
 posco. »

## ENTRETIEN X.

**La clarté, la brièveté, l'étendue et l'utilité de la doctrine contenue dans le livre des Exercices.**

VOILA à peu près le projet du livre des Exercices, où l'on peut remarquer presque tout d'une vue la disposition de toutes ses parties, leur liaison et le rapport qu'elles ont à leur fin, qui est d'enseigner à toutes sortes de personnes le moyen de se retirer de leurs égaremens, de régler leur vie selon la volonté de Dieu, et de la suivre en toutes choses pour arriver à la perfection et au salut éternel. Il ne reste plus qu'à voir la solidité, la clarté, la brièveté, et l'étendue de la doctrine qui est contenue dans cet Ouvrage, et le sublime esprit dont il est rempli.

Les règles qui y sont prescrites, sont si solides, qu'on peut en les suivant marcher par les plus secrets sentiers, et par les voies les plus cachées de la vie spirituelle, sans danger d'illusion; si universelles, qu'il n'y a point de cas particuliers, ni de dispositions, ni d'état où l'âme se trouve, qui n'en puissent tirer de grandes lumières et de très-utiles perfections; et enfin si proportionnées à la portée de ceux qui s'en servent, que chacun y rencontre ce qui lui est plus convenable. D'où il est aisé de voir l'étendue de cette conduite, vu qu'elle embrasse toutes sortes de personnes dans toutes sortes d'état et dans tous les degrés de la perfection, les aidant à former une volonté efficace et constante de fuir toute sorte de mal, jusqu'aux plus légères imperfections; et de pratiquer toute sorte de bien, jusqu'aux plus héroïques vertus et à la plus parfaite union avec Dieu.

Et ce qui est merveilleux, cette vaste étendue d'une science si divine est comprise en fort peu de paroles,

NOUVEAU. *Chap. I.*

dont la simplicité n'ôte rien à la force, ni la brièveté à la clarté, ni la sublimité à la facilité de l'exécution et de la pratique.

Nous avons, à la vérité, plusieurs traités des Pères, comme dit Suarez, qui donnent de grandes lumières à l'homme d'oraison, comme la Théologie mystique de saint Denis, les Méditations et les Soliloques de saint Augustin, les trois livres de saint Prosper sur le sujet de la vie contemplative, le Traité de saint Bernard de *Domo interiori*, et celui de Scalâ *Claustralium*, le livre des Exercices spirituels de saint Bonaventure, son Itinéraire de l'âme, et les sept sentiers de l'éternité, les ouvrages de Hugues de Saint-Victor, et ceux de saint Laurent Justinien, de Gerson, de Denis le Chartreux, et de Blossius. Mais tous ces célèbres auteurs s'appliquent plus à exciter leurs disciples à l'oraison, et à leur en découvrir les secrets qu'à les instruire de la manière de la faire. Mais saint Ignace, continue ce même théologien, a compris en très-peu de règles et de paroles cette admirable instruction, qu'il semble avoir puisée, non tant des livres que de l'onction du Saint-Esprit, d'une grande expérience, et d'une grande pratique des choses divines (1).

Aussi n'y a-t-il rien à négliger dans tout ce petit ouvrage : il n'y a pas une parole qui ne soit de grand poids, ni une sentence qui ne mérite une réflexion particulière, ni une règle qui ne soit très-importante ; et si l'on prise les aphorismes d'Hypocrate, comme un chef-d'œuvre qui comprend tout ce que l'art de la médecine a inventé pour guérir les maladies et conserver la santé des corps, on ne peut assez estimer les exercices de notre saint fondateur, qui enferment tout ce que la Théologie mystique enseigne de plus

(1) Beatus autem Ignatius brevissimis regulis ac verbis mirabilem hanc instructionem comprehendit, quam non tam ex libris, quàm ex onctione Spiritus sancti, et ex magnâ experientiâ et usu hausisse videtur. *Suarez.*

propre pour guérir toutes les maladies de l'âme, et l'élever à la plus étroite union et communication avec Dieu.

Certes, s'il en faut juger par les fruits merveilleux qu'ils ont produits et qu'ils produisent encore tous les jours dans l'Église de Dieu, il y a sujet de s'étonner comment un si petit livre a pu former de si grands saints, faire de si grandes conversions, déraciner tant de désordres, et causer tant de biens dans le monde. Sans doute il faut dire avec un grand Pape : C'est ici le doigt de Dieu (1), c'est l'esprit de Dieu qui agit.

C'est ce livre qui a gagné à Jésus-Christ saint François Xavier avec les premiers compagnons de saint Ignace, et qui a formé après eux tous les plus excellens hommes de notre compagnie, qui est toute dévouée à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

C'est la porte par où nous entrons dans la religion, le lait que nous suçons dans les commencemens de la vie spirituelle, la nourriture solide qui nous fait croître dans la perfection, la lumière qui nous éclaire et nous conduit dans nos études, et les armes avec lesquelles nous acquérons à Jésus-Christ l'empire des cœurs.

C'est à ce livre que notre compagnie doit la sainteté et la sagesse de son fondateur, la lumière de ses constitutions, la vocation de ses premiers et plus dignes membres, la ferveur de ses novices, la science de ses écrivains, le zèle de ses prédicateurs, la prudence de ses confesseurs et directeurs, et tous les services qu'elle a rendus à Dieu dans toutes les parties du monde.

C'est lui qui a fait des changemens admirables dans un nombre infini de personnes de toute sorte de condition et de sexe.

C'est lui qui a porté à la perfection plusieurs hommes illustres en sainteté, entre lesquels saint Charles Borromée et saint François de Borgia lui ont rendu

(1) *Digitus Dei est hic, Exod. 8. 19.*

un glorieux témoignage par l'usage continuel, et l'estime toute particulière qu'ils en ont faite. Car saint Charles prit le dessein d'aspirer à la plus haute perfection dans sa première retraite; et depuis il continua tous les ans cette sainte pratique jusqu'à la mort, à laquelle il se prépara un peu auparavant par les mêmes exercices.

Pour saint François de Borgia, on sait qu'étant encore duc de Gandie, et ayant reconnu non-seulement par le récit qu'on lui en avait fait de plusieurs endroits, mais encore par sa propre expérience, tant à Barcelone qu'à Valence et à Gandie, combien ces exercices étaient utiles et salutaires pour la consolation des âmes, et pour leur avancement spirituel, il pria le Pape Paul III de les faire examiner, et, s'il les jugeait dignes d'approbation, de les vouloir munir du sceau de son autorité apostolique, afin d'étendre leur fruit plus loin, comme porte la Bulle, et de faire qu'un plus grand nombre de fidèles fussent excités à s'en servir avec plus de dévotion. Ce que le Pape fit sur sa requête, et commit à l'examen des Exercices de saint Ignace le cardinal de Burges, inquisiteur des hérésies; Philippe, évêque de Saluces, et Gilles Foscarare, maître du sacré Palais, au rapport et témoignage desquels il déclara par une bulle authentique, « qu'il les avait trouvés remplis de piété » et de sainteté, et qu'ils étaient et seraient à l'avenir » fort utiles à l'édification et au profit spirituel des fidèles : louant et approuvant toutes et chacune des » choses qu'ils contiennent, et exhortant instamment » tous les chrétiens de l'un et de l'autre sexe à en » faire un saint usage, et à s'instruire dévotement par » des enseignemens et des exercices aussi pleins de » piété que sont ceux-ci. »

Après la voix de cet oracle, que reste-t-il sinon de lever les yeux au ciel, et de dire avec un grand Evêque : « Plût à Dieu qu'un si riche trésor fût prisé de tous comme » il mérite ! Car la prière et la méditation ayant un si » grand pouvoir sur notre esprit, cette méthode nous

» apprend à faire l'une et l'autre d'une manière qu nous  
 » fait plus avancer en peu de temps, que nous ne ferions  
 » par un long et fâcheux travail, en suivant au hasard des  
 » routes incertaines sans règle et sans adresse (1). » De  
 vrai, si pour bien faire une action morale, soit inté-  
 rieure ou extérieure, tout homme a besoin d'instruction  
 et de conduite, qui ne voit que l'exercice de l'oraison  
 est une des principales et des plus difficiles occupations  
 de la vie; parce qu'elle comprend les actes les plus no-  
 bles de l'âme qui s'applique à la considération des choses  
 célestes et au désir de l'éternité? « Exercice très-utile,  
 » comme dit Suarez, s'il est bien fait; mais aussi plein  
 » d'ennui, d'oisiveté et de péril, s'il est mal fait. » D'où je  
 conclus avec ce théologien, « que notre compagnie qui  
 » a pour fin de sa vocation de procurer sa propre per-  
 » fection et celle du prochain, dont l'heureux succès dé-  
 » pend principalement de l'oraison, et de la commu-  
 » nication avec Dieu, doit faire état d'une méthode aussi  
 » claire et facile qu'est celle de son fondateur, aussi utile  
 » à toutes sortes de personnes, et approuvée par l'usage,  
 » par l'autorité et par l'expérience des plus savans mai-  
 » tres de la vie spirituelle, comme d'un très-excellent  
 » don de Dieu, et d'un moyen très-efficace pour arriver  
 » à sa fin (2). »

(1) *Fecisset Deus ut tantus thesaurus suum apud omnes pre-  
 tium inveniret! Cum enim precatio et meditatio tantum in ani-  
 mum valeant, eâ formâ utrumque ita peragitur, ut brevi pietas  
 plus indè promoveat, quàm alias insistens fortuitas vias, mag-  
 no et diuturno labore. Bartholomæus Torres, Canariarum Epis-  
 copus, in suâ Apologiâ.*

(2) *Cum Societas ad procurandum propriam et aliorum perfec-  
 tionem vocata sit, quæ ab oratione, et communicatione cum Deo  
 maximè pendet, peculiarem hanc methodum, et modum medi-  
 tandi et orandi, tanquàm præclarum quoddam donum ac mu-  
 nus à Deo datum, et medium efficacissimum ad suum finem con-  
 sequendum, æstimare debet. Suarez., de Instit. Societ. l. 3.  
 c. 6. n. 3.*



# L'HOMME D'ORAIISON ,

SA CONDUITE DANS LES VOIES DE DIEU.

---

## LIVRE SECOND.

De l'exercice de l'oraison mentale, de sa nature, de sa fin, de son principe et de ses différentes espèces tirées des instructions et de la doctrine de saint Ignace.

---

LE Père Lainez, second général de notre compagnie, qui connaissait intimement saint Ignace, avait coutume de dire, *que c'était un homme de grand sens, et de peu de paroles*. Cela paraît visiblement dans tout le livre des Exercices, comme nous l'avons déjà remarqué, mais surtout au sujet de l'oraison, dont il a traité si solidement, qu'il n'a rien omis de ce qui est nécessaire à savoir pour s'y conduire et monter sûrement jusqu'au plus haut degré : mais en si peu de paroles, qu'il est nécessaire de les étudier avec application, pour découvrir le trésor qu'elles cachent. Tâchons d'en faire voir l'étendue, et d'en déployer les richesses.

## ENTRETIEN PREMIER.

De la nature de l'oraison mentale.

**LES saints Pères expliquent diversement la nature de l'oraison mentale.**

Ils disent que « c'est un merveilleux attrait de Dieu, qui se fait chercher par le désir, trouver par la connaissance, toucher et goûter par l'amour, et par l'affection du cœur (1). »

Que c'est un mouvement de grâce, et « un divin transport de l'âme, qui s'élève de la terre au ciel, de la créature au créateur, du désir des choses basses et visibles, aux choses hautes et invisibles (2). »

Que c'est une opération secrète du Saint-Esprit qui éclaire l'âme par des illustrations puissantes, et qui la porte par de très-doux attrait à l'amour de Dieu, et des choses divines.

Que c'est « une conversion de l'âme à Dieu par une affection également humble et dévote : humble par la connaissance de sa propre faiblesse, et dévote par la considération de la clémence divine (3). »

Que c'est « un pieux mouvement du cœur vers Dieu,

(1) Hoc est ad Deum tendere, et ad ipsum pertingere, semper eum per desiderium quærere, per cogitationem invenire, et per gustum tangere. *Hugo. 1. de Arcâ Noe.*

(2) Ascensio animæ de terrestribus ad cœlestia, inquisitio supernorum, invisibilium desiderium. *S. Aug. Serm. 230. de temp.*

(3) Conversio mentis in Deum per pium et humilem affectum : humilem ex conscientia infirmitatis propriæ ; pium ex consideratione clementiæ divinæ. *S. Bern. de inter. domo. c. 48.*

pour détourner les maux qui nous pressent, et pour acquérir les biens qui nous manquent (1). »

Que c'est « un sentiment affectif de l'homme qui s'unit étroitement à Dieu, un entretien secret, une conversation familière avec Dieu, un admirable repos d'une âme éclairée qui jouit de Dieu, autant qu'il lui est permis (2). »

Enfin, que c'est une onction céleste qui fait que l'âme s'élève à Dieu par le mouvement du Saint-Esprit, qu'elle le contemple dans son élévation, qu'elle l'aime en le contemplant, qu'elle en jouit en l'aimant, et qu'elle trouve dans sa jouissance l'accomplissement et le repos de ses désirs, qui est le plus grand bonheur de la vie.

Cette diversité fait voir qu'il n'est pas aisé de donner une exacte définition de l'oraison, parce qu'elle enferme plusieurs actes fort différens. Il suffit, pour en former une haute idée, d'en toucher les causes et les effets, et de dire, avec saint Jean Damascène, que c'est *une élévation de l'esprit à Dieu*, ou, pour me servir des termes de saint Ignace, *un exercice de l'esprit qui s'élève à Dieu* (3), soit pour le louer et l'honorer, soit pour s'unir à lui avec une entière abnégation de toutes choses et de soi-même, soit pour traiter en sa présence des affaires de son salut, et pour connaître ses saintes volontés, afin de les accomplir.

Premièrement, c'est *un exercice de l'esprit*, et non pas du corps, ni des sens extérieurs. Car il n'est pas nécessaire que la langue parle, ni que les sens extérieurs s'occupent de leurs objets, ni que le corps soit enlevé et ravi en l'air, quoique cela puisse arriver quelquefois. Le silence, le recueillement des sens, l'abaissement et l'humiliation du corps y sont plus utiles et

(1) Devota intentio mentis in Deum, pro amovendis malis, et acquirendis bonis. *Idem*, de Scal. *Claust.* c. 1.

(2) Hominis Deo adhærentis affectio, et familiaris quædam et pia allocutio: et statio illuminatæ mentis ad fruendum, quando licet.

(3) *S. Ign. in Exerc. annot.* 1.

plus importants. Les anges, admirant une âme qui fait oraison, la comparent à la fumée odoriférante qui sort de l'encens et de la myrrhe (1); parce que, comme l'encens qu'on jette dans le feu ne monte pas tout en haut, mais seulement la partie la plus subtile qui s'évapore en l'air, pendant que la plus terrestre et la plus grossière se réduit en cendre; ainsi, dans l'oraison, le corps demeure prosterné en terre, sans action et comme mort, pendant que l'âme s'élève avec ses puissances spirituelles au-dessus de toutes les choses sensibles. Et parce que cette séparation est difficile à cause de la répugnance de la sensualité, de là vient que la fumée de l'encens, qui est la figure de l'oraison, est jointe à celle de la myrrhe qui est le symbole de la mortification, pour nous apprendre que ces deux sœurs doivent toujours marcher ensemble, et ne s'entre-quitter jamais.

Secondement, c'est *un exercice de l'esprit qui s'élève à Dieu*, et qui monte comme sur un chariot de lumières et de flammes jusqu'au trône de sa grandeur. Car la créature ne peut aller à Dieu sans monter, comme Dieu ne peut venir à la créature sans descendre, parce qu'il est infiniment au-dessus d'elle.

Ce qui fait voir clairement l'excellence de l'oraison, qui élève l'homme au-dessus de toutes les créatures mortelles, qui l'égale aux anges, et qui le rend, en quelque façon, semblable à Dieu même. Toutes les fois que nous prions, dit saint Chrysostôme, « nous » fuyons l'alliance que nous avons avec les animaux (2), » et nous entrons en société avec les anges; « parce que » la prière est une action angélique; et prier, est une » chose qui nous est commune avec les anges (3). » Nous

(1) Quæ est ista quæ ascendit sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris. *Cant.* 3. 6.

(2) Societatem quam cum brutis habemus effugimus. *S. Chrysost.* 1. 1, et 2. de orando Deo.

(3) Angelicum enim opus est deprecatio, et orare nobis commune est cum angelis. *Ibid.*

sommes au milieu des créatures corporelles et spirituelles, et nous participons à ces deux extrémités, dont l'une est au-dessous de nous, l'autre au-dessus. Boire, manger, dormir, sont des actions grossières qui nous sont communes avec les bêtes, qui sont au-dessous de nous : donc, quand nous les faisons, nous nous ravalons avec elles, et nous tombons dans la bassesse : mais aspirer au ciel, faire réflexion sur soi, connaître la beauté de la vertu, haïr le vice, louer et bénir la divine Majesté et marcher en sa présence, sont des actions spirituelles propres aux anges, qui sont au-dessus de nous : donc, quand nous les faisons, nous nous élevons à la condition des anges, et nous leur devenons semblables. C'est pourquoi saint Grégoire de Nysse appelle l'oraison *une égalité d'honneur avec les anges*, et saint Jean Climaque dit que c'est l'occupation des anges(1), l'emploi des séraphins, l'ouvrage de ces bienheureux esprits, dont la vie n'est autre chose qu'une amoureuse contemplation de l'essence divine. Les saints passent encore plus avant, et enseignent que l'excellence de la prière nous élève au-dessus des anges, qui ne seraient pas dignes de paraître devant le trône de Dieu, s'il ne les y admettait par une faveur particulière qui est au-dessus de leur nature, si bien que le haut point de cette élévation, qui se fait par l'exercice de l'oraison, est de nous approcher si près de Dieu, qu'elle en imprime la forme dans notre âme, et qu'elle en fait une éclatante image de ses grandeurs. Car, si l'Écriture sainte appelle dieux ceux à qui Dieu fait l'honneur de leur parler, pourquoi ceux qui lui parlent ne méritent-ils pas le même nom ? Si l'on ne peut s'approcher des choses odorantes sans se parfumer, et si le fer ne peut demeurer longtemps dans la fournaise sans prendre les qualités du feu, peut-on nier qu'un homme qui s'entretient si souvent et si familièrement avec Dieu, ne se déifie,

(1) Angelorum opus. S. Jean Climaque. Grad. 28.

pour ainsi dire, et ne se transforme en son objet? Voilà la seule élévation qui nous est également utile et glorieuse. Toutes les autres sont pleines de périls, et nous portent au précipice. Si vous vous élevez au-dessus de vos égaux ou de vos supérieurs, vous préférant à eux, c'est orgueil. Si vous aspirez aux charges qui surpassent votre mérite, c'est ambition. Si vous présumez de juger votre prochain ou de pénétrer par la lumière de votre esprit le profond abîme des jugemens de Dieu, et les secrets dont il s'est réservé la connaissance, c'est témérité (1). Mais si vous tâchez de vous élever à Dieu par l'oraison, c'est une occupation céleste qui ennoblira toutes les puissances de votre âme, et qui la mettra dans son centre, où elle trouvera le comble de tous les biens. C'est la troisième observation qui nous fera connaître la nature de ce saint exercice par ses effets.

Car l'oraison est comme l'arbre du Paradis qui porte d'excellens fruits en toutes les saisons, je veux dire en tous les états où l'on se trouve.

1. Elle bannit de l'esprit toutes les images inutiles, vaines, trompeuses, impures et criminelles, qui offusquent l'entendement, comme le soleil bannit par sa lumière tous les nuages de l'air.

2. Elle chasse du cœur l'affection dérégulée de toutes les choses de la terre, et le fortifie contre toutes les attaques et les insultes de ses ennemis.

3. Elle lui donne de l'horreur du vice, et de l'amour pour la vertu.

4. Elle l'empêche de tomber si souvent, et si quelquefois il tombe en quelque désordre, elle le relève promptement, et ne le laisse point croupir dans son péché.

5. elle l'éloigne même des plus légères offenses, ôtant insensiblement toutes les mauvaises habitudes et inclinations qu'il a au mal.

6. Elle lui imprime un saint mépris des choses périss-

(1) *Alvarez de Paz. de orat. ment. lib. 1. part. 3. cap. 1.*

sables , dont elle lui découvre la vanité et l'obstacle qu'elles apportent souvent à son salut et à sa perfection.

7. Elle le guérit de la langueur et de la lâcheté qu'il a pour le service de Dieu , et le remplit d'une sainte ferveur.

8. Elle lui donne une grande lumière , et une entière connaissance de toutes les vertus , dont elle lui montre un parfait modèle dans la vie de Jésus-Christ.

9. Elle lui facilite le travail qui est nécessaire pour les acquérir , et lui fait surmonter avec plaisir toutes les difficultés qu'il y rencontre.

10. Elle lui rend la pratique de la vraie mortification agréable , et lui en fait naître un amour tendre , qui est d'autant plus merveilleux , qu'il est plus contraire à la nature : la raison est parce que l'âme , éclairée de la lumière du ciel , se voit si défectueuse et si laide devant Dieu , qu'elle entre dans une juste haine de soi-même , et de tout ce qui la défigure ainsi : d'où vient qu'elle se résout de se persécuter par la mortification , jusqu'à ce qu'elle ait fait mourir tous les vices , et tous les effets de l'amour-propre ; de se faire une cruelle guerre , de se retrancher tout ce qui flatte les sens , et de prendre la croix pour son partage.

11. C'est dans cette vue qu'elle embrasse de tout son cœur toutes les afflictions de la vie , de quelque part qu'elles viennent , comme servant au dessein qu'elle a pris de plaire à Dieu en mourant à soi-même , et se rendant plus semblable à Jésus-Christ.

12. De là naît ce calme et cette paix admirable , dont elle jouit avec autant de tranquillité parmi les plus grands orages , que si elle était déjà dans le port.

13. De là cet oubli de soi-même pour servir le prochain , dont elle préfère le salut à tous ses propres intérêts , qu'elle sacrifie avec joie pour gagner des âmes à Jésus-Christ.

14. De là , enfin , ce souvenir continuel de Dieu , et l'union intime qu'elle a avec lui par l'amour actuel qui

la remplit d'une joie incroyable et d'un insatiable désir de se consommer dans son service, à quoi se lient et conspirent sans peine toutes les puissances de l'esprit et du corps, accomplissant ce que dit le Prophète : *Mon cœur et ma chair sont dans un transport de joie et d'amour pour le Dieu vivant* (1). O douce joie ! ô sainte conspiration ! ô aimable et désirable concert !

(1) *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.*  
*Psalm. 83.3.*

## ENTRETIEN II.

### De la fin de l'oraison mentale.

On connaît l'excellence d'une action par sa fin, et la perfection d'un mouvement par son terme.

1. Or le terme de l'oraison mentale, c'est Dieu même, et sa fin est d'élever l'âme jusqu'à cet être infini, pour lui rendre ses hommages, pour converser avec lui, pour s'unir à lui avec toutes ses puissances, pour avancer sa gloire par l'accroissement de sa connaissance et de son amour, pour se transformer en lui, et achever l'image qu'elle porte des divines perfections par la pratique des plus excellentes vertus, et enfin pour traiter avec lui, non-seulement de son salut et de sa perfection, mais encore du salut et de la perfection de tous les hommes. La plus sublime perfection de l'homme en cette vie, dit saint Bonaventure, est d'être tellement uni à Dieu, que toute l'âme étant avec toutes ses puissances et avec toutes ses forces recueillie en Dieu, devienne un même esprit avec lui; si bien qu'il ne se souvienne que de Dieu, qu'il ne pense qu'à Dieu, qu'il ne goûte que Dieu, que rien ne le touche que Dieu, et que toutes ses affections, réunies dans le plaisir de l'amour divin, reposent doucement dans la seule jouissance de celui qui l'a créé. « Car l'expression de l'image de » Dieu se fait dans les trois puissances de l'âme, à savoir, » dans l'entendement, dans la mémoire, et dans la volonté; et pendant que l'image de Dieu n'est pas totalement imprimée dans ces puissances, l'âme n'est pas déiforme. Car Dieu est la forme de l'âme, qui lui doit être imprimée comme le cachet sur la cire (1). » Or

(1) *Imago Dei in animâ in his tribus potentiis expressa consistit, videlicet in ratione, memoriâ et voluntate, et quando istæ non*

cette impression n'est jamais entière , sinon lorsque la raison est parfaitement éclairée , selon sa capacité , de la connaissance de Dieu , qui est la souveraine vérité , et que la volonté est parfaitement touchée de l'amour de la souveraine bonté , et que la mémoire est pleinement absorbée dans la vue et dans le souvenir perpétuel de la félicité ; et parce que la gloire de la béatitude qui sera consommée dans le Ciel , consiste dans la pleine possession de ces trois choses , il est clair que la perfection de cette vie voyageuse consiste dans un commencement de jouissance à l'égard de ces mêmes choses. Or , quoique toutes les vertus semblent faire tous leurs efforts pour tendre à cette perfection ; spécialement néanmoins l'oraison s'efforce d'arriver à ce point , que l'âme se porte à Dieu de toutes les forces de sa volonté , de son entendement et de sa mémoire ; parce qu'en priant , l'âme désire de s'attacher à Dieu seul , en quittant toute autre chose. « C'est pourquoi » l'oraison est dans sa dernière perfection, lorsque l'âme » a obtenu ce qu'elle cherche , qui est de se détacher » absolument des choses basses, et de s'unir aux choses » divines ; en sorte qu'elle ne veuille , ni ne puisse goûter autre chose que Dieu, où elle trouve son véritable » repos , et où elle jouit, avec un plaisir ineffable, de la » splendeur de la lumière , des délices de la douceur » divine, et du calme assuré de la paix (1). »

2. Elle monte à cette fin si noble par quatre degrés qui ont du rapport à la vie purgative , illuminative et unitive dont nous avons parlé au livre précédent.

sunt ex toto Deo impressæ , non est anima deiformis. Forma enim animæ Deus est, cui debet imprimi, sicut sigillo signatum. *S. Bonav. 7. Process. Relig. c. 15.*

(1) Undè orationis perfectio est , cùm anima illud obtinet , ad quod orando tendit , ut tota ab infimis abstracta , solis jungatur divinis ; nec volens nec valens aliud sentire nisi Deum ubi verè quiescit anima , ubi delectatur in splendore lucis , et amœnitate divinæ dulcedinis , et in securitate pacis. *S. Bon. ibidem.*

Le premier est la pureté de cœur, qui répond à la vie purgative; et quoiqu'il convienne encore à ceux qui avancent dans la perfection, et même à ceux qui sont déjà parfaits, parce qu'il n'y a point de perfection en cette vie qui ne soit mêlée d'imperfection, il est néanmoins plus propre à ceux qui commencent, parce qu'il leur reste encore plusieurs faiblesses et plusieurs défauts, dont ils doivent chercher le remède dans la prière, selon ce conseil du Sage : *Mon fils, ne vous négligez pas dans votre infirmité, ne vous imaginez pas qu'elle soit incurable, et qu'il n'y ait plus de remède à vos maux, adressez-vous à Dieu par la prière, et il vous guérira parfaitement* (1).

Car c'est en effet l'oraison qui fléchit sa miséricorde, et qui nous obtient tout ce qui est nécessaire pour acquérir une parfaite pureté.

C'est elle qui répand dans notre âme une lumière pratique, qui d'un côté nous découvre toutes les vertus de Jésus-Christ, toutes les perfections de Dieu, et la sainteté de ses œuvres; et de l'autre nous montre tout notre intérieur, et tout le désordre de nos actions, afin de les réformer sur le modèle de celui qui est la pureté par essence.

C'est elle qui nous fait concevoir dans la vue de nos péchés un saint mépris et une juste haine de nous-mêmes par la considération de notre impuissance à faire le bien, et de notre pente à faire le mal. D'où naît une grande estime de Dieu de qui nous dépendons absolument, une soumission et humiliation profonde sous son infinie grandeur, et un désir efficace de faire pénitence, de nous unir à la justice divine pour venger l'injure que nous lui faisons, et de régler notre vie, avec le secours de sa grâce.

C'est elle qui nous imprime l'horreur du péché, et

(1) Fili, in tuâ infirmitate ne despicias teipsum; sed ora Dominum, et ipse curabit te. *Eccll.* 38. 9.

qui nous met en main les armes de la mortification pour le détruire. Car il est constant que la mortification solide dépend de l'oraison ; soit parce qu'elle nous fait connaître la fragilité de notre nature , la corruption des sens , l'aveuglement de l'esprit , la malice du cœur , et le sujet que nous avons de nous défier de nous-mêmes et de combattre notre amour-propre ; soit parce qu'elle excite en nous de saintes affections , qu'elle oppose aux mouvemens sensuels , et aux affections déréglées , qui naissent de notre cœur comme de leur source , et par ce moyen elle remplit l'âme d'une sainte ardeur , et d'une généreuse résolution de se mortifier en toutes choses ; soit parce que la [mortification étant difficile en elle-même , l'oraison en facilite la pratique par les consolations célestes qui nous donnent du courage et de la force pour nous vaincre nous-mêmes. De là vient que ceux qui s'adonnent sérieusement à l'oraison , sont aussi fort mortifiés ; et une des plus certaines marques pour juger de leur conduite , est de voir s'ils renoncent volontiers à leur propre jugement et à leur propre volonté pour se soumettre aux autres , et s'ils ont un grand empire sur les passions et affections de leur cœur.

Enfin , c'est elle qui éloigne toutes les occasions de pécher , en nous portant au dénûment parfait de toutes choses , qui est le fondement et le comble de toute la perfection. La raison est , parce que l'âme qui goûte Dieu dans l'oraison , et qui trouve en lui comme dans son souverain bien les vrais honneurs , les délices solides , les richesses inestimables de la grâce , méprise facilement toutes les créatures avec leurs charmes et leurs attraits , et en fait moins d'état que de la boue. Elle passe même jusqu'à son propre mépris , et ne peut rien estimer que Dieu seul. « Car quiconque » vous connaît , ô mon Dieu ! dit saint Augustin , s'oublie de soi , il vous aime plus que soi , il se quitte » soi-même pour venir à vous , et se réjouir en

» vous (1). » De là procède cette générosité d'esprit qui dédaigne et rejette avec mépris toutes les bagatelles du monde, comme celui qui serait en un lieu éminent, ne verrait les hommes ici-bas que comme des fourmis. De là ce soin continuel de plaire à Dieu, et de ne plaire qu'à lui. De là cette vue si claire des plus légères fautes que l'âme acquiert par une fréquente réflexion sur elle-même, et cette tendresse de conscience qui ressent plus vivement les moindres péchés, que les autres ne font les plus énormes crimes.

Le second degré par lequel l'homme d'oraison parvient à sa fin, et qui répond à la vie illuminative, est la pratique des vertus solides. Car les saints nous assurent que « l'oraison est la source des vertus, qu'elle les cache dans notre âme comme un riche trésor, qu'elle en fait un parfum que les anges présentent devant le trône de Dieu, que Dieu a un soin merveilleux que nous devenions plus vertueux de jour en jour, et qu'il nous a donné la prière comme un divin aliment, » sans lequel on ne peut croître dans la perfection, ni même conserver long-temps la vie de l'esprit ; en voici la raison. Pour acquérir les vertus, il en faut venir à la pratique ; parce qu'étant ou infuses ou purement morales, c'est par les actes que celles-ci se produisent, et que celles-là se conservent, et que les unes et les autres s'augmentent. Pour pratiquer les vertus, il les faut aimer ; parce que l'exercice en étant difficile, il faut que l'amour nous donne la force et le courage de surmonter la difficulté : pour les aimer, il en faut connaître l'excellence et la beauté ; et pour tout cela ensemble, il faut avoir le secours de la grâce, parce que les vertus ont deux visages : d'un côté, ce sont des fruits de notre travail, de l'autre ce sont des dons de Dieu, et des productions de la grâce.

(1) Quisque enim cognoscit te, se obliviscitur, amat te plus quàm se, relinquit se et venit ad te, ut gaudeat de te. *S. Aug.*

Or quelle apparence d'obtenir de Dieu le secours spécial de sa grâce, si nous ne le lui demandons, et quand il nous le donnerait sans en être requis, comment est-ce que la grâce pourrait produire en nous toutes les vertus, sans l'oraison ? C'est dans l'oraison que nous en découvrons la nature, l'excellence, le prix, et que nous prenons le dessein d'acquérir tantôt l'une et tantôt l'autre, selon le besoin qui nous presse, ou selon l'occasion qui nous y attire, ou selon l'inclination qui nous y porte. C'est dans l'oraison que nous concevons ou que nous fomentons le désir de notre avancement spirituel, et la ferveur dans l'exercice et la pratique des actions de la journée ; comme autrefois les prêtres de l'ancien testament entretenaient sur l'autel le feu sacré qui ne devait jamais s'éteindre. C'est pourquoi saint Augustin avait raison de dire « qu'un » esprit pensif était le principe de tout bien (1). » Et Gerson étant interrogé lequel était le plus utile, de vaquer à la lecture spirituelle et à la prière vocale, ou bien de méditer et de s'adonner à l'oraison mentale, répondit fort sagement, qu'il valait beaucoup mieux méditer, parce qu'encore que la lecture et la prière vocale soient plus faciles, surtout au temps de la sécheresse, néanmoins le fruit de l'oraison mentale est plus solide ; parce que c'est là qu'on forme de plus fortes résolutions, et qu'on s'établit mieux dans la pratique des vertus. Car comment voulez-vous que j'exerce la foi, si je ne médite jamais sur nos mystères ; ou que je fortifie mon espérance, si les promesses de Dieu ne me sont connues, et si je ne me les rends présentes et familières par la considération ; ou que je m'enflamme dans l'amour de Dieu, si je ne m'élève à la contemplation des perfections divines qui en sont les motifs essentiels ? N'est-ce pas dans l'oraison que nous nous pro-

(1) *Intellectum cogitandum esse principium omnis boni.*  
*S. Aug.*

posons d'imiter la vie et la mort de Jésus-Christ, qui s'appelle pour ce sujet la lumière du monde ; parce qu'il sort de ses saintes actions et de ses souffrances une lumière pratique qui nous en découvre la beauté, et qui nous en imprime l'image. Or cette imitation n'enferme pas seulement toutes les vertus dans son étendue ; mais elle les porte toutes au plus haut degré de leur perfection, puisqu'on peut dire que nous sommes parfaits, lorsque nous sommes semblables à Jésus-Christ, lorsque notre humilité est conforme à la sienne, lorsque nous sommes mortifiés comme lui, patients, charitables, débonnaires comme lui ; et enfin lorsque toutes nos vertus sont de fidèles expressions de cet original. D'où je conclus que c'est par là qu'on doit mesurer le progrès que nous faisons dans l'oraison, et non pas par les consolations et les faveurs que nous y recevons. Car, si vous devenez plus humble de jour en jour, plus ennemi des honneurs et des plaisirs, plus dénué de toutes les affections humaines, c'est une marque que vous profitez dans l'oraison, quoique vous n'ayez point de goût sensible ; et, si au contraire vous n'avancez pas dans la vertu, vous ne faites point aussi de progrès dans l'oraison, quoique vous y trouviez une source abondante de consolations et de délices : ces faveurs vous doivent être suspectes, et vous avez sujet de craindre quelque indisgrâce semblable à celle d'Aman, qui se glorifiait d'avoir été appelé au festin du prince, ne sachant pas que ce banquet devait être l'occasion de sa ruine.

Le troisième degré qui répond à la vie unitive, est celui du pur amour, dont le propre est de nous unir intimement à Dieu, et de nous transformer en lui ; ce qui se fait dans l'oraison, comme dit saint Paul, lorsque, par le don de sagesse, contemplant Jésus-Christ qui est la gloire du Père, nous perdons, pour ainsi dire, l'être grossier et terrestre, et nous prenons un être céleste et divin ; de sorte que ce n'est plus le vieil

homme qui vit en nous , mais le nouveau qui va toujours croissant de clarté en clarté , à mesure que nous entrons plus avant en Dieu par le moyen de la contemplation , jusqu'à ce que nous soyons arrivé à la parfaite sainteté. Nous en avons une excellente figure dans la personne de Moïse , lequel , après avoir conversé avec Dieu sur la montagne de Sina , rapportant les tables de la loi , parut aux Israélites avec un visage si lumineux qu'ils n'en pouvaient soutenir l'éclat , et néanmoins il ne s'en apercevait pas (1). Le même arrive à l'âme dans l'exercice de l'oraison. Elle rapporte de l'entretien qu'elle a avec Dieu une lumière éclatante qui lui découvre les vérités éternelles , une fidélité inviolable à garder les conseils évangéliques , et une profonde humilité , qui lui cache ses propres perfections , quoique tout le monde les admire. Lorsque notre Seigneur pria sur le Thabor , son visage devint lumineux comme un soleil , ses habillemens parurent plus blancs que la neige , et tout ce qui était autour de lui fut éclairé des rayons de sa lumière , qui ravit tellement saint Pierre qu'il s'écria de joie : *O que nous sommes bien ici* (2) ! C'est une expression de ce qui se passe dans la prière , où l'homme d'oraison change de visage : son âme devient tout éclatante , et son corps plus pur et plus blanc que la neige par le don d'une excellente chasteté , tout son extérieur s'en ressent , la sérénité de son visage , l'allégresse de son cœur , la tranquillité de son esprit , la modestie et la gravité de son port , la circonspection qu'il garde dans ses discours , et la perfection avec laquelle il fait toutes choses , jettent tant d'éclat au-dehors , que les moins éclairés reconnaissent aussitôt que c'est un homme

(1) Ignorabat quòd cornuta esset facies sua ex consortio Domini. *Exod.* 34. 19.

(2) Domine , bonum est nos hìc esse. *Matth.* 17. 4.

vraiment spirituel qui a acquis des qualités toutes célestes par la communication avec Dieu.

De là ces aspirations fréquentes , ces élévations d'esprit , ce doux souvenir de Dieu , dont il s'occupe si fort , qu'il ne peut penser n'y s'appliquer à autre chose qu'à ce qui regarde ce cher objet , si bien que toutes ses paroles , ses actions et ses entretiens sont assaisonnés de la douceur de son amour.

Car ce degré présuppose qu'il ait déjà atteint les deux autres , par lesquels il s'est dégagé de tout ce qui le pouvait empêcher de s'unir à son souverain bien , auquel toutes ses puissances s'attachent ensuite avec un incroyable plaisir.

Le quatrième degré est le propre de ceux qui ne se contentent pas de travailler à leur perfection , mais qui s'emploient encore de toute leur force au salut et à la perfection du prochain.

Car c'est dans l'oraison que leur zèle s'allume , et conçoit de nouvelles ardeurs qui les portent à embrasser avec joie toutes sortes de travaux pour la gloire de Dieu et la sanctification des âmes. C'est dans l'oraison qu'ils apprennent les moyens , les secours , les industries et les occasions dont ils se doivent servir pour aider le prochain. C'est par le moyen de l'oraison que Dieu leur communique la force et l'efficace qui est nécessaire pour cet emploi ; d'autant que c'est par elle qu'il entre dans leur cœur comme une vive source de tous biens et qu'il en fait sortir des fleuves d'eau vive , pour les répandre par leurs fonctions , comme par autant de canaux , sur ceux avec lesquels ils conversent. Enfin , c'est l'oraison qui donne à leurs paroles et à leurs prédications une secrète vertu , pour persuader les vérités chrétiennes , pour toucher les cœurs , et pour ramener les pécheurs au chemin du salut dont ils s'étaient écartés. Car ce n'est pas sans mystère que le Fils de Dieu , après avoir fait oraison sur la montagne des Olives , renversa une troupe de soldats par la seule

force de sa parole, et remit l'oreille au serviteur du Pontife. C'était pour nous apprendre quelle est la force de la prière, qui abat les pécheurs, non pour les détruire, mais pour les convertir; et qui guérit leur surdité pour leur faire entendre la parole de l'Évangile. De là vient que saint Bernard (1), après avoir dit que l'office d'un Pasteur charitable comprend trois choses, à savoir, la doctrine, l'exemple et l'oraison, ajoute que les deux premières tirent leur vertu de la troisième, qu'il appelle pour cet effet le complément de ces paroles que le Sauveur du monde répéta par trois fois à saint Pierre : *Pais mes brebis* (2). Trinité mystérieuse qui marque ces trois puissans ressorts du salut des âmes, dont le plus considérable est la prière (3).

C'est par cette raison que notre B. Père saint Ignace nous recommande si souvent dans ses constitutions l'étude de l'oraison et la familiarité avec Dieu; parce que, comme il dit, c'est de là que toutes nos autres fonctions tirent leur force. C'est pour cela même qu'il ordonne que les profès qui ont une obligation plus étroite et particulière de vaquer au salut des âmes, emploient à la prière tout le temps qui leur reste après s'être acquittés de leurs devoirs envers le prochain.

C'est en cette considération qu'il veut que nous imitions les anges qui ne perdent jamais la vue de Dieu, quoiqu'ils quittent le ciel pour venir à notre secours et veiller incessamment à notre conduite. *Ils voient toujours la face de mon Père*, disent les livres saints (4);

(1) Tu si sapis junges et tertium studium, scilicet orationis, et complementum trinæ repetitionis de pascendis ovibus. In hoc noveris illius Trinitatis sacramentum in nullo frustratum à te, si pascas verbo, pascas exemplo, pascas et sanctorum fructu orationum, etc. *S. Bern.*

(2) *Pasce oves meas, Joan. 21. 17.*

(3) Manent itaque tria hæc, verbum, exemplum, oratio. *S. Bernard.*

(4) *Semper vident faciem Patris mei. Matth. 18. 10.*

parce que, comme dit saint Grégoire, « s'ils perdaient la » présence de leur Créateur, ils ne pourraient pas com- » muniquez aux aveugles la source de la lumière, dont » ils seraient privés eux-mêmes (1). » C'est encore dans cette vue qu'ayant reçu de Dieu le livre des Exercices où toute l'ascience de l'oraison est admirablement renfermée, non-seulement pour lui en particulier, mais pour tout le corps de la compagnie, dont il devait être le chef, il nous en recommande l'usage avec tant d'instance, parce que c'est l'instrument le plus nécessaire pour avancer le salut des âmes, l'arsenal d'où nous tirons les armes spirituelles pour combattre le vice, et le viatique qu'il faut porter avec nous dans le désert de ce monde, afin de pouvoir dire comme l'ange Raphaël : *J'ai une viande invisible dont je me sers, et un breuvage que les hommes ne peuvent voir* (2), qui n'est autre que la vue continuelle de Dieu en toutes choses; sans cela je ne puis vivre, beaucoup moins faire vivre les autres d'une vie sainte et divine.

(1) Quia si conditoris aspectum exeuntes amitterent fontem lucis, quem ipsi perderent, cæcis nullatenus propinarent. *S. Gregor. 2. Mor. 6. 2.*

(2) Ego cibo invisibili et potu, qui ab hominibus videri non potest, utur. *Tob. 12. 19.*



## ENTRETIEN III.

Du premier principe effectif de l'oraison , qui est l'homme.

L'ORAISON est un ouvrage de Dieu et de l'homme : de l'homme, qui s'élève à Dieu ; de Dieu, qui attire l'homme , qui l'enlève, qui le soutient, et l'unit à soi. Car comme il est la fin de l'oraison, il en est aussi le principe, sans l'influence duquel l'homme ne pourrait pas monter si haut, ni même former une bonne pensée s'il était seul. Nous verrons dans l'entretien suivant ce que Dieu contribue à ce saint exercice. Voyons ici ce que l'homme fait de sa part.

1. On pourrait dire d'abord que tout ce qui est dans l'homme doit prier pour faire une bonne oraison ; qu'il faut que la bouche prie : *J'ai élevé ma voix pour crier vers le Seigneur, et il m'a entendu* (1) ; qu'il faut que les mains prient : *J'ai cherché Dieu au jour de mon affliction, j'ai étendu les mains toute la nuit vers lui, et je n'ai point été trompé* (2) ; qu'il faut que les yeux prient : *J'ai levé les yeux vers vous, Seigneur, qui habitez dans les cieux* (3) ; qu'il faut que tout le corps prie, qu'il suive le mouvement de l'âme : *Mon âme s'est élevée vers vous avec une soif ardente, et quelle multiplicité d'impressions différentes ma chair n'a-t-elle pas ressenties* (4) ! Mais à proprement parler il n'y a que l'âme qui prie. Car c'est elle seule qui s'élève au-

(1) Voce meâ ad Dominum clamavi. *Psal.* 76. 1.

(2) In die tribulationis meæ Deum exquisivi manibus meis nocte contra eum, et non sum deceptus. *Psal.* 9. 2.

(3) Ad te levavi oculos meos, qui habitas in cœlis.

(4) Sitivit in te anima mea, quàm multipliciter tibi caro mea. *Psal.* 12. 1.

dessus de toutes les créatures pour s'unir à Dieu comme à sa fin. Le corps demeure en bas dans les différentes postures que le respect et la dévotion du cœur lui font prendre. Il est vrai que quelquefois il est ravi et élevé de terre par une opération miraculeuse, qui fait voir l'excellence et la force des mouvemens de l'esprit : mais enfin, il n'y a que l'âme qui monte jusqu'à Dieu, et pour cet effet, elle emploie toutes ses puissances, la mémoire, l'entendement, la volonté, l'imagination et l'appétit avec une subordination et une harmonie merveilleuse. La mémoire travaille toute la première, et fournit à l'entendement la matière de ses discours et de ses contemplations ; l'entendement agit conjointement avec l'imagination, et se sert des espèces qu'elle lui présente, soit pour connaître les objets, soit pour en former un saint jugement, soit pour en tirer de solides conséquences, ou bien enfin pour s'y attacher par une simple vue, qui est comme le centre de son repos. La volonté suit l'entendement et produit de différentes affections d'amour et de haine, de douleur et de joie, de crainte et d'espérance, et d'autres semblables mouvemens qui naissent de la diversité des objets que l'entendement lui propose, et qui sont tantôt plus forts, tantôt plus faibles et plus lents, selon l'application et la disposition de l'esprit. Enfin, l'appétit sensitif se joint à la volonté par une secrète alliance, qui n'est pas si étroite que la partie supérieure ne puisse toujours exciter l'inférieure quand elle veut, non plus qu'elle n'est pas toujours maîtresse de l'imagination, qui s'égare souvent et trouble le concert harmonieux de l'oraison.

C'est pourquoi les deux principales puissances qui concourent à la prière sont l'entendement et la volonté, du bon usage desquelles dépend tout le fruit et le succès de l'entretien avec Dieu : ce que l'on peut dire des autres, c'est qu'il importe merveilleusement que l'homme d'oraison règle ses passions, et qu'il bannisse de son cœur toutes les pensées vagues, inutiles

et superflues des choses créées, s'il veut jouir en repos des illustrations divines.

2. Quant à l'entendement, il faut remarquer qu'il a deux sortes d'opérations, dont les unes sont purement spéculatives, les autres pratiques. Les premières n'appartiennent point à l'oraison, mais seulement les secondes; parce que la fin de l'oraison n'est pas simplement de savoir le bien, mais de le faire; ni de connaître Dieu seulement, mais de le connaître pour l'aimer et le servir comme il mérite. C'est pourquoi si quelqu'un étant en oraison se contente de repaître l'esprit, sans cultiver la volonté, il ne prie pas véritablement, il étudie, et son étude en peut faire un homme savant, mais non pas un homme d'oraison. Il faut pour faire oraison que la considération des choses divines me porte à l'amour de Dieu, au désir et à la pratique des vertus, à la haine et à la destruction de mes vices, en un mot à toute sorte de sainteté et de perfection.

D'où il s'ensuit que la volonté n'a pas moins de part à l'oraison que l'entendement; parce que la considération qui est l'ouvrage de l'entendement, n'est qu'un moyen pour exciter les affections de la volonté, et des affections qui sont les actes intérieurs des vertus, passer à l'exécution des actes extérieurs, et à la pratique des bonnes œuvres. Ainsi quand je considère devant Dieu la malignité du vice, ce n'est pas pour m'arrêter à cette connaissance, mais pour en concevoir de la haine, afin de le fuir et de l'éviter : de même si je me représente les biens périssables du monde, c'est pour les mépriser; si je regarde la beauté et l'honnêteté des vertus, c'est pour les embrasser; si je médite la vie de Jésus-Christ, c'est pour l'imiter, et si je contemple les perfections de Dieu, c'est pour l'aimer.

L'oraison est donc un ouvrage du cœur aussi bien que de l'esprit : « Mon cœur médite sans cesse en votre

divine présence, disent le Prophète-Roi (1) et Richard de Saint-Victor : chaque esprit raisonnable a deux facultés qui lui ont été données : l'une est la raison, et l'autre l'affection : la raison pour discerner, l'affection pour aimer : la raison pour connaître la vérité, l'affection pour embrasser la vertu. La raison est la source des bons conseils, et l'affection, des bons désirs (2). »

Voilà les deux principaux ressorts de l'oraison, que saint Bernard compare aux deux ailes des Séraphins, qu'il ne faut point séparer. « Il est vrai que la connaissance élève l'âme, mais elle ne suffit pas toute seule. Celui qui ne veut voler que d'une aile, tombe plutôt qu'il ne monte ; et plus il s'élève, plus sa chute est dangereuse (3). » Car celui-là est coupable qui sait le bien, et ne le fait pas : « Je dis la même chose du zèle et de l'affection, qui sont sans science et sans prudence ; plus leur mouvement est impétueux, plus il se précipite : car il est repoussé plus fortement à mesure qu'il heurte avec plus de violence (4). » Mais quand la charité accompagne l'intelligence, et que la connaissance est jointe à la dévotion ; alors que celui qui en est pourvu, vole en assurance, et qu'il ne finisse jamais, parce qu'il vole à l'éternité, qui n'a point de fin ni de bornes (5).

(1) *Meditatio cordis mei in conspectu tuo semper. Psal. 15. 18.*

(2) *Omni spiritui rationali gemina quædam vis data est à Deo ; una est ratio, altera est affectio. Ratio quâ discernamus, affectio quâ diligamus : ratio ad veritatem, affectio ad virtutem : ex ratione oriuntur consilia recta, ex affectione desideria sancta. Rich. Vtct., in Benjam. min. c. 3.*

(3) *Levat quippe cognitionis ala, sed sola non sufficit ; ruit citius, qui unâ tantum alâ volare contendit, et quò magis attollitur, pejùs colliditur. S. Bern.*

(4) *Sic et zelus absque scientiâ quò vehementiùs irruit, eò graviùs corrui impingens nimirum atque resiliens. S. Bern.*

(5) *Ubi verò intelligentiam charitas, agnitionem devotio comitatur, volet securè quisquis ejusmodi est, volet sine fine, quia volat in æternitatem. S. Bern.*

## ENTRETIEN IV.

Du second principe effectif de l'oraison, qui est Dieu.

ENCORE que Dieu ait donné à l'âme deux puissances pour s'élever à lui par voie de connaissance et d'amour, il est vrai néanmoins qu'elles sont toutes deux trop faibles d'elles-mêmes pour monter jusques-là, si elles ne sont soutenues et fortifiées par un secours surnaturel du Saint-Esprit. « L'entendement a besoin de lumière, et la volonté, de chaleur, » dit le Père Alvarez de Paz (1). Voyons premièrement, en général, comme Dieu éclaire l'un et chauffe l'autre, avant que de descendre aux moyens particuliers dont il se sert.

« L'entendement est comme l'œil qui ne voit rien sans lumière, comme dit saint Bernard (2) ; » mais il y a deux sortes de lumières : les unes sont naturelles, comme celle de la raison qui vient avec l'âge, et celle de la science et de l'expérience que nous acquérons par nos réflexions et par notre industrie. Les autres sont surnaturelles, comme celles de la foi, et des dons d'intelligence, de sagesse, de science et de conseil, qui viennent d'en-haut du Père des lumières. Les premières ne suffisent pas toutes seules pour faire oraison ; soit parce que les vérités et les mystères que nous y considérons, sont presque tous au-dessus de la nature, et que la sagesse humaine ne nous en peut pas instruire ; soit parce que les affections que nous en tirons, sont des actes de vertus infuses qui supposent au moins la lumière de la foi,

(1) *Intellectus ad cognoscendum eget luce; voluntas verò eget ardore. P. Alvar.*

(2) *Equidem animæ nostræ oculus intelligentia est, etc. S. Bern. Serm. de Assumpt.*

sans laquelle on ne les pourrait produire. C'est par cette raison que David, qui était un homme d'oraison, s'il y en eut jamais, demande si souvent à Dieu qu'il éclaire son entendement pour considérer les merveilles de sa loi, et pour apprendre ses saintes volontés. *Vous êtes béni, Seigneur, enseignez-moi votre loi* (1). *Dessillez mes yeux, et je contemplerai les merveilles de votre loi* (2). *Instruisez-moi de la manière qu'il faut vivre selon vos préceptes, et je méditerai sur vos merveilles* (3). *Donnez-moi l'intelligence, et j'entrerais dans les secrets de votre loi* (4). *Donnez-moi la lumière du bon sens et d'une véritable science pour me conduire, parce que j'ai une ferme créance en ce que vous nous commandez* (5). Ces demandes si souvent réitérées nous font voir combien il était persuadé du besoin que nous avons de la lumière divine pour prier : mais elles nous apprennent en même temps que la prière est un excellent moyen pour l'obtenir : *C'est vous, Seigneur, qui faites luire ma lampe ! mon Dieu, éclairez mes ténèbres* (6). Il appelle la lumière de la raison naturelle du nom de lampe et de ténèbres : comme s'il voulait dire : Seigneur, mon esprit est si petit et si faible, que si vous ne l'éclairez vous-même, toute sa lumière n'est que ténèbres. C'est pourquoi j'ai besoin de votre secours, que je n'obtiendrais pas si je ne vous le demandais ; et néanmoins qui m'est si nécessaire pour méditer,

(1) *Benedictus es, Domine; doce me justificationes tuas. Ps. 118. 12.*

(2) *Revela oculos meos, et considerabo mirabilia de lege suâ. Ibid. v. 18.*

(3) *Viam justificationum tuarum instrue me, et exercebor in mirabilibus tuis. Ib. 27.*

(4) *Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam; et custodiam illam in toto corde meo. Ib. 34.*

(5) *Bonitatem et disciplinam, et scientiam doce me, quia mandatis tuis credidi. Ib. 66.*

(6) *Quoniam tu illuminas lucernam meam, Domine, Deus meus; illumina tenebras meas. Psal. 17. 19.*

que je ne pourrais pas même vous le demander , si vous ne m'en donniez la pensée.

2. Si la lumière divine est nécessaire pour éclairer l'entendement dans l'exercice de l'oraison , le feu du Saint-Esprit l'est encore plus pour échauffer la volonté ; parce qu'il est plus difficile d'aimer l'humilité , la patience , la mortification , la pauvreté évangélique , et toutes les vertus , dont la volonté doit former de fortes résolutions dans la méditation , que d'y penser simplement , et d'en concevoir de belles idées. Nous tenons le vouloir du libre arbitre , dit saint Bernard , mais nous n'en tenons pas le pouvoir (1). Quand je dis que nous en tenons le vouloir , je ne dis pas encore vouloir le bien , ni vouloir le mal. Car vouloir le bien , c'est bien agir , et vouloir le mal , c'est manquer ; mais le vouloir en général , c'est ce qui peut bien agir ou manquer. Ce qui fait subsister le vouloir , c'est la faveur du Créateur ; ce qui le fait bien agir , c'est la grâce du Sauveur ; ce qui le fait manquer , c'est sa propre lâcheté. C'est donc le libre arbitre qui nous fait vouloir ; mais c'est la grâce qui nous fait vouloir le bien. Vouloir est l'effet de celui-là , mais vouloir le bien , c'est l'effet de celle-ci. Car c'est autre chose , par exemple , de craindre simplement , autre chose de craindre Dieu ; autre chose d'aimer , autre chose d'aimer Dieu : craindre et aimer , si l'on ne dit autre chose , ce sont de simples affections ; mais craindre Dieu et l'aimer , ce sont des actes de vertu. De même , c'est autre chose de vouloir , autre chose de vouloir le bien. Les simples affections sont naturellement en nous comme de nous , mais le surcroît vient de la grâce. Cela veut dire que la grâce ordonne ce que la création nous donne , et par suite que les vertus ne sont que des affections bien ordonnées. Car il est écrit de certains , *qu'ils tremblèrent , où il n'y avait point de sujet de craindre* (2).

(1) *S. Bern. l. de grat. et lib. arbitrio.*

(2) *Illic trepidaverunt timore ubi non erat timor. Psalm. 13. 5.*

C'était une crainte, mais elle était mal réglée : au contraire, notre Seigneur la voulait régler, lorsqu'il disait à ses disciples : *Je vous montrerai celui que vous devez craindre* (1). Et le Prophète-Roi : *Venez, dit-il, mes enfans, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur* (2). Pareillement le Fils de Dieu blâmait les hommes de leur amour déréglé, lorsqu'il disait : *Je suis la lumière qui est venue au monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière* (3). D'où vient que l'Épouse dans les Cantiques demande *qu'on ordonne la charité dans son cœur* (4). Notre Seigneur blâmait encore la volonté déréglée de ceux à qui il disait : *Vous ne savez ce que vous demandez* (5), et ils apprirent à la redresser, lorsqu'ils entendirent ces paroles : *Pourrez-vous boire le calice que je boirai moi-même* (6) ? Alors il ne leur apprenait encore que par des paroles à régler leurs affections ; mais il le leur apprit depuis par son exemple, lorsqu'étant prêt à endurer la mort, il pria son Père de détourner ce calice : mais il ajoutait néanmoins, *que votre volonté soit faite, non pas la mienne* (7). C'est donc de la main de Dieu que nous avons reçu le vouloir, et par suite la crainte et l'amour, au point de la création, pour tenir quelque rang parmi les créatures : mais c'est au point que la grâce nous visite que le pouvoir nous est donné de

(1) *Ostendam autem vobis quem timeatis : timete eum, qui, postquam occiderit, habet potestatem mittere in gehennam : ita dico vobis, hunc timete. Luc. 12. 5.*

(2) *Venite, filii, audite me : timorem Domini docebo vos. Psal. 33. 12.*

(3) *Ego sum lux mundi : lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quam lucem.*

(4) *Ordinavit in me charitatem. Cant. 2. 4.*

(5) *Nescitis quid petatis. Marc. 10. 38.*

(6) *Potestis bibere calicem, quem ego bibiturus sum ? Matth. 20. 22.*

(7) *Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat. Luc. 22. 42.*

vouloir le bien, comme aussi d'aimer Dieu, et de le craindre, pour être créatures selon Dieu. De tout ce discours de saint Bernard, il est aisé de voir comme Dieu élève l'âme par le mouvement de la grâce, et combien son secours est nécessaire pour enflammer la volonté, aussi bien que pour éclairer l'entendement, lorsque nous allons à la prière.

3. Mais je ne puis omettre ici ce que le Père du Pont dit de ces deux faveurs divines pour nous en donner de l'estime.

« Les premiers désirs que je sentis par plusieurs jours, dit-il dans un mémorial secret qu'on a trouvé après sa mort (1), furent de recevoir la lumière du ciel; parce que je conçus que de là dépendaient tous les autres biens; je compris aussi que cette lumière est une connaissance donnée de Dieu qui désabuse si heureusement l'esprit, qu'elle change en même temps la volonté. Pour l'obtenir je me servais de fréquentes oraisons jaculatoires, et je disais tantôt : *O bienheureuse lumière ! remplissez le fond de mon cœur* : — tantôt, *éclairez mes yeux* ; — tantôt, *dévoilez les yeux de mon âme* (2). Je la demandais à notre Seigneur, premièrement pour connaître ce que c'est que Dieu, quelles sont ses grandeurs, et sur tout sa présence en tout lieu. Secondement pour connaître Jésus-Christ avec tous ses trésors, et surtout sa présence dans le très-saint Sacrement. En troisième lieu, pour me connaître moi-même, et la grandeur de mes misères. En quatrième lieu, pour connaître la vanité du monde, et de tous ses biens périssables. En cinquième lieu, pour connaître le prix des âmes et leur noblesse. En sixième lieu, pour connaître les bénéfices que j'ai recus de Dieu, et que j'espère de recevoir à l'avenir. En septième lieu, pour connaître sa sainte volonté, et les desseins

(1) Vie du P. du Pont, liv. 5. chap. 4.

(2) *O lux beatissima ! reple cordis intima ; illumina oculos meos ; revela oculos meos.*

qu'il a sur moi. « Si le soleil, dit-il encore, est la source de la lumière, Dieu est notre soleil. Il descend tous les jours sur la terre; mais il est couvert de la nuée des espèces sacramentales, parce que personne ne pourrait le voir ni le toucher. C'est pour mon bien qu'il fait cela, afin que je puisse m'en approcher de plus près, selon ce qui est écrit : « Approchez-vous de lui, et recevez la lumière. » Si cette nuée nous empêche de le voir, elle n'empêche pas ce soleil de nous envoyer ses rayons. O quels rayons ! ô quelles étincelles il envoie sur l'hémisphère du petit monde qui est l'homme, lorsqu'il est dans son sein. Il y a trois sortes de lumières qui demeurent en nous, et dont l'usage est en notre liberté. La lumière de la raison, la lumière de la foi et la lumière de la science acquise. Les sages du monde, dit saint Paul, ont été abandonnés de Dieu, parce qu'ils ont résisté à la première lumière. Que sera-ce donc de moi, qui résiste à la seconde et à la troisième ? Cette résistance empêche une quatrième lumière, et fait qu'elle ne luit pas, ou qu'elle ne vient pas si souvent, ou qu'elle n'est pas si éclatante. Mais au reste, quand elle est grande, elle change le cœur qui prend feu au premier éclair. Je ne l'ai point quand je veux; mais quand elle vient, je pourrais dire avec le prophète : *Vos éclairs ont paru dans le monde, la terre les a vus, et elle en a été ébranlée* (1).

Cette lumière a, ce me semble, les propriétés suivantes. La première, qu'elle vient tout-à-coup, quand la personne y pense le moins; et cela en divers temps, et en des occupations différentes. La seconde, qu'elle vient comme un éclair qui découvre beaucoup de choses en un instant, et que sans discours elle persuade fortement ce qu'elle montre. La troisième, qu'elle enflamme la volonté, et lui fait aimer la vérité qu'elle découvre; et quoiqu'elle demeure peu dans sa force, il en reste

(1) Illuxerunt coruscationes tuæ orbi terræ, vidit et commota est terra. *Psal. 76. 19.*

néanmoins des rayons dans l'entendement, et une semence de nouveaux discours et de nouvelles méditations, qui tiennent l'esprit dans une suspension de plusieurs jours, avec des comparaisons prises de l'Écriture, ce que saint Bernard remarque lui-même au sermon quarante-unième sur les Cantiques.

Ce grand serviteur de Dieu faisait tant d'état de ce don inestimable de la divine lumière, qu'entre les différentes pratiques de la présence de Dieu il en avait une particulière, qui était de regarder Dieu comme lumière ; mais comme il ne faisait pas moins d'état des saintes ardeurs que l'esprit de Dieu excite dans les âmes, que de ses illustrations, il vivait dans Dieu, non-seulement comme dans la lumière, mais encore comme dans le feu (1). Voici comme il en parle dans ses mémoires. « Le feu de l'amour divin brille et consume. Je m'imaginai marcher dans ce feu. Ce feu d'amour a sa sphère, aussi bien que les élémens ; il y en a une incréée, et l'autre créée. La sphère incréée n'est autre que la Divinité, et elle n'a pas moins d'étendue que Dieu même ; et comme Dieu est tout feu, et qu'il est partout, il s'ensuit que tout est plein de feu, puisque tout est plein de Dieu. Nous vivons donc dans le feu, nous marchons dans le feu, toutes les créatures sont échauffées de ce feu, nous sommes tous environnés de ce feu : et après cela, mon Dieu, comment ne brûlons nous point ? O feu divin ; venez, brûlez, embrasez, enflammez mon âme, et consommez en elle tout ce qui me sépare de vous. La sphère créée, c'est la sainte humanité de notre Sauveur, son cœur est une fournaise très-ardente, et il y a cinq ouvertures par où passent les flammes, et par où nous y pouvons entrer. Ce sont les cinq plaies entre lesquelles celle du côté va plus droit au cœur O mon âme ! salamandre prodigieuse qui vis dans ce feu infini sans brûler, ni te consumer ; que n'es-tu

(1) Vie du P. du Pont, *liv. 2, chap. 4.*

plutôt comme le phénix qui trouve une nouvelle vie dans les flammes qui le consomment ? Eh ! si tu brûlais dans ce feu , si tu pouvais t'y réduire en cendres et devenir un petit ver , t'estimant véritablement plus petit qu'un ver , et que par ce moyen tu vinsses à te renouveler en Dieu !

» Il me semblait que mon impuissance pour le bien était infinie , et mon pouvoir infini pour le mal. Peut-il y avoir une plus grande impuissance pour le bien , que de n'en pouvoir point faire du tout ? Et quel plus grand pouvoir pour le mal , que de pouvoir désirer tout le mal , et résister à la force d'un feu qui est tout-puissant pour le bien ? Mon Dieu, changez ceci , et faites que mon impuissance pour le mal soit infinie , et que mon pouvoir pour le bien soit infini. Unissez moi pour cet effet au Tout-Puissant. » Voilà ce que le Père du Pont enseigne en général touchant le feu des saintes affections , et la lumière des irradiations divines qui élèvent l'âme de la terre , et l'unissent à Dieu dans l'oraison.

Mais avant que d'en donner une connaissance plus distincte , il faut encore remarquer avec le Père Alvarez de Paz que les illustrations célestes que Dieu donne dans l'oraison , se peuvent réduire à trois chefs (1).

Le premier regarde la lumière de la foi , dont l'habitude est donnée à tous les fidèles , qui peuvent , avec le secours de la grâce , s'en servir quand ils veulent , en méditant sur les mystères divins.

La force de cette lumière parut visiblement , lorsque saint Paul prêchait dans l'Aréopage , de la résurrection des morts. Car entre ceux qui l'écoutaient , les uns s'en moquèrent , les autres crurent à sa parole , les autres le remirent à un autre jour pour en parler plus amplement. D'où vient cette diversité de sentimens ? de la diversité des lumières avec lesquelles ils jugeaient de son discours.

Les uns ne regardaient la résurrection que dans la

(1) Le P. Alvarez, *tom. 3. liv. 1. part. 3. chap. 1 et 13.*

faible lumière de leur esprit naturel, et s'en riaient, comme d'une chose impossible. Les autres y ajoutaient la lumière de la prudence humaine, et suspendaient leur jugement. Les autres, donnant lieu à la lumière de la foi qui éclaira leur esprit, reconnurent la vérité et l'embrassèrent en simplicité de cœur. Le même arriva à ce philosophe, que saint Spiridion convertit d'une simple parole, qui, portant le rayon de la foi dans cet esprit présomptueux, l'assujettit à la vérité, et fit en un moment ce que les autres évêques, quoique très-savans, n'avaient pu faire par la force de leurs raisonnemens.

C'est dans cette lumière que l'homme d'oraison regarde nos mystères avec des yeux de colombe, je veux dire d'une vue simple et tranquille, qui fait plus d'impression sur son cœur que tous les discours, soit pour le retirer du vice, soit pour le porter à la vertu.

Le second chef regarde la lumière infuse par les dons du Saint-Esprit, qui éclaire l'âme, et la fait agir d'une manière divine et héroïque avec une admirable facilité.

Cette lumière n'ôte pas absolument l'obscurité de la foi, mais elle perfectionne la connaissance des choses divines que nous méditons dans l'oraison, et la rend plus efficace. Premièrement, parce qu'elle est plus savoureuse, à cause du plaisir et de la tranquillité qu'elle donne à l'âme qui goûte Dieu, et les vérités éternelles; et c'est ce que fait le don de sagesse. Secondement, parce qu'elle est plus pénétrante, et qu'elle entre plus profondément dans le secret de nos mystères; c'est ce que fait le don d'intelligence. En troisième lieu, parce qu'elle lui montre avec une singulière satisfaction le mépris qu'il faut faire de toutes les choses temporelles, et la pureté avec laquelle il faut vivre par le détachement de toutes les créatures; c'est ce que fait le don de science. Enfin, parce qu'elle lui découvre ce qu'il faut faire, non seulement en général, comme

le don de science, mais encore dans les cas particuliers ; et l'y porte par une impulsion subite , forte et secrète ; c'est ce que fait le don de conseil.

Le troisième chef regarde la lumière extraordinaire que Dieu donne quelquefois par un faveur spéciale et gratuite , qui vient comme un éclair foudroyant , et tirant l'âme au-dessus des sens , cause les ravissements et les extases. Telle fut la lumière dont parle saint Paul dans la seconde Épître aux Corinthiens , lorsqu'il dit : *S'il faut se glorifier quoiqu'il ne soit pas à propos de le faire , je viendrai aux visions et aux révélations , que le Seigneur m'a données* (1). Je connais un homme en Jésus-Christ, qui fut ravi, il y a plus de quatorze ans , jusqu'au troisième ciel. Je ne sais, si ce fut en corps , ou en âme, Dieu le sait. Et je sais que cet homme ( si ce fut en corps ou en âme, je ne sais, Dieu le sait) fut ravi dans le Paradis, et y entendit des paroles secrètes qu'il n'est pas permis aux hommes de dire. Telle fut encore la lumière qui fut donnée à saint Jean pour écrire l'Apocalypse , et celle des Prophètes qui leur découvre les choses futures , qu'ils prédisent avec une assurance infailible. C'est pourquoi saint Thomas la met entre les grâces gratuites, et la rapporte au don de prophétie.

De ces trois sortes de lumières il faut toujours souhaiter et demander la première ; parce qu'elle est nécessaire pour l'exercice de l'oraison. On peut encore désirer et demander la seconde pour perfectionner notre foi, et pour mieux connaître et goûter les choses divines. Mais il ne faut ni désirer , ni demander la troisième , et si quelquefois elle nous est offerte , il faut tâcher avec humilité de la détourner , de peur de tomber dans l'illusion ; ou si on ne peut , il faut pour le moins l'examiner sérieusement , et la tenir toujours

(1) *Si gloriarı oportet ( non expedit quidem ) : veniam autem ad visiones et revelationes Domini. 2. Cor. 12. 1.*

soumise au jugement des supérieurs et directeurs, sans y avoir aucune attache.

Or à ces trois chefs répondent trois sortes d'impressions et de mouvemens dans la volonté, qui servent à la porter au bien ou à l'éloigner du mal.

Le premier qui répond à la foi est semblable au mouvement ordinaire d'un homme, qui va de son pied en quelque lieu, et qui se lasse par le chemin, comme nous avons déjà dit au premier livre. Car les vertus dont la foi nous découvre la beauté, étant surnaturelles, et même répugnantes à la nature corrompue, la volonté qui s'y affectionne, n'étant secourue que d'une grâce ordinaire, est sujette à se lasser, après avoir fait quelques efforts.

Le second ressemble au vol des oiseaux qui a bien plus d'élévation et d'agilité.

Car comme Dieu éclaire l'entendement d'une lumière plus forte par les dons de sagesse, d'intelligence, de science et de conseil, il excite et fortifie aussi la volonté par les dons de force, de piété et de crainte de Dieu, qui lèvent tous les obstacles qu'elle a pour la pratique du bien et pour la fuite du mal, et lui donnent une facilité, une ardeur, une vigueur admirable en tout ce qui regarde le service de Dieu. La force lui fait surmonter sans peine toutes les difficultés de la vie spirituelle : la piété et la crainte lui donnent des ailes, l'une pour voler avec plaisir à tout ce qui regarde l'honneur de Dieu, et le salut des âmes, et l'autre pour fuir les plus légères fautes avec un éloignement infini.

Enfin, le troisième est comparé au mouvement impétueux d'un vaisseau que le vent emporte, ou à celui d'une flèche qui part d'une main forte et robuste, ou bien au ravissement d'Élie, qui fut enlevé par un tourbillon sur un chariot de feu et de flammes. Ce n'est pas que Dieu ne puisse joindre toutes ces impressions avec le seul rayon de la foi ; mais pour l'ordinaire elles suivent la diversité des lumières qui les

précèdent. Les premières vont avec la foi ; les secondes avec les dons du Saint-Esprit ; les troisièmes avec les lumières actuelles extraordinaires , qui frappent l'esprit comme un éclair, et l'enlèvent avec un empire merveilleux au-dessus de lui-même. Je trouve tout ce que je viens de dire compris en peu de paroles dans la seconde semaine des Exercices de saint Ignace , où il distingue trois temps propres pour les élections. Le premier est, *« lorsque la vertu divine pousse tellement la volonté , qu'elle ôte à l'âme toute sorte de doute , et même tout pouvoir de douter si elle suit l'impulsion de Dieu , comme nous lisons qu'il est arrivé à saint Paul. »*

*» Le second est lorsque le bon plaisir de Dieu se fait connaître assez clairement par quelque notice expérimentale prise des consolations célestes , et de la diversité des esprits qui a précédé.*

*» Le troisième , lorsque l'âme n'étant point agitée de divers esprits , peut exercer avec liberté ses puissances surnaturelles , et considérer avec un esprit tranquille la fin pour laquelle il est créé , et les moyens propres pour y arriver. »*

Ce troisième temps répond aux lumières de la foi ; le second, aux dons du Saint-Esprit ; et le premier aux grâces gratuites dont nous avons parlé. Suivons cet ordre, et commençons par la lumière de la foi.



## ENTRETIEN V.

De la lumière de la foi.

CEUX-LA se trompent qui se figurent que l'excellence de l'oraison consiste à former de belles pensées, et à avoir de grandes ouvertures sur les mystères de la religion. Dieu fait plus d'état d'un esprit humilié sous les simples connaissances de la foi, que de tous les plus beaux raisonnemens de l'esprit humain, qui nuisent souvent plus qu'ils ne profitent dans la méditation; parce que c'est plutôt un agréable divertissement, qu'un entretien sérieux avec Dieu : d'où vient que l'âme s'éblouit aisément de ses propres lumières, et n'en retire aucun fruit que sa propre satisfaction.

C'est un grand don de Dieu de savoir prier dans la lumière de la foi, vu les grands avantages qu'elle a sur toutes les autres connaissances que l'homme d'oraison peut recevoir en cette vie.

1. Car premièrement, c'est la plus nécessaire de toutes, puisqu'on ne peut prier sans elle, et qu'elle seule suffit.

Elle nous instruit suffisamment de tout ce que nous devons savoir pour traiter avec Dieu, et nous fait connaître assez de choses, soit dans les mystères, soit dans les vérités sur lesquelles nous avons à nous occuper en sa présence, sans que nous soyons obligés de recourir aux autres. Par exemple, si je veux faire oraison sur le mystère de la résurrection, la foi me fait voir que Jésus-Christ étant mort pour tout le monde, est ressuscité plein de gloire trois jours après, et qu'il n'est plus sujet à la mort.

Quand je ne saurais que cela, quand elle ne m'appren-

draît autre chose, sinon ce que sainte Mechtilde répétait si souvent aux fêtes de Pâques : *Je crois que mon Rédempteur est vivant* (1), ou ce que disait la B. Grâce de Valence du Tiers-Ordre de saint François de Paule : « Jésus-Christ est vivant, Jésus-Christ est régnant, Jésus-Christ est souverainement dominant, Jésus-Christ soit notre Protecteur contre toute sorte de mal (2) : » n'est-ce pas assez pour me rendre ce mystère vénérable, pour me le faire honorer, pour me le faire aimer, pour m'obliger à y prendre liaison, à chercher la grâce qui y est, à admirer l'œuvre de Dieu, à me réjouir de la gloire de mon Sauveur, à prendre part à ses souffrances dans l'espérance de participer quelque jour à sa vie glorieuse; vu que notre Seigneur assura lui-même sainte Mechtilde, qu'autant de fois qu'on récitait ce verset : *Je crois que mon Rédempteur est vivant* (3), les saints se réjouissent de la Résurrection de leur Roi, et de celle qu'ils attendent, priant en même temps pour ceux qui le prononcent sur la terre, afin qu'ils puissent jouir un jour de la même gloire dans le Ciel.

2. Secondement, c'est la plus constante et la plus durable. Les autres lumières ne nous éclairent pas toujours dans l'oraison; elles nous sont souvent soustraites pour de très-grandes raisons : mais celle de la foi nous accompagne toujours, non-seulement dans la prière, mais encore en toutes nos bonnes œuvres. Nous la prenons au baptême, nous portons ce flambeau toute notre vie, et nous ne le quittons qu'à l'entrée du Paradis, comme la colonne des Israélites ne les quitta qu'à l'entrée de la terre promise. Si je médite, pour me servir de cet exemple, sur ce que dit notre Seigneur à sainte Marthe : *Je suis la résurrection et la vie* (4) : je ne

(1) Credo quòd Redemptor meus vivit. *Job.* 19. 25.

(2) Christus vivit, Christus regnat, Christus imperat, Christus ab omni malo nos defendat. *In hist. Ord. lib.* 7.

(3) Credo quòd Redemptor meus vivit. *Job.* 19. 25.

(4) Ego sum resurrectio et vita. *Joan.* 11. 26.

puis pas m'assurer que Dieu m'éclaire par le don d'intelligence pour entrer dans les secrets qui sont compris sous ces paroles ; je ne dois pas même le présumer , en étant aussi indigne que je suis : mais je puis et je dois m'assurer qu'il ne me refusera pas le secours de la foi pour entrer dans mes devoirs : je puis me représenter, que mon divin Sauveur me demande, comme il fit autrefois à cette sainte : *Croyez-vous cela* (1) ? Et que je lui réponde : *Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Fils de Dieu vivant, qui êtes venu dans le monde pour nous redonner la vie* (2).

3. En troisième lieu, c'est absolument la plus noble, et la plus excellente de toutes les connaissances que nous ayons en cette vie. Elle surpasse toute la science d'Adam dans le Paradis terrestre, toute la sagesse de Salomon, toutes les connaissances naturelles et surnaturelles des anges durant le temps de leur voyage ; toutes les lumières ordinaires et extraordinaires des saints qui sont sur la terre ; et enfin tous les dons du Saint-Esprit, qui éclairent notre entendement et ravissent notre volonté.

La raison est prise de l'excellence de son objet , de la manière avec laquelle elle agit , de son étendue , et de sa certitude. Son objet, c'est Dieu même, tel qu'il est en soi , tel qu'il ne peut être compris par aucune lumière créée , tel qu'il ne peut être connu que par la lumière de gloire. Sa manière d'agir est si pure et si simple qu'elle s'unit à son objet sans milieu : je veux dire sans images, sans symboles et sans figure. Son étendue, si vaste , qu'elle regarde Dieu selon toutes ses grandeurs connues et inconnues. Elle embrasse son infinité, son immensité , sa toute-puissance , son incompréhensibilité et toutes ses autres perfections dans toutes leurs dimensions. Les autres lumières pour élevées et parfaites.

(1) *Credis hoc ? Joan 11. 26.*

(2) *Utique Domine, ego credidi, quia tu es Christus filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti. Joan. 11. 27.*

tes qu'elles soient , n'approchent pas de Dieu en cette sorte : il s'en faut beaucoup qu'elles soient en une telle proportion et mesure au regard de Dieu. Sa certitude ne peut être plus grande , car elle est appuyée sur la vérité et l'infailibilité de Dieu même ; et si la science du disciple est la science du maître , on peut dire que la foi est la science de Dieu ; puisque c'est lui qui nous révèle ce que nous croyons de ses divins attributs. Quand Dieu nous donne la foi , dit saint François de Sales (1) , il entre en notre âme , et parle à notre esprit , non par manière de discours , mais par manière d'inspiration , proposant si agréablement à l'entendement ce qu'il faut croire , que la volonté en reçoit une grande complaisance , et porte l'esprit à consentir à la vérité sans aucun doute ni défiance. Et voici la merveille : car Dieu fait la proposition des mystères à notre entendement parmi des obscurités et des ténèbres , en sorte que nous ne voyons pas les vérités ; mais nous les entrevoyons , comme il arrive quelquefois que la terre étant couverte de brouillards nous ne pouvons voir le soleil , mais seulement un peu plus de clarté du côté où il est , de manière que nous le voyons en quelque façon sans le voir ; parce que d'un côté nous ne le voyons pas tant que nous puissions dire bonnement que nous le voyons , et de l'autre nous ne le voyons pas si peu , qu'on puisse dire que nous ne le voyons pas , ce qui s'appelle entrevoir. Cependant , cette obscure clarté de la foi étant entrée dans notre esprit , non par raisonnement , mais par la seule suavité de sa présence , assujettit l'entendement et le gagne avec tant d'autorité , que la certitude qu'elle lui donne surmonte toutes les autres certitudes du monde. Pourrais-je bien dire ceci : il me semble que la foi est la grande âme de l'esprit , et qu'elle peut dire aux sciences humaines , ce que dit l'Épouse dans les Cantiques : *Je suis noire , mais belle* (2).

(1) *Traité de l'amour divin*, llo. 1. chap. 14.

(2) *Nigra sum , sed formosa. Cant. 1. 4. pag. 146.*

O discours humains ! ô sciences acquises et infuses : *Je suis noire* ; car je suis dans l'obscurité des simples révélations qui sont sans évidence , et me font paraître noire. *Je suis pourtant belle* en moi-même , à cause de mon infinie certitude , et si les yeux des mortels me pouvaient voir , ils me trouveraient *toute belle* : et ne faut-il pas que je sois infiniment aimable , puisque les sombres ténèbres entre lesquelles je suis non pas vue , mais seulement entrevue , ne me peuvent empêcher d'être si agréable , que l'esprit fendant la presse de tous les raisonnemens et de toutes les autres connaissances , me fait faire place , et me reçoit comme la reine sur le trône le plus élevé qui soit dans son palais , d'où je donne la loi à toutes les sciences , et j'assujettis tous les discours et les sentimens humains à mon empire.

4. D'ici je tire un quatrième avantage de la foi sur toutes les autres lumières , qui est fort considérable dans l'exercice de l'oraison. C'est qu'elle rend plus d'honneur à Dieu , elle nous unit à lui de plus près , et nous donne plus de crédit auprès de lui. Je dis qu'elle lui rend plus d'honneur , parce qu'elle le regarde , elle l'embrasse , elle l'adore , elle le met dans le cœur tel qu'il est dans toute sa grandeur , et dans toute l'étendue de ses perfections , de sorte qu'elle ne lui ôte rien , elle ne l'abaisse point , elle ne lui fait point de tort ; elle le relève dans l'infinité de son être , dans la splendeur de sa gloire , et dans la grandeur de sa majesté suprême , sans diminution quelconque , ce que ne font pas les autres lumières ; parce qu'en cette vie nous ne connaissons pas Dieu tel qu'il est en soi , mais nous le croyons tel qu'il est. Ainsi , quand nous l'adorons tel que nous le connaissons , nous ne l'adorons pas tel qu'il est ; mais nous l'adorons tel qu'il est , quand nous l'adorons tel que nous le croyons.

Je dis qu'elle nous unit à lui de plus près ; parce que nous ne pouvons obtenir cette union parfaite qui est la fin de l'oraison , que par deux voies. L'une par la lu-

mière de la gloire qui nous fait voir Dieu clairement, unissant cet adorable objet à notre entendement sans milieu et sans espèces. L'autre par une lumière de grâce qui sert de disposition et de préparation à ce souverain bonheur. Or entre tous les moyens qui nous y préparent, celui qui a plus de proportion et de ressemblance avec la lumière de gloire, c'est la lumière de la foi, que saint Thomas appelle pour ce sujet un rayon, une étincelle, un écoulement, une participation de la lumière béatifique. Car toutes les consolations, tous les sentimens de dévotion, toutes les visions, révélations, paroles intérieures, et généralement tout ce que l'entendement peut concevoir, tout ce que la volonté peut goûter, tout ce que l'imagination se peut figurer, tout ce que l'appétit peut désirer, tout ce que les sens peuvent sentir, n'a point de proportion avec Dieu; Dieu n'est nullement ce que tout cela nous représente, il est infiniment au-dessus de tout cela. Il n'y a que la foi qui nous le propose comme il est, et qui a cette ressemblance avec la lumière de gloire, qu'elle croit Dieu tel qu'il est; celle-ci voit clairement Dieu comme il est. De là vient ce grand crédit qu'elle a auprès de Dieu, qui ne peut rien refuser à la prière qui est faite dans la lumière d'une foi héroïque. Ce qui doit consoler merveilleusement ceux qui n'ont pas de grandes élévations d'esprit dans l'oraison, vu que ceux mêmes qui les ont pour aller à Dieu hautement et sûrement, doivent s'élever au-dessus de toutes ces faveurs extraordinaires, et marcher par le sentier de la foi pour tendre à la lumière par les ténèbres, et s'éclairer en s'aveuglant. *Ayez*, dit notre Seigneur, *la foi de Dieu* (1), c'est-à-dire en termes de l'Écriture sainte, une foi *grande*, qui soit ferme sans aucun doute, *simple* sans curiosité, dénuée de toutes les assurances qu'elle peut tirer du ciel et de la terre, et revêtue de

(1) *Habete fidem Dei. Marc. 11. 22.*

sa seule certitude qu'elle prend en la révélation divine, non pour voir les mystères avec plus de clarté, mais pour les croire fermement dans une plus grande obscurité. Car qui ne croit, n'entendra pas les mystères et les secrets de Dieu, dit le Prophète Isaïe (1).

(1) *Nisi credideritis, non intelligetis. Isa.*

## ENTRETIEN VI.

Du bon usage de la lumière de la foi dans l'oraison.

DE toutes les lumières que Dieu nous communique en cette vie mortelle, celle de la foi étant la plus nécessaire et la plus excellente, il est important de savoir comment on en doit user dans l'entretien que nous avons avec Dieu; puisque, comme dit saint Jean Climaque (1), c'est l'aile de l'oraison, sans laquelle l'âme ne pourrait s'élever de la terre, ni monter au Ciel, si elle en était privée.

Premièrement donc, je dis qu'avant toutes choses il faut entrer dans l'oraison par un acte de foi de la présence de Dieu et de son infinie grandeur, devant qui nous ne sommes qu'un néant de corps et d'âme, un néant d'essence, de facultés et d'actions, un néant de tout bien, soit de nature, ou de grâce : *Ma substance est comme un néant devant vous* (2). Ce sentiment doit régner généralement en toutes nos actions, pour nous tenir dans les bornes de notre devoir, pour nous empêcher de dire ou de faire quelque chose mal à propos, et pour nous exciter aux bonnes œuvres, nous réveillant de fois à autres par cette pensée, qui était si familière aux saints prophètes : *Vive le Seigneur devant qui je suis* (3); mais surtout il le faut entretenir dans nos exercices spirituels, pour éviter la négligence l'irrévérence, l'égarement d'esprit, et beaucoup d'autres défauts qui se glissent si souvent dans nos dévo-

(1) S. Jean Climaque. *Gradu.* 27. et 28.

(2) *Substantia mea tanquam nihilum ante te. Psal.* 38. 6.

(3) *Vivit Dominus in cujus conspectu sto. 4. Reg.* 3. 14.

tions , manque de foi, et qui les rendent non-seulement inutiles , mais encore nuisibles ; au lieu que si elles étaient bien faites , elles nous seraient très-profitables. Or , pour les bien faire , il n'y a rien de plus efficace que l'amour qui nous porte , comme une vive flamme , vers Dieu ; et il n'y a rien de plus aisé que d'allumer cet amour , si nous suivons ce conseil de saint Laurent Justinien : « Lorsque vous priez , considérez sérieusement qui vous êtes , et à qui vous parlez , et ne séparerez point l'un de l'autre (1). » — « O que nous serions » heureux , comme dit le Père Caraffe dans son épître , » si nous pouvions , à la faveur des rayons du vrai » soleil de la grâce , comprendre la force de ces deux » mots : *Qui , et à qui ?* Que nous trouverions aisément » le moyen d'aimer et de prier tout ensemble (2) ! »

Secondement , comme les Mystères de la vie de Jésus-Christ et les vérités éternelles qu'il nous a enseignées sont le plus ordinaire sujet de nos oraisons , il faut employer la foi pour les faire entrer dans notre esprit , et les y établir solidement. Car c'est par la foi , comme dit saint Paul , que le Fils de Dieu habite dans nos cœurs , et nous devons souvent nous figurer qu'il nous fait la même demande qu'à sainte Marthe , lorsque lui ayant déclaré qu'il était la résurrection et la vie , il ajouta , pour éprouver sa foi , et la porter au point de sa perfection : *Croyez-vous cela (3) ?*

Par exemple , si vous méditez sur la mort , et sur le jugement particulier , représentez-vous que notre Seigneur vous dit : Croyez-vous qu'il y a un moment

(1) *Cùm oras , diligenter attendas , quis ? et cui ? nec alterum ab altero divides. S. Laurent.*

(2) *Felices planè nos , si ad veri solis non ancipites radios , harum modò vim syllabarum , possimus cernere. Quis ? et cui ? Quàm citò nobis expeditissima evadat amandi simul ratio , et orandi. Epist. Patris Vincent. Caraffæ Gen. soc. Jesu.*

(3) *Credis hoc ? Joan. 11. 26.*

décisif de votre éternité, auquel il faudra mourir par une nécessité inévitable, et que ce corps mortel sera mis en terre pour être mangé des vers et réduit en cendre, pendant que votre âme ira se présenter au tribunal de ma justice pour y être jugée selon ses œuvres ? *Le croyez-vous fermement ?* Si vous le croyez, pourquoi vous attacher aux choses du monde ? puisque dans peu de jours il faudra tout quitter, et qu'on ne peut quitter sans douleur ce que l'on possède avec plaisir.

Si vous méditez sur la fin de votre création, figurez-vous qu'il vous dit : *Croyez-vous* que je suis votre premier principe et votre dernière fin, que vous êtes tout à moi, que vous êtes tout pour moi, et que je suis tout pour vous ? Si vous le croyez, ne devriez-vous pas tourner toutes vos pensées tous vos désirs, toutes vos affections vers moi, comme le feu tend incessamment vers le ciel, qui est son centre ; puisque je suis en effet le centre de votre béatitude, hors duquel votre cœur ne sera jamais en repos.

De même, si vous méditez sur la Providence, pensez qu'il vous demande si vous croyez qu'il a soin de tout ce qui est dans l'univers, qu'il ordonne tout, qu'il veille à tout, et particulièrement à la conduite de ses fidèles serviteurs, et à tout ce qui regarde leur santé, leur vie, leur exercice, leur demeure, et leur emploi : *Credis hoc ?* Si vous le croyez, quel respect devez-vous avoir pour tous ses ordres, et pour toutes les dispositions qu'il fait de vous ! Quel abandon, quelle conformité, quelle amoureuse confiance en sa bonté, qui s'intéresse en toutes vos affaires, et qui y prend plus de part que vous-même !

O que ces actes bien formés et souvent pratiqués dans l'oraison, seraient puissans pour dégager votre cœur de ses affections déréglées, et le mettre en liberté ! « Croyez-moi, rien n'a plus de force pour mortifier le vieil homme et animer le nouveau, que

le souvenir fréquent des vérités de la foi (1). » — « Voulez-vous savoir à quoi vous devez employer tous les soins et les travaux de votre vie ? A guérir l'œil de votre âme , qui est la foi , dit saint Augustin (2). »

En troisième lieu , comme nous allons à l'oraison à dessein de préparer les armes spirituelles pour attaquer nos ennemis invisibles , et nous défendre de leurs insultes ; c'est là que nous devons apprendre à manier celles de la foi , parce qu'il n'y en a point de plus fortes pour vaincre les esprits de ténèbres , et repousser tous les efforts de l'enfer. « Vous surmontez un ennemi visible en frappant , vous surmontez un ennemi invisible en croyant. L'homme est un ennemi visible , le coup que vous lui portez , est aussi visible. Le diable est un ennemi invisible , la foi qui le surmonte , est aussi invisible (3). » *C'est la foi qui nous rend victorieux du monde* (4) ; c'est à dire , comme l'explique l'Évêque de Paris (5) , de ce qui est dans le monde ; à savoir , des plaisirs , des richesses et des honneurs , dont le prince des ténèbres se sert pour nous attaquer. La foi nous fait vaincre les plaisirs , parce qu'elle nous enseigne que notre corps est un esclave rebelle , un criminel condamné à la mort , qui ne mérite que des chaînes et des supplices (6). Elle nous fait mépriser les richesses ,

(1) *Credo mihi, nihil magis veterem hominem mortificat et vivificat novum, quam fidei crebra recordatio. Guillel. Parisiens. tract. 9. de pœnit. cap. 19.*

(2) *Totus labor noster in hac vitâ, ut sanetur oculus cordis, qui est fides. S. Aug. serm. 18. de verb. Domini. cap. 4. 5. 6. 7. 8.*

(3) *Quippè hostem visibilem vincis feriendo, invisibilem vincis credendo. Visibilis est hostia homo, visibile est ferire; invisibilis est hostia diabolus, invisibile est credere. S. Aug. serm. 8. de verbis Domini in Keang. secundum Matth.*

(4) *Huc est victoria que vincit mundum, fides nostra. 1. Joan. 5. 41.*

(5) *Guillelm. Parisiens. Serm. 2. dom. 1. post. Paschâ.*

(6) *Servo malevolo tortura et compedes. Eccl. 33. 26.*

parce qu'elle nous montre que c'est l'appât qui nous attire dans le piège du diable. « La proie que vous voulez ravir , cache le piège qu'on vous tend : en prenant le bien d'un autre, vous êtes pris vous-même par le diable (1). » Elle nous fait fuir les honneurs , nous montrant que « toute la gloire du monde n'est qu'une illusion , depuis qu'il s'est moqué de Jésus-Christ , en le couvrant de pourpre par dérision , et fléchissant les genoux devant lui (2). » Enfin, elle nous rend victorieux de tous les vices , noyant les uns dans l'eau de nos larmes , brûlant et étouffant les autres dans les flammes de l'enfer , chassant les autres par le jeûne , et les mettant en fuite par la pénitence. Les autres vertus nous font vaincre quelques vices particuliers : l'humilité dompte l'orgueil , la chasteté réprime l'incontinence , la douceur éteint le feu de la colère ; mais la foi résiste généralement à tous les traits de l'ennemi , selon la doctrine de saint Paul , qui nous apprend à nous servir du bouclier de la foi en toutes rencontres , afin d'éteindre tous les traits enflammés de l'esprit malin (3). Car, comme dit le Sage dans les Proverbes : *La parole de Dieu, qui est toute de feu , sert de bouclier à ceux qui mettent leur espérance en lui* (4). Elle couvre toutes les puissances de l'âme , comme le bouclier couvre tout le corps (5). Méditez soigneusement la parole de Dieu : la vérité qu'elle vous enseigne , vous environnera comme un bouclier ; vous ne crain-

(1) *Præda quam vis rapere , in muscipulâ est : tenes alienum et teneris à diabolo. Guill. Parisi. loco citato.*

(2) *Omnis purpura illusionis est , postquàm Domino in purpurâ illusum est. Guill. Paris. Serm. 2. Dom. 1. post Pasch.*

(3) *In omnibus sumentes scutum fidei , in quo possitis omnia tela nequissimi ignea exstinguere. Ephes. 6. 16.*

(4) *Omnis sermo Dei ignitus , clypeus est sperantibus in se. Prov. 30.*

(5) *Scuto circumdabit te veritas ejus ; non timebis à timore nocturno. Psal. 90. 5.*

dre point les frayeurs de la nuit, ni la flèche qui vole durant le jour, ni les secrètes menées de l'ennemi qui se glisse dans les ténèbres, ni les impressions du démon du midi. *Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera* (1). *Vous connaîtrez la vérité*, dans la lumière du Saint-Esprit; vous la considèrerez devant Dieu dans l'oraison, avec les yeux de la foi, vous l'établirez dans votre esprit, et quand elle en aura pris possession, *elle vous délivrera* de toutes les tentations que vos ennemis vous susciteront. Car c'est dans l'oraison qu'il faut apprendre à manier ces armes divines; si nous voulons nous en prévaloir au besoin, non-seulement dans le combat spirituel contre les vices, mais encore dans toute la conduite de notre vie.

Car il faut remarquer qu'entre les vérités évangéliques qui doivent régler notre vie, il y en a qui sont difficiles dans la spéculation, et les autres dans la pratique : par conséquent comme il faut avoir une grande force d'esprit, pour se soumettre à celles-là, aussi il faut avoir un grand courage pour pratiquer celles-ci. Or c'est dans l'oraison que nous devons puiser les lumières et les grâces nécessaires pour nous soumettre aux unes, et nous affectionner aux autres : C'est dans cet exercice si noble et si divin, que nous devons nous les rendre familières, afin qu'elles répandent leur clarté et leur force secrète dans toutes les actions de notre vie. C'était l'excellente pratique de sainte Paule, qui, comme assure saint Jérôme, avait recueilli plusieurs maximes de l'Écriture pour s'en servir en toutes occasions (2). — Dans ses maladies, par exemple, qui étaient fréquentes, elle se consolait avec ces paroles de saint Paul : *Je suis fort, quand je suis faible : comme nous participons abondamment*

(1) *Cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos.*

(2) *Scripturas sanctas tenebat memoriter. Et cum amaret historiam, et hoc veritatis diceret fundamentum, magis tamen sequebatur intelligentiam spiritualem; et hoc culmine, ædifica-*

aux souffrances de Jésus-Christ, aussi notre consolation est abondante par Jésus-Christ (1). — Dans ses tristesses, elle disait : *Mon âme, pourquoi vous attristez-vous, et pourquoi me troublez-vous ? espérez en Dieu, parce que je le louerai encore : Il est mon salut, il est mon Dieu* (2). — Dans les dangers elle se fortifiait par ces paroles : *Celui qui veut sauver son âme, la perdra ; et celui qui la perdra pour l'amour de moi, la trouvera* (3). Dans la perte des biens : *Dieu me les a*

tionem animæ protegebat. Denique compuli me, ut vetus et novum instrumentum, cum filiâ me disserente, perlegeret. Quod propter verecundiam negans, propter assiduitatem tamen et crebras postulationes ejus præstiti, ut docerem quod didiceram ; non à me ipso, id est, à præsumptione, pessimo præceptore, sed ab illustribus Ecclesiæ viris. Sicubi hæsitabam, et nescire me ingenuè confitebar, nequaquàm mihi voluit acquiescere, sed jugi interrogatione cogebar ut è multis variisque sententiis, quæ mihi videretur probabilior, indicarem. Loquar et aliud, quod forsitan æmulis videatur incredibile. Hebræam linguam, quam ego ab adolescentiâ multo labore ac sudore ex parte didici, et infatigabili meditatione non desero, ne ipse ab eâ deserar, discere voluit, et consecuta est, ità ut psalmos hebraicè caneret, et sermonem absquè ullâ latinæ linguæ proprietate personaret. Quod quidem usque hodiè in sanctâ filiâ ejus Eustochio cernimus, quæ ità semper adhæsit matri, et ejus obedivit imperiis, ut nunquàm absque eâ cubaret, nunquàm procederet, nunquàm cibum caperet, ne unum quidem nummum haberet potestatis suæ, sed et paternam et maternam substantiolam, à matre distribui pauperibus lætaretur, et pietatem in parentem, hæreditatem maximam et divitias crederet. *Epist. S. Hieron. ad Eustochium Epitaphium Paulæ matris. edit. Erasmi tom. 1. fol. 60.*

(1) Virtus in infirmitate perficitur ; quoniam sicut abundant passionibus Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra. *2. Cor. 12. 9. — 2. Cor. 1. 5.*

(2) Quare tristis es anima mea, et quare conturbas me ? Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi : salutare vultus mei, et Deus meus. *Psal. 41. 6. 7.*

(3) Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam : qui autem perdiderit animam suam propter me et evan-

*donnés, Dieu me les a ôtés (1). — Dans les confusions : Le monde vous hait, parce que vous n'êtes pas du monde (2). Nous passons pour des fous pour l'amour de Jésus-Christ (3).*

C'est ainsi que cette grande Sainte réglait toutes ses actions et tous les mouvemens de son âme sur les principes de la foi, ce qu'elle n'eût pu faire, si elle ne les eût médités et gravés bien avant dans son cœur par le moyen de l'oraison. C'est l'éloge que donne au cardinal Bellarmin celui qui a écrit sa vie, assurant qu'il se gouvernait en toutes choses par les maximes éternelles. C'est le fruit que nous devons tirer de l'oraison, tâchant de nous affermir dans la créance et l'estime des vérités morales que Jésus-Christ nous a enseignées, et désavouant toutes les fausses opinions que la faiblesse de nos sens et la corruption de notre esprit peuvent opposer au contraire, sans écouter les aversions qu'ils y sentent, afin d'agir aux occasions dans cette lumière d'une foi héroïque, et mettre en œuvre les maximes de l'Évangile, après les avoir bien conçues et goûtées.

(1) Dominus dedit, Dominus abstulit. *Job.* 1. 21.

(2) Quia verò de mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo, propterea odit vos mundus. *Joan.* 15. 19.

(3) Nos stulti propter Christum. *1. Cor.* 4. 5.



## ENTRETIEN VII.

Comme Dieu éclaire l'âme par les dons du Saint-Esprit.

Pour expliquer plus clairement ce que Dieu opère dans l'oraison par les dons du Saint-Esprit, je dis en premier lieu, que tout ce qui reçoit le mouvement, doit être proportionné à celui qui le donne. De là vient que plus le principe du mouvement est noble et relevé, le sujet qui le reçoit doit avoir des dispositions plus excellentes, afin que la proportion soit plus parfaite et mieux gardée. Or nous pouvons distinguer dans un même homme trois principes des actions louables et saintes, dont le premier est l'esprit humain doué de la raison naturelle; le second, l'esprit humain revêtu de la grâce; le troisième, l'esprit humain mu par l'impulsion du Saint-Esprit. Le premier principe est le plus bas, et par suite les puissances de l'âme, pour en recevoir le mouvement, n'ont besoin que des vertus morales, naturelles et acquises. Le second, qui est plus noble, est d'un ordre supérieur à la nature; c'est pourquoi les facultés de l'âme, pour en recevoir l'impression, ont besoin des vertus surnaturelles et infuses. Le troisième est un principe suprême; à savoir, le Saint-Esprit, qui prend l'esprit de l'homme, et l'élève au-dessus de sa manière ordinaire d'agir, par un mouvement extraordinaire, et par une opération toute divine.

D'où vient que pour rendre l'âme capable de la recevoir, il est convenable qu'il la dispose par des qualités qui perfectionnent les vertus infuses; et c'est ce que nous appelons les dons du Saint-Esprit. Car encore qu'ils puissent agir sans ses dispositions, par un secours actuel plus excellent, qu'on met au nombre des grâces gratuites et passagères, comme nous avons déjà dit,

il ne le fait que rarement, et il n'agit guère lui seul sans employer ces nobles qualités qu'il met dans les puissances supérieures de l'homme, pour les rendre plus susceptibles de son impression.

Je dis en second lieu, que quelques Théologiens n'admettent point de distinction réelle entre les dons du Saint-Esprit, et les vertus surnaturelles et infuses. Les autres les tiennent effectivement distinctes, et leur opinion est la mieux fondée; parce que le Fils de Dieu n'a point eu la foi, qui est une des sept vertus surnaturelles et infuses, et néanmoins il a eu tous les sept dons du Saint-Esprit, par conséquent ce n'est pas la même chose: et puis les vertus infuses nous sont données pour produire les actions ordinaires dans l'état de la grâce, qui n'excèdent pas la manière d'agir qui est propre à l'homme. Mais les dons du Saint-Esprit nous sont communiqués pour des actions extraordinaires et relevées au-dessus des opérations communes de l'entendement et de la volonté (1). De là vient qu'en agissant par les vertus infuses, nous sommes dans un état plus actif que passif; parce que le Saint-Esprit s'accommode alors à notre manière d'agir: mais quand nous agissons par les dons du Saint-Esprit, nous sommes dans un état plutôt passif qu'actif; parce que c'est l'Esprit de Dieu qui s'empare de nos puissances, qui les élève, et qui les fait agir à sa manière. *Tous ceux qui sont poussés et conduits par l'Esprit de Dieu*, dit saint Paul, *sont enfans de Dieu* (2). Sur quoi saint Augustin dit excellemment: « Quelqu'un m'objectera: Nous sommes donc poussés, et nous n'agissons pas. Je réponds à cela: Tant s'en faut, nous agissons, et nous som-

(1) Negant distingui Scotus, 3. dist. 34. q. uni; Gabriel, ibidem; Antissiodorensis Almainus; Okam. in 4. q. 3. et alii. Affirmant D. Thom. 22. q. 68. a. 1.; S. Bonavent. in 3. dist. 34.; D. Antoni. par. 4. tit. 10. c. 1. et 11.; Gregorius à Valentia disp. 5. q. 7. Punct. 1.; Azor. tom. 1. l. 3. c. 30. q. 1. et alii.

(2) Quicumque spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. *Rom.* 8. 14.

» mes poussés tout ensemble ; et c'est alors que nous  
 » agissons bien , quand nous sommes poussés par le  
 » bon esprit. Car l'Esprit de Dieu qui vous pousse ,  
 » aide ceux qui agissent. Ce mot d'aider vous montre  
 » que vous agissez. Personne n'est aidé s'il n'agit point.  
 » Car tous ceux qui agissent , sont poussés par l'Es-  
 » prit de Dieu , non selon la lettre , mais par l'esprit :  
 » non par la loi qui commande , qui menace , et qui  
 » promet ; mais par l'esprit qui exhorte , qui éclaire , et  
 » qui prête son secours (1). » — Et dans un autre lieu :  
 « S'ils sont enfans de Dieu , qu'ils sachent qu'ils sont  
 » poussés , afin qu'ils agissent ce qu'il faut agir , qu'ils  
 » rendent grâces à celui qui les pousse : car ils sont  
 » poussés , afin qu'ils agissent , et non pas afin qu'ils  
 » soient dans l'inaction (2). »

Je dis en troisième lieu , que des sept dons du Saint-  
 Esprit il y en a trois qui résident dans la volonté ; à  
 savoir , la crainte , la piété et la force : les autres ont  
 leur siège dans l'entendement , dont ils corrigent les  
 défauts en lui donnant chacun quelque perfection op-  
 posée à ses faiblesses. Car l'esprit de l'homme est sujet  
 à cinq défauts considérables , qui sont l'aveuglement ,  
 la folie , le peu de pénétration , la témérité et l'igno-  
 rance. La foi guérit son aveuglement , et sans elle il  
 ne verrait goutte dans nos mystères. Le don de sagesse  
 remédie à sa folie , et le rend capable de juger saine-  
 ment des choses divines. Le don d'intelligence lui  
 donne de la clarté et de la pénétration , sans laquelle il  
 ne pourrait entrer dans les vérités de la foi , ni percer  
 les voiles qui nous les couvrent. Le don de conseil lui  
 donne des lumières pour sa conduite qui l'empêchent  
 de s'engager mal à propos en de mauvais pas. Enfin ,  
 le don de science l'instruit et le rend capable de porter

(1) *S. Aug. serm. 43. de verbis Domini ; et serm. 13. de verbis Apostoli.*

(2) *Aguntur enim ut agant , non ut ipsi nihil agant. S. Aug. l. de gratiâ Christi. 6. 25.*

un sain jugement de tout ce qui regarde les mœurs et le bon usage des choses créées; non par les causes supérieures, comme la sagesse, mais par les causes inférieures, dans lesquelles il les lui montre.

Or, comme l'entendement a ses défauts qui l'empêchent de s'élever aux choses divines par le moyen de l'oraison, aussi la volonté a les siens; à savoir, la faiblesse, la dureté, et l'amour de sa propre excellence. C'est pourquoi elle a besoin du don de force pour se porter aux actions les plus difficiles, sans craindre ni les travaux, ni les dangers, ni la mort même; du don de piété, pour prendre des sentimens de tendresse filiale vers Dieu, et de bonté vers le prochain; du don de crainte pour s'abîmer dans le respect devant la Majesté divine, et anéantir en soi l'orgueil avec tout ce qui peut déplaire à Dieu.

Je dis en dernier lieu, que tous ces dons concourent à l'oraison, tantôt séparément, tantôt conjointement les uns avec les autres : car ils ont une intime liaison entre eux, et une parfaite correspondance. Le don de science prête sa lumière à la piété, le don de conseil à la force. La crainte est le commencement de la sagesse, et la sagesse est la consommation de la crainte. L'intelligence regarde Dieu comme la première vérité : la sagesse le goûte comme la souveraine bonté; la crainte tremble devant son infinie Majesté : la piété se porte avec une joie incroyable à tout ce qui est de son honneur et de son service; la force y va avec un courage invincible; toutes ensemble se réunissent dans la charité comme dans leur centre, duquel elles ne se séparent jamais.

D'où je conclus que le don d'oraison, et les faveurs divines qui l'accompagnent, sont des gages très-précieux de l'amitié de Dieu, qui obligent celui qui les reçoit à de grandes reconnaissances, et à des soins tout particuliers de sa perfection, qu'il doit poursuivre avec d'autant plus de ferveur, qu'il est plus proche de la béatitude, dont il a déjà un avant-goût. Mais après tout,

il ne doit rien présumer; parce qu'à quelque degré d'oraison qu'il pense être élevé, il n'est point assuré que son oraison soit un don de Dieu, plutôt qu'une illusion, ou s'il en est assuré, il ne peut pas juger si elle procède des dons du Saint-Esprit, qui sont inséparables de la grâce sanctifiante, ou d'une grâce gratuite qui peut être dans une âme privée d'amour, et engagée dans le péché.

## ENTRETIEN VIII.

Comme Dieu éclaire l'âme par le don de sagesse.

LE premier et le plus excellent de tous les dons que le Saint-Esprit verse dans l'âme avec la grâce sanctifiante, est le don de sagesse, duquel dépendent presque toutes les opérations de la Théologie mystique, et de cette vie céleste qui élève l'homme d'oraison au dessus de toutes les créatures mortelles. Car, premièrement, il lui donne une connaissance des choses divines plus pure, plus simple et plus élevée. Secondement, il lui en fait concevoir une plus haute estime. En troisième lieu, il les lui fait goûter avec plus de douceur et de délices. En dernier lieu, il le porte à la sainteté par des attrait plus puissans, et l'unit plus étroitement avec Dieu. Les deux premiers effets perfectionnent la foi, et lui donnent toute la clarté dont l'entendement humain est capable en cette vie. Les deux autres perfectionnent la charité, et portent la volonté au plus haut degré des communications divines. C'est pourquoi saint Bernard compare le Saint-Esprit, qui est l'auteur de ce don, à l'abeille qui porte la cire et le miel; parce, dit-il, qu'il a non-seulement de la lumière pour éclairer l'esprit, mais encore de la douceur pour attendrir le cœur, et l'attirer au pur amour (1).

Le premier effet que produit le don de sagesse dans l'exercice de l'oraison, est qu'il éclaire l'entendement

(1) *Utrumque simul affert, et agnitionis lumen, et devotionis pinguedinem. Est quippè Spiritus sapientiæ, et instar apìs ceram portantis et mel, habet omninò et undè accendat lumen scientiæ, et undè infundat saporem gratiæ. S. Bern. Serm. 8. in Cant.*

d'une lumière plus pure et plus élevée ; parce qu'ayant pour son objet toutes les choses divines dans tous les rapports et liaisons qu'elles ont avec Dieu , ils les fait connaître par leurs premiers principes, et par leurs causes les plus hautes. Et de plus, la connaissance qu'il en donne, est une notice expérimentale qui porte avec soi un goût, un sentiment très-délicat et très-exquis.

C'est pourquoi Denis le Chartreux dit que c'est une clarté surnaturelle, qui défie l'entendement, et un des plus beaux rayons de la Divinité ; et saint Bonaventure assure que c'est un don éclatant comme la lumière du soleil, et savoureux comme le miel, à cause des douceurs inexplicables qu'il fait goûter à l'âme (1).

Notre frère Alphonse Rodriguez, qui avait souvent senti cet effet, dit que dans cet état il croyait être élevé au-dessus de toutes les créatures, et demeurer avec Dieu dans une grande solitude, dans un certain pays fort éloigné, où il ne voyait que Dieu et ses propres misères, non dans le jour sombre et obscur du raisonnement humain, mais à la faveur d'une lumière à peu près semblable à celle des bienheureux, que Dieu lui communiquait. D'où vient que brûlant d'amour il éclatait en soupirs, et lançait des traits amoureux pour percer le cœur de notre Seigneur, lui disant : Mon tout aimable Sauveur, mon souverain bien ; vous êtes tout mien, et je suis tout vôtre. Il ajoute, qu'il y a parmi ces lumières une certaine union très-grande et très-intime entre Dieu et l'âme fidèle, et qu'étant spirituelle et toute pure, il n'y a que celui qui l'expérimente, qui en connaisse la douceur (2).

De là procède le second effet de la sagesse, qui consiste en ce que l'âme qui est favorisée de ce don, juge plus sainement des choses célestes ; parce qu'elle en a

(1) Est hoc donum splendidissimum instar lucis, et sapidissimum instar mellis, non solum sicut mel, sed plus quam mel. S. Bonav. in *diacta salutis*, tit. 6. de *Donis*. c. 4.

(2) Vie du P. Alphonse Rodriguez, liv. 2. chap. 1.

l'expérience et le goût, qui les lui font mieux connaître, priser et distinguer des choses viles et basses, comme nous jugeons mieux des viandes par le goût que par le raisonnement, et un malade juge autrement de la douleur qu'il souffre, que le médecin qui le traite, parce qu'il en a le sentiment. Ainsi, un homme chaste a une tout autre idée de la chasteté, qu'un philosophe vicieux, quoique savant; parce que celui-ci n'en juge que par spéculation et par étude, au lieu que celui-là en juge par la conformité de son affection avec cette vertu, et par le goût qu'il en a. Et c'est ce que fait la sagesse d'une manière très-excellente. « Elle étouffe, » dit saint Bernard, les sentimens de la chair, elle affaiblit le plaisir des sens, elle purifie l'entendement, » elle décharge le palais du cœur, et lui rend le vrai » goût des choses (1). » Elle fait que l'homme d'oraison, éclairé des illustrations divines, aime toutes choses d'un amour bien réglé, qu'il méprise le monde, qu'il sait faire discernement entre la fin et les moyens, entre les biens dont on peut jouir, et ceux dont il faut seulement user, qu'il ne prend les choses passagères qu'en passant; mais pour les éternelles, il s'y porte de tout son cœur, il s'y attache avec une application entière, continuelle, sans lassitude ni fatigue, disant avec saint Ignace : « O que la terre me semble vile quand je contemple le ciel ! » — « Donnez-moi un homme de cette » sorte, dit saint Bernard, et je ne craindrai point de lui » donner le nom de sage; parce qu'il a le goût des » choses qu'il doit avoir (2), » et qu'il peut dire sans erreur et sans vanité, que Dieu lui a donné une charité bien réglée, qui estime chaque chose selon son mérite.

(1) *Sapientia sensum carnis in . . . purificat intellectum, cordis palatum sanat et reparat. S. Bern. Serm. 85. in Cant.*

(2) *Talem da mihi hominem, et ego audacter illum sapientem pronuntio, cui reverà quæque res sapiunt prout sunt. S. Bern. Serm. 50. in Cant.*

Ce juste discernement est toujours accompagné, comme vous voyez, d'un goût délicieux que le Saint-Esprit communique à l'âme par le don de sagesse, qui prend son nom de cette faveur spirituelle; parce que c'est son propre caractère, et sa plus remarquable propriété qui la relève par-dessus tous les autres dons, et qui fait que les saints la regardent comme un trésor inestimable. D'où vient que l'ayant trouvée dans la méditation, toutes leurs recherches cessent; parce que c'en est le fruit auquel on doit s'arrêter tandis qu'il dure, comme remarque notre saint Fondateur, sans se mettre en peine de passer à de nouveaux discours. En effet, c'est *par elle*, comme dit le Sage, *que tous les amis de Dieu sont guéris de leurs maux* (1), c'est-à-dire des sécheresses qu'il ressentent quelquefois dans leurs exercices spirituels, avec une si grande stérilité et désolation, que les objets les plus touchans, les livres les plus dévots, les considérations les plus fortes, ne servent qu'à [augmenter leur peine au lieu de la soulager. Il n'y a que la sagesse qui les puisse guérir; et c'est elle seule qui nous rend le goût des biens du ciel perdu par le péché d'Adam, et qui détruit le goût dépravé du vice causé par le poison que le serpent a répandu dans nos cœurs, et par la tyrannie que la chair et les sens exercent sur nous (2). Avec une goutte de ce miel, avec une étincelle de ce feu divin, avec un rayon de ce soleil, la moindre considération, le

(1) *Nam per sapientiam sanati sunt quicumque placuerunt tibi, Domine, à principio. Sap. 9. 19.*

(2) *Nec duxerim reprehendendum, si quis sapientiam saporem boni definiat: hunc saporem perdidimus ab ipso penè exortu generis nostri.— Et nunc assidue sapientia vincit mali jam in mentibus ad quas intraverit, saporem, quem illa invexit, sapore]exterminans] meliori. Intrans sapientia, dum sensum carnis infatuat, purificat intellectum, cordis palatum sanat et reparat, sanato palato sapit jam bonum, sapit ipsa sapientia, quâ in bonis nullum melius. S. Bern. Serm. 85. in Cant. et infrâ.*

moindre mot qu'on aura ouï et médité cent fois sans autre effet, et enfin les choses les plus petites et les plus communes frappent, pénètrent, percent jusqu'au vif, et entrent dans le fond de l'âme. C'est elle qui faisait dire au Prophète-Roi que *les commandemens de Dieu sont plus doux que le miel, et que toutes les délices des sens* (1). C'est elle qui tirait les larmes des yeux de saint Augustin, lorsqu'il entendait la douce harmonie des cantiques de l'Église. « Ces voix, dit-il dans ses Confessions, coulant agréablement dans mes oreilles, distillaient vos vérités dans mon cœur, et je sentais ma volonté s'embraser, et mes yeux fondre en larmes qui comblaient mon âme de joie (2). »

Mais ce qui est le plus à priser dans ce goût délicieux des choses divines, c'est qu'il porte l'âme à la sainteté et à l'union divine par un attrait merveilleux, qui est le dernier et le plus considérable effet de la sagesse. On sait combien la charité est ordinairement faible, et les grands empêchemens qu'elle souffre dans l'exercice des actes intérieurs et extérieurs qu'elle ordonne, ou qu'elle produit elle-même. Or le souverain remède de ces faiblesses est dans le goût de la sagesse qui porte avec soi la lumière et la chaleur, la connaissance, l'amour et la joie. C'est avec son secours qu'on s'affectionne tellement à tout ce qui regarde le service de Dieu, qu'on ne trouve point de contentement pareil dans le monde. Toutes les grandeurs de la terre, tous les plus grands plaisirs des sens, et tous les plus doux

(1) *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa. Desiderabilia super aurum et lapidem pretiosum multum : et dulciora super mel et favum. Psal. 18. 10. 11.*

(2) *Nec satiabar illis diebus dulcedine mirabili, considerare altitudinem consilii tui super salutem generis humani. Quantum flevi in hymnis et canticis tuis, suave sonantis Ecclesiæ tue vocibus commotus acriter ! Voces illæ influebant auribus meis, et eliquabatur veritas tua in cor meum : et exarsuabat iudè affectus pietatis, et currebant lacrymæ, et benè mihi erat cum eis. S. August. Confess. lib. 9. cap. 6. n. 2.*

attraits de la nature ne font plus d'impression , et ne causent plus que du dégoût. Ce qui était auparavant amer au goût de l'âme, lui devient agréable. La pauvreté lui semble plus désirable que les richesses aux plus avaricieux ; elle trouve les austérités plus douces que tous les plaisirs d'une vie molle et délicate ne le font aux plus sensuels , et les mépris lui plaisent davantage , que l'honneur aux plus ambitieux (1). Elle n'appréhende plus les travaux , pour grands qu'ils soient , et en quelque grand nombre qu'ils se présentent ; mais ce qui est de soi difficile , lui devient facile par la force de l'amour , dont l'excessive ardeur la fait soupirer et pousser des paroles de feu. Amour souverain ! amour précieux ! amour sublime ! amour bienheureux ! amour divin ! Parmi ces flammes elle enferme Dieu dans son cœur , elle parle à lui nuit et jour avec une douceur admirable , elle jouit de son aimable entretien , et dans cette jouissance elle prend un plaisir extrême à chanter incessamment ses louanges : enfin , s'oubliant d'elle-même et de toutes les créatures , elle ne s'occupe qu'à aimer son Dieu, qu'à penser à lui, qu'à vivre pour lui, qu'à se remplir de lui, afin de pouvoir dire en vérité : Je dors , et mon cœur veille. C'est le portrait qu'en fait notre frère Alphonse Rodriguez , qui en parlait par expérience , au lieu que j'ai déjà allégué : à quoi se rapporte ce que dit le cardinal de Vitry dans la Vie de la B. Marie d'Ogniez (2). Ce don de sagesse, dit-il , plus doux que le miel , attendrissait extrêmement son cœur , et le pénétrait intimement. Il lui mettait dans la bouche des paroles pleines de douceur ; et il répandait sur toute sa conduite une onction de suavité spirituelle qui la rendait douce dans son intérieur , affable dans ses entretiens , agréable en toutes

(1) Vie du B. Alphonse Rodriguez, *liv. 2. cap. 1.*

(2) Vita B. Mariæ Ogniez , *liv. 2. cap. 8. apud Surium. 23. junii.*

ses actions, et toute transportée de charité, avec un si grand mépris des biens, des honneurs et des plaisirs de la terre, que son cœur bondissait à la moindre idée qui se présentait à sa pensée, ne trouvant plus que du fiel dans le monde, après avoir goûté la manne des consolations divines dans un paradis de délices. Voilà en peu de mots tout ce qui peut se dire pour nous donner l'intelligence de ces paroles de saint Jacques dans son Épître canonique : *La sagesse qui vient d'en haut est premièrement chaste, puis amie de la paix, modeste, persuasive, consentant au bien, pleine de miséricorde et de bons fruits, ne jugeant pas, sans dissimulation* (1).

La sagesse qui vient d'en-haut est premièrement chaste, puis amie de la paix, modeste, docile, susceptible du bien, pleine de miséricorde, et des fruits des bonnes œuvres; elle ne juge point, elle n'est point double et dissimulée. *Elle est chaste*; parce que celui qui a goûté les délices de l'esprit, quitte bientôt celles des sens. *Elle est pacifique*; parce qu'elle met l'ordre partout où elle est (2). *Elle est modeste*; parce qu'étant mère de l'ordre, elle l'est aussi de la discrétion et de la modestie. *Elle est docile et susceptible du bien*; parce qu'elle rend l'âme soumise aux mouvemens du Saint-Esprit. *Elle est pleine de miséricorde et des fruits des bonnes œuvres*; parce qu'elle nous imprime la ressemblance de Dieu. Et de là vient qu'elle est plus simple; parce que, plus un homme est semblable à Dieu, moins il y a de choses qui le divertissent de l'unité.

(1) Quæ autem desursum est sapientia, primum quidem pudica est, deinde pacifica, modesta, suadibilis, bonis consentiens, plena misericordiæ et fructibus bonis, non judicans, sine simulatione. *Jacob. 3. 17.*

(2) Sapientis est ordinare. *Vide Dionys. Richel. trac. De donis Spiritûs Sancti.*

## ENTRETIEN IX.

Comme Dieu éclaire l'âme dans l'oraison par le don d'intelligence.

IL y a une grande liaison entre le don d'intelligence et le don de sagesse, qui fait que rarement ils se séparent dans l'oraison; parce qu'encore que quelquefois, comme remarque saint Bonaventure, l'âme puisse goûter les mystères sans les pénétrer; néanmoins d'ordinaire la lumière précède le goût, et le don d'intelligence n'agit guère qu'avec le don de sagesse. La raison l'est qu'il procède de l'amour divin comme de sa source, et qu'il y tend comme à sa fin: or il n'y a point d'amour sans joie, sans douceur et sans goût. Cela n'empêche pas néanmoins que ces deux qualités infuses ne soient différentes et dans leur objet, et dans leur manière d'agir. Le don d'intelligence agit d'une manière qui a du rapport au sens de la vue, et la sagesse agit en quelque façon comme le goût. Le don d'intelligence a pour objet toutes les vérités créées et incréées, sans aucune modification. Le don de sagesse les regarde en tant qu'elles sont affectives, douces et savoureuses. Le don d'intelligence perfectionne la foi, en donnant de la clarté à son objet, et le don de sagesse en lui donnant de la douceur. De là vient que le don d'intelligence est d'une grande étendue; parce qu'il comprend toutes les vérités utiles au salut, et tire les voiles qui nous les cachent.

Car au lieu que les sens ne nous montrent que la surface des choses, l'entendement porte sa vue jusqu'au centre et jusqu'au fond de leur être: mais comme plusieurs objets lui sont cachés, et que sa lumière naturelle est fort faible et fort bornée, il a besoin du

don d'intelligence pour découvrir avec plus de clarté toutes les vérités de la foi. C'est la clé avec laquelle il entre dans tous nos mystères, et dans tout ce qui se peut connaître de Dieu en cette vie, soit par les créatures, soit par lui-même. Rien de tout cela n'est inconnu au don d'intelligence : « Il découvre, dit saint » Thomas (1), les essences cachées sous les accidens, » le sens des écritures caché sous les figures, les » choses invisibles cachées sous les signes visibles, » les effets enfermés dans leurs causes, et les causes » cachées sous leurs effets. » Tout ce que nous ignorons est couvert sous l'un de ces voiles que nous ne levons parfaitement qu'à la faveur de la lumière que le Saint-Esprit répand dans notre entendement par l'entremise de ce don qui dispose l'homme d'oraison à recevoir les irradiations divines sur les objets qu'il ne peut connaître par ses propres forces.

Et premièrement il lui développe le secret de nos mystères, il lui en donne des images, des vues, des expressions nettes, claires et lumineuses. Il lui fait voir le bel ordre, le rapport et la symétrie de toutes les parties de notre religion, le concert de l'ancien et du nouveau Testament, où il n'y a rien qui se démente, rien qui se choque, rien qui ne soit auguste et vénérable. Il lui met toutes ces choses dans un si grand jour, que rien n'est capable d'ébranler sa foi, et il lui en imprime une si haute estime, que rien ne lui semble approcher de leur certitude et de leur excellence. Ainsi saint Augustin, qui ne pouvait, avant sa conversion, entrer dans le mystère de l'Incarnation, ayant depuis été rempli de cette céleste clarté, proteste qu'il « ne cessait d'admirer les conduites merveilleuses de » Dieu sur le salut du genre humain. (1) » Ainsi notre

(1) *S. Thom. 22. 4. 7. a. 1.*

(2) *Nec satiabar illis diebus dulcedine mirabili considerare altitudinem consilii tui super salutem generis humani. S. August. confes. lib. 9. cap. 6. n. 2.*

B. Père saint Ignace , dès la première année de sa conversion , fut élevé à une si haute connaissance de nos mystères , et particulièrement de la très-sainte Trinité , et de la présence réelle de Jésus-Christ dans le saint Sacrement, qu'encore qu'il n'y eût eu aucun monument ni témoignage de la vérité de la religion chrétienne, il disait qu'il en était si convaincu par les lumières qu'il avait reçues de Dieu, que sans aucune difficulté il eût donné son sang et sa vie pour la défense de la foi (1).

Secondement, il lui découvre le sens de l'Écriture soit anagogique , ou allégorique, ou littéral, ou moral. Il lui fournit une abondance de saintes pensées, de nobles connaissances , de méditations profondes , et de contemplations sublimes ; et enfin , il lui fait voir des beautés qui le ravissent , et lui donnent sujet de dire avec le Prophète-Roi : *Vos paroles , Seigneur , sont admirables ; les beautés qu'elles cachent me ravissent , et me laissent un désir ardent de les connaître toujours davantage : mais c'est vous , mon Dieu , qui les déclarez aux humbles par le don d'intelligence que vous leur communiquez* (2). C'est avec ce don que le Sauveur du monde ressuscité ouvrit l'esprit à ses Apôtres , comme dit saint Luc , *afin qu'ils entendissent les Écritures* (3), eux qui auparavant ne pouvaient comprendre ce qu'il leur disait lui-même du mystère de la croix , quoiqu'il leur déclarât nettement qu'il serait livré aux Gentils , moqué , fouetté , et mis à mort. *Ils ne comprenaient rien de tout cela. Cette parole leur était cachée , ils n'entendaient point ce qu'il leur disait* (4).

(1) *Vita S. Ignatii.*

(2) *Mirabilia testimonia tua , ideò scrutata est ea anima mea : declaratio sermonum tuorum illuminat , et intellectum dat parvulis. Psalm. 118. 129.*

(3) *Aperuit illis sensum , ut intelligerent scripturas. Luc. 24. 45.*

(4) *Et ipsi nihil horum intelligebant , et erat verbum istud absconditum ab eis , et non intelligebant quæ dicebantur. Luc. 18. 31.*

Une autre fois leur parlant de la pauvreté de cœur sous une espèce de parabole , et saint Pierre lui demandant qu'il la leur expliquât , il lui fit ce reproche : *Avez-vous donc encore vous-même si peu d'intelligence (1)?* Ce n'est pas que ce don du Saint-Esprit leur manquât , puisqu'il accompagne toujours la charité ; mais ils n'en avaient pas encore l'usage si parfait , la divine Providence leur réservant à un autre temps cette abondance de lumières qu'elle leur avait promise par ces paroles du Prophète : *Alors vous verrez ; vous serez dans une abondance ; votre cœur s'étonnera et se répandra hors de lui-même (2).* Paroles saintes qui marquent quatre effets considérables que le Saint-Esprit produit dans l'âme qu'il favorise de ce don. Il l'éclaire d'une lumière extraordinaire , qui fortifie la faiblesse de sa vue : *Alors vous verrez.* Il enrichit sa pauvreté par une affluence merveilleuse de bons sentimens , tels que le B. Frère Gilles , compagnon de saint François , les recevait d'en-haut , lorsqu'il récitait les psaumes , dont un seul verset était pour lui une vive source de lumière qui lui fournissait cent vues et cent interprétations différentes : *Vous serez dans une abondance.* Il la tire de sa bassesse , et la met dans un degré d'élévation qui lui découvre tant de merveilles , qu'elle en est toute ravie : *Votre cœur s'étonnera.* Il élargit son cœur , et lui donne une si vaste étendue , que le monde ne lui paraît plus qu'un atome au milieu d'un vide infini : *Et votre cœur se dilatera.*

En troisième lieu , ce même don a cela de propre , qu'il nous découvre la laideur du péché et la beauté de la vertu , ce qui est fort avantageux dans l'oraison , qui doit toujours tendre , le plus efficacement qu'il se peut , au déracinement du vice et à la poursuite du

(1) Adhuc et vossinè intellectu estis. *Matth.* 15. 11.

(2) Tunc videbis , et afflues , et mirabitur , et dilatabitur cor tuum. *Isa.* 60. 5.

bien. Cet ancien disait que si la vertu se pouvait faire voir à découvert, elle ravirait les cœurs par les charmes de sa beauté. C'est ce que fait le don d'intelligence, avec cet avantage, que non-seulement il fait paraître ce que les vertus ont de plus éclatant, mais il leur ôte encore ce qui rebute nos sens, et ce qui pourrait refroidir la poursuite qu'on en doit faire; car il y a des vertus dans le Christianisme qui sont fort opposées aux inclinations déréglées de la nature; d'où vient que l'amour-propre nous en fait un portrait si terrible, que nous perdons souvent le désir avec l'espérance de les pouvoir acquérir, si le Saint-Esprit ne nous éclaire d'une lumière céleste qui désabuse notre esprit, et dissipe ces vaines frayeurs. C'est ce qui arriva au Père Louis du Pont sur le sujet de l'humilité, comme lui-même l'a remarqué. « Il me semblait, dit-il, comme » impossible de parvenir à ce degré d'humilité, de » faire peu d'état de moi, de souhaiter que tout le » monde me méprise, et de prendre plaisir à me voir » méprisé, et laissé sans honneur et sans emploi; mais » un jour, après avoir célébré la messe, il me vint une » lumière, comme un éclair, à la faveur de laquelle » j'aperçus qu'on pouvait y arriver, et je conçus une » secrète espérance que Dieu m'accorderait cette grâce, » et je sentais croître en moi le désir d'un si grand » bien (1). »

Le dernier et le plus excellent effet de ce don, est d'ouvrir les yeux de l'âme, pour contempler les perfections de Dieu cachées sous le voile des créatures, et surtout les merveilles de la Providence dans la conduite des hommes, dans l'économie de l'Incarnation, et dans toutes les particularités de la vie et de la mort de Jesus-Christ. « Car, comme dit saint Bernard » le Fils de Dieu est venu au monde, et il y a fait des » choses si merveilleses et en si grand nombre, que

(1) Vie du P. du Pont, *liv. 2. chap. 1.*

» c'est à juste titre qu'il retire notre esprit de toutes  
 » les choses mondaines , pour penser continuellement  
 » aux merveilles qu'il a opérées, sans se pouvoir lasser  
 » de les admirer. Véritablement il faut avouer qu'il  
 » nous a laissé de vastes campagnes, où notre enten-  
 » dement se peut étendre , et que la fécondité inépu-  
 » sable des sujets qu'il fournit à nos entretiens est  
 » comme un torrent si profond , qu'on y perd pied ,  
 » pour parler avec le Prophète , et qu'on ne le peut  
 » passer (1). »

*Heureux celui que le Seigneur instruit par lui-même (2), qu'il éclaire de cette lumière céleste qui le fait vivre d'une vraie vie. Il peut dire avec David : Seigneur , donnez-moi l'intelligence , et je vivrai (3) ; vous m'avez rempli de joie dans la vue de vos ouvrages , je suis ravi en considérant les ouvrages de vos mains. Que vos ouvrages sont grands ! ô Seigneur , que vos pensées sont profondes (4) ! que je suis surpris , lorsque vous me les découvrez , et que vous me faites voir pourquoi vous avez permis cette perte de biens , pourquoi vous m'avez envoyé cette maladie , pourquoi ce peu de succès dans mes desseins , ces rudes épreuves par où vous me faites passer , et ces dispositions si contraires à mon sens et à mon inclination. L'homme qui n'a point le don de sa-*

(1) Venit Filius Dei , et tot ac tanta mirabilia in mundo operatus est , ut non immeritò intellectum nostrum ab omnibus mundanis rebus avocaverit , ut semper cogitemus , et nunquàm cogitare sufficiamus , quia mirabilia fecit. Verè latissimos nobis ad spaciandum intelligentiæ campos dereliquit , et torrens cogitationum istarum profundissimus est qui juxtà Prophetam non possit transvadari. *S. Bern. Serm. 3. de Ascens. Domini.*

(2) Beatus quem tu erudioris , Domine , et de lege tuâ docueris eum. *Ps. 103. 12.*

(3) Intellectum da mihi , et vivam. *Psal. 144.*

(4) Quia delectasti me , Domine , in facturâ tuâ : et in operibus manuum tuarum exultabo. Quàm magnificata sunt opera tua , Domine ! nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ. *Psal. 91. 5, 6.*

gesse, n'y connaîtra rien, et s'il est privé du don d'intelligence, il n'y pourra rien comprendre (1).

(1) Vir insipiens non cognoscet : et stultus non intelliget hæc.  
*Psalm. 91. 7.*



## ENTRETIEN X.

Comme Dieu éclaire l'âme dans l'oraison par le don de science.

Le don de science est une lumière surnaturelle, que le Saint-Esprit communique à l'homme juste, par laquelle il lui fait connaître les choses naturelles dans leur vrai jour pour en juger sainement selon Dieu, comme le don de sagesse lui manifeste les choses divines. C'est en cela que ces deux lumières célestes sont différentes; parce que l'objet du don de sagesse est dans un plus haut degré de noblesse et d'excellence: celui du don de science est au-dessous; de là vient qu'ils partagent, pour ainsi dire, la faculté raisonnable de l'âme, quoiqu'elle soit indivisible en elle-même. Le don de sagesse réside dans la raison supérieure, et le don de science a son siège dans la raison inférieure: mais ils conviennent en ce point, que le don de science ne tient point du raisonnement non plus que l'autre: c'est une simple lumière, un rayon du Saint-Esprit qui fait un grand jour dans l'âme, et lui montre les choses tout-à-coup. Nous lisons dans la vie de saint Ignace, qu'étant à Manèse au commencement de sa conversion, il fut en un instant rempli d'une lumière extraordinaire, qui lui fit voir, comme autrefois à Saint Basile, l'ordre que Dieu avait tenu dans la création du monde, avec une si claire connaissance, non-seulement des mystères de la foi, mais encore des secrets de la nature, et des questions les plus subtiles de la philosophie, qu'elle surpassait tout ce que les plus grands esprits en pourraient apprendre par le travail de plusieurs années.

Ce don est d'autant plus à priser, qu'il est utile, et même nécessaire pour la conduite des mœurs, et par suite pour l'oraison, qui ne doit pas être purement spéculative. mais pratique, ayant pour but la sanc-

lification de nos âmes. Aussi l'appelle-t-on la science des Saints pour la distinguer de la science des Philosophes et des Théologiens, dont les premiers regardent les choses naturelles dans leur fond, et les connaissent par leurs causes et par leurs effets. Les seconds tirent leur connaissance des principes de la foi, par la force du raisonnement, dont ils se servent, comme remarque Denys le Chartreux après saint Augustin, pour enseigner la foi aux Infidèles, pour la soutenir contre les Hérétiques, pour en éclaircir les points les plus difficiles, et les persuader avec une grande force (1) : et néanmoins ces deux sortes de sciences peuvent être dans un esprit vicieux, soit qu'il les ait acquises par son industrie, ou que ce soit un don gratuit que Dieu lui ait conféré, pour l'employer au service de son Église. Mais le don de science ne peut être que dans un homme juste, qui puise ses connaissances dans la lumière du Saint-Esprit habitant dans son âme, et les fait toutes servir à son salut et à la gloire de Dieu, prenant occasion de tout ce qu'il voit dans le monde, d'admirer, de bénir et de louer son Créateur, et de s'avancer de plus en plus dans la vertu.

Car premièrement, c'est le propre de ce don de nous montrer ce que nous sommes, et d'exciter en nous par la vue de nos faiblesses et de nos misères un vif sentiment d'humilité et de componction. C'est en ce sens qu'il faut entendre, comme remarque saint Bernard, ce que dit Salomon, *que celui qui croît en science augmente sa douleur* (2). « Car la vraie science, » dit ce Père, est de savoir que nous sommes mortels, » infirmes et fragiles; et qu'il faut pleurer et s'affliger » dans cet exil, dans cette prison, dans ce pèlerinage, » dans cette vallée de larmes (3). D'où vient que dans

(1) *Denys. Cartus. tract. 3. de donis Spiritûs sancti.*

(2) Qui addit scientiam, addit et dolorem. *Eccl. 1. 18.*

(3) Vera namque scientia est scire nos mortales, et caducos, et fragiles esse : et in hoc exilio et in hoc ergastulo, in hac pere-

la troisième béatitude qui répond à ce don, il est dit que ceux qui pleurent sont bienheureux, parce qu'ils seront consolés.

Le Père Louis du Pont, ce grand homme d'oraison (1), assure dans son Journal, qu'entre toutes les lumières qu'il avait reçues du ciel, il n'y en avait point qui lui eût été plus profitable, soit dans l'adversité, ou dans la prospérité, que celle-ci. Tantôt il s'abimait dans la connaissance de son indignité; et dans cet esprit, il disait: « Je suis indigne de la lumière que je vois, de l'air que je respire, du pain que je mange, etc. Je suis indigne de toute consolation, de toutes lumières, de tous sentimens de dévotion. Je suis indigne de voir mon Dieu, indigne de vivre parmi les hommes, indigne d'être dans le feu du purgatoire, digne du feu de l'enfer, digne de tout châtiment, de mépris et de tourmens. » Tantôt il se voyait comme rien, et moins que rien; dépendant de Dieu, comme le rayon, du soleil: et sentant comme par expérience cette petitesse et cette dépendance particulière, il disait: « L'air n'a pas de quoi se glorifier, parce qu'il est lumineux, puisque tout son lustre vient du soleil: aussi suis-je à tout moment dans la prière et dans l'action que l'obéissance m'ordonne, dépendant de Dieu. » Tantôt il se regardait comme un esclave infidèle et rebelle, et il disait: « L'esclave est la personne de la maison la plus vile; tout ce qu'il y a de pire au vivre, au vêtir, à la chambre et aux offices, c'est pour lui: il ne prétend pas aux faveurs qui se font aux enfans, il obéit à tous et tous lui commandent. C'est de cela que je me veux glorifier, et dire avec David: *O Seigneur, je suis votre esclave, et le fils de votre servante. Vous avez rompu mes liens* (2). » Car l'âme dans ces

grinatione, in hac valle lacrymarum, dolendum et lugendum esse. *S. Bern. Serm. de donis Spiritûs sancti, capitulo 3.*

(1) Vie du P. Louis Dupont, page 166, 168 et 169.

(2) O Domine, quia ego servus tuus: ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ. *Psal. 115. 16.*

sentimens se trouve libre de plusieurs affections déréglées, et de plusieurs attaches qu'elle avait aux honneurs, aux offices, aux charges et aux délicatesses de la vie.

En effet, la seconde propriété du don de science est de donner à l'âme le discernement des choses spirituelles, de lui montrer les sentiers et les voies différentes qu'il faut suivre ou éviter, et de lui enseigner les moyens plus efficaces pour combattre les vices, pour corriger les inclinations mauvaises, pour arracher les habitudes profondément enracinées, pour acquérir les vertus, pour arriver à la perfection, pour suivre le trait du Saint-Esprit, et pour reconnaître tous les artifices du démon que saint Ignace découvre si parfaitement dans ses Exercices. C'est à mon avis de cette science que parle le sage Salomon, lorsqu'il dit, *qu'il n'y a rien de bon, là où la science de l'âme manque*. Car sans cette lumière divine les plus savans hommes du monde, qui percent plus avant dans les secrets de la nature, ne sont que des enfans, et toutes leurs connaissances, bien loin de leur être utiles, leur nuisent, et leur portent un notable préjudice. « Pour-  
» quoi, disait ce sage Romain, employer le temps de  
» notre vie, qui est si court, à des connaissances inu-  
» tiles, n'en ayant pas assez pour acquérir les néces-  
» saires? Que ferai-je? La mort me poursuit, et la  
» vie me fuit: apprenez-moi quelque bon remède à  
» ce mal. Faites que je ne fuie point la mort, et que  
» la vie ne m'échappe point. Apprenez-moi que le bien  
» de la vie ne dépend pas de sa durée, mais de son  
» usage; et qu'il se peut faire, ou plutôt qu'il arrive  
» souvent que celui qui a passé beaucoup d'années, a  
» peu vécu (2). Que sert de prendre tant de soin pour

(1) *Ubi non est scientia animæ, non est bonum. Prov. 91. 2.*

(2) *Eò magis utique indignor, aliquos ex hoc tempore (quod sufficere nec ad necessaria quidem potest, etiamsi custoditum diligentissimè fuerit) in supervacua majorem partem erogare....*

» des choses superflues ? Dites-moi ce que je dois éviter, et ce que je dois désirer : comment je dois affermir l'irrésolution de mon esprit, et repousser loin de moi ce qui me pourrait causer du désordre ; comment je pourrai me mettre au-dessus de tant de maux, détourner les malheurs qui se jettent sur moi, ou me défaire de ceux dans lesquels je me jette moi-même. Apprenez-moi à souffrir ma mauvaise fortune sans me plaindre, et à jouir de la prospérité sans que les autres s'en plaignent ; à n'attendre pas mon dernier jour, mais à le prévenir, et à me détacher de la vie, avant que la mort me l'enlève (1). » A la vérité ce philosophe voyait bien ce qu'il fallait apprendre pour être solidement savant : mais il ne savait pas que le Saint-Esprit est le seul maître de cette divine science qui nous apprend à bien vivre et à bien mourir, et qui nous ouvre à cet effet le grand livre du monde pour nous montrer l'usage que nous devons faire des créatures, et de quel œil nous les devons regarder.

Pour bien entendre cette troisième propriété du don de science, il faut présupposer qu'un même objet peut être vu diversement, selon les diverses lumières qui nous le montrent, qu'on peut réduire à quatre générales, qui sont la lumière des sens, la lumière de la raison, la lumière de la foi, et la lumière de la gloire. La lumière des sens ne nous fait voir que la surface des choses créées, c'est-à-dire, les qualités sensibles dont elles sont revêtues, comme leur couleur, leur saveur, leur odeur ; et cette connaissance, si elle est seule,

Quid agam ? mors me sequitur, fugit vita ; adversus hæc me doce aliquid efficere ut ego mortem non fugiam, vita me non effugiat. Exhortare adversus difficilia, de æquanimitate ; adversus inevitabilia, angustias temporis mei laxa ; doce non esse positum bonum vitæ in spatio ejus, sed in usu ; posse fieri, imò sæpè fieri, ut qui dies vixit, parùm vixerit. *Senec. eplst. 49.*

(1) *Seneca. eplst. 118. et passim.*

nous est commune avec les bêtes , et par suite fort imparfaite. La lumière de la raison pénètre plus avant , et va jusqu'au fond de leur essence , et à la source de leurs propriétés , de leurs vertus et de leurs effets; la lumière de la foi nous les montre comme des dons de Dieu , et des moyens de salut ; la lumière de la gloire les découvre aux bienheureux comme l'objet de leur béatitude accidentelle ; la lumière des sens tend au bien et au plaisir du corps , celle de la raison au plaisir de l'esprit , et celle de la foi à la sainteté de l'âme ; celle de la gloire à l'accomplissement de son bonheur. Cela présupposé , je dis , en premier lieu , que le don de science a cela de propre qu'il rectifie les deux premières connaissances , et corrige l'abus que les hommes en font fort souvent , n'y cherchant que le plaisir des sens , ou tout au plus celui de l'esprit , sans se soucier de la vertu ni du service de Dieu. Il redresse la connaissance de leurs sens en leur montrant la petitesse des créatures , comme autrefois saint Benoît vit tout l'univers comme un petit globe recueilli sous un rayon de lumière. Car il leur fait voir qu'elles ne sont rien d'elles-mêmes , et que tout ce qu'elles ont de beauté et de bonté n'est pas capable de remplir leur cœur , qui n'est fait que pour Dieu , suivant ce que dit notre Seigneur : Que sert à l'homme de gagner un monde entier , s'il vient à perdre son âme ? Il corrige la connaissance de la raison , en ôtant tout le venin qu'elle a coutume de porter dans l'esprit des savans. Car , comme dit saint Paul , la science humaine enfle l'esprit , et le rend présomptueux et orgueilleux , *la science enfle* (1) ; la science des saints lo tient dans l'humilité , et lui donne un bas sentiment de lui-même. La science humaine lui donne de l'inquiétude ; parce que « s'attachant aux créatures , comme dit saint Augustin , il est esclave tandis qu'il les possède , et misérable quand il les perd (2). La science des saints

(1) *Scientia inflat. 1. Cor. 8. 1.*

(2) *Miser est omnis animus vincetus amicitia rerum mortalium , et dilaniatur cum eas amittit. S. August*

lui rend la tranquillité et la paix, parce qu'elle lui apprend à vivre dans une haute indépendance de tout ce qui n'est point Dieu, et à se contenter du souverain bien. La science humaine le rend jaloux et envieux, et la science des saints, n'étant jamais séparée de la charité, fait qu'il se réjouit du bien de son prochain comme du sien propre, et qu'il ne lui envie point des biens qui n'ont rien qui mérite qu'on les aime et qu'on les recherche.

Je dis en second lieu, que c'est le propre de ce même don de perfectionner les lumières de la foi, nous montrant ce qu'elles ont de divin, le principe d'où elles viennent, et la fin où elles se doivent rapporter, qui est la gloire de Dieu et la sanctification de nos âmes. Car le don de science est une participation de la science de Jésus-Christ en tant que Dieu, et en tant qu'homme. En tant qu'homme, il rapportait tout à la gloire de Dieu : en tant que Dieu, il est lui-même la gloire substantielle, le verbe du Père éternel, qui respire l'amour et le fruit de sa connaissance ; « connaissance claire accompagnée de louange (1), » qui lui est infiniment glorieuse.

Enfin je dis que ce don est un essai et comme un avant-goût du plaisir souverain que les bienheureux reçoivent de la vue des choses créées ; parce qu'il nous les montre tout éclatantes de la divinité, dont le moindre rayon ravit nos cœurs par les charmes de sa beauté. D'où il est aisé de voir les grands biens que ce don apporte à l'âme, et la ferveur avec laquelle nous le devons demander à votre Seigneur, lui disant avec David : *Enseignez-moi la bonté, la discipline et la science* qui me sont nécessaires (2). Seigneur, répandez sur moi la douceur de votre esprit, qui n'est que bonté : donnez-moi un cœur bien réglé, et soumis à vos

(1) Clara cum laude notitia.

(2) Bonitatem, et disciplinam, et scientiam doce me.  
*Psal. 118. 65.*

lois ; accordez-moi *la science* des saints, et versez dans mon âme un rayon de cette divine lumière , *sans laquelle tous les hommes sont vains, et n'ont rien de solide dans leur savoir, s'ils s'arrêtent à vos ouvrages sans s'élever à vous, et aller par les créatures comme par des traces bien marquées à la connaissance, à l'estime et à l'amour du Créateur* (1).

(1) Vani sunt omnes homines, in quibus non subest scientia Dei, et de his quæ videntur bonæ non potuerunt intelligere eum qui est, neque operibus attendentes agnoverunt quis esset artifex. *Sapient. 13. 1*

## ENTRETIEN XI.

Comme Dieu éclaire l'âme dans l'oraison par le don de conseil.

Le don de conseil est une lumière surnaturelle que le Saint-Esprit communique à l'homme juste, pour lui faire connaître par une voie supérieure à la prudence acquise et infuse, la conduite qu'il doit tenir dans les cas particuliers et indécis, qui regardent son salut, comme le don de science l'éclaire et l'instruit généralement de tout ce qui est arrêté et déterminé par la loi de Dieu pour la même fin.

Son objet est d'une grande étendue, parce qu'il comprend toutes les choses qui nous conduisent à la fin de la vie éternelle, soit nécessaires ou non nécessaires au salut, comme dit saint Thomas (1). Quand je dis nécessaires au salut, je ne parle pas d'une nécessité de moyen; parce qu'encore que les conseils qui sont du ressort de ce don, ne nous obligent pas à les suivre sous peine de péché, comme les préceptes, néanmoins il se peut faire que Dieu en ordonne quelques-uns, sans lesquelles il prévoit que nous ne nous sauverons pas; par exemple, si Dieu m'inspire de quitter le monde et d'entrer en religion, je ne pécherai pas à la vérité en refusant de suivre ce conseil, parce que ce n'est pas matière de précepte: mais il peut arriver que je me perdrai en demeurant dans le siècle, au lieu que je me sauverais en embrassant l'état religieux. Si je savais certainement que cela dût

(1) Consilium, secundum quod est donum Spiritus sancti, dirigit nos in omnibus quæ ordinantur ad finem vitæ æternæ, sive sint de necessitate salutis, sive non. *S. Thom. 22. quæst. 52, 44. ad 2.*

arriver, je serais obligé par la loi de la charité que je dois avoir pour moi-même, de suivre l'inspiration ; mais cela étant caché dans l'ordre de la Providence , je ne suis point coupable de péché en ne la suivant pas : et néanmoins c'est un moyen nécessaire pour mon salut, quoique ce ne soit pas un précepte à mon égard. D'où l'on peut voir le grand besoin que nous avons du don de conseil, qui nous montre en particulier ce qu'il faut faire et ce qu'il faut fuir pour arriver à la vie éternelle, vu principalement, que ce qui est bon à l'un, peut être nuisible à un autre, et l'est en effet fort souvent. Car nous sommes tous appelés à une même fin, qui est la jouissance du souverain bien : le don de conseil n'est point nécessaire pour cela précisément, parce qu'on ne délibère point de la fin, comme disent les théologiens ; mais il y a une grande diversité de voies et de moyens par lesquels on y peut arriver, et c'est pour cela que le don de conseil est nécessaire. Dieu ne nous conduit pas tous par un même chemin : ses voies sont fort différentes pour tous les hommes, et la variété qui s'y retrouve n'est guère moindre que celle de leurs visages. Il est vrai qu'il y en a de communes, comme les préceptes de la loi divine, qui est, pour ainsi dire, le chemin royal du ciel : mais outre cette voie commune et publique, chaque âme a sa conduite particulière et ses propres adresses pour aller à Dieu, de même que dans un cercle, chaque ligne tend à son centre, par un espace et une voie qui lui est propre. L'une est conduite par les lumières, l'autre par les ténèbres ; l'une par la contemplation, l'autre par l'action ; l'une par la santé, l'autre par les maladies. Et souvent la même personne qui marche aujourd'hui tout éclatante des rayons du Soleil de justice, qui comble son cœur de joie, sera demain dans une nuit obscure, qui lui causera de grandes peines d'esprit, et la fera transir de frayeur. Ajoutez à cela que ces voies sont

fort secrètes et cachées : *Qui est-ce qui sait les desseins de Dieu* (1) ? Les oiseaux qui ont les meilleurs yeux , c'est-à-dire les plus grands esprits , sont trop faibles pour connaître les traces de sa providence : le vautour , dont la vue est si subtile et si perçante , ne les a point aperçues (2). La vie présente est une vie de foi , et, par suite, d'obscurité , comme la vie future est une vie de gloire et de clarté.

Quand nous aurions beaucoup plus d'esprit que nous n'avons , les conduites de Dieu seraient toujours infiniment au-dessus de notre portée. Sa puissance , dit Job , s'élève au-dessus de toutes ses créatures ; les plus sages législateurs n'ont rien qui approche des lois qu'il a dressées , ni des moyens qu'il a pour arriver à ses fins : *Qui pourra pénétrer dans ses conseils* (3) ? *Souvenez-vous que les merveilles qu'il opère tous les jours vous sont inconnues* (4) ; et si vous n'avez pas assez de lumière pour connaître les choses extérieures que vous touchez et que vous voyez , quelle apparence que vous puissiez entendre les choses intérieures qui se dérobent à vos sens , et savoir comment il faut manier tous les ressorts de votre âme ? *O que ce grand Dieu va bien au-delà de toutes les bornes de notre esprit , et de toute notre science* (5) ! Il nous a mis dans une heureuse et salutaire nécessité de dépendre de lui , et de lui soumettre notre esprit , afin de recevoir ses lumières et ses saintes inspirations , qui sont si nécessaires pour notre conduite. Et c'est à quoi sert le don de conseil , qui est naïvement représenté par la colonne des Israélites , que le Sage appelle le guide

(1) *Vias ejus quis intelligit ? Eccl. 16. 11.*

(2) *Semitam ignoravit avis , nec intuitus est eam oculus vulturis. Job. 28.*

(3) *Quis poterit scrutari vias ejus ? Job. 36. 23.*

(4) *Memento quòd ignores opus ejus. Job. 36. 24.*

(5) *Ecce Deus magnus vincens scientiam nostram. Job. 36. 26.*

*d'un chemin inconnu* (1), parce qu'ils la suivaient aveuglément, sans savoir, autrement que par son adresse, où ils devaient aller, ni quand ils devaient marcher ou s'arrêter. Voilà le vrai portrait de la conduite intérieure que le Saint-Esprit tient sur l'homme d'oraison par le don de conseil, comme il paraît par les effets qu'il produit intérieurement dans son âme, et par les vues qu'il lui donne, soit pour son avancement spirituel, soit pour la direction du prochain.

Car c'est le propre de cette lumière céleste de perfectionner la prudence infuse et acquise dans toutes ses fonctions, qui consistent à délibérer et à rechercher les moyens propres pour arriver à la fin qu'on se propose, à choisir et déterminer ceux qui sont les plus convenables, et puis en commander l'exécution. D'où vient que la prudence est comme l'œil de toutes les vertus, qui les conduit dans leurs opérations, et qui dirige toutes les actions de notre vie : mais elle ne le fait pas si promptement ni si sûrement, si elle n'est éclairée et rehaussée par le don de conseil, qui fait agir l'âme à la manière des anges qui voient tout d'un coup, avec beaucoup de clarté, ce qu'il faut faire pour réussir dans une bonne œuvre, et qui se portent à l'exécution avec une grande vigueur d'esprit. Souvent même notre vue est trop courte, et la prudence n'a pas assez de lumière pour assurer nos esprits craintifs et flottans en plusieurs rencontres; c'est pourquoi le Saint-Esprit, pour suppléer à ce défaut, se sert du don de conseil, par l'entremise duquel il éclaire l'âme, et lui donne des avis très-salutaires et très-importans pour son salut. Ce qu'il fait quand il lui plaît; parce qu'il est le maître des temps, et qu'il dispose des momens favorables, sans que nous les puissions connaître. Mais néanmoins il nous avertit lui-même par la bou-

(1) *Ducem ignotæ viæ. cap. 18. 3.*

che du Sage, que le temps de l'oraison est régulièrement le plus propre pour recevoir ses saintes inspirations. *Il appliquera son cœur, et il veillera dès le point du jour pour s'attacher au Seigneur, qui l'a créé, et il offrira ses prières au Très-Haut. Il ouvrira sa bouche pour la prière, et il demandera pardon pour ses péchés, afin que rien ne l'empêche de recevoir la sagesse qu'il sait que Dieu peut lui donner. Car s'il plaît au souverain Seigneur, il le remplira de l'esprit d'intelligence, et dès que Dieu lui aura fait cette grâce, il répandra comme une pluie les paroles de la sagesse, et il bénira le Seigneur, et le remerciera dans la prière de ce don précieux qu'il lui aura accordé. Alors le Seigneur conduira ses conseils et ses instructions, et lui, il méditera les secrets de Dieu (1).*

L'homme d'oraison ouvrira son cœur à la prière pour recourir au Seigneur et à l'auteur de sa vie. Dès la pointe du jour, il se mettra en la présence du Très-Haut pour prier, et louera le Seigneur dans l'oraison : et le Seigneur lui inspirera de bons conseils, il le dirigera dans ses desseins, les réglant selon ses saintes volontés, et lui donnera des lumières pour se conduire dans les voies les plus cachées et les plus secrètes. En effet, si les conseils d'un ami sont à l'esprit ce que les parfums sont au cœur qu'ils réjouissent et fortifient, comme dit Salomon, quand est-ce qu'un ami nous donne de bons avis, sinon lorsque nous le consultons, ou que nous nous entretenons avec lui (2) ? Et quand est-ce que nous

(1) *Cor suum tradet ad vigilandum diluculo ad Dominum, qui fecit illum, et in conspectu Altissimi deprecabitur. Si enim Dominus magnus voluerit, spiritu intelligentiæ replebit illum : et ipse tanquàm imbres mittet eloquia sapientiæ suæ, et in oratione confitebitur Domino. Et ipse diriget consilium ejus, et disciplinam, et in absconditis suis consiliabitur. Eccles. 39. 6 — 10.*

(2) *Unguento et variis odoribus delectatur cor, et bonis amici consiliis anima dulcorabitur. Prov. 27. 9.*

consultons le Saint-Esprit , sinon dans l'oraison , qui n'est autre chose qu'un entretien avec Dieu touchant les affaires de notre salut.

C'est là qu'il nous instruit des moyens de combattre nos ennemis invisibles , qui ne nous attaquent pas seulement à force ouverte , mais encore avec ruse , nous dressant des embûches , et nous tendant des pièges qu'il serait sans lui impossible de découvrir et d'éviter.

C'est là qu'il nous inspire des moyens excellens pour nous défaire de nos vices ou pour nous empêcher d'y tomber , suivant ce que dit Salomon : *Le conseil te gardera , et la prudence te conservera , afin que tu ne t'égaras point dans les voies du ciel* (1). Car sans cela il est aisé de prendre un chemin pour l'autre et de grands précipices ; parce que si cette lumière nous manque , ce n'est plus qu'aveuglement dans nos entreprises , confusion dans nos pensées , précipitation dans nos résolutions , inconsideration dans nos paroles , témérité dans nos actions , lâcheté , faiblesse et inconstance dans l'exécution de nos desseins. C'est là qu'il rappelle l'âme dans elle-même , qu'il ramasse et réunit ses pensées , et qu'il la porte à agir avec une grande paix , sans passion , sans empressément , d'une manière non humaine , non simplement raisonnable , mais divine.

C'est là qu'à l'interieur il la pousse à un écoulement continuel de sa mémoire , de son entendement et de sa volonté dans le sein de Dieu , et pour l'extérieur il lui apprend à s'appliquer avec pureté , simplicité et innocence , aux objets qui se présentent , regardant toutes les choses créées comme des ouvrages du Créateur dans lesquels et par lesquels il veut être honoré , et comme des sujets de vertu , qui lui donnent occasion de pratiquer excellemment tantôt

(1) *Consilium custodiet te , et prudentia servabit te , ut eruaris à viâ malâ. Prov. 2. 21.*

l'humilité, tantôt la patience, et tantôt la charité, et autres semblables actions, dont l'exercice la conduit à la perfection à laquelle il l'a destinée.

C'est là qu'il inspire aux fondateurs de religion les choses essentielles à l'état qu'ils embrassent, et qu'il leur donne des ouvertures admirables pour achever l'ouvrage dont ils ont conçu le projet par sa bonté.

C'est là qu'il porte quelquefois les saints à des actions extraordinaires, qui sont plus à admirer qu'à imiter; comme un Siméon Stylite à passer toute sa vie sur une colonne exposée à toutes les injures de l'air; un saint Alexandre, martyr, surnommé le Charbonnier, grand philosophe, à contrefaire l'idiot; un saint Siméon Salus à contrefaire le fou; une sainte Luce à se jeter elle-même dans les flammes, et plusieurs autres saintes vierges à se précipiter dans l'eau pour sauver leur virginité.

Que dirai-je de ces instincts merveilleux que le Saint-Esprit donne à quelques âmes, soit pour les faire agir, soit pour les tirer du danger où elles sont sans le pouvoir connaître par aucune voie humaine, ou pour les disposer à la mort, comme il arriva à un de nos frères coadjuteurs à Majorque (1), lequel n'étant aucunement malade se leva de nuit, et s'en alla à la chambre du supérieur, le priant instamment de lui donner les derniers sacremens comme pour mourir; et les ayant reçus, il retourna dans sa chambre où il mourut effectivement le même jour, avec l'étonnement de tous ceux qui le virent; mais surtout du médecin, qui assurait que ce n'était qu'un mal d'imagination.

Ce qui vérifie le sentiment d'Aristote que ceux qui sont poussés de Dieu, ne doivent point consulter le raisonnement humain (2), parce qu'ils sont conduits par un guide plus éclairé, et qu'ils agissent par un principe plus relevé.

(1) *Jean Meserveer*, 6 janv.

(2) *Arist. 7. Mor. Eud. c. 18.*

J'avoue qu'il y a danger de prendre les mouvemens de notre esprit pour des instincts véritablement divins , ce qui n'arrive que trop souvent aux personnes mal mortifiées , qui sont pleines d'une secrète présomption et de l'amour d'elles-mêmes ; qui leur fait croire qu'elles sont fort spirituelles , d'où vient qu'elles prennent tous les mouvemens de leur esprit pour des opérations divines , s'attribuant vainement ce que les Théologiens mystiques disent de quelques saints , que par une singulière faveur ils vivent dans une lumière actuelle du Saint-Esprit qui leur montre en chaque action et à chaque occasion particulière de quelle sorte ils se doivent gouverner ; ainsi que faisait cet ouvrier apostolique de notre compagnie , Adam François , dont saint François Xavier a fait l'éloge au second livre de ses Épîtres , sur la fin de la onzième , qui agissait avec tant de zèle et de sagesse en toutes choses , « qu'il semblait véritablement y être porté et s'y porter par un instinct divin (1). » Et le cardinal Jacques de Vitry témoigne de la B. Marie d'Ogniez qu'étant éclairée de l'esprit de conseil elle ne faisait rien tumultuairement , ni précipitamment ; mais qu'elle agissait en toutes choses avec diligence , avec circonspection , avec une mûre délibération , attendant , en tout ce qu'il fallait faire ou laisser , celui qui la devait préserver de la pusillanimité et du trouble orageux de l'esprit pour ne rien omettre par un esprit pusillanime , et pour ne rien faire aussi par un esprit impétueux inconsidéré et turbulent (2). »

Or , pour n'être point trompé dans ces rencontres ,

(1) Sic planè ut divino instinctu verè agi et agere videretur.  
*Lib. 2. Vita. c. 6.*

(2) Spiritu consilii Christi ancilla instructa , nihil inordinatè facere volebat , sed omnia diligenter , circumspectè et cum deliberatione agens , in omnibus quæ vel fieri vel omitti oportebat , expectabat cum qui salvam faceret eam à pusillanimitate spiritûs et tempestate. *Jac. de Vitry de B. M. Ogniez.*

il importe merveilleusement de nous servir des règles que saint Ignace nous donne pour connaître de quel esprit nous sommes poussés, et quel est le principe des mouvements intérieurs et des instincts que nous ressentons, soit dans l'oraison, ou dans l'action (1).

La première est de regarder avec un grand désintéressement la fin pour laquelle nous sommes au monde, et de prendre soigneusement garde, si dans le motif de l'action, à laquelle nous nous sentons portés par instinct, il n'y a point quelque mélange d'intérêt, soit d'honneur ou de plaisir, ou de profit caché sous le prétexte de la gloire de Dieu. Car il est à propos que celui qui ne veut point se tromper dans son choix, « ressente en soi que tout ce qu'il a d'affection pour la chose, soit peu ou beaucoup, vient du seul amour, et de la seule considération qu'il a pour Dieu. »

La seconde est, pour éviter que notre amour-propre, qui est aveugle en ce qui le touche, ne corrompe notre jugement, de considérer si quelqu'un de nos plus intimes amis nous consultait sur une affaire semblable, quel conseil nous lui donnerions, et si nous le porterions à suivre l'inspiration que nous avons reçue. Car l'ayant reconnu, nous jugerons aussitôt que nous devons faire comme nous conseillerons à un autre.

La troisième est, de voir si, étant près de mourir, nous voudrions avoir suivi un tel conseil. Car c'est un signe que nous le devons suivre dès à présent.

La quatrième, de considérer quand nous serons présentés au tribunal divin pour y être jugés, de quel conseil nous voudrions nous être servis, et conclure qu'il s'en faut donc servir dès à présent. Car *voici ce que dit le Seigneur : Tenez-vous sur les voies, considérez et demandez quels sont les anciens sentiers, pour connaître la bonne voie, et marchez-y ; et vous*

(1) *Exercit. spir. 2. Hebd. de Elect.*

*trouverez la paix, et le rafraîchissement de vos âmes* (1).

La cinquième est, de consulter la règle vivante, qui est la voix du Directeur et du Supérieur; ou si nous n'avons personne à qui nous puissions nous adresser, nous présenter en esprit à notre Seigneur, qui est l'auteur des bons conseils; ou à quelqu'un des saints qui ont excellé en prudence, comme saint Ignace, et voir ce qu'ils nous conseilleraient, si nous leur pouvions parler.

Que si vous me dites que d'agir de la sorte, c'est vouloir assujettir le Saint-Esprit aux règles de la prudence humaine, je réponds que ces règles ne tendent pas à examiner les mouvemens du Saint-Esprit : car, comme dit Job, *êtes-vous entré dans le conseil de Dieu pour lui donner des avis, et pensez-vous que sa sagesse soit inférieure à la vôtre* (2). Mais elles tendent à discerner les mouvemens de notre propre esprit (3), de peur qu'ils ne nous trompent en prenant la place de l'Esprit divin qui nous montre ce que nous devons faire, comme dit saint Augustin, afin que l'exécutant avec joie et amour de la justice, nous rendions grâces à celui qui en est l'auteur, et si nous y manquons, ou si nous ne ressentons pas la douceur de ses inspirations, nous recourons à la prière, lui demandant instamment ce riche don, et ne faisant jamais rien sans implorer ses lumières, et sans lui dire avec le Prophète-Roi : *Seigneur, faites-moi connaître vos voies, et enseignez-moi vos sentiers* (4).

(1) Hæc dicit Dominus : Stare super vias, et videte, et interrogate de semitis antiquis, quæ sit via bona, et ambulato in eâ, et invenietis refrigerium animabus vestris. *Jerem.* 6. 16.

(2) Numquid consilium Dei audisti, et inferior te erit ejus sapientia? *Job.* 15. 8.

(3) Si ergò lumen, quod in te est, tenebræ sunt. *Matth.* 7. 23.

(4) Vias tuas, Domine, demonstra mihi; et semitas tuas edoce me; dirige me in veritate tuâ, et doce me. *Psal.* 24. 4.

Conduisez-moi dans vos vérités , et instruisez-moi de ce que je dois dire et de ce que je dois faire , de ce que je suis obligé de faire et de ce qu'il ne faut pas que je fasse.

## ENTRETIEN XII.

Comme Dieu relève et affermit le courage dans l'Oraison par le don de force.

COMME il n'y a rien de plus faible que la volonté de l'homme, soit pour agir ou pour souffrir, pour faire le bien ou pour fuir le mal ; le Saint-Esprit fait paraître le soin qu'il a de la fortifier par la diversité des moyens qu'il emploie pour cet effet. Car premièrement toutes les vertus travaillent à surmonter les difficultés qui se rencontrent en pratiquant le bien honnête qu'elles regardent comme leur objet, ou en combattant les vices qui leur sont contraires : et cette force qu'elles donnent à l'âme n'est point une vertu spéciale, mais une perfection commune à toutes les vertus qui est inséparable de leur nature. Secondement, il y a une vertu particulière entre les Cardinales, qui s'emploie à soutenir et fortifier la volonté, en donnant un juste tempérament à deux violentes passions de l'appétit irascible, la crainte et la hardiesse, qu'elle tient parfaitement soumises à la raison au milieu des objets les plus terribles à la nature. En troisième lieu, outre la vertu de force qui est purement morale et acquise, il y en a une autre surnaturelle et infuse qui n'assujettit pas seulement les passions de l'appétit irascible à la raison naturelle, mais encore à l'empire de la foi et de la grâce, lorsqu'elle porte la volonté à faire ou à souffrir de grandes choses par un mouvement surnaturel.

Enfin, par-dessus tous ces secours si puissans, les Théologiens mettent encore le don de force, qui est une habitude surnaturelle que le Saint-Esprit communique à l'homme juste pour le faire agir et souffrir d'une manière extraordinaire en des occasions où tou-

tes les vertus acquises et infuses seraient trop faibles. Et c'est le vrai caractère de ce don qui le distingue, et le relève au-dessus de toutes les vertus morales qui accompagnent la charité; parce qu'il porte la volonté à des œuvres si fortes, si difficiles, si pleines de contradictions, et pour des fins si relevées, que l'âme n'y pourrait jamais atteindre avec toutes les forces ordinaires de la nature et de la grâce.

Or, quoique d'abord il semble que cette divine qualité ait plus d'emploi dans l'action que dans la contemplation, elle y est néanmoins si nécessaire, qu'il est moralement impossible d'y faire un grand progrès sans son secours. La preuve en sera facile si nous considérons les difficultés qui se rencontrent dans l'oraison, et les effets que le Saint-Esprit produit dans l'âme avec le don de la force pour les surmonter.

Il y a beaucoup à souffrir dans l'oraison, et de la part de Dieu, et de la part de nos ennemis invisibles, et de la part de nous-mêmes. Nos repugnances, nos dégoûts, nos troubles et nos peines d'esprit sont quelquefois si grandes, qu'à moins que d'être soutenus par une force extraordinaire, nous succombons, nous perdons cœur, et nous quittons tout. Sainte Térèse sentait au commencement de si fortes aversions de la méditation, qu'elle eût mieux aimé aller au supplice, s'il eût été à son choix. Qui animait son courage pour se surmonter elle-même dans ce combat? Le don de force. Nos ennemis invisibles ne baissent rien tant que ce saint exercice, et l'on ne peut dire les efforts qu'ils font pour le traverser.

Nous lisons dans nos Annales qu'un de nos frères, nommé Bernard, fort élevé dans l'oraison (1), qui mourut à Tolède au service des pestiférés, était souvent attaqué par l'esprit de ténèbres qui prenait la figure d'un serpent, et se glissant par le collet de sa soutane s'en-

(1) *Bernardus Cantaber. 4. janv. 1559. obiit Tolet.*

tortillait autour de son corps, et le glaçait de froid.

Qui n'eût frémi d'horreur en cette rencontre ? Cependant ce grand homme d'oraison demeurait calme, tranquille, appliqué à Dieu sans se divertir. D'où lui venait cette fermeté, et cette assiette d'esprit inébranlable, sinon du don de force ? Il est encore plus difficile de porter Dieu, quand il nous met à l'épreuve soit par les soustractions, soit par les opérations secrètes, dont le poids accable et anéantit toute la nature corrompue qui lui fait opposition. D'où vient que Job lui disait : *Seigneur, vous me faites souffrir d'une manière admirable* (1). O que la main de Dieu est pesante, quand il veut se faire sentir ! il n'y a point de créature qui nous puisse alors servir d'appui. On a beau chercher du secours et de la consolation parmi les hommes, et crier à tous les plus sages directeurs : *La main de Dieu m'a touché* (2), il n'y a que cette même main qui nous puisse soutenir ; et elle ne le fait régulièrement que par le don de force.

Mais s'il est nécessaire pour souffrir dans l'exercice de l'oraison, il ne l'est pas moins pour agir, soit à cause de l'excellence de cet emploi, soit à cause de la faiblesse naturelle de celui qui s'y exerce ; car tout ce qui rend une action difficile, comme dit saint Thomas (3), se peut rapporter à ces deux chefs. Or l'un et l'autre sont si excessifs dans l'entretien avec Dieu, qu'il n'y a que le don de force qui nous puisse rendre capable d'agir en certains cas.

Saint Antoine passait la nuit entière dans la prière, encore se plaignait-il au lever du soleil de ce qu'il le venait troubler. Nous avons l'exemple de plusieurs hommes illustres dans notre Compagnie qui se privaient du sommeil pour prolonger leur oraison de six, sept et huit heures. Et saint Siméon le Stylite adorant Dieu sur

(1) Reversusque mirabiliter me crucias. *Job. 10. 16.*

(2) Quia manus Domini tetigit me. *Job. 19. 21.*

(3) S. Thomas, 1. 2. *quæst. 114. n. 4. ad 2.*

sa colonne, se courbait si souvent et si constamment jusqu'à terre, qu'il lassait ceux qui voulaient compter ses inclinations de corps. Eussent-ils jamais pu faire des choses si extraordinaires, si le Saint-Esprit ne leur eût donné une force particulière pour les pratiquer ? N'est-ce pas lui, comme dit Isaïe, *qui donne de la vigueur à celui qui est las et fatigué, et relève le courage de ceux qui ont l'esprit atterré et le cœur failli. Ils seront tous renouvelés, ils voleront comme des aigles, ils courront sans se fatiguer, ils marcheront à grands pas, sans s'arrêter dans le chemin de la perfection* (1).

Nous trouvons dans l'Histoire ecclésiastique, des Saints et des Vierges innocentes qui dans des maladies fort violentes, dans des douleurs très-aiguës, le corps extrêmement abattu, l'âme à deux pas de sa sortie, demeurent tranquilles au-dedans, et ont l'esprit très-libre pour s'entretenir avec Dieu, et s'occuper doucement et amoureusement de lui. Qui doute que ce ne soit une opération signalée de la grâce du Saint-Esprit qui les soutient par l'entremise du don de force, vu que naturellement les grandes douleurs attirent toute l'attention de l'esprit, à cause de l'étroite liaison qu'il a avec le corps. Notre Frère Alphonse Rodriguez avait reçu cette faveur du ciel, comme il est porté dans sa Vie, qu'encore qu'il fût accablé de maladies, non-seulement il ne perdait jamais la vigueur de son oraison, mais il s'en servait comme d'un souverain remède contre toutes les douleurs du corps et tous les déplaisirs de l'esprit. Voilà la source, dit l'auteur de sa Vie, d'où il tirait cette prodigieuse grandeur de courage, qui le portait à désirer de souffrir toutes les choses les plus douloureuses et les plus ignominieuses, pour l'amour

(1) Qui dat lasso virtutem, et his qui non sunt, fortitudinem, et robur multiplicat. Mutabunt fortitudinem, assumunt pennas sicut aquilæ, current et non laborabunt, ambulabunt et non deficiunt. 40. 29. 31.

(1) Vie du B. Alphonse Rodriguez, livre 2. chap. 1.

de Dieu , et à se vaincre continuellement lui-même , à maintenir toujours son âme dans une grande tranquillité , à croître de plus en plus en sainteté , et à souffrir plutôt les peines d'enfer que de déplaire à Dieu dans la moindre chose ; aussi une des manières de traiter avec Dieu dont il se servait souvent , était de se prosterner aux pieds de son trône avec une généreuse résolution de se vaincre en toutes choses pour lui plaire , et il disait que cette sorte d'oraison était fort agréable à notre Seigneur , comme une source féconde de l'amour qu'on lui porte ; mais qu'elle était aussi fort rare , parce que chacun aime mieux la douceur des consolations , que les amertumes qu'il faut endurer en cette vie.

La B. Angèle de Foligny était dans le même sentiment (1) , et elle raconte de soi , qu'étant animée de cet esprit de force par une grâce spéciale , elle souhaite ardemment de mourir de la mort la plus cruelle et la plus horrible ; qu'elle demandait à Dieu que toutes les douleurs possibles vinssent fondre sur elle ; qu'elle ne s'étonnait pas de tout ce que les martyrs avaient souffert , puisque , toute faible qu'elle était , elle se trouvait dans une véritable disposition d'en souffrir encore plus ; qu'elle eût été ravie que tout le monde lui eût fait de la confusion , et l'eût chargée d'opprobres et assommée de coups , et qu'elle eût eu joie de prier pour ceux qui lui eussent fait tous ces maux , non d'une façon commune , mais avec une ferveur et tendresse d'amour particulière , pour leur obtenir quelque grâce signalée.

Ce témoignage si considérable ne montre pas seulement combien le don de force est important pour la pratique de l'oraison , mais encore combien l'oraison même est utile pour acquérir et augmenter le don de force. Car , si les mouvemens et les instincts du Saint-Esprit n'entrent dans l'âme que par les trois portes de la mémoire , de l'entendement et de la volonté ; qui les peut mieux ouvrir à l'esprit de force que l'exercice de

(1) Vie de la B. Angèle de Foligny , chap. 5. num. 90.

la méditation et de la contemplation ? C'est la clef qui lui ouvre la mémoire par le souvenir des bienfaits , dont Dieu nous a si souvent et si amoureusement prévenus , lorsque nous y pensions le moins , lorsque nous le méritons le moins , lorsque nous y mettions opposition avec plus d'opiniâtreté et de malice. D'où naît une généreuse confiance en sa bonté , qui est le nerf de notre force , et qui nous fait espérer qu'ayant fait le plus , il fera le moins , *et qu'il achèvera l'ouvrage qu'il a commencé jusqu'au jour de Jésus-Christ* (1) , comme dit saint Paul. C'est cette même clef qui lui ouvre l'entendement par la considération de la toute-puissance de Dieu , de son amour envers nous , de sa sage providence , de sa protection et de sa faveur , et lui donne en même temps entrée dans la volonté , pour y exciter des désirs ardents , et de fortes résolutions d'entreprendre de grandes choses pour le service de notre Seigneur , et de souffrir encore davantage (2) , non-seulement sans répugnance et sans crainte , mais encore avec inclination et avec joie. Car c'est le propre de ce don de perfectionner l'espérance , comme les quatre précédents perfectionnent la foi , ce qu'il fait en trois manières. La première en nous portant aux choses les plus relevées et les plus difficiles qui regardent notre salut , sans craindre ni peines , ni travaux , ni persécutions , ni la mort même. Ainsi David , animé de cet esprit , disait : *Le Seigneur est ma lumière et mon salut , qui craindrai-je ? Le Seigneur est le protecteur de ma vie , de qui aurai-je peur ? Quand je serais assiégé par une armée campée à l'entour de moi , mon cœur ne serait point étonné. Quand mes ennemis viendraient fondre*

(1) Confidens hoc ipsum , quia qui cœpit in vobis opus bonum , perficiet usque in diem Christi Jesu. *Philipp.* 1. 6.

(2) Deus autem omnis gratiæ , qui vocavit nos in æternam suam gloriam in Christo Jesu , modicum passos ipse perficiet , confirmabit , solidabitque. Ipsi gloria et imperium in secula seculorum. Amen. 1. *Pet.* 5. 10.

sur moi pour me combattre , le combat redoublerait ma confiance (1).

La seconde, en faisant naître dans notre cœur une source de joie au milieu des opprobres et des souffrances, à l'exemple des Apôtres, qui sortirent du conseil tous remplis de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus (2).

La troisième, en nous inspirant cette grandeur de courage, non-seulement pour procurer notre salut, mais encore pour travailler au salut du prochain, à l'exemple de saint Paul, qui disait aux Colossiens : *Je me réjouis dans les maux que je souffre pour vous, et j'accomplis dans ma chair ce qui reste des souffrances de Jésus-Christ pour son corps qui est l'Église* (3) ; ou plutôt à l'exemple de Jésus-Christ, qui regardait sa Passion comme le jour de ses noces, et la joie de son cœur. Car il est tout ensemble le principe, la fin et le modèle de notre force : le principe, parce qu'il nous l'a acquise par ses mérites ; la fin, parce que c'est pour lui que nous souffrons ; et le modèle, parce qu'il nous en a donné l'exemple. Or c'est particulièrement dans l'oraison qu'il nous inspire ces généreux désirs de l'imiter, et saint Bonaventure (4) remarque que ce fut là que saint François conçut cette confiance héroïque avec laquelle il se présenta au Sultan de Baby-

(1) Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo ? Dominus protector vitæ meæ, à quo trepidabo ? Dum appropiant super me nocentes, ut edant carnes meas : qui tribulant me inimici mei, ipsi infirmati sunt et ceciderunt. Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum. Si exurgat adversum me prælium, in hoc ego sperabo. *Psal.* 26. 1 — 4.

(2) Et illi quidem ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. *Act.* Apost. 5. 41.

(3) Qui nunc gaudeo in passionibus pro vobis, et adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne meâ, pro corpore ejus quod est Ecclesia. *Coloss.* 1. 24.

(4) Vita S. Francisci à S. Bonav. cap. 9.

lone, s'offrant à entrer dans le feu, pour lui donner des preuves certaines de la vérité de la foi, pourvu qu'il voulût se convertir. Car en sortant de la prière il se sentit tellement fortifié, qu'il chantait dans un saint transport de joie : *Quand je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi* (1). « O mon Seigneur Jésus-Christ, » disait un généreux martyr, sous la persécution de » Dèce; je vous remercie de ce que vous avez daigné » me donner la force de vaincre cet injuste tyran, et » de surmonter tous les tourmens que sa cruauté m'a » fait souffrir (2). » Il est vrai, Seigneur, *vous êtes toute ma force* (3); sans vous je suis faible, lâche, tiède, il n'est rien de plus facile à vaincre : mais avec vous je suis fort, courageux, invincible; rien ne me peut ébranler, ni renverser. Sans vous les colonnes de l'Église deviennent plus fragiles que des roseaux, ainsi que saint Pierre : avec vous les roseaux sont des colonnes inébranlables, comme sainte Agathe et une infinité d'autres. Sans vous les plus sains deviennent malades, les plus purs se souillent aux rayons du soleil, les plus forts tombent au moindre souffle de vent, les plus habiles se noient dans un ruisseau, et il ne faut qu'une étincelle pour les réduire en cendres : avec vous on ne brûle point dans les fournaies ardentes, on ne se perd point dans les plus profonds abîmes, on n'est point abattu par les plus furieux orages, on ne glisse point sur le penchant des plus horribles précipices, on n'est point infecté dans l'air le plus contagieux, et on n'est point souillé, même au milieu de la boue. Enfin, sans vous on est dissipé dans la retraite, on est tenté jus-

(1) Nam, et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala : quoniam tu mecum es. *Psal.* 22. 4.

(2) Gratias tibi, Domine Jesu Christe, quod hanc mihi dare dignatus es tolerantiam, ut possim superare iniquissimum hunc tyrannum. *S. Petr. Mart.* apud Surium. 15. Maii.

(3) Quia tu es, Deus, fortitudo mea. *Psal.* 42.

qu'aux autels , et dans la conversation des anges ; on est orgueilleux et vain jusques dans les chutes les plus honteuses. Avec vous on est chaste jusques dans les lieux les plus infâmes, on est recueilli au plus fort des affaires, et au milieu des places publiques ; on est humble dans les plus hauts emplois, dans les charges les plus honorables, et dans les actions les plus éclatantes.

Venez donc, Seigneur , à mon aide, hâtez-vous de me secourir : tenez-vous toujours à ma droite , rendez-moi la joie de mon cœur , que mes lâchetés m'ont ravie, et donnez-moi un esprit fort et généreux , pour faire et souffrir de grandes choses pour votre gloire.

## ENTRETIEN XIII.

Comme Dieu attendrit l'âme dans l'oraison par le don de piété.

DEPUIS que le Verbe s'est fait le Fils de l'homme pour nous faire enfans de Dieu, l'esprit de piété doit régner dans toutes nos actions, et nous lier à Dieu comme à notre Père, et ensuite à tout ce qui lui appartient, selon le degré de proximité qu'il a avec lui. Car, comme dit saint Thomas (1), entre les mouvemens que le Saint-Esprit nous inspire, un des plus excellens et des plus sublimes est de nous imprimer un esprit filial envers Dieu; parce que le Père éternel nous le donne comme l'esprit de son Fils, afin que nous agissions en toutes choses avec un cœur d'enfant, suivant ce que dit saint Paul : *Vous n'avez point reçu l'esprit de servitude pour vivre encore dans la crainte : mais vous avez reçu l'esprit des enfans adoptifs, par lequel nous crions : Mon Père, mon Père* (2).

Or, c'est le don de piété qui nous rend susceptibles de cette impression divine, et, par suite qui doit régner dans toute la conduite de notre vie. C'est pourquoi le même Apôtre exhorte son disciple à l'exercice de la piété : *Exercez-vous à la piété : car les exercices corporels servent à peu de chose. Mais la piété est utile à tout; et c'est à elle qu'on a promis les biens de la vie présente et de la vie future* (3). Ce que saint Augustin

(1) S. Thomas. 2. 2. quest. 122. a. 1.

(2) Non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus : Abba (pater). Rom. 8. 15.

(3) Exerce autem teipsum ad pietatem. Nam corporalis exercitatio ad modicum utilis est : pietas autem ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ. 1. Tim. 4. 7, 8.

explique, disant que la piété qui est le culte du vrai Dieu, sert à tout, parce qu'elle détourne ou adoucit les maux de cette vie, et qu'elle nous conduit à l'autre vie où nous ne souffrirons plus aucun mal, et où nous jouirons éternellement du souverain bien (1).

Mais si l'esprit de piété est utile à toutes choses, il est évident qu'il sert principalement à l'oraison, et que c'est dans ce saint exercice qu'il fait éclater sa force par de plus considérables effets. J'en remarquerai ici quatre très-importans.

Le premier est, que par ce don le Saint-Esprit élève l'âme à Dieu de la manière de toutes la plus noble, et fait que nous traitons avec lui, non-seulement comme des malades avec leur médecin, ou comme des serviteurs avec leur maître, ou comme des amis avec leur ami, mais comme des enfans avec leur père. C'est ainsi que notre Seigneur veut que nous commençons notre oraison en le regardant comme notre Père qui est dans les cieux : et lui-même priait dans cet esprit avec cette prérogative incommunicable, qu'il était le Fils unique par le droit de sa naissance éternelle et temporelle, et nous ne sommes que les enfans adoptifs. Mais après tout nous avons son même esprit ; je dis l'esprit qu'il respire dans le ciel avec son Père, l'esprit qui le porta au désert pour vaguer à l'oraison, l'esprit qui lui fit dire sur la montagne : *Mon Père, mon Père, vous pouvez tout, détournez ce calice loin de moi* (2). Car saint Paul nous en donne des assurances infaillibles : *Parce que vous êtes enfans de Dieu, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son Fils qui crie : Mon Père, mon Père* (3).

Le second est, que l'esprit de piété produit en nous une amoureuse confiance avec laquelle nous exposons

(1) *S. August. Eptst. 52. ad Macedon.*

(2) *Abba, pater, omnia tibi possibilia sunt. Marc. 14. 36.*

(3) *Quoniam autem estis filii Dei, misit Deus spiritum Filii sui in corda vestra, clamantem : Abba, Pater. Galat. 4. 6.*

nos besoins à notre Seigneur comme à notre Père, et nous le prions d'y pourvoir. Ce mouvement s'étend jusqu'à nos prochains que nous considérons comme nos frères, et comme une chose qui appartient à notre Père, et quelquefois cette affection devient si forte, qu'il semble que l'âme lutte avec Dieu, comme Jacob luttait avec l'Ange. Il ne faut qu'écouter le prophète Isaïe, lorsqu'il représente à Dieu les misères de son peuple, et qu'il lui parle en ces termes : *Eh ! Seigneur, écoutez-nous du Ciel, regardez-nous de votre sainte demeure, et du trône de votre gloire. Où est ce zèle que vous aviez pour nous ? où est votre force ? où ces entrailles pleines de douceur, et ces effets merveilleux de vos miséricordes qui sont sans nombre ? Pour quoi donc en avez-vous arrêté le cours ? Car enfin, vous êtes notre Père : Abraham nous a oubliés, et Israël ne nous connaît plus. Oui, Seigneur, vous êtes notre Père, notre Rédempteur ; ce nom vous appartient depuis le commencement des temps. Pourquoi, Seigneur, avez-vous permis que nous ayons quitté vos voies ? Pourquoi avez-vous souffert que nos cœurs se soient tellement endurcis qu'ils aient perdu le respect qu'ils vous devaient ? Tournez, Seigneur, votre cœur vers nous, pour l'amour de vos serviteurs et des tribus que vous avez choisies pour votre héritage. Ah ! que ne brisez-vous les cieus, pour descendre vers nous ? Que ne faites-vous fondre les montagnes à votre premier aspect (1) ?*

(1) Attende de cœlo, et vide de habitaculo sancto tuo, et gloriæ tuæ : ubi est zelus tuus, et fortitudo tua, multitudo viscerum tuorum, et miserationum tuarum ? super me continuerunt se. Tu enim pater noster, et Abraham nescivit nos, et Israel ignoravit nos : tu, Domine, pater noster, redemptor noster, à seculo nomen tuum. Quarè errare nos fecisti, Domine, de viis tuis : indurasti cor nostrum ne timeremus te ? converte propter servos tuos, tribus hæreditatis tuæ. Quasi nihilum possederunt populum sanctum tuum : hostes nostri conculcaverunt sanctificationem tuam. Facti sumus quasi in principio, cùm non dominareris nostri, neque invocaretur nomen tuum super nos. Uti-

Le troisième est, que cette confiance filiale passe parfois jusqu'à une assurance infaillible d'obtenir ce qu'on demande. Ce qui arrive en plusieurs manières. Quelquefois, dit Cassien (1), le Saint-Esprit entre tout-à-coup dans l'âme, comme un brandon de feu qui allume promptement une vive flamme dans sa volonté, dont l'ardeur la porte à prier d'une manière incompréhensible. Car, en un instant, il lui représente tantôt ses propres besoins en particulier, ou ceux des autres, tantôt en général ceux de toute l'Église, ou d'une communauté, comme qui verrait d'un lieu fort éminent une nombreuse multitude d'hommes, sans distinguer leurs visages; et à la vue de ces objets, elle épanche en la présence de Dieu les doux parfums d'une oraison très-pure et très-efficace, que ce divin Maître qui prie pour nous avec des gémissemens ineffables, fait monter jusqu'à son trône.

Quelquefois il lui semble que Dieu l'écoute, et même qu'il prévient sa prière, comme s'il lui disait : Il n'est pas besoin que tu me parles, je sais ce que tu me demandes. Et ainsi il lui fait connaître que son désir est exaucé, et elle demeure aussi calme et satisfaite, comme si elle en voyait déjà l'effet. C'est ce que David appelle *répandre son cœur devant Dieu*. Et par la même raison, il dit que Dieu exauce le désir des pauvres, et qu'il entend la préparation de leur cœur. Si bien que le seul désir du cœur est une espèce de prière ?  
 » Votre désir est votre prière, dit saint Augustin;  
 • continuellement vous avez désiré, continuellement  
 » vous avez prié (2). La voix de la terre, dit ce même  
 » Père, c'est sa sécheresse et sa soif qui font qu'elle se  
 » fend, comme si elle ouvrait la bouche pour recevoir

nam dirumperes cœlos, et descenderes : à facie tuâ montes defluerent. *Isa.* 63.15—19; 64. 1.

(1) *Vide Cassianum. collat. 9. c. 14. 24. et 26. et Taulerum in Serm. de S. Aug.*

(2) *Desiderium tuum, oratio tua; continuo desiderasti, continuo orasti. S. August.*

» la pluie du ciel, et la faim des petits oiseaux est le cri  
 » et la prière qu'ils font à leur mode (1). »

Quelquefois il lui semble que le Fils de Dieu ou quelqu'un d'entre les saints, ou même le Saint-Esprit intervient à sa prière et parle pour elle, pendant qu'elle demeure dans un profond silence entre Dieu et celui qui prie pour elle : et toute ravie de ce qui se passe dans son intérieur, elle conçoit une certaine espérance d'être exaucée, qui la laisse dans un repos inexplicable (2).

Richard de Saint-Victor ajoute deux autres manières par lesquelles l'âme connaît que Dieu l'écoute : l'une, par la consolation qu'elle sent en priant ; l'autre, par la révélation qui est parfois plus claire et plus manifeste (3).

D'où il est aisé de recueillir que la force et l'efficacité de la prière vient principalement du mouvement du Saint-Esprit, et des mérites de Jésus-Christ. Car si le Saint-Esprit est le principe de nos prières, comment est-ce, dit saint Bernard, que Dieu pourrait faire que la voix de son esprit fût sans effet (4) ? Et si Jésus-Christ en est la cause méritoire, si la force de notre oraison n'est qu'une participation et comme un reflux de la sienne, qui ne sait que le fils n'est jamais éconduit de son père, et que c'est une prérogative qui est due à sa filiation naturelle, ainsi qu'il l'assure dans l'Évangile : *Je savais que vous m'écouteriez toujours* (5). D'où vient que saint Jean, appuyé sur le droit

(1) *Ipsa sitis terræ, quæ veluti aperitur ut aquam excipiat, vox ejus est; et ipsa fames avicularum, quæ cibum esuriunt, clamor earum est. S. Aug. epist. 121. c. 9.*

(2) *Vide Thom. à Jesu l. 1. de orat. infusâ. c. 7.*

(3) *Super aliquibus postulatis accipit consolationem, super quibus revelationem, et nunc certam, nunc dubiam. Interdum exauditam se intelligit, sed modum nescit. Richard in. Cant. c. 25.*

(4) *Quomodo sui spiritus vocem irritam faciet Deus ? S. Bern. Serm. 59. in cant.*

(5) *Ego autem sciebam quia semper me audis. Joan. 11. 42.*

de notre adoption, dit avec une confiance filiale : *Nous savons qu'il nous accorde tout ce que nous lui demandons* (1).

Je n'ignore pas ce que dit Richard de Saint-Victor, que Dieu a quelquefois égard à la grandeur de notre foi, lorsqu'il exauce nos prières, comme en effet il considéra celle du Centurion ; quelquefois il se laisse fléchir par notre humilité, comme l'humilité de la Cananéenne fit triompher cette petite chienne du Lion de Juda ; quelquefois il se rend à notre importunité, ou pour mieux dire, à notre persévérance : témoin ce pauvre aveugle qui criait avec plus d'effort, plus on tâchait de le faire taire ; quelquefois il regarde la ferveur de notre zèle et de notre amour, ce qui a fait dire à saint Chrysostôme (2) parlant de la prière du prophète Élie, si recommandable par l'ardeur de son esprit : Élie est médiateur entre Dieu et le peuple. Il réunit le Seigneur avec son peuple, et le peuple avec son Dieu. Il fait la paix entre Dieu et l'homme, entre le peuple et le père du peuple ; il oblige tout le monde à protester d'un commun consentement que le Seigneur est le vrai Dieu. La parole du très-saint prophète Élie est la clef du Ciel. Il le ferme par son commandement, et il l'ouvre après sa prière : il ferme, dis-je, et il ouvre ; il lie et délie ; il lève le sceau qu'il avait mis. Pourquoi ? Pour montrer le mérite des saints, qui font tout ce qu'ils veulent sur la terre, et qui impêtrent dans le Ciel tout ce qu'ils demandent (3).

(1) Scimus quia audit nos quidquid petierimus. *Joan. 5. 15.*

(2) *S. Chrysost. serm. 2. de Eliâ, tom. 2.*

(3) Saint Thomas dit que « la prière produit deux effets pour  
 • la vie future, savoir, la vertu de mériter et la vertu d'obtenir.  
 • Or la prière a la vertu de mériter en tant qu'elle procède de la  
 • racine de la charité ; et l'efficacité d'obtenir, elle la tient de la  
 • grâce de Dieu, que nous prions, qui nous engage même à le  
 • prier. Sur quoi saint Augustin, dans son livre sur les paroles du  
 • Seigneur, ajoute que Dieu ne nous exciterait pas à le prier, s'il  
 • ne voulait nous donner. »

Enfin, il se laisse quelquefois attendrir par leurs gémissemens et par leurs pleurs, comme fit la pénitente Magdeleine : mais qui ne voit que toutes ces excellentes qualités n'agissent efficacement dans l'oraison que par le mouvement du Saint-Esprit, qui se sert du don de piété pour imprimer dans l'âme cette secrète confiance sans laquelle l'oraison peut bien avoir la force de mériter ; mais non pas celle d'impêtrer toujours ce qu'elle demande.

Il est donc vrai que le don de piété est d'autant plus nécessaire dans l'oraison, que c'est l'organe du Saint-Esprit, avec lequel il porte l'âme à prier avec toute la confiance que doit avoir un fils envers son père. Seulement il faut prendre garde que l'instinct de l'amour-propre ne nous abuse, vu que, comme remarque saint Bonaventure (1), les personnes dévotes s'y peuvent aisément tromper, soit en désirant des talens éclatans sous prétexte de la gloire de Dieu ; soit en demandant des grâces miraculeuses sous prétexte de charité et de nécessité ; soit même en suivant les désirs louables qu'ils ont de leur avancement spirituel, sans les soumettre absolument à la volonté divine. Les règles de saint Ignace que nous avons marquées en parlant du don de conseil, serviront de remèdes contre ces illusions.

*Oratio duplicem habet effectum respectu futuri, scilicet virtutem merendi et virtutem impetrandi. Oratio autem habet virtutem merendi in quantum procedit ex radice charitatis ; efficaciam impetrandi habet ex gratiâ Dei quem oramus, qui etiam nos ad orandum inducit. Unde Augustinus dicit in libro de verbis Domini : « Non nos hortaretur ut peteremus, nisi dare vellet. » S. Thom. 2. 2. quæst. 83. a.*

(1) *S. Bonav. de processu Relig. process. 7. c. 19.*

## ENTRETIEN XIV.

Comme Dieu tient l'âme dans un profond respect durant l'oraison par le don de la crainte.

Je ne parle point ici de la crainte naturelle, ni de la crainte humaine, ni de la crainte mondaine. Ces trois sortes de craintes doivent être bannies de l'oraison, pour donner entrée à la crainte de Dieu, que les théologiens distinguent en trois espèces : l'une servile, l'autre mercenaire, l'autre filiale. L'une nous fait fuir le péché de peur que Dieu ne nous punisse, suivant ce que dit notre Seigneur : *Craignez celui qui peut perdre le corps et l'âme dans l'enfer* (1). L'autre nous fait servir Dieu de peur qu'il ne nous prive du souverain bien, comme ces rebelles qu'il menace d'exclure dans sa colère du repos éternel (2). L'autre nous porte à honorer Dieu et à le servir fidèlement sans aucun intérêt, fuyant les moindres défauts plus que la mort, de peur de lui déplaire, et c'est là proprement la crainte filiale, dont le pur amour est le principe. Ces trois espèces de crainte servent à l'exercice de l'oraison. La crainte filiale nous y attire par douceur; la crainte mercenaire nous y porte, partie par douceur, partie par rigueur. La crainte servile nous y pousse par nécessité, pour éviter les peines éternelles de l'enfer. Toutes ensemble nous obligent par différentes considérations et motifs à nous tenir en la présence de Dieu avec attention et avec respect. Mais il faut avouer que le don

(1) *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere : sed potius timete eum [qui potest et animam et corpus perdere in gehennam. Matth. 10. 28.*

(2) *Ut juravi in ira mea : si introibunt in requiem meam. Psal. 94. 11.*

de crainte y contribue d'une manière bien plus noble , et qu'il enchérit de beaucoup sur les actes de ces vertus. Aussi le Saint-Esprit le communique à l'âme pour cet effet , afin de les élever à un degré de perfection où notre manière ordinaire d'agir ne pourrait pas arriver. Nos lettres annuelles témoignent qu'un jeune homme de Louvain, nommé Bertrand, se réjouissant le jour du carnaval, fut tout-à-coup éclairé d'une lumière du ciel, et se mit au milieu du festin à parler avec tant de véhémence et de force des peines de l'éternité, que deux des plus considérables de la ville qui l'écoutaient, touchés de son discours, changèrent de vie, et lui-même quitta le monde le lendemain, et entra dans notre compagnie. Voilà ce que produit le don du Saint-esprit par la crainte des peines ; car saint Augustin (1) et saint Grégoire (2) enseignent que ce don s'étend jusques à la crainte de l'enfer. Saint Nicolas Tolentin entendant le sermon le jour de saint Étienne, fut tellement touché des paroles du prédicateur qui disait : « Le ciel est maintenant ouvert, entrez-y promptement, de peur qu'il ne se ferme, » qu'à l'heure même il résolut de quitter le siècle, et l'exécuta à la fin de la prédication. Qui opéra ce changement si subit ? La crainte de perdre le ciel, qui pénétra son cœur par un mouvement extraordinaire du Saint-Esprit. Saint Ignace pensant un jour aux peines de l'éternité, ne trouva rien qui l'effrayât, sinon les blasphèmes des damnés. C'était la crainte filiale qui le faisait trembler d'horreur à la seule appréhension de l'offense de Dieu.

Or je dis que cette crainte, qui est un don du Saint-Esprit, doit régner dans l'oraison et y produire trois effets considérables entre plusieurs autres : la confusion, le respect et l'attention ou l'application dans l'entretien que nous avons avec Dieu.

(1) *S. Aug. l. de gratiâ et libero arbitr. c. 18.*

(2) *S. Greg. in Ezech. hom. 3.*

Sa sainteté infinie nous doit couvrir de confusion , dans la vue de nos défauts et des taches de notre âme , à l'exemple de saint Pierre, qui disait à notre Seigneur tout effrayé de la grandeur du miracle qu'il venait de faire : *Seigneur, retirez-vous, je ne suis qu'un pécheur* (1). Je suis indigne de paraître devant vous. Saint Annon, archevêque de Cologne, également illustre par ses vertus et par ses miracles, vit un jour dans son extase un palais magnifique, tout brillant d'or et de pierreries, dont l'entrée lui ayant été permise, il aperçut plusieurs saints évêques et archevêques assemblés comme dans un concile pour décider quelque affaire d'importance. Là étaient Héribert, archevêque de Cologne; Bardon, archevêque de Mayence; Pappou, et Éverard, archevêque de Trèves; Arnoux, évêque de Worms, et plusieurs évêques de la Gaule qu'il connaissait de vue ou de réputation. Ils étaient tous revêtus d'une belle robe blanche, et il lui était avis qu'il était aussi couvert d'un habit fort riche et précieux; mais qu'il y avait une tache fort difforme à l'endroit du cœur, qui lui donnait beaucoup de confusion. C'est pourquoi il la cachait de la main tant qu'il pouvait, de peur qu'elle ne parût aux yeux d'une si sainte et illustre compagnie. En même temps il vit une chaire richement ornée qui lui était préparée, ce qui lui donna bien de la joie : mais comme il s'avancait pour y tenir son rang, Arnoux, évêque de Worms, l'en empêcha, et lui dit avec beaucoup de modestie et de respect : Ces saints prélats ne vous peuvent admettre dans leur assemblée, que vous n'ayez ôté cette tache qui paraît sur votre habit. Là-dessus il se retira fort triste et fondant en larmes, mais ce saint évêque le consola, disant : Ayez patience, et faites laver cette tache : en peu de jours vous viendrez dans ce lieu d'honneur, ainsi que vous le souhaitez. Alors saint Annon revenant à soi, fit réflexion sur soi, et reconnut que la ta-

(1) *Exi à me, quia homo peccator sum. Luc. 5. 8.*

che de son cœur était le souvenir de l'injure que ceux de Cologne lui avaient faite en le chassant de leur ville. Eh ! si cette légère faute causa tant de confusion à un si saint prélat, et l'empêcha de paraître en la présence des bienheureux, que sera-ce de paraître en la présence de Dieu, qui est le Saint des saints ? N'avons-nous pas sujet de rougir, nous voyant souillés de tant de taches, et de nous anéantir par une crainte filiale devant ce père charitable, qui, nous ayant retirés de la terre, nous oblige à mener une vie céleste et angélique ?

D'ailleurs, si nous considérons la grandeur suprême de celui à qui nous parlons dans l'oraison, sans doute son excellence infinie nous doit faire trembler, et nous abimer dans un profond sentiment d'humilité et de révérence intérieure et extérieure, nous qui ne sommes qu'un peu de poussière, qu'un néant, et moins qu'un néant devant lui. Car si lorsque nous parlons à un roi, nous nous mettons dans la plus humble et la plus modeste posture qu'il est possible ; que devons-nous faire, lorsqu'il s'agit de nous entretenir avec Dieu, devant qui tous les monarques du monde ne sont que des atomes luisans aux rayons du soleil, que le moindre souffle du vent emporte, et qui disparaissent au moindre nuage de l'air ? Les séraphins mêmes qui le louent dans le temple, comme dit Isaïe, couvrent leurs pieds et leurs visages de leurs ailes, et ne tiennent que celles du cœur étendues, pour voler avec vitesse au moindre signe de sa volonté.

Le respect qu'ils ont pour son infinie majesté, jette ce voile mystérieux sur leurs yeux, comme un aveu solennel de leur bassesse et de sa souveraine grandeur.

Je sais bien que Dieu qui est infiniment grand en puissance et en sagesse, est aussi infiniment grand en bonté ; qu'il a pour nous des tendresses et des entrailles de père, et qu'il veut bien que nous traitions avec lui comme ses enfans, usant de toute la liberté, de la

confiance , et des caresses dont un fils bien-né userait envers son père : mais comme sa grandeur ne nous prive pas des effets de sa bonté , aussi sa bonté ne nous dispense pas du respect que nous devons à sa grandeur. Le don de crainte n'est point opposé au don de piété : l'un et l'autre perfectionnent le pur amour. Le don de piété lui donne de la confiance , de la tendresse et des privautés discrètes ; le don de crainte le rend plus respectueux , et empêche que l'âme ne prenne des libertés avec Dieu , qu'elle ne doit pas ; qu'elle ne traite avec lui trop privément , qu'elle ne lui parle avec des termes trop badins et trop hardis , qu'elle n'agisse comme de pair avec lui par un orgueil secret , et qu'elle ne se comporte dans ses prières avec des irrévérences qui montrent qu'elle ne connaît pas Dieu , et qu'elle ne se connaît pas elle-même. En effet , plus une âme connaît la grandeur et la majesté de Dieu , plus elle lui porte de respect : d'où vient que l'âme très-sainte de Jésus-Christ , qui en a une plus claire connaissance que tous les hommes et tous les anges ensemble , est aussi incomparablement plus respectueuse en sa présence ; et tous ceux qui sont animés de son esprit , l'imitent en ce point , et se tiennent en la présence de Dieu avec des sentimens si humbles , qu'ils se sentent comme fondre et anéantir , se souvenant seulement qu'il les regarde.

Saint Ignace faisait un grand état de cette grâce , et une de ses plus fréquentes aspirations était de la demander à Dieu , lui disant avec un profond soupir : « Seigneur , donnez-moi l'humilité , et une révérence » pleine d'amour envers vous (1). » Il disait qu'il avait appris du ciel , comme une chose très-considérable que l'on doit fort estimer , « avec quelle révérence il se faut comporter en la présence de Dieu (2). » De là venait

(1) *Da mihi humilitatem , et amoris tui plenam reverentiam. Annus dier. memor. F. Xadasi ad 31. Julii.*

(2) *Quantâcumque reverentiâ sit versandum in oculis Dei Ibid.*

ce soin admirable qu'il avait de faire parfaitement les plus petites actions, parce qu'il les regardait comme des œuvres de Dieu. De là ce grand respect qu'il portait aux choses saintes et à tout ce qui concernait le service divin. De là cette forte application qu'il apportait à toutes les prières les plus ordinaires, et cette exactitude incroyable avec laquelle il se préparait à l'oraison et à la messe, accomplissant ce que dit Salomon, que celui qui a reçu le don de crainte dans un haut degré ne néglige rien (1). C'est le troisième effet que doit produire le don de crainte dans l'usage de l'oraison. L'on ne doit rien négliger de ce qui est nécessaire pour la bien faire. Car que ne mérite la bonté infinie de Dieu, et que ne devons-nous faire pour le contenter?

Si saint Augustin préparant une harangue à la louange d'un Empereur avait l'esprit aussi rempli d'inquiétudes, comme s'il eût été dans l'agitation d'une fièvre ardente, à cause des pensées importunes qui le troublaient, et lui jetaient la frayeur dans le cœur, quelle témérité de nous présenter chaque jour devant le Créateur du ciel et de la terre, sans nous en mettre en peine, et sans y être préparés! Quelle insolence de prétendre entretenir ce souverain monarque de l'univers avec une imagination remplie de fantômes ridicules, avec une mémoire vide de bonnes pensées propres au sujet de notre méditation, avec un entendement embarrassé de mille soins et de mille desseins chimériques; et enfin, avec une volonté froide et glacée, qui s'entretient de toute autre chose que des bons désirs, qui devraient brûler jour et nuit sur l'autel de notre cœur, pour nous disposer à l'oraison d'où dépend tout le secours du ciel que nous espérons dans nos besoins, et toutes les richesses de la grâce que nous attendons de la libéralité du Rédempteur, vu principalement que l'esprit de crainte qui prend son origine du pur amour, et qui y retourne comme à son

(1) Qui timet Deum, nihil negligit. *Eccl.* 7. 9.

centre , est le plus sûr et le plus excellent moyen pour obtenir toutes les autres faveurs que Dieu a coutume de départir dans ce saint exercice. C'est pourquoi saint Bernard, au Traité des dons du Saint-Esprit, dit que c'est la première de toutes les grâces , sans laquelle il n'y a rien de bon dans nos âmes ; parce que comme la négligence et la vaine confiance que nous avons en nous-mêmes, est la cause de tous les vices , aussi la crainte du Seigneur est la racine de tous les biens , et le trésor qui les conserve (1). Ce que Cassien confirme par ces paroles du prophète Isaïe : *La sagesse et la science sont les richesses du salut, mais la crainte du Seigneur est le trésor où elles sont seulement gardées* (2). « Isaïe , dit cet » auteur, ne pouvait mieux exprimer la dignité et » l'excellence de ce don , qu'en disant que sans la » crainte du Seigneur les richesses du salut ne sont » point en assurance (3). »

Celui donc qui veut s'avancer dans l'oraison en doit faire un grand état, et demander souvent cette grâce à Dieu par les mérites de son Fils, auquel il faut qu'il s'attache comme un petit enfant à la mamelle sacrée du Père éternel, qui en est toute pleine. Il est encore important qu'il s'y exerce , et qu'il en produise les actes; et que tous les hommages qu'il rend à Dieu , toutes les affections qu'il conçoit en sa présence, et toutes les joies, caresses et consolations qu'il ressent, soient accompagnées d'une humilité respectueuse qui pénètre

(1) *Sinè hac gratiâ primâ gratiarum quæ totius Religionis exordium est, nullum bonum pullulare, vel manere potest. Sicut enim securitas et desidia causa est et mater omnium delictorum, sic timor Domini radix est et custos omnium honorum. S. Bern. de donis Spiritûs Sancti, c. 1.*

(2) *Divitiæ salutis sapientia et scientia : timor Domini ipse est thesaurus ejus. Isa. 33. 6.*

(3) Non potuit timoris istius dignitatem et meritum magis evidenter exprimere, quàm ut divitias salutis nostræ, quæ in verâ sapientiâ Dei scientiâque consistunt, diceret nisi à timore Domini non posse servari. *Cassian. col. 11. cap. 13.*

le fond de son cœur, et qui passe de l'intérieur jusqu'à l'extérieur. Il peut même quelquefois en faire une espèce d'oraison, à l'exemple de notre frère Alphonse Rodriguez (1), qui priait par les dons du Saint-Esprit en cinq manières différentes, qu'il pratiquait selon le mouvement de la grâce qui opérait en lui. La première était de s'anéantir devant Dieu par le don de la crainte avec un certain étonnement respectueux de la majesté divine, et un sentiment fort profond de sa propre bassesse. La seconde, de contempler par les dons de sagesse et d'intelligence les trésors et les richesses immenses des perfections infinies de Dieu, de les aimer en lui, et de s'en réjouir avec une merveilleuse complaisance. La troisième, de lui représenter ses besoins par le don de piété et de science, comme à un bon père qui aime infiniment et qui est réciproquement aimé de ses enfans, et de lui demander comme au meilleur médecin de tous, le remède des maux qui le faisaient gémir. La quatrième, de se prosterner aux pieds du trône de Dieu, et par le don de force former une résolution généreuse de se vaincre en toutes choses, pour lui plaire. La cinquième, de se séparer de toutes les créatures pour traiter seul avec Dieu, par le don de conseil, des affaires de son salut ou de celles du prochain, et là éclater en désirs, et lutter avec Dieu, pour ainsi dire, afin d'obtenir l'effet de ses demandes. Je finis par ces paroles du Roi-Propète : *Servez Dieu avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement* (2). « Quelque élévation d'esprit que vous ayez, de quelque sentiment de piété et de tendresse que vous soyez prévenu, et de quelques flammes d'amour que vous soyez embrasé, prenez garde, dans toutes les communications que vous aurez avec Dieu, de ne perdre jamais le respect, vous souvenant que s'il est votre

(1) Vie du B. Alphonse Rodriguez, liv. 2. chap. 1.

(2) *Servite Domino in timore : et exultate ei cum tremore.*

*Psal. 2. 11.*

père, il est aussi votre Dieu et votre roi, et qu'en toutes les caresses que les rois font à leurs favoris, ils ne veulent jamais qu'on s'oublie de ce qu'ils sont (1). »

La première parole que l'Époux des Cantiques dit à l'âme qu'il chérit comme son épouse, est celle-ci : *Si vous vous méconnaissiez, ô la plus belle d'entre les femmes, retirez-vous de ma présence, et que je ne vous voie jamais* (2).

(1) L'Homme spirituel. *Sect.* 16.

(2) Si ignoras te, o pulcherrima inter mulieres, egredere et abi. *Cant.* 1. 7.



# L'HOMME D'ORAIISON ,

SA CONDUITE DANS LES VOIES DE DIEU.

---

## LIVRE TROISIÈME.

de la première espèce d'oraison que saint Ignace enseigne, qui  
est la MÉDITATION.

---

### ENTRETIEN PREMIER.

En quel consiste la Méditation.

La méditation, à proprement parler, n'est autre chose, qu'une, ou deux, ou plusieurs considérations faites sur quelque sujet propre pour émouvoir la volonté et la porter à de saintes affections vers les choses divines, à de fortes résolutions de fuir toute sorte de mal, et de faire tout le bien que Dieu nous commande ou qu'il désire de nous.

C'est un ouvrage des trois puissances spirituelles de l'âme, dont la première, qui est la mémoire, représente le sujet sur lequel on médite ; la seconde, qui est l'entendement, le considère, le pénètre, et l'approfondit pour en tirer ses conclusions et former ses raisonnemens pratiques ; La troisième, qui est la volonté, produit ses affections et ses résolutions conformes au sujet et à la fin de la méditation,

Vous voyez par là qu'il y a trois choses principales, qui composent cet exercice ; à savoir , les considérations, les affections et les résolutions, qui sont tellement liées ensemble , que les considérations ne sont que pour les affections , ni les affections que pour les résolutions.

### *1. Des Considérations.*

Les considérations de l'entendement doivent toujours précéder les affections de la volonté , et porter le flambeau de la connaissance devant elle pour l'éclairer , et pour l'échauffer , en lui proposant des vérités pratiques capables de la toucher.

L'entendement tire ces vérités des sujets divers qu'il médite , dont les uns sont propres de la vie purgative, comme par exemple la fin pour laquelle l'homme a été créé ; les péchés qui l'éloignent et le séparent de cette fin ; la vanité des choses de la terre ; la mort , le jugement , l'enfer , et semblables matières qui peuvent servir à purifier l'âme et la dégager de ses vices.

Les autres regardent la vie mûrissante , comme les mystères de la vie de Jésus-Christ , le très-saint Sacrement , la vie et les vertus de la B. Vierge , des anges et des saints. Les autres appartiennent à la vie unitive , comme les perfections divines , les bénéfices que nous avons reçus de Dieu , et ceux que nous espérons à l'avenir.

La manière de s'appliquer à ces sujets est différente. Tantôt on considère les qualités des personnes qui interviennent dans le sujet de la méditation pour en tirer des motifs d'amour ou de haine , d'estime ou de mépris , d'admiration , de révérence , d'imitation , ou des actes contraires. Tantôt on considère leurs actions , pour en tirer des motifs qui portent l'âme à se régler sur ces exemples. Tantôt on considère leurs paroles , pour en tirer des maximes et des conseils salutaires pour la conduite de notre vie.

Et parce qu'il est très-important que l'esprit soit parfaitement convaincu des vérités qu'il présente à la volonté, il faut que l'homme d'oraison fasse un grand usage de la foi, dont la lumière est beaucoup plus forte, que de tout autre discours, quoiqu'il se puisse encore utilement aider des raisons solides qu'il trouvera par son industrie, avec le secours de la grâce. Mais il doit éviter la curiosité dans ses recherches, et la trop grande spéculation qui fatigue l'âme et sèche les affections du cœur, au lieu de les exciter.

## 2. *Des saintes Affections.*

Comme la ferveur du cœur suit ordinairement les vues et les lumières de l'esprit, il est évident que selon les sujets différens des considérations dont nous venons de parler, il y a ensuite diversité d'affections (1).

Par exemple, les considérations propres de la vie purgative sont suivies ordinairement des affections de crainte, de douleur, de contrition; de regrets du passé, de désirs de se corriger à l'avenir, de retrancher toutes les occasions d'offenser Dieu, de se mortifier et de faire pénitence.

De celles qui sont propres de la vie illuminative, naissent l'amour des vertus, le désir fervent de pratiquer les bonnes œuvres, et surtout l'imitation de Jésus-Christ, qui enferme toutes les autres affections.

Celles de la vie unitive produisent l'amour de Dieu affectif, effectif, appréciatif; amour de complaisance, amour de bienveillance, amour liant, blessant et transformant.

Mais il faut remarquer que ces saintes affections que nous ressentons dans la méditation, ne sont pas toujours des effets de nos raisonnemens ordi-

(1) *Ex claro intellectu sequitur non tardus affectus.*

naires , et que Dieu a des voies d'infusion et de grâce qu'il entremêle quelquefois dans nos considérations , soulageant si puissamment sa créature , qu'encore qu'elle agisse effectivement avec lui , elle le fait néanmoins avec tant de facilité et de douceur , et avec si peu d'effort de sa part qu'elle semble pâtir et n'agir pas.

Quelquefois pendant que l'homme d'oraison s'occupe dans les considérations de la vie purgative , Dieu lui donne une vue soudaine, mais claire et parfaite , avec un sentiment ardent et imprévu de ses imperfections , de ses défauts et manquemens , dont il conçoit des regrets si cuisans , accompagnés d'une si grande abondance de larmes qu'il en est tout étonné , vu qu'en ressentant les effets , il n'en voit pas l'origine ; seulement il connaît bien que cela ne vient pas du discours précédent , mais d'une effusion de lumière survenue tout-à-coup , ensuite de laquelle il demeure plus fortement convaincu de la misère de son état , que s'il en avait tiré des preuves évidentes par la force d'un long et sérieux raisonnement : ce qui lui fait voir clairement , que ce qu'il ressent n'est point un fruit de son industrie, mais une œuvre de Dieu et un pur effet de sa bonté.

D'autres fois il reçoit , lorsqu'il s'y attend le moins , une connaissance claire qui lui est infuse d'en-haut , par laquelle il pénètre si intimement l'excellence et la beauté de quelque vertu ou de quelque perfection , qu'il soupire après elle , et se sent embrasé d'un désir si ardent de la posséder , que rien ne lui semble assez puissant pour retarder ses poursuites , tout cela s'opérant en lui par des ressorts qu'il ne connaît pas , parce que le discours n'y a point de part. Alors l'âme admire le changement qui se fait en elle par la douceur et par la force de ses divins attrails, voyant que sa faiblesse ordinaire se dissipe aux rayons d'une grâce si puissante, qui lui fait dire avec David : *Ma jeunesse est renouvelée comme celle de l'aigle : j'ai*

*couru dans les voies de vos commandemens, lorsque vous avez dilaté mon cœur* (1).

D'autres fois Dieu agit encore d'une manière plus noble et plus indépendante de la créature, attirant, élevant, purifiant et éclairant l'entendement des lumières de sagesse et d'intelligence; et remplissant la volonté de vives flammes d'amour, en sorte que l'âme est ravie hors d'elle-même, voyant tantôt distinctement, la bonté, ou la sagesse, ou la sainteté de Dieu; tantôt confusément l'infinité de son être présent, et se trouvant transportée d'amour vers lui à la première vue qu'elle en a, sur quelque sujet que ce soit, comme sur le mystère de la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ, sur sa doctrine, sur ses miracles, sur les sacrements qu'il a établis, sur les bénéfices dont il l'a prévenue, s'y arrêtant si amoureusement, et avec tant d'entretien et de matière (sans néanmoins autre matière ce mot, par exemple, *Dieu, ou bonté divine*), que toute la force de l'esprit humain ne lui peut rien fournir de semblable.

### 3. Des Résolutions.

Le fruit principal de la méditation n'est pas dans les considérations, ni dans les seules affections; mais dans les résolutions efficaces qui sont suivies de l'exécution.

Car comme le feu s'étant pris et attaché à quelque sujet, y produit aussitôt ses qualités, et puis y introduit sa forme, de même l'ardeur de l'affection étant conçue dans notre cœur par la force de la considération, doit y brûler effectivement les épines de nos péchés, ôter le dérèglement des passions, convertir et transformer l'âme en Dieu, ainsi que le feu change en feu tout ce qu'il brûle.

(1) *Renovabitur ut aquilæ juvenus tua. — Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum. Psal. 102. 5. — 118. 32.*

Cela est si vrai, qu'encore que l'âme soit dans la sècheresse durant tout le temps de l'oraison, et qu'elle ne puisse avoir aucune lumière, ni même aucune affection, si néanmoins elle sort de là plus détachée des créatures, plus déterminée au bien, plus résignée au bon plaisir de Dieu, plus résolue de pratiquer l'humilité, la patience, la charité : on peut dire qu'elle a mieux fait son oraison, et qu'elle en a plus profité que celui qui aurait eu une grande abondance de lumières et de bonnes affections, sans tâcher de les rendre efficaces.

De là vient qu'entre toutes les affections qu'on produit dans la méditation, celle de l'imitation est particulièrement recommandée, parce qu'elle a un rapport plus naturel, et une liaison plus étroite avec les résolutions qu'on doit prendre dans l'oraison. Ainsi lorsque l'on considère la patience du Fils de Dieu, et la bonté avec laquelle il a choisi les mépris et les douleurs pour l'amour de nous ; à proportion que l'âme s'affectionne à cette vertu, elle forme une ferme résolution d'endurer, à l'exemple de son Sauveur, toutes les peines de corps et d'esprit, et pour rendre ce bon propos plus utile et plus efficace, elle en prévoit en particulier quelques-unes qui lui pourront arriver ce jour-là même ; elle les accepte devant Dieu, elle propose de les endurer en silence et sans se plaindre ; elle détermine en soi-même les paroles pleines de douceur qu'elle dira à ceux qui la traverseront, les bons offices qu'elle leur rendra, la sérénité de visage qu'elle leur montrera ; elle se réjouit d'avoir cette occasion de témoigner à Dieu le désir qu'elle a de lui plaire en suivant la Croix de son Fils, et enfin elle lui demande la grâce de lui être fidèle ; et tout cela pour l'ardent et efficace désir qu'elle a d'imiter Jésus-Christ.

Or, ce que j'ai dit de la patience se peut appliquer à tous les sujets de l'oraison. Mais il faut toujours se souvenir que, dans la pratique du bien, les choses générales touchent bien moins que les particulières, et par con-

séquent que pour rendre nos résolutions efficaces, il est bon de particulariser les actes que vous voulez faire, et de prévoir la façon, le temps, le lieu et les autres circonstances que vous y observerez. Et parce qu'en vous représentant des objets particuliers et familiers, ils pourraient vous causer de la distraction, le remède est de différer à prendre vos résolutions à la fin de la méditation, si vous trouvez que vous soyez diverti, lorsque vous les mêlez avec les considérations et les affections.

## ENTRETIEN II.

## Avis importans sur la pratique de la Méditation.

Entre les avis que saint Ignace donne pour bien méditer, les uns regardent ce qu'il faut faire avant la méditation; les autres, ce qu'il faut faire au commencement, au progrès, et à la fin.

1. *Ce qu'il faut faire avant la Méditation.*

Il y a deux préparations à faire avant la méditation. L'une est éloignée, l'autre prochaine: toutes deux sont très-importantes. Nous parlerons ici de la première.

La préparation éloignée consiste à lever les empêchemens qui vous peuvent priver du fruit de la méditation, et à vous établir solidement dans les dispositions contraires. Pour cet effet, ayez soin premièrement de conserver la pureté de votre cœur, vous gardant d'offenser Dieu, et vous relevant promptement, lorsque vous l'aurez offensé;

2. De modérer vos passions, vous souvenant de cette maxime si célèbre, que pour bien prier il faut avoir l'esprit en repos, exempt du trouble des passions;

3. D'éviter l'empressement, la dissipation et le trop grand embarras dans vos emplois, vous y occupant tellement que vous soyez toujours maître de vous-même; et que vous puissiez respirer l'air du paradis tandis, que vous traitez les affaires soit spirituelles ou temporelles des hommes, afin que vous n'en soyez point distrait ni divertie durant le temps de la prière, mais que vous ayez la liberté de dire, comme saint Bernard, à vos occupations et à vos soins: « Demeurez-là, et laissez mon cœur paisible et tranquille: car je m'en vais parler à

» mon Dieu , et traiter avec lui. Quand j'aurai fini mon » entretien , je retournerai à vous. »

4. De vous tenir durant le jour dans un recueillement intérieur, qui empêche que les choses sensibles ne fassent trop d'impression sur votre imagination. Ce qui vous sera facile, si, par un vrai désir de plaire à Dieu en toutes choses, et spécialement dans ce saint exercice de l'oraison, vous vous accoutumez à élever de temps en temps votre cœur au ciel, avec de courtes aspirations, qui, sans nuire à vos actions extérieures, prépareront les puissances spirituelles de votre âme à cette importante action de la méditation, suivant ce que dit l'abbé Isaac chez Cassien : « Soyez, hors de l'oraison, » tel que vous désirez être dans l'oraison. (1) »

5. Enfin, de choisir le temps, le lieu et la matière de vos méditations pour tout le cours de l'année, ne déterminant rien néanmoins sans l'avis de votre Directeur.

Le lieu le plus propre, si cela vous est libre, c'est le plus retiré. L'âme s'applique mieux à Dieu, lorsque la vue n'est point dissipée ni partagée à divers objets : et elle écoute mieux les paroles intérieures, lorsque le bruit et la parole extérieure ne frappent point l'oreille ; vu principalement que l'oraison est un don de Dieu, et qu'il est croyable qu'il en fera plus volontiers part à ceux qui se privent de l'entretien et de la vue des créatures, pour se rendre dignes de le recevoir.

Pour le temps le plus favorable, c'est le matin ; parce que l'esprit est plus calme et n'est point encore rempli des affaires temporelles : Je méditerai et penserai à vous le matin, dit David. Un autre temps assez propre, c'est le soir, après avoir congédié toutes les créatures, et s'être désoccupé des soins et du tracas du monde, afin de purifier son cœur du mauvais air qu'on a respiré durant le jour, et de jouir d'un air plus pur. Ainsi l'Évangile nous apprend que Jésus-Christ a prié

(1) *Cass. col. 7. cap. 2.*

durant la nuit (1) et à l'aube du jour (2). Et le Prophète Jérémie nous avertit de louer Dieu durant la nuit, et de répandre notre cœur comme l'eau devant lui, avant que le jour commence (3).

La matière la plus commune et la plus utile, sans contredit, c'est Jésus-Christ, et tout ce qui le regarde. C'est le pain de chaque jour, le pain vivant qui est descendu du ciel pour servir de nourriture à nos âmes; il ne le faut point quitter. On peut bien prendre parfois quelque autre sujet, mais il faut toujours revenir à celui-ci. Saint Ignace l'a jugé le plus propre pour ceux de notre Compagnie, et c'est dans cette vue qu'il donna charge au Père Natal de faire des observations sur tous les Évangiles du Carême et de l'année, avec des images qui pussent mettre devant les yeux tous les mystères de la vie de notre Seigneur, et les imprimer dans l'imagination, afin d'occuper plus facilement durant la méditation les puissances spirituelles de l'âme, et de remplir la mémoire du souvenir de Jésus-Christ, l'entendement de son estime, la volonté de son amour, et tout l'intérieur et l'extérieur de l'homme de sa ressemblance. Le cardinal Bellarmin obligea par le même motif le Père Matthieu Ricci à donner au public des méditations sur le même sujet, qui eurent un grand cours dans toute l'Italie, comme celles du Père Louis du Pont en Espagne, et celles du Père Suffren, et du Père Hayneuve en France, et plusieurs autres dont le dénombrement serait trop long.

## 2. De la préparation prochaine.

La préparation prochaine est celle qui précède immédiatement l'exercice de l'oraison, et qui doit commen-

(1) Factum est autem in illis diebus, exiit in montem orare, et erat pernoctans in oratione Dei. *Luc.* 6. 12.

(2) Et diluculo iterum venit in templum. *Joan.* 8. 2.

(3) Consurge, lauda in nocte, in principio vigiliarum : effunde sicut aquam cor tuum antè conspectum Domini : leva apud eum manus tuas pro animâ parvulorum tuorum, qui defecerunt in fame in capite omnium compitorum. *Thren.* 2. 19.

cer dès le soir, si vous faites la méditation le matin.

Avant donc que d'aller prendre votre repos, préparez avec soin les points ou les parties de votre sujet, les considérations que vous ferez sur chaque point, les affections que vous en pouvez tirer, et le fruit que vous en devez recueillir. Excitez un grand désir de bien faire votre oraison; tâchez de le renouveler durant la nuit, si vous vous réveillez. Surtout dès le point du réveil et du lever, après avoir donné votre cœur à Dieu, faites que votre esprit s'occupe de la même pensée, et que votre volonté rallume ce même feu. O qu'heureux est l'homme qui s'endort, qui repose et qui s'éveille avec cette sainte ardeur, rappelant le souvenir de son sujet, et commençant à se mettre en la présence de Dieu dès qu'il se lève, pour exciter par ce moyen la révérence intérieure, sans laquelle l'oraison ne sera que distraction, que sécheresse, qu'inutilité, qu'ennui. Car, comme dit très-sagement le Père Suffren dans son Année chrétienne, « ceux qui négligent ce conseil ont peine à trouver de quoi s'entretenir durant la méditation, et sont contraints de passer une bonne partie du temps dans cette recherche inutilement et sans fruit (1). »

Dieu bénit ordinairement le travail qu'on prend à se préparer; parce que c'est une marque du respect qu'on lui porte, et de l'estime qu'on fait de l'entretien avec son infinie Majesté. David faisant de grands préparatifs pour bâtir la maison de Dieu, apportait pour raison, qu'il ne travaillait pas pour la demeure d'un homme, mais de Dieu même (2).  
 « Ceux qui disent que sans préparer aucune matière,  
 » ils se contentent de se mettre devant Dieu, non  
 » tant pour lui parler que pour l'écouter, ne s'avancent  
 » guère dans la connaissance des mystères divins, ni  
 » au goût et affection d'iceux, sinon par une voie

(1) Le P. Jean Suffren, *Année chrétienne*, tom. 1. partie 2. c. 2. 5. à paragr. 5.

(2) Non homini præparatur habitatio, sed Deo. 1. Paral. 29. 1.

» extraordinaire, laquelle Dieu peut donner; mais il  
 » la donne rarement, et il est toujours plus assuré de  
 » suivre les lois ordinaires, que par une vanité cachée  
 » affecter les extraordinaires, qui sont plus dangereuses  
 » et moins profitables: joint aussi que bien souvent  
 » ceux qui parlent ainsi, refusent la peine qu'il y a  
 » à se préparer, et s'accoutument à une oisiveté dange-  
 » reuse, ou pour le moins inutile. » Voilà le senti-  
 ment de ce Père fort expérimenté dans la conduite  
 des âmes, qui ne fait que suivre en cela la pratique  
 des Saints mêmes les plus élevés dans la contem-  
 plation; mais surtout de saint Ignace, qui préparait  
 avec une exactitude merveilleuse les points de sa  
 méditation, comme s'il eût été au plus bas degré  
 de l'oraison mentale commune et ordinaire, lui qui  
 était favorisé d'un don d'oraison infuse et extraor-  
 dinaire, aussi rare et sublime que nous l'avons dit  
 en la première Partie.

### 3. *Ce qu'il faut faire au commencement de la Méditation.*

Entrant dans l'exercice de la méditation, arrê-  
 tez-vous un peu pour penser à ce que vous allez  
 faire, et pour vous mettre en la présence de Dieu,  
 le regardant ou comme votre juge, ou comme votre  
 souverain Seigneur, ou comme votre Père, selon les  
 sujets de l'oraison; mais toujours avec une vive foi  
 et un très-profond respect.

Dans ce sentiment de révérence, prosternez-vous en  
 terre pour l'adorer, et commencez à vous élever  
 vers lui par l'oraison qu'on appelle préparatoire,  
 qui contient les actes exprimés dans la formule sui-  
 vante.

#### *Acte de présence de Dieu.*

Mon Seigneur et mon Dieu, qui voyez le fond de  
 mon cœur, quoique je sois très-indigne de paraître

en votre divine présence, attiré néanmoins par votre infinie miséricorde, je me présente devant votre Majesté suprême, et devant votre Fils qui s'est fait homme pour moi ; devant la glorieuse Vierge, et devant tous les anges et tous les saints de la Cœur céleste.

*Acte d'adoration.*

Je vous adore, mon Créateur et mon souverain Seigneur, et me soumetts entièrement à vous comme votre créature, me prosternant en cette qualité, et m'abaissant devant vous jusque dans le néant d'où vous m'avez tiré par votre bonté.

*Acte de contrition.*

Je suis tout confus de vous avoir offensé, et je m'en repens de tout mon cœur, par le seul motif de votre amour. Je voudrais ne l'avoir jamais fait, et je désire sérieusement de corriger mes défauts, et de mettre fin à mes désordres. J'ai en horreur et en exécution tout ce qui conduit au péché, et souhaite ardemment de mourir plutôt que d'y tomber. Car ma vie serait trop malheureuse, si je l'employais contre l'honneur et le respect que je vous dois.

*Acte de pureté d'intention.*

Venant ici devant vous, ô mon Dieu, pour faire cette méditation, je n'y veux rien prétendre que votre gloire, que l'honneur de vous servir et de vous plaire, et le salut spirituel que je dois procurer à mon âme et à celle de mes frères.

*Acte d'aveu de son impuissance.*

Je sais très-certainement que je ne suis rien de moi-même, et qu'il n'est pas en mon pouvoir de produire par mes propres forces une bonne pensée.

*Acte d'invocation.*

C'est pourquoi je vous demande humblement la grâce de bien faire cet exercice : ô Père éternel , fortifiez ma mémoire pour se souvenir de ce que je dois mériter. O Jésus, Fils de Dieu éternel , éclairez mes ténèbres , et remplissez mon entendement de vos lumières , afin qu'il puisse considérer vos merveilles , et former de saintes pensées de vous et de vos divins mystères. Esprit saint, vive source de flammes , échauffez ma volonté , embrasez mon cœur de votre amour , et le rendez capable de produire des affections qui vous soient agréables , et salutaires à mon âme.

*Acte de désaveu de toutes curiosités et distractions.*

Je renonce à toutes curiosités et distractions tant de l'âme que du corps , qui pourraient m'arriver durant cette sainte action , je ne veux en aucune façon qu'elles soient volontaires. Je ne veux regarder que vous , ni penser à autre chose qu'à vous , ô mon Dieu et mon Seigneur , comme s'il n'y avait que vous et moi dans le monde , et comme s'il me fallait mourir à la fin de cette oraison.

*Acte de résignation.*

J'accepte avec un parfait abandon à votre bon plaisir toutes les sécheresses , désolations , peines et fatigues du corps et de l'âme , que je pourrais ressentir , et les reçois toutes avec respect de votre main.

*Acte d'union avec notre Seigneur Jésus-Christ.*

Je vous offre cette oraison en union de celles que Jésus-Christ , votre cher fils et mon Sauveur a faites , afin que les siennes me servent de règle , de modèle et d'appui pour bien faire la mienne ,

et qu'elles suppléent par leur mérite et leur vertu, aux défauts que je pourrais commettre.

Je vous conjure de rechef de m'aider et de me secourir, car, sans vous, je ne puis rien.

Après tous ces actes qui composent l'oraison préparatoire, et qui sont très-importans pour le bon succès de la méditation, représentez-vous brièvement les points de votre méditation et le fruit que vous en voulez tirer; comme, par exemple, si vous méditez sur la malice du péché, le principal fruit est d'en concevoir du regret et de l'horreur. Si votre sujet est sur quelque mystère de la vie de Jésus, le fruit est d'en concevoir de l'estime, et un ardent désir d'imiter les vertus que vous y voyez éclater.

C'est ce qu'on appelle le premier prélude qui est un exercice de la mémoire, qui propose sommairement le sujet qui lui a été donné en dépôt auparavant, par exemple, dès le soir avant l'oraison du matin.

Ensuite représentez-vous le lieu où s'est fait le mystère que vous avez à méditer, ou quelque autre chose sensible qui fixe votre imagination, et l'empêche d'extravaguer et de troubler l'action de l'entendement, lorsqu'il sera occupé à former des considérations et des pensées sérieuses sur son sujet.

C'est ce qu'on appelle le second prélude, qui est plus nécessaire à ceux qui commencent, pour éviter les distractions à cause de la dépendance que l'entendement a des sens intérieurs et extérieurs, principalement lorsqu'on n'est pas encore habitué à l'exercice de l'oraison.

De là passez au troisième prélude, qui consiste à demander en particulier ce que vous avez déjà demandé en général, à savoir la grâce de bien connaître le mystère que vous allez méditer, et d'en recueillir le fruit que vous vous êtes proposé au premier prélude. Pour obtenir cette faveur, appuyez-vous sur les mérites de Jésus-Christ, et sur les prières de

la B. Vierge , de votre ange gardien , de vos saints protecteurs , et spécialement du saint dont l'Église honore la mémoire ce jour-là.

#### 4. *Ce qu'il faut faire au progrès de la Méditation.*

Après avoir fini tous les préludes de la méditation , qui sont comme l'entrée du festin que les bienheureux Esprits préparent à l'âme qui est admise à ce saint commerce avec Dieu , occupez dignement vos puissances sur le sujet que vous avez préparé , y appliquant l'entendement et la volonté , et mêlant si bien les considérations de l'un avec les affections de l'autre , qu'il se passe peu de temps dans l'oraison , qu'elles ne se joignent ensemble : car il faut que ces deux facultés agissent de concert ; parce que l'oraison n'est pas une application de l'entendement seul , puisque David l'appelle souvent un exercice du cœur , un exercice de désir , et que c'est en effet un exercice de la vertu de religion qui réside dans la volonté : ce n'est pas aussi un emploi de la volonté seule , puisque le même prophète l'attribue souvent à l'œil de l'âme , qui est l'entendement , à la pensée , à la méditation , et à l'entretien avec Dieu , qui sont des actions de l'esprit. C'est une occupation de ces deux facultés unies , comme nous dirons plus amplement ailleurs , qui conspirent à sanctifier l'âme , et à la transformer en Dieu.

Que si vous désirez savoir s'il faut donner plus de temps aux considérations de l'esprit qu'aux affections du cœur , ou s'il vaut mieux s'appliquer aux actions de la volonté qu'à celles de l'entendement , je réponds qu'il faut faire grande distinction entre ceux qui sont déjà bien avancés dans l'oraison , et ceux qui ne font que commencer.

Car il importe que ceux-ci tâchent de s'instruire des vérités éternelles , et de remplir leur esprit de connaissances et de lumières qui puissent détacher la volonté des objets sensibles qu'elle aime le plus à son grand

préjudice, et lui donner de l'amour pour ceux que la nature corrompue refuit avec plus d'aversion. Au contraire, les plus avancés qui ont déjà l'entendement fort éclairé et convaincu sur toutes les maximes de la vertu, doivent plus se porter aux affections, et en faire plus d'état que des considérations, par la raison que nous avons déjà alléguée, savoir que la fin est toujours absolument préférable aux moyens.

J'ajoute que si vous êtes du nombre de ceux-ci, vous ne devez pas vous attacher si scrupuleusement aux points de votre méditation, que vous n'en quittiez sans peine une partie pour vous arrêter à l'autre, tandis que vous y trouverez du goût, de la lumière et du fruit, imitant en cela les abeilles, comme dit saint François de Sales (1), qui ne quittent point la fleur, tandis qu'elles y trouvent du miel à recueillir. Mais si vous ne rencontrez pas selon votre souhait en l'une des considérations, après avoir un peu balancé et essayé, ne faites point non plus de difficulté de passer à une autre avec toute douceur d'esprit.

Bien davantage, ne vous liez point tellement aux points, ni au sujet que vous avez préparé, ni à la méthode que vous suivez, en vous appliquant premièrement aux considérations, et puis aux affections, que si votre cœur se trouve tout ému en Dieu d'abord que vous entrez dans l'oraison, comme il arrive quelquefois, ou même que le Saint-Esprit par un mouvement particulier vous porte à méditer sur quelque autre sujet, vous ne suiviez l'attrait divin qui est le principal ressort de cette action. Gardez-vous seulement de prendre une légèreté d'esprit ou un divertissement du cœur pour une inspiration divine. Car c'est une règle générale, qu'il ne faut résister à l'appel, ni retenir les affections quand elles se présentent. Il les faut toujours recevoir et leur faire place, soit qu'elles viennent avant ou après la considération. Ce que je dis non-seulement

(1) *Introduct. à la vie dévote ; 2<sup>e</sup> partie , chap. 5.*

pour les affections, mais encore pour la demande qui se peut et se doit faire parmi les considérations et les affections, pour obtenir ce que la volonté éclairée et échauffée par la lumière de l'entendement, affectionne et désire. Cette demande étant faite avec respect, humilité, confiance et ferveur, fera que la méditation ne se finira point sans recevoir quelque faveur particulière de Dieu. Que si votre cœur a peine à s'émouvoir, et à former les affections convenables au sujet de la méditation, vous pouvez encore vous servir utilement de la supplication pour les demander à Dieu; puisque lui seul a le domaine souverain sur toutes les volontés créées, qui ne peuvent rien sans son secours.

Nous parlerons dans un autre lieu des sécheresses et des impuissances qui arrivent dans l'oraison, et des remèdes qu'il y faut apporter.

#### *5. Ce qu'il faut faire sur la fin de la Méditation.*

La conclusion de la méditation consiste en un doux et fervent entretien avec Dieu, qu'on appelle Colloque, qui contient quatre actions principales, que vous devez faire avant que de sortir de ce saint exercice.

1. Ramassez premièrement comme dans un abrégé les plus notables affections et résolutions que vous avez conçues dans l'oraison, et les offrez à Dieu, le priant qu'il les bénisse, et implorant pour cet effet les mérites de Jésus-Christ et le secours de la B. Vierge, de votre ange tutélaire et des saints.

2. Rendez grâces à Dieu de la bonté qu'il a eue de vous souffrir en sa présence, de vous écouter, de vous parler amoureusement, et de vous départir ses lumières et ses faveurs.

3. Suppliez-le qu'il vous pardonne toutes les irrévérences, distractions, négligences et imperfections que vous avez commises en cet exercice, lui présentant les oraisons de son Fils pour suppléer aux défauts de la vôtre.

4. Priez-le qu'il vous donne sa bénédiction , et qu'il répande ses grâces sur tous ceux pour lesquels vous êtes obligé de prier , et puis retirez-vous avec un profond respect vers la très-sainte Trinité, qui vous a donné une si favorable audience.

*6. Ce qu'il faut faire après la Méditation.*

Saint Ignace dans le livre des Exercices nous avertit de prendre un peu de temps après la méditation , pour faire réflexion sur l'action que nous venons de faire , et pour examiner ,

1. Si l'on a bien gardé l'ordre et la méthode de faire oraison, que nous avons expliqués ;

2. Si l'on n'a point été distrait, tiède, lâche, peu respectueux et endormi ; et quelle a été la cause de nos distractions , irrévérrences, lâchetés , et par quels moyens on s'en pourra corriger ;

3. Si l'on a bien pratiqué les considérations et les affections , les mêlant les unes avec les autres, les animant par de ferventes élévations de cœur , et par d'amoureux entretiens avec Dieu et avec les saints , et employant les autres moyens qui servent à bien faire l'oraison ;

4. Quelles sont les principales lumières , et affections que l'on a produites pour s'en entretenir durant le jour , et faciliter l'usage des oraisons jaculatoires ;

5. Quelles sont les résolutions qu'on a prises dans la méditation , afin de voir comment on les exécutera dès le jour même et dans la suite du temps. Il est bon même de les écrire pour les regoûter de temps en temps , et pour s'en souvenir au besoin.

---

ENTRETIEN III.

Combien cette façon de méditer que saint Ignace nous a prescrite est excellente, et quel état on en doit faire.

Le Père Jean Suffren a traité ce point fort ample-ment (1), parce qu'il l'estimait de très-grande conséquence, et il n'a rien oublié de ce qui peut servir pour nous recommander cette manière d'oraison, et nous en faire voir les avantages.

Premièrement, cette oraison est la plus sûre et la plus conforme à la conduite ordinaire du Saint-Esprit, qui s'accommode à notre manière d'agir par raisonnement et par discours pour éclairer l'entendement et enflammer la volonté, la portant à de saintes et solides affections. Car, encore qu'il les puisse produire en un moment, et embraser le cœur tout-à-coup d'une sainte ardeur par une inspiration véhémence; néanmoins il se sert rarement de cette voie extraordinaire, et ce serait présomption d'y vouloir entrer sans appel. Il veut que nous nous aidions de la raison éclairée de la foi, pour persuader la volonté, et la porter à la fuite du mal et à la poursuite du bien. Avant que d'allumer un grand brasier, il faut couper le bois, l'amasser, le disposer, le ranger, et puis y mettre le feu. Ainsi pour allumer en vous le feu divin, il faut préparer les considérations, distinguer les points, les ranger, les pénétrer, les représenter à la volonté, soupirer après ce feu céleste, le demander à Dieu, et tôt ou tard, si vous êtes fidèle, indubitablement vous en serez enflammé.

Secondement, c'est une maxime générale de pru-

(1) Année chrétienne, *part.* 2<sup>e</sup>. *Tom.* 1. *a.* 5. *parag.* 2.

dence qui doit régler toutes nos actions , qu'en tout ce que nous entreprenons, il faut employer notre industrie avec autant de soin que si tout dépendait de nous ; et néanmoins attendre tout de Dieu , comme si nous n'y pouvions rien contribuer de nous-mêmes. Or c'est ce que l'on pratique parfaitement en cette façon de méditer , où toutes les puissances de l'âme travaillent. Il n'y a rien d'oisif ni d'inutile : on attend tout de Dieu , mais néanmoins on fait de son côté tout ce que l'on peut.

En troisième lieu, le principal fruit de l'oraison mentale est la réformation des mœurs , la mortification des passions, et l'exercice de toutes les vertus ; parce que c'est une disposition nécessaire à la contemplation , et à la parfaite union avec Dieu. Or ce fruit, selon le cours ordinaire de la grâce, dépend de la façon de méditer , où les considérations jointes aux affections ont coutume de produire tous ces effets.

De là vient que ceux qui, sans un long usage de la méditation , ou sans un fort particulier mouvement de Dieu, veulent s'adonner à l'oraison de simple vue , ou de repos, ou de silence , en tirent fort peu de profit ; et l'on peut dire que c'est plutôt une oisiveté et un relâchement spirituel qu'une vraie oraison.

Cajetan remarque sagement que ceux qui se gouvernent de la sorte , et qui pensent avoir rencontré un chemin raccourci pour parvenir bientôt à la contemplation en quittant la méditation, qui les y conduirait sûrement, après avoir perdu inutilement plusieurs années dans ce silence imaginaire, se trouvent vides de vertus, remplis de passions déréglées, impatiens, colères, opiniâtres, présomptueux ; parce qu'ils ont voulu voler avant que d'avoir des ailes, et monter au plus haut degré de l'oraison , sans passer par les plus bas degrés qui nous y portent peu à peu.

Le P. Suffren juge l'avis de ce théologien si important, qu'il conseille à ceux mêmes qui ont reçu le don

d'oraison , « qu'il appelle de quiétude, qu'ils ne laissent pas pourtant de s'exercer ès méditations des mystères divins, se servant des puissances de leur âme, et étant comme ces vaisseaux sur la mer, qui vont tantôt à voiles, tantôt à rames, quand le vent cesse. »

Le P. Thomas de Jésus, de l'ordre des Carmes-Déchaussés, fort éclairé et élevé dans la contemplation, est du même sentiment dans son *Traité de l'oraison infuse* (1). Ses termes sont considérables :

« Lorsque la grâce de l'oraison infuse sera soustraite, et que les eaux des consolations divines cesseront de couler, il faut soigneusement fuir l'oisiveté, et tirer à force de bras et avec ferveur, de nouveaux ruisseaux du puits de la méditation et de la considération, selon la manière d'agir qui nous est propre ; et l'on ne doit en aucune façon laisser l'exercice des vertus, mais s'appliquer, autant que l'on peut, à l'oraison mentale ordinaire. » — « Et c'est ici un des principaux enseignemens que les Docteurs mystiques ont coutume de donner, assurant qu'il faut recourir à notre manière d'agir, lorsque l'opération divine vient à cesser (2). » — « Car de vouloir, les bras croisés, comme l'on dit, demeurer oisif attendant la venue du Saint-Esprit, c'est une très-grande tromperie et un puissant obstacle à la grâce. C'est alors que l'âme fidèle doit ramer avec plus de diligence pour éviter l'orage qui est causé par l'absence du Saint-Esprit (3). »

De vrai, s'il est nécessaire de confirmer ceci par une quatrième raison, ce n'est pas assez pour rendre

(1) *P. Thomas à Jesu, l. 1. de orat. divinâ c. 51. regulâ 4.*

(2) Et hoc est unum ex præcipuis documentis quæ solent dare Doctores mystici, qui docent quòd cessante operatione divinâ recurrendum sit ad propriam.

(3) Velle enim complicatis, ut aiunt, sub sinu manibus otuari usque ad adventum Spiritûs sancti, error est maximus, et grandis ad gratiam divinam obex.



rité ni de temps ni de nature , il y a néanmoins priorité d'origine.

Voilà le modèle que l'homme d'oraison tâche d'imiter. Il considère avec les yeux de la raison et de la foi le même objet que les bienheureux contemplent dans la lumière de gloire , et puis il en tire des affections conformes aux connaissances qu'il a acquises. N'est-ce pas en quelque façon commencer en terre les exercices du paradis, et jouir par avance du bonheur des compréhenseurs , dans l'état des voyageurs ?

# L'HOMME D'ORAIISON,

SA CONDUITE DANS LES VOIES DE DIEU.

---

## LIVRE QUATRIÈME.

De la *deuxième* espèce d'Oraison que saint Ignace enseigne, qui  
est l'*ORAIISON AFFECTIVE*.

---

### ENTRETIEN PREMIER.

Quelle est l'essence, le principe et la fin de l'*oraison affective*.

APRÈS que l'homme d'oraison a fait un progrès considérable dans la méditation, il passe insensiblement à l'*oraison affective*, qui, étant entre la méditation et la contemplation comme l'aurore entre la nuit et le jour, tient quelque chose de l'une et de l'autre.

Dans ses commencemens elle tient plus de la méditation; parce qu'elle se sert encore du discours, mais peu en comparaison du temps qu'elle emploie aux affections; parce qu'ayant acquis beaucoup de lumières par le long usage des considérations et du raisonnement, elle entre aussitôt dans son sujet, et en voit toutes les suites sans beaucoup de peine, d'où vient que la volonté est bientôt émue. De là vient qu'à mesure qu'elle se perfectionne, elle quitte le raisonnement, et se contentant d'une simple vue, d'un doux souvenir

NOUVEAU. *Chap. I.*

de Dieu et de Jésus-Christ son Fils unique , elle produit plusieurs affections amoureuses , selon les divers mouvemens que le Saint-Esprit lui donne. Mais quand elle est arrivée au plus haut point de sa perfection, elle simplifie ses affections aussi bien que ses lumières; en sorte que l'âme demeurera quelquefois une heure , quelquefois un jour , quelquefois davantage dans un même sentiment d'amour, ou de contrition, ou de révérence, ou de quelque autre mouvement, dont elle a reçu l'impression.

Alors on commence à s'élever par-dessus la manière ordinaire d'agir de l'entendement et de la volonté , n'y ayant rien en cette vie de si changeant et de si peu de durée, que nos vues et nos mouvemens intérieurs. Car c'est un des avantages de l'état des Bienheureux, que sa durée est éternelle, c'est-à-dire que la connaissance et l'amour béatifique qu'un saint reçoit à son entrée dans le Ciel lui demeure dans toute l'éternité, et peut-être sans aucun changement. C'est pourquoi cette sorte d'oraison est d'autant plus excellente qu'elle est plus simple et plus stable dans ses affections et dans ses vues : et c'est en cela qu'elle approche du don de la contemplation, avec lequel elle se mêle d'une façon si délicate, qu'il est difficile de les distinguer exactement. Aussi ne faut-il pas s'en mettre beaucoup en peine; puisque l'un et l'autre exercice vient d'un même principe, et tend aussi à même fin.

En effet, le Saint-Esprit est le maître de l'oraison affective, et comme il n'est qu'amour, on peut dire qu'il n'appartient qu'à lui d'enseigner cet exercice amoureux, et qu'il en est le principal auteur.

C'est la langue du cœur qui parle au Verbe : c'est la langue du Verbe qui parle au cœur. Tantôt il met l'âme dans une simple attention pour écouter Dieu, dont la parole fait des impressions merveilleuses. Tantôt il l'excite à parler elle-même, et à s'entretenir familièrement avec Dieu, répandant son cœur en sa présence, et le consumant doucement dans les flammes de l'amour.

2. Dans cet entretien et communication intime, l'entendement travaille peu : l'âme « se dépouille des richesses de ses pensées et de ses raisonnemens (1), » pour se réduire à ce saint et heureux état de pauvreté, dont parle David lorsqu'il dit : *Le pauvre et l'indigent loueront votre nom* (2). Car, de vrai, qui est plus heureusement et saintement pauvre, que celui qui, se voyant dénué de force et de soutien, a incessamment recours à la bonté de Dieu, sans lequel il ne peut subsister un seul moment, confessant humblement le besoin qu'il a de lui, et lui disant : *Seigneur, prêtez l'oreille à ma prière : exaucez-moi, car je suis pauvre et indigent* (3).

3. Mais en s'appauvrissant d'un côté il s'enrichit de l'autre, avec deux signalés avantages. Le premier est, qu'il quitte l'exercice du raisonnement, qui est pénible et laborieux, pour prendre celui de l'amour, qui est plein de suavité ; car le discours de l'entendement cherche Dieu ; mais l'amour le trouve et s'y repose comme dans son centre. Le second est, qu'il recouvre même avec usure ce qu'il a quitté. Car l'amour divin a cela de propre qu'il remplit l'âme de chaleur et de lumière tout ensemble, et l'élève à une plus haute connaissance de son objet. *Vous qui craignez le Seigneur, aimez-le ; et vos cœurs seront remplis de lumière, de consolation et de joie* (4).

4. Il arrive même quelquefois, comme nous avons dit, que dans la ferveur de l'amour l'âme est attirée à l'union suprême, et au plus haut degré de la contemplation. Car comme le long usage de la méditation conduit à l'oraison affective, de même l'exercice fervent de l'oraison affective conduit enfin à la contem-

(1) *Cass. coll. 10. c. 10.*

(2) *Pauper et inops laudabunt nomen tuum. Ps. 37. 31.*

(3) *Inclina, Domine, aurem tuam, et exaudi me, quoniam inops et pauper sum ego. Psal. 85. 1.*

(4) *Qui timetis Dominum, diligite illum, et illuminabuntur corda vestra. Eccl. 2. 10.*

plation, et même à la plus sublime union, dont l'esprit humain est capable en cette vie, qui est la fin où tend l'oraison affective.

5. D'où il est aisé de juger de l'excellence de cet emploi par-dessus la méditation. Car encore que la méditation tende à l'union avec Dieu aussi bien que l'oraison affective, il y a néanmoins cette différence : celle-là cherche plus Dieu, et le trouve moins : celle-ci au contraire trouve plus Dieu, et le cherche moins. Je veux dire que la méditation exerce plus l'entendement, et touche moins la volonté là où l'oraison affective travaille moins l'esprit et enflamme plus le cœur, si bien qu'avec moins de peine elle a et plus d'amour et plus de lumière. Ce qui arrive par l'une de ces deux raisons : ou parce que Dieu ne donne ordinairement l'oraison affective qu'à ceux qui ont déjà l'esprit très-éclairé par un long usage de la méditation, et par suite qui ont moins besoin de discours ; ou parce que s'il prévient l'âme par sa miséricorde, comme il arrive quelquefois avant qu'elle se soit adonnée à ce saint exercice, il supplée à son ignorance par des lumières plus saintes et par des mouvemens plus doux et plus forts, lui servant de maître intérieur, qui l'instruit en peu de temps, et lui donne des connaissances plus pures et plus amoureuses qu'elle n'en pourrait acquérir en plusieurs années par le travail du discours, comme nous verrons plus amplement lorsque nous ferons comparaison entre la méditation et l'oraison affective, et que nous montrerons la liaison et le besoin qu'elles ont l'une de l'autre.

## ENTRETIEN II.

Des divers états où l'âme se trouve dans l'oraison affective, selon les attraita et les lumières différentes que Dieu lui donne.

ENCORE que l'âme n'use point du discours dans l'oraison affective, ce n'est pas à dire qu'elle n'ait point besoin de connaissance, pour exciter la volonté. Il est constant qu'elle ne peut rien aimer sans le connaître. C'est par la vue que Dieu l'attire à l'amour, et de là vient cette diversité d'états où elle se trouve selon les vues différentes qu'il lui donne, et que l'on peut réduire à trois chefs :

1. Car, premièrement, il l'attire par la vue de Jésus-Christ crucifié et des mystères de sa vie et de sa sainte Passion, qui est comme la porte par où l'amour entre secrètement dans la divinité, comme dit saint Bonaventure (1).

2. Secondement, il l'attire par la vue de ses divines perfections. Ce qui est assez bien représenté par cet Ancien des jours que Daniel vit assis dans son trône. *Ses habillemens, dit-il, étaient blancs comme la neige ; les cheveux de sa tête étaient comme une laine très-pure ; son trône était tout de flammes ; les roues de son chariot toutes de feu. Il sortait de son visage un feu ardent et rapide : sa vieillesse marquait son éternité* (2).

(1) *Amoris lætantis janua ad ingrediendam divinitatem. S. Bonav. de vitâ unit. part. 3.*

(2) *Antiquus dierum sedit ; vestimentum ejus candidum quasi nix, et capilli capitis ejus quasi lana munda : thronus ejus flamme ignis, rotæ ejus ignis accensus : fluvius igneus rapidusque egrediebatur à facie ejus. Dan. 7. 9.*

La blancheur de son vêtement représentait sa sainteté : Sa chevelure toute pure et toute blanche montrait l'équité de ses jugemens : mais tout ce qui était autour de lui ne respirait que le feu. Son trône était de feu ; son chariot de feu , son visage tout en feu , pour nous dire qu'il ne se fait voir en cet état et ne découvre la beauté infinie de ses divines perfections que pour se faire aimer.

3. En dernier lieu , il l'attire par le seul souvenir de sa présence , et par une simple idée de ce qu'il est , sans aucune notion particulière de ses attributs. Car il y a des âmes à qui le seul nom de Dieu , ou ce seul sentiment , *Dieu est* , imprimé par une vive lumière de simple foi , suffit pour les embraser de mille saintes ardeurs d'amour , d'admiration , de louanges , d'adoration , de soumission , d'anéantissement en sa présence , accomplissant ce que dit le Prophète : *Le feu s'allumera devant sa face , et produira un saint embrasement autour de lui* (1).

(1) Ignis in conspectu ejus exardescet : et in circuitu ejus tempestas valida. *Psal.* 49. 3.

### ENTRETIEN III.

De l'attrait divin et de la liaison que quelques âmes ont aux mystères de la crèche et de l'enfance de Jésus-Christ.

#### PREMIER ÉTAT.

CEUX à qui Dieu donne grâce pour s'appliquer aux mystères de la vie de Jésus-Christ dans l'oraison affective, n'ont pas tous ni toujours le même attrait. Cette manne cachée a des goûts différens, non-seulement à l'égard de plusieurs esprits différens, mais encore à l'égard d'une même personne qui est souvent établie en divers états successivement l'un après l'autre, selon les divers mouvemens de l'Esprit divin qui la gouverne. Il serait aussi difficile de les distinguer tous exactement, que de remarquer tous les traits que la nature se plaît à diversifier sur le visage des hommes. Je me contenterai de toucher ici les plus remarquables.

1. Premièrement, il y en a quelques-uns qui ont une liaison plus intime et particulière au mystère de la crèche et de l'enfance de Jésus-Christ, que je ne puis mieux expliquer que par les sentimens d'un des plus éclairés de notre siècle, qui en pouvait parler par expérience, puisque, comme il est écrit dans sa vie (1), « il était dans la grâce de l'enfance de Jésus comme » une éponge dans la mer, et plus encore sans compa- » raison perdu en cette mer inépuisable des richesses » infinies de cette divine enfance. » Voici ce qu'il en dit.

« Il y a environ un mois qu'étant à l'église je me trouvai intérieurement inquiété sur la dévotion de

(1) La Vie de M. de Rency, part. 3. ch. 4.

» l'enfance de notre Seigneur ; parce que mon esprit  
» fut frappé de cette pensée, que le chrétien doit regar-  
» der Jésus-Christ tout entier, depuis son incarnation  
» jusqu'à l'état de sa gloire ; qu'il fallait s'adresser à  
» tous ses mystères selon nos besoins, et que de se  
» lier à un particulier était se faire des dévotions  
» tronçonnées qui limitaient l'étendue de la vérité et  
» de la grâce. Je m'en allai après communier, m'étant  
» abandonné à Dieu, comme c'est mon fond ordinaire.  
» Quelque temps après je vis dans une lumière qui me  
» fut communiquée, notre Seigneur tout entier ; c'est-  
» à-dire tous ses mystères depuis l'incarnation jusqu'à  
» l'état de sa gloire, et en particulier la grandeur et  
» la dignité de son enfance, et on me fit connaître  
» comme ce mystère est notre adresse pour notre  
» consommation jusqu'à la gloire ; que c'est lui où  
» nous devons tendre et nous y tenir, comme à celui  
» qui nous met dans l'ignorance, dans la séparation et  
» l'inapplication des choses de cette vie, pour n'en  
» user que dans les besoins et selon qu'on les donne ;  
» qui nous tient dans un grand silence, et qui enfin  
» produit une vie de mort pour l'extérieur ; mais où  
» pour l'intérieur la très-sainte âme de notre Seigneur  
» s'occupait continuellement dans le regard vers son  
» Père, dans son amour, dans le zèle de sa gloire,  
» dans l'offre de soi-même et dans l'obéissance pour  
» aller en innocence, en pureté et en simplicité à tous  
» les états par lesquels il était arrêté qu'il passât. Je  
» voyais donc que pour nous bien conduire en toutes  
» nos dispositions soit de lumière ou de ténèbres, nous  
» devons, pour y recevoir, conserver et accroître la  
» grâce, commencer par l'enfance de notre Seigneur,  
» qui nous enseigne l'anéantissement de nous-mêmes,  
» la docilité à Dieu, le silence et l'innocence sans re-  
» gard ni prétention sur nous ; mais avec l'abandon  
» d'un enfant de grâce, et d'un enfant de l'Enfant Jé-  
» sus. Cette connaissance m'établit plus que jamais  
» dans la liaison à ce mystère : je sentis là mon fond,

» et j'y demeure en attente et en respect pour faire ce  
 » que demanderont de moi les momens consécutifs.  
 » Car l'âme ne s'élève à rien par soi-même; mais au  
 » contraire elle s'anéantit et se laisse mener en peti-  
 » tesse avec grande reconnaissance de ce qui se passe,  
 » et simplicité d'un regard pur et abandonné. Quel-  
 » ques trois jours après ces paroles de saint Paul me  
 » furent mises tout-à-coup dans l'esprit : *Soyez dans*  
 » *la même disposition et dans le même sentiment où a*  
 » *été Jésus-Christ* (1); et le reste. Mais l'effet princi-  
 » pal fut sur celles-ci : *Il s'est anéanti lui-même en pre-*  
 » *nant la forme de serviteur* (2); et puis sur ces autres :  
 » *Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la*  
 » *mort de la croix* (3). Et la lumière me fut donnée  
 » pour connaître que ces paroles portaient la preuve  
 » de ce que j'avais vu il y avait trois jours, et le vrai  
 » procédé de Jésus-Christ, qui dans son enfance s'é-  
 » lait anéanti lui-même jusqu'à la forme de servi-  
 » teur, et pour le reste de sa vie jusqu'à sa mort  
 » dans la croix, s'était rendu obéissant, suivant les or-  
 » dres de son Père, non en élection, mais en soumis-  
 » sion et en patience. Cette seconde vue m'affermir  
 » encore plus, et d'une autre façon dans ce mystère.  
 » L'enfance donc de notre Seigneur est un état où il  
 » faut mourir à tout, et où l'âme en soi, en silence,  
 » en respect, en innocence, pureté et simplicité at-  
 » tend et reçoit les ordres de Dieu, et vit au jour la  
 » journée en abandon, ne regardant d'une certaine  
 » manière ni devant soi, ni derrière soi; mais s'unis-

(1) Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu : qui cum in formâ Dei esset, non rapinam abitratus est esse se æqualem Deo. *Phillip. 2. 5.*

(2) Sed semetipsum exinaniavit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo. *Philip. 2. 7.*

(3) Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. *Phillip. 2. 8.*

» sant au saint) Enfant Jésus, qui, anéanti à lui-même,  
 » reçoit tous les ordres de son Père pour être visité des  
 » Pasteurs et des Mages, pour être circoncis, pour être  
 » porté en Jérusalem, pour aller et demeurer en  
 » Égypte, pour en revenir, pour se transporter au  
 » Jourdain à être baptisé, au désert à être tenté, pour  
 » prêcher, pour après mourir en croix, et puis être  
 » relevé et consommé dans la gloire. Il nous faut sui-  
 » vre, ce me semble, sur ces traces Jésus-Christ, notre  
 » modèle, par la grâce de son enfance. »

Voilà ce que ce serviteur de Dieu écrit à son directeur sur son état; mais outre ces belles lumières qui regardent l'enfance de Jésus-Christ, il en eut encore d'autres sur le sujet de ces trois vertus de pureté, d'innocence et de simplicité, que je ne puis omettre, parce qu'elles contiennent l'esprit de ce mystère, et la conduite des âmes qui y sont liées. Voici comme il parle :

« Il m'est montré très-souvent, et c'est mon fond,  
 » selon que je le peux dire avec toutes mes infidélités,  
 » que je ne devais plus agir que par la conduite de l'En-  
 » fant Jésus, et ses opérations saintes et divines me  
 » sont proposées : son pur amour vers son Père, son  
 » sacrifice pour sa gloire et pour la destruction du pé-  
 » ché, sa soumission à tous ses ordres qu'il voyait dis-  
 » tinctement, qu'il attendait en patience, et qu'il exé-  
 » cutait selon que venait leur temps, en la crèche, en  
 » son séjour d'Égypte, en sa vie cachée, en ses tra-  
 » vaux jusqu'à sa mort; ne faisant rien par son mou-  
 » vement, mais tout par celui de Dieu. On me fait voir  
 » que c'est ainsi qu'il faut que j'agisse avec cette pureté  
 » d'esprit, pour la conservation de laquelle l'innocence  
 » et la simplicité m'ont été données comme deux rem-  
 » parts qui la défendent.

» L'innocence m'est comme un rempart de la pureté,  
 » ou comme un cristal lumineux au travers duquel on  
 » me dit que je devais voir les choses innocemment;  
 » c'est-à-dire sans m'appliquer au mal, et sans que les  
 » vices et les désordres des hommes m'arrêtassent et

» me fissent impression , ni qu'il en demeurât rien dans  
» mon esprit. Cette innocence porte à une grande  
» bénignité et une grande douceur vers le prochain ;  
» et elle m'est d'un secours incroyable dans mes occu-  
» pations , à cause de tant de sortes de maux et de  
» péchés , dont j'ai journellement la connaissance , et où  
» il semble que notre Seigneur veuille que je m'em-  
» ploie pour y apporter quelque remède. L'innocence  
» donc s'applique à tout ce qui est devant moi , afin  
» que la pureté ne soit point troublée en son opération ,  
» c'est-à-dire en son regard vers Dieu.

» La simplicité est l'autre rempart de la pureté , et  
» agit sur le passé , séparant l'âme de toute duplicité  
» et multiplicité , lui ôtant toutes les vues de ce que  
» l'on a fait et de ce que l'on a vu. Ainsi l'âme est comme  
» enclose entre deux remparts et entre deux murailles ,  
» dont l'une la protège contre le présent et l'avenir , à  
» savoir l'innocence ; l'autre , qui est la simplicité , con-  
» tre le passé.

» Bienheureux sont ceux qui sont appelés au mys-  
» tère de l'enfance de notre Seigneur , et à connaître  
» et goûter Dieu fait homme dans une crèche : ils y  
» reçoivent , sans doute , de grands dons , et y trouvent  
» une grâce inexplicable , avec la pénétration et la pos-  
» session de la pureté , de l'innocence et de la simpli-  
» cité de ce divin Enfant , ne plus ne moins que le temps  
» de la naissance d'un roi , ou de son avènement à la  
» couronne , est le plus favorable pour demander et  
» pour obtenir. »

Vous voyez ici un rapport naïf des qualités d'un  
homme d'oraison , lié au mystère de l'enfance de Jésus-  
Christ , à celle d'un enfant , dont il doit prendre l'esprit ,  
en quelque façon , dans sa conduite et dans sa manière  
d'agir. Un enfant agit par pure nature en tout ce qu'il  
fait , soit qu'il dorme , ou qu'il mange , ou qu'il se joue ,  
ou qu'il bégaye , ou qu'il écoute : et l'homme d'oraison  
qui est appelé au mystère de l'Enfant Jésus , n'agit en  
toutes choses que par le pur mouvement de la grâce ;

la pureté règne dans toutes ses actions intérieures ou extérieures, et règle toutes ses intentions, pour n'y voir et n'y chercher que la seule gloire et les seuls intérêts de Dieu.

Un enfant voit toutes les choses qui se présentent, d'un œil pur et innocent, d'une vue dégagée, et d'un regard superficiel qui n'entre point dans la malice des objets et n'en conserve aucune espèce après qu'il les a vues. L'homme d'oraison doit regarder, opérer, agir de même, s'appliquant aux choses innocemment, sans recevoir leurs impressions malignes; ce qui est fort nécessaire à ceux qui vivent dans le monde, et qui traitent avec le prochain, étant difficile sans cette vertu de voir, d'examiner, et de traiter tant de maux qui se font parmi les hommes, et ne les contracter pas; mais toucher ces ordures aussi nettement que les rayons du soleil font le fumier. Enfin, un enfant ne fait aucune réflexion sur ce qui a passé devant ses yeux, ni sur le mal, ou le bien qu'il a vu; tout cela s'efface de son esprit, rien n'y demeure. La simplicité doit à proportion bannir de l'esprit toute la multiplicité et l'embarras qu'apporte la réflexion vicieuse et imparfaite sur le passé, pour ne faire aucun retour de propre recherche, de vanité, de complaisance, de tristesse, de déplaisir, sur ce que l'on a fait, ni sur ce que l'on a dit, ni sur ce que l'on a négocié, ni sur les louanges ou les mépris qu'on a reçus, ni sur les péchés que l'on a vus, ou que l'on a appris, pour remuer ces saletés; mais simplement sur les défauts qu'on a commis, pour s'en corriger.

## ENTRETIEN IV.

Le Vainqueur de la Mortification que plusieurs âmes ont à la Croix  
et à la Passion de notre Seigneur.

## SECOND ÉTAT.

Cet attrait est le plus ordinaire de tous, et le plus universel. Saint François de Sales appelle le Calvaire la Montagne des saints Amans : parce qu'il n'y a guère de saints qui ne s'y sentent attirés, et qu'ils éprouvent en eux-mêmes la vérité de ce que dit le Fils de Dieu. Si je suis une fois élevé dans la croix j'attirerai tout à moi. Nous en avons un exemple singulier en la personne de saint François d'Assise qui semble avoir transmis cette grâce à ceux de son ordre, comme par droit de succession et de patrimoine.

1. Au commencement de sa conversion, étant un jour en oraison, et se trouvant comme absorbé et absorbé dans Dieu par l'excessive ardeur de son esprit, notre Seigneur lui apparut en croix, et le toucha de telle sorte, que son âme se liquéfia à l'instant, et reçut une si forte impression de la Passion, que depuis cette heure-là il ne se souvenait jamais du Crucifix qu'il ne fondit en larmes, et n'éclatât en gémissemens et en soupirs.

2. Une autre fois <sup>1</sup>, étant entré par une inspiration divine dans une ancienne église dédiée à sainte Barbe, qui étoit à quatre cents pas de la ville d'Assise, il se prosterna devant l'image du Crucifix, et récitait trois fois cette prière avec une ferveur extraordinaire :

<sup>1</sup> *Vie spirituelle, Minor, tom. 1. in 1790.*

« Grand Dieu, et mon glorieux Seigneur Jésus-Christ, » éclairez, je vous prie, les ténèbres de mon âme. » donnez-moi une foi droite et sincère, une ferme » espérance et une charité parfaite. Faites, Seigneur » que je vous connaisse, en sorte qu'en toutes choses » j'agisse toujours comme vous savez, et que vous voulez » véritablement que je fasse. Ainsi soit-il (1). » en même temps levant les yeux vers la croix, il entendit une voix sensible qui lui dit par trois fois : *François, répare mon église qui tombe en ruine, comme tu vois.* Depuis ce jour-là son cœur était tellement blessé, liquéfié, et embrasé au souvenir de la Passion de notre Seigneur, qu'il semblait souffrir dans son âme tout ce que Jésus-Christ avait enduré dans son corps. Il pleurait si amèrement les douleurs du Fils de Dieu, qu'on eût dit qu'il versait plutôt du sang que des larmes. Ses yeux étaient si rouges et si enflammés, lorsqu'il sortait de l'oraison, qu'ils paraissaient tout sanglans, et quand il se trouvait seul en quelque lieu écarté, il remplissait l'air de sanglots et de soupirs, regrettant inconsolablement la mort que son maître avait soufferte pour lui. Si bien qu'un jour quelqu'un de ses amis l'ayant trouvé en cet état, tout baigné de larmes, près de l'église de la Portioncule, et l'ayant repris de cette faiblesse, dont il lui voulait faire honte; le Saint lui répondit : « Je pleure la mort de mon Sau- » veur; je ne dois point avoir honte de remplir » toute la terre de mes pleurs pour un tel sujet. »

3. Mais il n'y a rien qui montre mieux la force de son attrait et de son application à la croix dans l'oraison, que ces stigmates miraculeux qu'il y reçut par l'impression du Séraphin (2), qui le trans-

(1) *Magne et gloriose Deus, et Domine Jesu Christe, illumina, oro te, tenebras mentis meæ. Da mihi fidem rectam, spem certam, et charitatem perfectam. Fac ut cognoscam te, Domine, ita ut ego in omnibus omnia secundum tuam scientiam, et veram voluntatem perficiam, Amen.*

(2) *S. Bonav. in Vita S. Francisci, c. 13.*

forma , pour ainsi dire , en Jésus - Christ crucifié , si bien qu'il pouvait se glorifier d'être une image vivante du crucifix , d'en porter les plaies , non-seulement dans son cœur , mais sur son corps , et d'avoir droit de dire avec saint Paul : *Je vis , non plus moi-même ; mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (1).

« O amour , s'écrie saint Laurent Justinien , que vous » rendrai-je pour m'avoir déifié ? *Je vis , ou plutôt ce » n'est pas moi qui vis ; mais c'est Jésus-Christ qui » vit en moi* : O amour ! votre force est inexplicable ! » O amour ! qui faites un Dieu d'un peu de boue ! » qu'y a-t-il de plus puissant que vous ? qu'y a-t-il » de plus doux ? Qu'y a-t-il de plus agréable ? Qu'y » a-t-il de plus noble (2) ? »

4. Qui voudra voir combien cette union intime aux plaies de Jésus-Christ excite , allume , embrase de saintes affections dans l'âme , et quelles dispositions elle y met , qu'il lise ce que saint Bonaventure raconte de lui-même dans l'Aiguillon de l'amour divin (3). Entrant une fois les yeux ouverts dans les sacrées plaies de Jésus-Christ , dit ce Séraphique docteur , mes yeux furent aussitôt remplis de sang ; et ainsi ne voyant plus rien , je commençai à marcher en portant ma main ça et là comme un aveugle , jusques à ce que j'arrivai enfin aux plus intimes entrailles de sa charité , dont je fus tellement pris et environné de toutes part , qu'il me fut impossible de revenir. C'est pourquoi j'y demeure à présent , et je me nourris de ses mets , et je m'enivre de sa boisson. La douceur que j'y ressens est si abondante , que je ne puis

(1) *Vivo autem , jam non ego : vivit verò in me Christus. Galat. 2. 20.*

(2) *O amor , quid retribuam tibi , quid me fecisti divinum ? Vivo ego , jam non ego ; vivit verò in me Christus. Inenarrabilis est , ô amor , virtus tua. O amor qui lutum transfiguras in Deum ? Quid ergo te potentius ? quid dulcius ? quid jucundius ? quid nobilius ? B. Laur. Just. de Incens. div. amor. cap. 3.*

(3) *S. Bonaven stim. amor. par. c. 1. circa medium.*

vous l'exprimer : si bien que lui qui s'était auparavant renfermé dans les entrailles de la Vierge pour le salut des pécheurs, me porte maintenant lui-même dans ses propres entrailles. Mais je crains fort que le temps de l'enfantement ne vienne, et que sortant de son sein, je ne sois privé des délices dont je jouis. Ma consolation est, que s'il m'en fait sortir, il faudra qu'il me donne le lait de ses mamelles, ainsi qu'une bonne mère; qu'il me lève de ses mains, qu'il me porte entre ses bras, qu'il me baise de ses lèvres, et qu'il me tienne sur son sein, ou bien, certes, je sais bien ce que je ferai. Car, quoiqu'il me mette dehors, je suis assuré que ses plaies sont toujours ouvertes, et que par là je rentrerai dans ses entrailles, autant de fois que j'en sortirai, jusqu'à ce que j'y sois inséparablement attaché. O l'aveuglement des enfans d'Adam, qui ne savent pas entrer dans Jésus-Christ par l'ouverture de ses plaies ! Les portes leur sont ouvertes pour jouir du repos, et ils se chargent par-dessus leurs forces de travaux et de peines inutiles. Ignorez-vous donc que Jésus-Christ est la joie des Bienheureux ? et si vous le savez, pourquoi tardez-vous d'entrer dans cette joie par les cicatrices de son corps ? Comment êtes-vous si insensés que de voir la béatitude des anges qui vous est ouverte, et de négliger d'y entrer, quoique la muraille qui l'environnait et qui vous en empêchait l'accès, soit rompue ? Vous attendez peut-être que vous soyez délivré de ce corps mortel, ne jugeant pas que votre âme puisse à présent trouver son repos en Jésus-Christ. Mais croyez-moi, ô homme, si vous voulez entrer en lui par l'étroite ouverture de ses plaies; non-seulement votre âme, mais votre corps y trouvera un repos et une douceur admirables : ce qui est tout charnel en vous ne tend qu'aux choses charnelles, deviendra si spirituel en passant par ces plaies, que tout autre plaisir ne vous semblera rien en comparaison des délices que vous y goûterez. Peut-être même que lorsque

vous jugerez qu'il vous en faudra séparer, soit par obéissance, ou par quelque motif d'utilité, la chair attirée par la douceur qu'elle sent, vous voudra persuader qu'il y faut demeurer. Que si cela arrive au corps, quelle suavité pensez-vous que goûte l'âme qui s'unit au cœur de Jésus-Christ par le moyen de ces blessures? Certes, je ne le puis expliquer de parole; mais je vous conjure d'en faire l'essai, et au plus tôt. Êtes-vous malade ou blessé, entrez dans ces plaies; c'est un lieu où vous trouverez toutes sortes d'aromates, d'électuaires, de restaurants, de remèdes purgatifs, préservatifs et lénitifs. Voulez-vous goûter les plus doux fruits de l'oraison, voilà la porte du paradis ouverte, le glaive flamboyant du Chérubin n'y est plus; la lance du soldat a pris sa place. Voilà l'arbre de vie percé par le tronc et par les branches: si vous ne mettez les pieds de vos affections dans ces trous, vous n'en pourrez cueillir les fruits. Voilà le trésor de la divine sagesse et de l'éternelle charité, qu'on vous ouvre: entrez-y donc promptement, et vous y trouverez un fonds inépuisable de lumières et de délices. O bienheureuse la lance, et bienheureux les clous qui ont mérité de faire cette ouverture! O si j'eusse été en la place de cette chère lance, je n'en eusse jamais voulu sortir; mais j'eusse dit en moi-même: Voici le lieu de mon repos pour tous les siècles des siècles. J'y demeurerai, parce que je l'ai choisi moi-même. O insensés et lents de cœur à recevoir les mouvemens de l'esprit, qui, pour posséder un vain fantôme, vous engagez en des détroits obscurs et incertains, dont vous ne pouvez souvent sortir; et pour posséder le Fils de Dieu, qui est le souverain bien, la blancheur et la clarté éternelle, vous refusez d'entrer par les portes royales de ses plaies toujours ouvertes! O âme qui êtes créée à l'image de Dieu, comment pouvez-vous vous contenir d'avantage? Voilà votre très-doux époux blessé pour l'amour de vous, et déjà plein de gloire, qui veut vous

embrasser et vous donner le baiser délicieux de la paix, et vous négligez d'aller à lui en diligence.

Il vous a ouvert son côté pour vous donner son cœur par un amour excessif; il a voulu que ses pieds et ses mains fussent percés, afin qu'étant venue à lui, vous mettiez vos pieds dans ses pieds et vos mains dans ses mains; en sorte que vous y soyez unie et liée indissolublement. Tâchez, je vous prie, d'en faire l'expérience, suivant ce que dit l'Apôtre : *Éprouvez tout, et retenez ce qui est bon* (1); et si vous vous y trouvez bien, n'en sortez plus désormais : je ne doute point qu'après l'avoir expérimenté, toutes choses, hormis lui, ne vous soient amères. Vous souhaiterez de grand cœur que les portes de ses plaies soient si bien fermées, après que vous y serez entrée, que vous n'en puissiez plus sortir. Vous serez étonnée de votre aveuglement passé sur ce sujet, et de celui des autres. Vous jouirez cependant du plaisir que cause une si grande douceur, et votre cœur s'enflammera de telle sorte, qu'il vous semblera que votre esprit voudra sortir du corps avec effort, pour se naturaliser dans les plaies de Jésus-Christ. « O plaies capables de blesser » des cœurs de pierre, d'enflammer des âmes de glace, » de faire fondre d'amour des entrailles plus dures » que le diamant ! »

5. N'admirez-vous point les tendresses de ce grand saint et les douces ardeurs de son amour? Certainement, il ne se peut rien voir de plus excellent sur le sujet que nous traitons que ce qu'il dit dans ce même ouvrage, et les beaux enseignemens qu'il nous y donne.

Il dit que Jésus-Christ crucifié est véritablement notre vie, notre joie, notre espérance; et néanmoins que nous ne devons pas aller à l'oraison pour tirer de

(1) Omnia autem probate; quod bonum est tenete. 1. *Thes-sal.* 5. 21.

ses plaies quelque douceur passagère , mais pour nous enflammer dans son amour par la vue de ses souffrances, et par la reconnaissance d'un si signalé bienfait.

6. Il assure que cette manière d'oraison doit être l'emploi continuel de toute la vie (1). Il y exhorte tout le monde avec des paroles toutes de feu : « Accourez, » peuples, de toutes parts, et venez admirer l'amour » que Dieu vous porte, et l'aveugle malice de votre » cœur en son endroit. Car le Fils de Dieu a bien voulu » s'unir inséparablement à notre nature : combien plu- » tôt votre âme doit-elle s'unir inséparablement à lui ? » Et s'il veut lui-même avec tant d'amour nous lier à » lui, nous qui ne sommes qu'un peu de cendre vile » et abjecte, combien plus avidement devrions-nous » l'attirer à notre cœur, pour l'y recevoir avec toute la » ferveur de notre dévotion ! »

7. Il nous enseigne comment il faut compatir aux douleurs de Jésus-Christ, et les saintes affections que nous devons produire à la vue de ses souffrances. Qu'on les considère, dit-il, premièrement pour les imiter. Car c'est en cela que consiste toute la religion, toute la perfection, toute la pratique des vertus, et le modèle de toute la vie chrétienne. Que la Passion du Sauveur soit donc la règle de notre vie. Que notre plus sensible consolation soit de lui être semblables, et notre plus grand déplaisir de nous en voir si éloignés. Souhaitons autant qu'il est en nous d'être méprisés comme lui, contredits, persécutés, foulés aux pieds de tout le monde. Soyons comme lui dénués de toutes choses : que ce soit pour nous un tourment de posséder quelque chose, et que notre plus grande joie soit de n'avoir rien du tout. Abhorrons tous les plaisirs et toutes les délices de la terre, et souhaitons que tout ce qui est au monde n'ait pour nous qu'un goût de fiel et

(1) Et hæc debet semper esse tua continua oratio. *S. Bonav. stim. amor. part. cap. 1. circà medium.*

d'absinthe plutôt que de miel , pour imiter Jésus-Christ , qui n'a eu qu'un breuvage de fiel et de vinaigre dans l'extrémité de sa soif.

8. Secondement , qu'on le considère pour y compatir , en formant une vive image de la croix dans notre esprit , en mortifiant et affligeant notre corps , en nous reprochant la dureté de notre cœur , en nous humiliant devant Dieu , à cause de notre insensibilité ; en demandant à notre Seigneur, avec de ferventes prières, qu'il nous blesse de ses plaies ; en lui disant amoureusement : Eh ! Seigneur, pourquoi m'avez-vous créé , sinon pour être uni à vous ? Ah ! Seigneur, c'est pour moi que vous avez été blessé : pourquoi donc faut-il que vous portiez ces plaies , et que je ne les porte pas ? Qu'est-ce que ceci ? Je dois être le sujet de ces blessures, et non pas vous ; parce que c'est moi qui ai péché , c'est moi qui suis le coupable et qui ai fait le mal : mais vous qui êtes innocent , qu'avez-vous fait ? Faites donc , je vous prie , que ces plaies retombent sur moi ; rendez-moi , Seigneur, rendez-moi ces plaies , de peur que vous ne paraissiez coupable , en retenant ce qui ne vous appartient pas , ou pour le moins blessez mon cœur avec vous. Ah ! je ne puis vivre , si vous ne blessez mon âme. J'ai horreur de voir que mon cœur ne soit pas blessé , et que vous soyez attaché à la croix pour moi qui suis si vil et si misérable. Imprimez donc vos plaies sur moi , ou permettez-moi que je me blesse moi-même d'une plaie mortelle , et que je mette fin à ma vie. Car vous voyant ainsi blessé pour moi , je ne veux plus vivre sans blessure. « Accourez , mon doux » Jésus , accourez , hâtez-vous de me blesser ; autrement il y a danger que je périsse et qu'il ne reste » rien de moi , si vous attendez davantage (1). » Eh quoi ! Seigneur , vous permettez au fer d'entrer dans

(1) *Curre, curre, Domine Jesu, curre, et me vulnera; quia fortassè de me nihil invenies, si exspectas. S. Bonav. stim. amor. part. cap. 1. circa medium.*

vosre côté en le blessant, et vous ne permettez pas à une créature raisonnable qu'elle y entre par les plaies qui sont déjà faites ? Mon cœur est-il plus dur ou plus vil que le fer ? Que dirai-je, Seigneur, et que ferai-je davantage ? Vous tardez, vous différez, et ne voyez-vous pas que je commence déjà à perdre l'esprit, tant je suis las et fatigué par l'excès de mes désirs ? Ce n'est plus la raison, mais l'amour qui me gouverne ; je cours avec impétuosité partout où vous voulez me porter. Ceux qui me voient se moquent de moi, et ne savent pas que je suis enivré de votre amour. Que fait ce fou, disent-ils, qui crie ainsi dans les places publiques ? et ils ne considèrent pas quelle est la violence de mes désirs. Ils ne savent pas que votre amour étant violent, lie les sens et la raison, et que celui que vous cherchez avec ferveur, quitte tout jusqu'à soi-même, et qu'il fait si peu de réflexion sur les choses extérieures, que souvent il ne sait pas ce qu'il fait.

9. En troisième lieu, qu'on les considère pour s'élever à Dieu par admiration, voyant avec un profond étonnement la gloire confuse, la justice condamnée, l'innocence diffamée, le Dieu du ciel blasphémé par des vers de terre, et pour ces vers de terre qui le blasphèment.

10. En quatrième lieu, qu'on les considère pour puiser dans ces vives sources du Sauveur la consolation et la joie de l'esprit. O quelle joie de se voir tant aimé du Roi des rois, qui daigne s'immoler pour des pécheurs et des ingrats ! O quelle consolation de voir son salut entre les mains d'un Père si débonnaire, et d'un si charitable Pasteur, qui porte ses ouailles sur ses épaules, et qui les ramène avec tant de douceur dans le bercail. O quel contentement de voir régner la paix et la concorde entre le ciel et la terre, depuis que cet admirable Médiateur a éteint dans son sang toute la colère de Dieu et toute la fureur des hommes ! O qu'il fait bon se plonger dans cet abîme de la bénignité et de la clémence de Dieu !

11. En cinquième lieu, qu'on les considère pour se transformer totalement en Jésus-Christ crucifié, en sorte que l'âme se détachant de soi-même, et s'élevant au-dessus de toutes les créatures, ne voie partout que la croix, ne goûte que le fiel et le vinaigre du Calvaire, ne sente que les épines et les clous; en un mot, ne s'occupe plus, et ne vive plus que des souffrances et de la mort de son Sauveur.

12. En dernier lieu, qu'on les considère pour y reposer avec une douceur intérieure qui calme tous les désirs et tous les mouvemens du cœur; ce qui arrive lorsque l'homme d'oraison, s'étant déjà transformé en Jésus-Christ, entre avec une soif ardente dans le trésor de sa Passion, et là, tombant en défaillance par une fervente et amoureuse dévotion, il se repose dans ses sacrées plaies. Car, plus il s'unit au crucifix par une adhérence intime, plus il se liquéfie et se quitte lui-même, et plus il se sent défaillir; plus il s'unit à son bien-aimé, jusqu'à ce que l'âme soit tout engloutie et absorbée dans cette fournaise d'amour, qui est la passion de son époux crucifié, entre les bras duquel elle trouve un doux repos, un sommeil délicieux, qu'elle ne perd point si elle ne veut.

Au reste, ce repos, ce sommeil, ces ardeurs, ces joies, ces transports, ces affections de tendresse, de compassion et d'amour, ne sont point des affections stériles et inefficaces : elles purifient le cœur, elles l'éclairent, elles l'élèvent, elles l'enrichissent de toutes sortes de grâces, de dons, de vertus; elles le rendent, non-seulement angélique, mais divin. « Chose merveilleuse ! dit » saint Bonaventure. Dans ces vives flammes d'amour » que l'âme conçoit à la vue de la croix, la mort nous » donne la vie, les plaies nous guérissent, le sang nous » purifie, une douleur démesurée nous cause une joie » excessive, et l'ouverture du côté nous unit à Jésus- » Christ cœur à cœur. Qui ne serait ravi de voir que le » soleil nous illumine par son éclipse, que le feu nous » chauffe en s'éteignant, que l'ignominie de la Passion

» nous glorifie , que la soif du Fils de Dieu nous dés-  
 » altère et nous enivre , que sa nudité nous pare de  
 » l'ornement des vertus , que ses mains clouées nous  
 » mettent en liberté , que ses pieds percés et attachés  
 » nous fassent marcher et courir avec vitesse ; qu'en  
 » expirant , il nous inspire la vie , et que mourant sur  
 » un bois funeste , il nous appelle aux choses célestes  
 » et divines. »

Il serait impossible de dire tous les effets merveilleux que cet exercice amoureux de la Passion de notre Seigneur produit dans les âmes qui s'y appliquent avec fidélité. Je ne puis néanmoins en omettre quelques-uns qui méritent une réflexion particulière.

Le premier , qui est le plus noble et le plus rare , c'est que cette manière d'oraison élève quelquefois l'âme jusqu'à l'union suprême et au plus haut degré de la contemplation , d'où vient que saint Bonaventure , parlant du Séraphin qui apparut à saint François et lui imprima les stigmates , lorsqu'il était en oraison , contemplant selon sa coutume Jésus-Christ crucifié , qu'il ne perdait jamais de vue , dit que ce saint par l'effort de sa contemplation passa dans Dieu , et qu'il devint par cette faveur un modèle de la contemplation parfaite , comme il l'avait été auparavant de l'action (1).

Le second est , que l'âme , par un trait de grâce très-extraordinaire , entre dans tous les états de Jésus-Christ souffrant ; de sorte qu'elle porte et ressent en elle-même , par une impression miraculeuse , les douleurs que Jésus-Christ endura dans tout le cours de sa Passion , éprouvant tantôt l'une tantôt l'autre , selon le mystère auquel elle est appliquée. Nous en avons un exemple remarquable dans la vie d'une religieuse Carmélite de Baune , dont la mémoire est en bénédiction , et tout le

(1) *In Deum transiit per contemplationis excessum , et positus est in exemplum contemplationis perfectæ , sicut prius fuerat actionis. S. Bonav. de Itin. ment. in Deum. q. 7.*

monde sait ce que sainte Catherine de Sienne souffrit , lorsqu'elle enfonça sur sa tête la couronne d'épines que notre Seigneur lui présentait, et le sang que saint François versait de son côté , de ses mains et de ses pieds , lorsque ses stigmates se renouvelaient avec des douleurs extrêmes, qui étaient autant de participations miraculeuses de la croix et des souffrances de Jésus-Christ.

Le troisième est une soif ardente des souffrances et des mépris, qui fait que l'âme, fortement inspirée d'en-haut, les demande et les reçoit avec plus d'avidité que les gens du monde n'ambitionnent les honneurs et les plaisirs de la terre. Quelquefois Dieu lui accorde ses demandes ; quelquefois, dit saint Bonaventure (1), il arrive tout le contraire. « Elle voudrait porter la croix , » et tout ce qu'il y a de mal dans le monde , et il se » trouve qu'au lieu de ce fardeau , elle porte dans son » cœur celui qui porte dans sa main le ciel et la terre. » Elle voudrait être couronnée d'épines avec son » Époux , et il la couronne des rayons de la gloire qu'il » lui fait porter par espérance. Elle voudrait goûter » comme lui l'amertume du fiel et du vinaigre , et il » l'enivre du vin délicieux de ses consolations ineffa- » bles. Elle voudrait être comblée de douleur , et il » la comble de joie. Elle voudrait souffrir toutes sortes » d'opprobres , de confusions , de moqueries , et elle » se voit caressée des anges et de la Bienheureuse » Vierge qui l'adopte pour sa fille. De là viennent ces » douces plaintes qu'elle lui fait : O ! Madame , quelle » est la mère qui ne déchargeât volontiers , si elle » pouvait , les douleurs de son fils sur son esclave ? » D'où vient donc que vous me refusez cette grâce ? » Si je vous ai offensée , faites justice , et blessez mon » cœur. Si je vous ai rendu quelque service , je ne » vous demande pour récompense que des plaies. Où

(1) *S. Bonav. in Itin. ment. l. 10. c. 1.*

» est donc, Madame, votre douceur et votre clémence  
 » incomparable? Pourquoi m'êtes-vous si cruelle, vous  
 » qui avez toujours été si débonnaire? Comment m'ê-  
 » tes-vous si avare, vous qui êtes si libérale? Je ne  
 » vous demande point ni le ciel, ni les astres, je vous  
 » demande des plaies? Pourquoi me les épargnez-vous  
 » ainsi? Madame, ou blessez mon cœur, ou ôtez-moi  
 » la vie. Car il m'est trop honteux et ignominieux de  
 » voir mon seigneur Jésus-Christ couvert de plaies, et  
 » vous, ma souveraine maîtresse, blessée avec lui, sans  
 » que je souffre rien, moi qui ne suis qu'un très-vil  
 » esclave. Après tout, certes, je sais bien ce que je  
 » ferai : car je vous importunerai tant par mes cris,  
 » par mes soupirs et par mes prières, que vous m'ac-  
 » corderez ce que je demande; ou si vous me frappez  
 » pour m'obliger à me retirer, je demeurerai toujours,  
 » et je porterai volontiers tous les coups de votre main :  
 » je ne souhaite et n'attends rien de vous que des bles-  
 » sures. Que si, au lieu de me frapper, vous usez de  
 » caresses en mon endroit, je les recevrai, et ne dé-  
 » sisterai pas pour cela : car vos caresses mêmes bles-  
 » seront mon cœur d'une plaie d'amour. Que si vous  
 » ne me dites rien du tout, alors mon cœur sera blessé  
 » de douleur et de tristesse, et ainsi, quoi qu'il arrive,  
 » je ne m'en irai point sans recevoir quelque bles-  
 » sure. »

14. Je finis cet entretien par un avis important pour  
 ceux qui sentent de grandes ardeurs et de violens dé-  
 sirs de souffrir. Il est certain qu'il n'y a rien de plus  
 souhaitable, que de porter les livrées de Jésus-Christ  
 crucifié. Si les anges étaient capables de jalousie, ils  
 envieraient ce bonheur aux hommes mortels. C'est  
 pourquoi quiconque est désireux de sa perfection, doit  
 abhorrer tout ce que le monde aime, et priser, esti-  
 mer et chérir tout ce que le monde a en horreur,  
 comme les mépris, les injures, les afflictions, et tous  
 les autres apanages de la croix, les préférant tou-  
 jours aux honneurs, aux richesses, aux grandeurs, et

aux plaisirs de la terre , quand il n'y aurait que ce seul avantage d'être plus semblable au Fils de Dieu : mais pourtant je ne lui conseillerais pas de s'emporter , sans l'avoir bien considéré , à demander à Dieu des croix et des afflictions , comme font quelques-uns par une ferveur indiscrete qui leur laisse le loisir de s'en repentir , quand ils ont obtenu ce qu'ils souhaitent. Il se doit défier de ses forces , et , sans présumer de choisir lui-même ni le Thabor ni le Calvaire , se contenter de s'anéantir devant Dieu , et s'abandonner absolument à sa conduite , pour aller à la croix et à la mort par obéissance , suivant les traces de son Sauveur qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix (1).

(1) Factus obediens usque ad mortem , mortem autem crucis.  
*Philip. 2. 8.*

## ENTRETIEN V.

De l'attrait et de l'application que quelques âmes ont au très-saint Sacrement de l'Autel.

### TROISIÈME ÉTAT.

L'ADORATION perpétuelle du très-saint Sacrement entretenue dans l'Église de Dieu par la piété des religieuses de l'ordre de Saint-Benoît, qu'on appelle les filles du très-saint Sacrement, et par l'association de plusieurs âmes vertueuses répandues par toute la France, et même jusque dans les pays étrangers, dont la fin est que notre Seigneur soit adoré dans la sainte Eucharistie toutes les heures du jour et de la nuit pour réparer les outrages qu'il souffre de la part des pécheurs, est une preuve suffisante de l'attrait divin, et de la grâce qui les lie à ce mystère.

1. Je ne les puis mieux représenter, ce me semble, que par les séraphins qui assistent devant le trône de Dieu, et qui couvrent leur visage et leurs pieds de leurs ailes, ne tenant que celles du cœur déployées, pour voler partout où l'Esprit de Dieu les pousse. Les deux ailes qu'ils plient sur leur visage, montrent que l'entendement n'agit dans cette sorte d'oraison que par une foi simple, nue, respectueuse. Celles du cœur qui ont liberté de s'étendre, et qui sont en mouvement perpétuel, marquent les affections de la volonté qui brûle des flammes du saint amour, et qui a la meilleure part dans cet emploi. Celles qui couvrent les pieds, montrent que le sensible de l'ame y entre peu, ou qu'il n'y entre que pour mourir, et passer dans les délices de l'esprit.

C'est donc la foi et l'amour qui règnent dans cet exercice, et qui changent les hommes en séraphins

pour se tenir en respect devant le trône de l'Agneau, et honorer le mystère de la foi, et le sacrement de l'amour. La foi lie l'activité de la raison et des sens, et l'amour met le cœur en liberté et le rend capable des infusions et des effusions divines : des infusions de Dieu dans l'âme, et des effusions de l'âme en Dieu. La foi découvre les merveilles de l'Agneau, et perce d'un simple regard les ténèbres qui l'entourent : l'amour en jouit, et en goûte la douceur avec un sentiment très-délicat, qui se diversifie selon la vue qui lui est donnée.

2. L'âme, par exemple, considérant d'une vue simple, sans multiplicité de discours, comme Jésus-Christ se donne à elle, se livre, et se communique dans le sacrement avec une bonté infinie, lui disant : *Si vous connaissiez le don de Dieu* (1), se sent aussitôt éprise d'un désir ardent de se donner réciproquement à lui, et se dépouillant volontairement de ses biens, de ses plaisirs, de ses pouvoirs, de son jugement, de sa volonté, de toutes les facultés de son corps et de son âme, et de toute l'étendue de son être, elle le conjure d'agréer le présent qu'elle lui en fait, d'en prendre une possession absolue, d'en disposer pleinement comme d'une chose entièrement sienne, d'en vouloir prendre le soin, et de lui faire cette grâce qu'elle ne se regarde désormais que comme un bien aliéné qui ne lui appartient plus, sans qu'elle puisse jamais rétracter la donation qu'elle lui en a faite.

3. Considérant comme Jésus-Christ daigne habiter au milieu d'elle et en faire son temple, où il veut être adoré, elle est saisie d'un profond respect, et ne voyant rien en elle qui soit digne de la présence d'une si haute majesté, elle supplie ce souverain sacrificateur de purifier et consacrer l'autel de son cœur, afin qu'elle lui puisse offrir un sacrifice de louange continu ; elle le prie d'allumer dans son entendement le

(1) *Si scires donum Dei. Joan. 4. 10.*

flambeau de la foi et de la sagesse céleste, afin qu'elle puisse mieux contempler ses perfections et ses grandeurs; d'oindre sa volonté d'une huile de joie et de dévotion, afin qu'elle se porte avec allégresse à ce qui est de son service; de graver le signe de la croix dans sa mémoire, afin qu'elle l'ait toujours présente à sa pensée, et de l'imprimer sur tous les membres de son corps, afin de les regarder comme une chose consacrée à Dieu, et de ne les appliquer plus à des usages profanes.

4. Considérant l'état de victime où Jésus-Christ s'est mis une fois sur la croix pour être totalement consommé dans le feu de la douleur, et où il se met encore tous les jours sur les autels pour y être consommé dans le feu de l'amour à l'honneur de son Père éternel, et pour l'expiation de nos péchés elle se sent touchée d'un vif sentiment de reconnaissance, qui la porte à répandre son cœur devant Dieu en esprit de pénitence, et s'offrir en holocauste, pour réparer par ses larmes, par ses soupirs, par ses jeûnes, par ses veilles, par ses prières, l'honneur de son infinie majesté, qui est à toute heure si indignement violé par les pécheurs, s'estimant heureuse de pouvoir anéantir pour un si juste sujet, son honneur, sa santé, sa vie, et se consumer dans le feu de la mortification et de l'amour.

5. Considérant le Fils de Dieu dans le Sacrement comme le pain de vie qui descend du ciel, pour être la nourriture des saints et des prédestinés sur la terre, elle sent une faim extrême de ce divin aliment, qui la presse de telle sorte, qu'elle crierait volontiers comme ces grandes saintes.

6. Considérant le Sacrement comme le buisson ardent, au milieu duquel Jésus-Christ lui parle, et lui demande si elle l'aime, si son cœur est comme le sien, tout embrasé de flammes de la sainte dilection, elle se trouve toute confuse; et ne sachant que répondre, elle éclate en soupirs, elle se plaint d'aimer si peu, et d'être tant aimée, elle prie ce divin époux souverainement

aimable, et souverainement aimant, de la blesser de son amour par des inspirations si fortes, par des désirs si violens, par des flèches si aiguës et si pénétrantes, qu'elles percent le plus intime de son cœur, et que la plaie d'amour qui la sépare de toutes les créatures et de soi-même, soit incurable et ne se ferme jamais. Elle le prie par ces chaînes amoureuses qui le lient et qui l'attachent au Sacrement, de la lier si étroitement des sacrés liens de la charité, qu'elle demeure renfermée et environnée de son immense grandeur, sans pouvoir sortir de sa présence, non plus qu'un captif de sa prison; n'agissant, et ne parlant, et n'entreprenant rien que comme devant Dieu, mais changeant tout ce qui lui arrive, soit de bien ou de mal, en de nouveaux motifs d'amour. Elle le conjure de lui faire sentir les langueurs de l'amour, en sorte que toutes les choses créées lui soient à dégoût, comme les viandes les plus délicates le sont aux malades; qu'elle ne trouve le repos qu'en Dieu seul; qu'elle n'ait non plus de force pour s'appliquer aux choses du monde qu'un homme qui est à l'agonie; et enfin qu'elle expire et qu'elle meure de faiblesse, non-seulement à tout le monde, mais à soi-même, pour ne vivre plus qu'à Dieu, et ne respirer que sa gloire et son service.

7. Finalement considérant le désir extrême que Jésus-Christ a de s'unir à nous dans l'Eucharistie, et le moyen admirable qu'il a inventé pour satisfaire à son amour, elle aspire à ce bonheur, et, résolue de le procurer par toutes les voies possibles, elle dit à son bien-aimé : Tirez-moi à vous, ô divin Amant ! ô le centre de mon cœur, rappelez à vous, retirez en vous et réunissez tellement toutes mes puissances, que je ne sois plus qu'un même esprit avec vous. Unissez mon entendement à votre sagesse infinie, afin qu'il juge de toutes choses par les vérités éternelles, et qu'il se conduise en toutes choses par les lumières de votre esprit. Unissez ma volonté à vos perfections infinies, et ne permettez pas que je m'attache à chose aucune contre votre bon plaisir. Liez mon imagination volage à vos

divins mystères , afin qu'elle ne reçoive aucune image qui ne me porte à votre amour. Liez-y mes passions, et tous les mouvemens de l'appétit concupiscible et irascible , afin qu'ils dépendent tous de l'impression de votre grâce , et qu'ils ne la préviennent jamais. Liez-y tous mes sens , afin qu'ils deviennent spirituels , et que trouvant leur repos dans le souverain bien , ils ne s'empressent plus à la recherche des joies de la terre.

8. Je pourrais ajouter ici plusieurs autres exemples pour expliquer les dispositions de l'âme dans cet état ; mais ceux que je viens de rapporter suffiront pour en former une idée , sans donner plus d'étendue à cette matière, dont on ne trouverait jamais la fin , tant les voies de Dieu sont admirables dans leur diversité , aussi bien que dans leur hauteur et dans leur élévation.



## ENTRETIEN VI.

De l'attrait et de l'application que quelques âmes ont à la présence de Dieu.

## QUATRIÈME ÉTAT.

Il y a quatre degrés considérables dans cet exercice de la présence de Dieu. Le premier est une présence de Dieu, active, passagère et de peu de durée, comme lorsque attendant le son de la cloche, nous faisons un acte exprès pour nous mettre en la présence de Dieu, pratique qu'on ne doit jamais omettre au commencement de l'oraison; et même il y en a quelques-uns à qui Dieu fait cette grâce, de les toucher d'abord qu'ils entrent dans sa présence, et de les entretenir durant tout le temps de l'oraison en des sentimens très-doux de respect, d'adoration, d'anéantissement, de joie, d'amour, de repos en sa divine présence.

Le second est une présence de Dieu active par état, lorsque l'Homme d'oraison s'est acquis, avec le secours de la grâce, une sainte habitude de se souvenir souvent de Dieu, et de vivre continuellement en sa présence : moyen très-efficace pour arriver à la parfaite contemplation, et à l'amour divin, comme remarque Denis-le-Chartreux. « Celui qui veut s'avancer en l'amour de Dieu, et dans la grâce de la contemplation, doit à toute heure élever son cœur, et faire cette courte prière avec application. O mon Seigneur et mon Dieu, quand est-ce que je vous serrerais étroitement avec les bras d'une très-douce dilection? Quand est-ce que je vous aimerai d'un amour très-étroit et très-ardent? Quand est-ce que je serai totalement uni à vous? S'il s'accoutume à dire ces paroles du fond de son cœur, il sentira en peu de temps son esprit se changer, et concevoir de

» l'aversion pour le monde, et une pente amoureuse  
 » vers Dieu. (1) » Voulez-vous monter au ciel de la perfection ? Souvenez-vous de ce que dit saint Jean, que personne ne monte au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel ; à savoir le Fils de l'Homme qui est dans le ciel (2). Si personne ne monte, sinon Jésus-Christ ; unissez-vous à lui pour monter avec lui. « Courez des pas de la volonté, marchez des pas de l'amour, montez sur les ailes de la charité (3). »

« Que cherchez-vous ? La voie ? Unissez-vous à Jésus-Christ, qui s'est lui-même fait votre voie en descendant tant et en montant. Voulez-vous monter ? Tenez bien celui qui monte (4) », ne le perdez jamais de vue ; liez-vous à lui étroitement par des aspirations fréquentes, par des mouvemens d'amour continuels, par un souvenir perpétuel de sa présence.

Le Père Vincent Carafè, dans une lettre circulaire qu'il écrit à ceux de la Compagnie de Jésus, dont il était alors général (5), les exhorte par des motifs fort puissans à cet état, et leur donne d'excellens moyens pour y parvenir ; il dit qu'ils doivent vivre comme des hommes ressuscités, hors du monde, et du com-

(1) *In Dei amore et gratia contemplandi crescere optans, omni hora mente intentà ore hujus modi verba. O Domine Deus, quando te dulcissimâ delectione constringam? Quando te strictissimo amore ardentè amabo! Quando tibi totaliter adhærebo! Si verba hæc cordialiter dicere in consuetudinem duxerit, sentiet se brevi mente immutari, mundo averti, Deoque affici.* *Dionys. Richel. 1. de cont. est. 25.*

(2) *Nemo ascendit in cælum, nisi qui descendit de cælo, Filius hominis, qui est in cælo.* *Joan. 3. 13.*

(3) *Affectu curre, amore ambula, charitate ascende.* *S. August. Serm. 234. de temp.*

(4) *Quid quæris? viam? Intuere Christo, qui descendendo et ascendendo seipsum fecit viam. Vis ascendere? ascendentem cerne.* *S. August. serm. 234. de temp.*

(5) *Epist. 1. P. Vincentii Carafæ Societ. Jesu, præpositi Generalis.*

merce des mortels, ayant toujours la vue fixée en Dieu, et le cœur abîmé dans l'océan de ses perfections infinies et de sa souveraine excellence, pour y vivre une vie heureuse éloignée du trouble des hommes.

Il leur remet devant les yeux le commandement de saint Ignace, qui voulait que dans leurs emplois ils imitassent les Anges, qui quittent le ciel sans perdre la vue de Dieu, et pour être occupés au ministère du salut des hommes, ne laissent pas de jouir de la présence du Créateur, et de regarder toutes les choses créées comme de petites gouttes de la Divinité, dont ils se servent pour étancher leur soif, et rafraîchir l'ardeur de leur amour : il appelle cette présence continuelle leur *patrimoine céleste*, et l'héritage que leurs premiers pères leur ont laissé, héritage d'une sainte conversation avec les Anges, et d'une étroite familiarité avec Dieu, qu'ils doivent fidèlement transmettre à leur postérité. Il assure que c'est par cette raison que dans la déclaration de leur institut qui fut dressée par Polanchus, et présentée au pape, on leur donne le nom (1) « d'hommes célestes qui aspirent incessamment » au ciel, qui est leur patrie, et qui tâchent par toutes » sortes de moyens d'y porter les autres, ayant tous » jours en vue la plus grande gloire de Dieu (2). »

Il leur suggère ensuite les adresses et les industries dont ils se doivent servir pour en faciliter la pratique.

Il dit en premier lieu, qu'il faut entrer dans la présence de Dieu par la méditation du matin qu'ils ne doivent jamais omettre ni raccourcir, alléguant cette considérable sentence de Tertullien. « Il est horrible de passer un jour sans faire oraison (2). »

En second lieu, il recommande l'usage des aspirations fréquentes, qui sont comme les flammes subites, qui enlèvent l'âme dans le ciel par des impressions ar-

(1) Polanc., hist. Societ. tom. 2. l. 2. n. 5.

(2) *Horrendum est diem sine oratione transire. Tertul.*

dentes, semblables à celles de saint Bonaventure, qui s'écriait amoureusement : « O Seigneur, quand » est-ce que je vous aimerai ! Quand est-ce que je vous » serrerai étroitement entre mes bras ? Quand est-ce » que je serai si heureux que de parvenir à vous (1) ! » Ou bien à ces traits qui sortaient du cœur de saint Augustin : « Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand » serai-je comme un fugitif, séparé de vous ; jusques à » quand languirai-je dans les liens de mes crimes ! (2) »

En troisième lieu, il les exhorte à l'observation de leur règle qui les oblige à *chercher Dieu en toutes choses*, comme si elle leur disait : « Regardez les objets qui » se présentent, et cherchez ce que vous ne voyez » pas (3) » : Exprimez dans votre conduite cette maxime de saint Grégoire de Nazianze : « Que le Religieux » soit tout en Dieu, et tout dans le prochain. Tout » en Dieu en conversant avec le prochain pour l'amour » de Dieu ; tout dans le prochain, en priant pour » lui, lorsqu'il converse avec Dieu (4). »

Enfin, il leur enseigne un quatrième moyen propre à s'entretenir en la présence de Dieu, que saint Ignace leur prescrit dans ses constitutions, qui est de purifier leur intention, se proposant de plaire à la divine Majesté pour l'amour d'elle-même, non-seulement en ce qui regarde l'état de leur vie en général, mais encore dans toutes leurs actions particulières. Car encore, dit-il, que saint Thomas estime qu'il n'appartient qu'aux

(1) Quandò te, Domine, diligam ? Quandò te perstringam ? Quandò ad te perveniam ? *S. Bonavent.*

(2) Et tu, Domine, usquequò ? Usquequò, Domine, irasceris in finem ? Ne memor fueris iniquitatumstrarum antiquarum. *S. August. Confession. lib. 8. cap. 12. num. 1.*

(3) Aspice quæ vides, et quære quæ non vides. *Epist. 1. P. Vincentil Carafæ, societ. Jesu Præpositi generalis.*

(4) Religiosus totus sit in Deo, et totus in proximo : totus in Deo, quia conversatur cum proximo propter Deum ; totus in proximo, quia cum orat Deum, commendat proximum Deo. *S. Greg. Nazianz.*

bienheureux de connaître et de suivre parfaitement toutes les volontés de Dieu ; néanmoins le Religieux a ce privilège, de participer à leur béatitude, en ce qu'il peut connaître le bon plaisir divin par le moyen de ses Supérieurs et de ses règles, et l'accomplir presque en toutes choses, sans danger de se tromper. Voilà de quelle manière il faut s'établir dans les deux premiers degrés de la présence de Dieu, qui dépendent, en quelque façon, de l'industrie et de la volonté de l'homme : mais les deux autres dont nous allons parler, sont de pures faveurs de Dieu, qui départ ses grâces à qui il lui plaît, et comme bon lui semble. L'un est une présence de Dieu passive, mais passagère ; l'autre est une présence de Dieu passive habituelle et par état.

Quant à la présence passagère, lorsque l'âme en est gratifiée, ce n'est point par son choix, ni par son travail, mais par une lumière surnaturelle, qui lui est infuse quand elle y pense le moins. Quelquefois entrant en l'oraison, ou dans quelque autre exercice avec sécheresse et dégoût, après avoir souffert cette peine, elle s'aperçoit tout-à-coup que l'époux est présent, et cette présence, dont elle a grande certitude, lui cause un amoureux et respectueux tremblement ; parfois elle est surprise d'une joie qui fait bondir et tressaillir le cœur ; parfois à la faveur d'une intime lumière elle aperçoit des perfections ineffables en ce divin objet, et sans faire attention elle est fort attentive à les contempler ; souvent même cette vue la tient dans une amoureuse admiration, et souvent aussi ses puissances demeurent prises comme d'un doux sommeil, dans lequel elle goûte des délices incroyables (1). Enfin, il y a une si grande diversité de sentimens et de mouvemens, que cette divine présence cause dans l'âme, qu'il est impossible de les exprimer. Figurez-vous ce que fait une pluie douce, chaude et abondante

(1) Voyez saint François de Sales dans son *Théotîme*, livre VI.

dans le sein de la terre après une longue sécheresse, comme elle l'humecte, la détrempe et la rafraîchit; comme les herbes et les fleurs qui étaient toutes flétries et fanées reverdissent et reçoivent une nouvelle vie; ou bien représentez-vous ce qui arrive lorsque le temps étant nébuleux, et le ciel couvert de brouillards, le soleil vient tout d'un coup paraître et réjouir de sa lumière et de sa douce chaleur, ceux que le mauvais temps rendait tristes et abattus. C'est un léger crayon des admirables effets que produit cette aimable présence au fond de l'âme, surtout, quand elle la trouve dans la souffrance, ou dans des désirs enflammés que l'esprit d'amour y allume pour dissiper quelques imperfections qu'elle n'avait pu encore anéantir, et pour la préparer à cette grâce, selon la parole du Propète-Roi : *Le feu ira devant lui, et brûlera à l'entour ses ennemis* (1).

On voit par là combien cette visite de l'Epoux est souhaitable, quand elle ne durerait qu'un quart d'heure : mais quand elle est stable et par manière d'habitude, elle est beaucoup plus précieuse. C'est alors que l'âme, en quelque lieu et en quelque exercice qu'elle soit, pour peu qu'elle se veuille recueillir, connaît que la meilleure partie d'elle-même est toujours tendante vers Dieu, et toujours éclairée d'une vue très-pure et très-simple de sa divine majesté, sans toutefois aucune distinction de ses perfections infinies. Quand je dis la meilleure partie d'elle-même, ce n'est pas que l'âme soit composée de parties; mais elle a plusieurs facultés, dont les unes sont plus nobles et plus élevées que les autres respectivement à leurs opérations, ce qui nous donne occasion de les distinguer en elles-mêmes, quoiqu'elles ne soient qu'une même substance, et de nous figurer dans l'âme une partie supérieure, et une autre plus basse qui a des opérations bien différentes de la plus haute.

(1) Ps. 96. *ŷ. 3. Ignis ante ipsum præcedet, et inflammabit in circuitu inimicos ejus.*

Or il arrive souvent dans l'état que je décris, qu'il n'y a que la fine pointe de l'esprit qui soit attentive à la présence de Dieu ; tout le reste étant embrouillé de distractions , ou séché d'aridités , ou accablé de peines et d'ennuis intérieurs , ou lié par une impuissance d'agir , et de prétendre quoi que ce soit : alors l'âme n'a aucune satisfaction du bien qu'elle possède ; mais il y a d'autres temps où la présence de Dieu charme délicieusement , et la pointe de l'esprit , et toutes les autres puissances et facultés de l'âme , sur lesquelles cette douce vue envoie comme par reverbération une clarté vivifiante qui délecte même quelquefois les sens extérieurs ; mais quand elle est plus pure et plus intime , elle demeure au-dedans , quoiqu'elle soit plus abondante , et pour lors elle est moins suspecte , et ses opérations sont plus spirituelles et moins susceptibles de vanité.

Aussi voit-on que les âmes , à qui Dieu communique cette grâce , ont un plus grand dégoût du monde , une plus forte tendance vers Dieu , et une plus grande fidélité à faire tout ce qu'il veut ; elles font toutes leurs actions paisiblement , et néanmoins très-soigneusement et diligemment. Elles agissent tout simplement , mais néanmoins avec discrétion ; la simplicité de la colombe n'empêchant point la prudence du serpent. Elles se portent à leurs emplois et à leurs exercices spirituels avec un grand dégagement et liberté d'esprit , mais toujours avec ordre , et chaque chose en son temps. Elles sont profondément humbles , mais généreuses et magnanimes. Elles ont beaucoup de douceur et de tendresse pour le prochain , mais elles n'ont pas moins de force et de constance. En un mot cette divine présence est la vraie école de toutes les vertus , où elles deviennent savantes sans étude , et riches des trésors du ciel , sans autre recherche que du bon plaisir de Dieu. Car , le moyen de converser sans cesse avec lui , qui est la perfection même , et ne pas devenir parfaites , vu même que la ressemblance est un fruit de l'amour ,

et qu'il est aussi naturel de vouloir ressembler à ceux qu'on aime, que d'aimer ceux qui nous ressemblent ?

Nous en avons un exemple remarquable dans la vie d'un saint religieux de la compagnie de Jésus, nommé Alphonse Rodriguez, qui avait reçu ce don de Dieu dans un éminent degré. Un jour un Père de cette compagnie, nommé Acquieriez, lui demanda combien de temps il perdait la présence actuelle de Dieu dans le cours d'une journée. Cette question surprit sa modestie, et lui donna de la confusion. Néanmoins comme il était fort familier avec ce Père, il lui dit tout simplement que les occupations ne l'en divertissaient pas en un jour plus de temps qu'on en mettrait à réciter le *Credo*. Et toutefois il paraissait très-agissant, et appliqué à tous les emplois dont il était chargé.

Une autre fois passant par une agréable prairie, son supérieur lui demanda s'il ne se servait point de cet objet, pour élever son cœur à Dieu. Mais il lui répondit avec une grande naïveté, qu'il s'en aidait fort peu, ou point du tout; parce que son âme lui était continuellement unie, et se tenant toujours en sa présence, il lui eût été fâcheux de s'en détourner par la vue des choses créées, et de rechercher les moyens, ayant presque déjà la possession de la fin.

Dans une autre occasion, il dit à ce même supérieur que rarement il sortait de la présence de notre Seigneur, quoiqu'il fût appliqué à écouter les autres ou à leur parler; et que s'il en perdait quelquefois la vue, ce n'était pas plus de temps qu'on en met à tourner la tête.

Il avait réduit les préceptes de cette sublime science en peu de mots : « Tu marcheras toujours sensiblement » avec Dieu. Tu travailleras toujours beaucoup pour » Dieu, en la présence de Dieu, et pour l'amour de » Dieu. » Il disait encore, parlant de lui-même en tierce personne : « Cette personne a coutume de pratiquer la » présence de Dieu en trois manières.

• La première par voie de mémoire, c'est-à-dire d'un

» **souvenir actuel**, qui la tient dans une grande **cir-**  
 » **conspection** pour ne rien faire qui puisse déplaire  
 » à Dieu ; parce qu'il lui semble qu'elle le regarde sans  
 » cesse, qu'elle va et vient en sa présence, avec un  
 » grand désir de lui plaire, et un grand dégoût de tout  
 » ce qui ne la mène pas à lui.

» La seconde par voie d'entendement, c'est-à-dire  
 » par une pénétration intime, qui lui fait connaître sans  
 » user de discours, que Dieu la remplit ; et par cette  
 » vue, elle sent son souverain Seigneur très-intime-  
 » ment présent en elle par une grâce particulière qu'il  
 » lui fait de se communiquer de la sorte. Ce sentiment  
 » n'est point un acte de l'imagination, c'est une cer-  
 » titude d'esprit qui lui donne à connaître, que Dieu  
 » est présent dans l'âme, comme il l'est effectivement  
 » en tout lieu, quoique tous ne le sentent pas.

» Cette présence s'appelle intellectuelle, et a coutume  
 » de durer long-temps. Plus l'âme s'avance au service  
 » de Dieu, plus cette présence lui est sensible et con-  
 » tinue davantage, et Dieu se communique avec plus  
 » d'effusion, pourvu qu'elle s'y dispose par une gêné-  
 » reuse mortification. »

Cette présence donc s'exerce en s'apercevant, en sentant, et connaissant avec certitude que Dieu est dans l'âme, et que l'âme est dans Dieu. Et cet aimable Seigneur a cela si agréable, que s'il arrive que l'âme s'oublie pour de justes respects de quelque affaire nécessaire, elle sent, chose admirable ! que Dieu supplée à son manquement ; et cette vue, que Dieu a un soin si particulier d'elle, la ravit.

Cette même personne a souvent expérimenté que, sans qu'elle y pensât auparavant, elle s'apercevait tout-à-coup que Dieu se présentait à elle sensiblement, comme un homme qui se mettait soudainement devant son ami, sans qu'il y eût pris garde, ou qu'il s'y fût attendu.

La troisième sorte de présence divine est par voie de **de** volonté ; c'est-à-dire par un mouvement d'amour

très-véhément. Car , comme un qui malade brûle d'une fièvre ardente , ressent une extrême chaleur, quoiqu'il ne la voie pas , ainsi l'âme sent son Dieu présent en elle-même , quoiqu'elle n'en ait pas la vue et qu'il ne se montre pas.

Cette présence d'amour intime a coutume d'être si parfaite , que l'âme ne se peut oublier de ce qu'elle aime si ardemment , et de se qu'elle sent opérer au-dedans d'elle si tendrement et si amoureusement , et même elle en est si occupée et si pénétrée , qu'encore que l'esprit soit parfois distrait , le cœur ne l'est point du tout ; parce que sans cesse il entretient sa flamme , et se consomme d'amour. L'expérience qu'elle en a lui donne une sensible joie , voyant qu'elle aime continuellement son Dieu , et qu'elle peut dire : Je dors , mais mon cœur veille. Aussi tout son soin et toute sa passion est de plaire à Dieu , et réciproquement Dieu prend un soin particulier de tout ce qui la regarde. D'où vient qu'elle jouit d'un grand repos , vivant sans aucun souci , ni inquiétude de tout ce qui peut arriver ; parce qu'elle sait que Dieu a soin d'elle , comme il le dit autrefois à une grande sainte : Ayez soin de me plaire , et j'aurai soin de vous et de tout ce qui vous regarde.

## ENTRETIEN VIII.

De l'attrait et de l'application que quelques âmes ont à l'amour divin.

## CINQUIÈME ÉTAT.

CET attrait peut être une grâce ordinaire qui consiste en une secrète pente qui est donnée à l'âme, et en un désir ardent d'acquérir l'amour de Dieu par des actes fréquens et redoublés, qui dépendent, en partie, de son élection et de sa correspondance.

Mais il y en a un autre qui est hors de son choix et au-dessus de son industrie, que Dieu lui communique par une faveur particulière qui ne dépend point de la créature.

L'âme qu'il met dans cet état, se sent quelquefois si pressée d'aimer, qu'elle en devient comme hors de sens. Tout ce qu'elle voit augmente son ardeur, et l'excite davantage à brûler dans ce feu divin; mais surtout, ce qui lui cause un si grand embrasement, c'est une certaine lumière qui lui découvre cette souveraine et infinie perfection qu'on ne peut jamais assez aimer, et la transporte en une admiration et complaisance inexplicable, qui serait capable de la consumer et de la faire mourir, si le même amour ne la soutenait.

D'autres fois elle se sent totalement occupée et possédée de cet incomparable Amant qui la sollicite de l'aimer de plus en plus, et l'y porte par des caresses et des faveurs très-obligeantes, et même par des paroles intérieures qui surpassent toute suavité. Si bien que se voyant languir et défaillir d'amour, dans l'impuissance de satisfaire à son désir, elle voudrait se séparer de son corps et de toute autre chose, pour être absolument transformée en cet amour, qu'elle

souhaiterait graver partout avec des traits de feu et de flammes.

Quelquefois elle n'a point distinctement cette vue, ni autres sentimens particuliers ; mais une opération divine qui comprend tout en son unité , et qui l'accable et la réduit à une merveilleuse défaillance , sans lui donner ni paix ni trêve ; comme si à chaque moment cet admirable vainqueur décochait au centre de son cœur un million de traits ardents , qui lui causent une langueur si délicieuse et si douloureuse tout ensemble , qu'elle ne la peut presque supporter. Et néanmoins elle aime incomparablement mieux sa maladie que sa guérison , prenant un extrême plaisir de périr par l'effort de tant de sacrées blessures , qui affaiblissent aussi le corps et le rendent languissant , à cause des inflammations de cœur , et des bouillonnemens de sang qu'elles lui font souffrir , avec de si grandes lassitudes de tous les membres , qu'il lui semble quelquefois que l'on arrache , ou que l'on rompe , ou que l'on disloque les os de leurs jointures , et néanmoins au milieu de ce martyre , l'esprit est transporté d'une joie inexplicable.

D'autres fois ces assauts amoureux sont plus tranquilles , et ne font pas tous ces efforts , principalement après que l'âme a été purifiée par les peines intérieures , dont nous parlerons en son lieu. Car alors elle est si susceptible de ces divines opérations , qu'elle les reçoit comme une chose qui lui serait tournée en nature , l'amour régnant paisiblement en elle , et n'y trouvant plus de résistance qui l'oblige d'user de ces violences.

L'âme donc qui est dans cet état d'ardeur et de flammes , doit s'abandonner à Dieu , et le laisser agir , sans vouloir s'en mêler ni aider son opération par des élans , ou par des paroles , ou par quelque autre sorte que ce soit , non pas même regarder ce qu'il fait , mais le regarder lui seul uniquement.

Qu'elle prenne garde de ne point quitter l'action

extérieure, où son emploi et son offre l'engagent, ni son ouvrage ordinaire, pour s'entretenir dans cette douce langueur. Car il faut qu'elle s'occupe extérieurement, s'assurant que le travail nécessaire n'empêche point l'opération de Dieu, mais seulement la satisfaction que l'amour-propre y pourrait prendre; et de plus qu'il sert à modérer l'impétuosité de ces ardeurs, lorsqu'elles sont trop véhémentes.

Mais elle doit aussi se donner de garde de s'entre-mettre des choses dont elle n'est point chargée, ni de s'appliquer à quoi que ce soit avec empressement. Le soin même qu'elle prend des choses que l'obéissance lui commande ou lui confie, doit être sans inquiétude; en sorte qu'elle s'appuie sur l'aide de la divine Providence, et non pas sur sa propre conduite.

Au reste, quand elle est seule, et qu'elle sent ces assauts d'amour, soit au temps de l'oraison, soit en quelque autre exercice, qu'elle lui laisse prendre son cours, sans l'exciter ni retenir; mais quand elle est parmi les autres, qu'elle ne le fasse point paraître ni par actions, ni par paroles, ni par soupirs. Dieu fait quelquefois paraître à l'extérieur la violence des flammes intérieures de ces Séraphins de la terre. Pendant que le cœur de sainte Marguerite, fille de Bela, roi de Hongrie, brûlait de l'amour de Jésus-Christ, dans l'exercice de l'oraison, Dieu faisait voir un globe de feu sur sa tête qui jetait quantité de flammes vers le ciel. Il est le maître, il peut faire ce que bon lui semble; mais pour l'âme qui reçoit ses faveurs, elles les doit cacher en supprimant les mouvemens divers qui les pourraient faire connaître aux autres. Elle en peut user en secret seulement pour donner air à ce divin feu, quand cela arrive sans son choix, et par la seule véhémence de l'ardeur, se gardant bien d'y mêler du sien, ou d'affecter ces choses qui paraissent à l'extérieur. Car enfin, il faut que son opération cesse, autrement elle ferait obstacle à celle de Dieu, qui comme premier et souverain agent, veut être entier et libre

possesseur de son être, de ses puissances et de ses mouvemens.

Il n'en est pas ainsi de ceux que Dieu porte à l'exercice de l'amour divin par les voies ordinaires. Il veut qu'ils secondent sa grâce, et qu'ils suivent les pratiques, et les adresses qu'elle leur enseigne pour allumer le feu sacré sur l'autel de leur cœur.

La diversité en est si grande, qu'il est impossible de les remarquer toutes exactement.

Tantôt ils regardent Dieu comme le législateur de l'amour, tenant en sa main la loi de charité plus douce que le miel, et plus ardente que le feu : et par un pur désir de lui plaire, ils proposent en sa divine présence de la garder avec une fidélité inviolable.

Ils protestent de l'aimer de tout leur cœur, le préférant à tous les dons, n'aimant aucune créature contre sa volonté, et rejetant tout ce qui lui peut déplaire.

Ils promettent de l'aimer de toute leur âme, lui offrant tous les momens de leur vie, et toutes les actions qui en dépendent jusques aux plus petites, ne voulant prendre ni le repos, ni le repas, ni les petits soulagemens, les besoins, et les nécessités du corps, que pour sa gloire et son service.

Ils font état de l'aimer de tout leur esprit, le priant de le remplir de sa présence, et d'y résider comme dans son temple, de le purifier de ses vices, d'en bannir le tumulte des passions, et d'y établir la paix et la tranquillité, afin qu'il ne s'occupe que de sa connaissance et de son amour.

Enfin, ils font un ferme propos de l'aimer de toutes leurs forces, de toute leur puissance et de toute leur vertu, faisant tout le bien qui sera en leur pouvoir, souffrant tout ce qu'il lui plaira leur envoyer, surmontant tous les obstacles de la perfection, et s'estimant bienheureux de pouvoir mourir pour son honneur.

Tantôt ils envisagent Dieu comme une abîme de tout être et de tout bien, et après l'avoir profondément adoré, ils forment divers actes d'amour propres à en-

flammer leur cœur. Amour de bienveillance, souhaitant que tout le monde le serve et lui désirant toute la gloire et tout l'honneur, et tout le service que sa grandeur mérite. Amour d'estime, le préférant à toutes choses, et ne faisant état que de lui seul. Amour de complaisance, s'épanchant en louanges et bénédictions, et se réjouissant de ce qu'il possède une beauté, une bonté et une sainteté infinie, et de ce qu'il est aimé et servi parfaitement de tous les saints. Amour de contrition regrettant de ce qu'il est si mal servi et si indignement traité, soit par eux, ou par les autres. Amour de zèle désirant de venger l'honneur de Dieu, et d'exterminer le péché de toute la terre. Amour de conformité se soumettant pleinement aux ordres de sa divine Providence, sans se séparer jamais de sa sainte volonté. Amour d'union et de transformation, se liant très-étroitement à sa souveraine bonté, et se revêtant de Dieu, ou plutôt se plongeant dans cette vaste mer de perfections infinies, pour être pénétrés et remplis de son esprit.

Tantôt ils se mettent au centre de leur néant, et de là considérant le trône de la gloire de Dieu infiniment élevé au-dessus de toute grandeur créée, duquel ils ne peuvent s'approcher que par les degrés de l'amour, ils se consomment en désirs, conjurant sa bonté de leur vouloir accorder un amour infatigable, qui ne se lasse jamais de travailler ni de souffrir pour ce qu'il aime; un amour inséparable qui ne s'éloigne jamais de son centre; un amour insatiable qui ne dise jamais: C'est assez; un amour insurmontable, qui ne s'abatte jamais, et qui triomphe de tout ce qui s'oppose à ses efforts, un amour affectif, qui les blesse de mille plaies incurables, qui les lie de mille chaînes indissolubles, qui les fasse languir et mourir à toutes les creatures et à eux-mêmes; un amour effectif qui soit patient, affable, débonnaire, obligeant, qui ne soit point jaloux, ni superbe, ni ambitieux, ni soupçonneux, ni colère, ni malin, ni défiant, ni attaché à ses intérêts; un amour

ardent qui liquéfie l'âme et la fasse écouler en Dieu ; un amour aigu et pénétrant, qui entre dans les lumières de Dieu, et qui fasse entrer les lumières de Dieu dans le cœur ; un amour surservent qui tire l'âme hors du centre de l'amour-propre , pour s'abimer en Dieu ; et enfin un amour illimité et infini , qui aime Dieu comme Dieu nous aime sans bornes et sans mesure (1).

(1) Lege Alvarez. de Paz. tom. 3. l. 4. de orat. ment.

## ENTRETIEN VIII.

De l'attrait que quelques âmes ont à chercher Dieu, et de la grâce que Dieu fait à d'autres de le trouver partout.

## SIXIÈME ET SEPTIÈME ÉTAT.

CEUX qui expliquent les saintes ardeurs de l'amour affectif sous le nom d'une fièvre d'amour, distinguent deux sortes de désirs brûlans, qui ont coutume de la causer : l'un est un désir d'aimer Dieu, duquel nous avons déjà parlé ; l'autre est un désir pressant de trouver Dieu, et de s'unir à lui, qui fait que l'âme le cherche partout, sans y faire autrement réflexion, parce qu'elle ne le cherche point par étude, mais par instinct et par attrait, qu'elle doit suivre simplement, et lui laisser prendre son cours sans l'exciter ni le retenir (1).

Il y a une autre grâce que Dieu fait aux hommes d'oraison, qui est de le trouver partout, et de prendre occasion de s'élever à lui, de tout ce qu'ils voient, de tout ce qu'ils entendent, de tout ce qu'ils souffrent, de tout ce qu'ils font, et enfin de tout ce qui se présente devant eux.

(1) Domine, antè te omne desiderium meum. Ps. 37. *Ubi S. August.* Ipsum desiderium tuum oratio tua est, et fit continuum desiderium contemplativa oratio. Non enim dicit frustra Apostolus sine intermissione orantes. Numquid sine intermissione genuflectimus, aut manus levamus? orare hoc modo sine intermissione, non possumus facere. Est alia interior oratio sine intermissione, oratio, quæ est desiderium; si non vis intermittere orare, noli intermittere desiderare; continuum desiderium tuum, continua vox est. Tacebis si amare desistas: fragrantia charitatis, clamor cordis est. Si semper manet charitas, semper clamas. Si semper clamas, semper desideras. *S. Aug. in Psalmis.*

Saint Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus, avait reçu cette grâce en un degré très-éminent. De la vue des moindres créatures il était aussitôt ravi en Dieu, qui lui paraissait toujours souverainement grand, même dans les choses les plus petites. Il ne lui fallait qu'une fleur, une feuille d'arbre, une fourmi, un ver, pour s'élever à une contemplation sublime des perfections divines, d'où il tirait non-seulement une joie intérieure et une douceur merveilleuse, mais encore des lumières particulières pour l'instruction des autres.

Aussi connaissant par expérience la nécessité et l'utilité de ce don, principalement à l'égard de ceux qui ont de grands emplois pour le service de Dieu, et qui s'occupent du salut des âmes, il souhaitait que tous les sujets de sa Compagnie s'y disposassent avec une application particulière, s'accoutumant à regarder Dieu en toutes choses, et à dresser tellement leurs actions à son honneur, qu'ils ne trouvassent pas moins de dévotion dans leurs occupations extérieures, que dans la méditation et dans l'oraison.

En effet, ce serait peu à l'homme d'oraison d'être recueilli l'espace d'une heure tous les matins, si, après cet entretien familier avec Dieu, il donnait liberté à son cœur de se distraire le reste du jour, et de se refroidir parmi les créatures. Heureux est l'homme, dit le Prophète-Roi, qui met son affection dans la loi du Seigneur, et qui la médite le jour et la nuit. Le Fils de Dieu nous recommande cette pratique, et nous ordonne expressément de prier toujours sans désister (1). Et en autre lieu il nous avertit de veiller et prier en tout temps (2). Saint Paul en fait souvenir les Thessaloniens, et les exhorte à prier sans interruption (3). Il le redit à Timothée : *Je veux que les*

(1) *Oportet semper orare et non deficere. Luc. 18. 1.*

(2) *Vigilate omni tempore orantes. Luc. 21. 36.*

(3) *Sine intermissione orate. 1. Thess. 5. 17.*

*hommes fassent oraison en tout lieu* (1). Et parlant aux Éphésiens du combat de notre salut, il dit que si nous en voulons avoir un bon succès, les prières continues doivent être nos armes spirituelles; et que nous les devons faire en tout temps avec esprit, avec une ardente affection et avec une invincible persévérance (2). L'Ecclésiastique nous avait donné cet important avis long-temps auparavant, *que rien ne vous empêche de prier toujours* (3), et depuis tous les saints ont tâché de le suivre fidèlement, et de le réduire en pratique avec toute l'assiduité qui leur était possible. L'Église donne cet éloge à saint Martin, qu'il avait toujours les yeux et les mains levés au ciel (4), et qu'il tenait son esprit tellement attaché à la prière, que rien ne l'en pouvait divertir. Saint François Xavier s'était rendu l'usage de ces aspirations si familier, qu'il les faisait même durant le sommeil, et on l'entendait souvent éclater en ces soupirs amoureux : *O bon Jésus ! ô Jésus mon Créateur ! ô le Dieu de mon cœur ! ô la vie de mon âme !* Le Père Vincent Carafe (5), septième général de notre Compagnie, était parvenu à ce même degré d'oraison, qu'il appelait, selon le langage des anciens Pères, « un saint loisir dans le travail (6), » au lieu que la contemplation, comme il disait, est « une excellente action dans la cessation de » l'action même (7). » Sa complexion notablement affaiblie par ses infirmités et maladies fréquentes, n'apportait pas le moindre obstacle à cet exercice; parce

(1) *Volo viros orare in omni loco. 1. Tim. 2. 8.*

(2) *Orantes omni tempore in spiritu, et in ipso vigilantes in omni instantiâ. Ephes. 6. 18.*

(3) *Non impediarius orare semper. Eccl. 18. 22.*

(4) *Oculis ac manibus in cælum semper intentus, invictum ab oratione spiritum non relaxabat. Erev. Rom. in offic. B. Mart.*

(5) Voyez la vie du Père Vincent Carafe, livre second, chapitre 1.

(6) *Otium in negotio. Ibid.*

(7) *Negotium in otio. Ibid.*

que sa santé ayant été ruinée par l'excès de ses pénitences très-rigoureuses, Dieu par son extrême bonté ne voulait pas qu'il en souffrit un tel préjudice.

Ainsi, soit qu'il fût sain ou malade, cette âme céleste s'élevait au-dessus de soi avec autant de liberté, que si elle eût été indépendante de la disposition de son corps, et se portait par un vol sublime de l'esprit, jusque dans le sein de Dieu, où elle trouvait incomparablement plus de délices que son corps ne ressentait de douleurs. Aussi disait-il quelquefois : « Mon corps ne me » sert point quand il est sain, et ne me nuit point lorsqu'il est malade (1). » Un jour un Père de la même Compagnie s'étonnant de ce qu'on avait lu à la table qu'un Religieux de cet ordre faisait tous les jours plusieurs milliers d'actes de vertu, et surtout d'amour de Dieu, le Père Carafe, qui croyait simplement que chacun en fit de même, lui demanda ce qu'il trouvait de si étrange en cela, et il lui échappa de dire : « Pour moi » qui suis si lâche et si tiède, je crois avoir plusieurs » fois passé ce nombre. »

Au reste, quoique le sujet de ses aspirations fût pour l'ordinaire hors de son choix, et qu'il se laissât aller où l'impétuosité du Saint-Esprit le portait, étant tout le jour si recueilli et absorbé en Dieu, qu'il en perdait souvent l'usage des sens extérieurs; néanmoins il s'y préparait avec soin, prenant trois lettres pour lui servir, au besoin, de mémoire artificielle, l'une noire qui lui représentait, disait-il, ses péchés; l'autre rouge, qui lui marquait la Passion de notre Seigneur, et la troisième blanche, qui le faisait souvenir de la gloire des bienheureux. De plus il récitait à chaque quart-d'heure cette oraison : « Je rends grâces à Dieu, et à la » B. Vierge, du don de la persévérance qui m'a été » accordé jusqu'ici, quoique je sois un très-indigne » pécheur. J'espère de le conserver encore à l'avenir » jusqu'à une consommation parfaite. Je demande

(1) *Caro mea nec prodest sana, nec obest infirma. Vie du P. Vinc. Carafe, l. 2. ch. 1.*

» cette grâce par le précieux sang de Jésus-Christ,  
 » et par les prières de la B. Vierge sa Mère. Ainsi soit-  
 » il (1). »

Allant par la ville pour aider les âmes ou rendre quelques devoirs d'obligation, il se servait de certains chapelets que sa dévotion lui avait fait inventer, l'un de la très-sainte Trinité, l'autre des plaies de Jésus-Christ, l'autre du très-saint Sacrement, l'autre des anges, et d'autres semblables; et en les récitant, il y entremêlait plusieurs actions intérieures du plus pur amour, entre lesquels étaient les desirs de mourir pour Dieu, de brûler du feu de son amour, de sortir au plus tôt du monde pour le voir et pour l'aimer à jamais. Enfin, quand on l'appelait à la porte, il avait composé certaines prières proportionnées à la distance du lieu, qu'il récitait en allant, afin qu'il ne fit aucun pas, et qu'il ne laissât échapper aucun instant, sans aimer Dieu et s'entretenir avec lui.

Il n'y a pas une personne, pour peu qu'elle soit désireuse de sa perfection, qui ne puisse suivre ces pratiques, ou en inventer de semblables. Un religieux de la compagnie de Jésus voulant imiter saint Barthélemy et sainte Marthe, qui priaient Dieu cent fois le jour et cent fois la nuit, pria le Père Alvarez de Paz (2), qui le raconte lui-même au traité de l'oraison, il le pria, dis-je, de lui choisir cent attributs divins tirés de l'Écriture et des saints Pères, qu'il résolut d'apprendre par cœur, afin de les réciter deux fois le jour, et par ce moyen s'élever à Dieu cent fois le matin, depuis son réveil jusqu'à midi, et cent fois le soir, depuis midi jusqu'à son coucher. Ce qu'il garda avec tant d'exactitude, qu'en vingt-cinq ans il n'y manqua pas une seule fois.

(1) *Gratias Deo et Mariæ Virgini pro dono perseverantiæ mihi indignissimo peccatori usque ad hoc instans concessio, sic ero in posterum usque in finem perfectum. Per sanguinem Jesu Christi et per Matrem Virginem hæc mihi gratia concedatur. Amen.*

(2) Alvarez de Paz., tom. 3. l. 4. de rat.

Si vous n'aimez pas une si grande diversité , accoutumez-vous à dire souvent la même prière qui vous touchera davantage. Saint François se plaisait à ces paroles : « Mon Dieu et mon tout. » Saint Ignace avait toujours en bouche : « A la plus grande gloire de Dieu (1). » Le B. Félix de Cantalice : « Dieu soit béni (2). Les Pères du désert : *Mon Dieu, venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir* (3).

N'appréhendez point la difficulté à faire ces élévations de cœur. Aimez Dieu avec ardeur, elles vous deviendront si naturelles, que vous les ferez avec plaisir. Votre amour-propre agit sans cesse, et vous fait chercher votre intérêt, si vous n'y prenez garde, en tout ce que vous faites : pourquoi l'amour de Dieu n'aura-t-il pas la même force ? Votre cœur est dans un mouvement perpétuel qui vous fait vivre, bien loin de vous lasser : ce mouvement dure le jour et la nuit, depuis votre naissance jusqu'à la mort ; et si on l'arrêtait, on vous ferait une violence mortelle. D'où vient cette facilité et cette nécessité ? De l'ardeur des esprits, qui sont dans une continuelle action. Ah ! si vous aviez au lieu plus de ce feu divin et de cet esprit de Jésus, qui anime les Saints ! Voulez-vous faire sortir plusieurs étincelles d'une fournaise, faites-y un grand feu, et remuez souvent la braise. Si votre âme était embrasée d'amour, il en sortirait des flammes ardentes, et le désir d'être un homme céleste les allumerait encore plus.

(1) Ad majorem Dei gloriam. *S. Ignat.*

(2) Deo gratias. *B. Felix Cantalic.*

(3) Deus, in adjutorium meum intende : Domine, ad adjuvandum me festina. *Psal. 69. 2.*

## ENTRETIEN IX.

De l'oraison de simple remise et de simple foi.

## HUITIÈME ÉTAT.

SAINT François de Sales fait grand état de cette manière d'oraison, qu'il appelle « une simple unité, et » unique simplicité de présence de Dieu, par un entier » abandon de soi-même à sa sainte volonté, et au » soin de sa divine Providence. » Le caractère qui la distingue est la simplicité, l'abandon et le repos.

La simplicité retranche les réflexions de l'esprit, le retour de l'âme sur elle-même, les spéculations qui se font par étude ou par effort, et la multiplicité des actes de la mémoire, de l'entendement et de la volonté, que l'attrait de Dieu recueille dans une simple vue de lui-même et de notre néant, à cause de quoi quelques-uns appellent cet état oraison de simple foi.

L'abandon de l'âme laisse à Dieu le soin de ce qui la regarde tant intérieurement qu'extérieurement, sans attention, sans intention, sans élection et sans désir quelconque, sinon que Dieu fasse d'elle, et par elle, et en elle, sa très-sainte volonté, unissant son esprit à la bonté divine et à sa sainte providence, en tout ce qui lui arrive de moment en moment, et cela fort simplement. C'est ce qu'on appelle simple remise.

Le repos est une suite de cet abandon, et un des fruits du Saint-Esprit, qui fait jouir l'âme d'un calme délicieux, d'une douce tranquillité, et d'un sommeil mystique, qui vaut mieux que les plus sérieuses veilles des autres. De là vient que quand on la veut tirer de cet état et la faire retourner à la méditation, il lui semble qu'elle sort de son centre, elle perd la liberté

d'esprit, et se trouve dans une certaine crainte et entortillement qui trouble sa paix et la retarde dans son chemin.

Il y a divers degrés dans cette manière d'oraison, et diverses dispositions. Je veux dire qu'entre ceux qui y sont appelés, les uns possèdent cette unique simplicité, abandon et repos, en un degré plus éminent que les autres. Les uns y sont attirés après un long exercice de la méditation, les autres y sont mis dès le commencement, soit pour récompenser la violence qu'ils se sont faite en se convertissant à Dieu, soit pour les faire plus tôt arriver à la perfection, n'ayant guères de temps à vivre, ou pour d'autres raisons que Dieu connaît. Les uns y reçoivent de grandes lumières, de grandes caresses, de grandes grâces, et de vives flammes d'amour (car la simplicité de foi et de présence de Dieu n'empêche point l'abondance des dons célestes, ni la diversité des opérations divines; mais seulement la multiplicité des raisonnemens et des affections qui viennent de l'industrie humaine). Les autres y souffrent souvent beaucoup de distractions; et demeurent sans aucun appui sensible; parce que notre Seigneur leur retire le sentiment de sa présence, et toutes sortes d'aides et de lumières intérieures, de sorte qu'elles sont dans une totale impuissance et insensibilité, ce qui étonne les âmes qui ne sont pas encore bien expérimentées.

Mais elles doivent demeurer fermes, et se reposer en Dieu par-dessus toute vue et sentiment, recevant, souffrant, et chérissant également toutes les voies de Dieu, et toutes les opérations qu'il lui plaira faire en elles, se sacrifiant et s'abandonnant sans réserve à son amour et à son bon plaisir, sans voir ni vouloir voir ce qu'elles font, ni ce qu'elles doivent faire; parce qu'elles doivent se joindre à Dieu avec la pointe suprême de l'esprit par-dessus toute leur vue et propre connaissance, et se perdre heureusement dans son sein, pour y trouver la paix dans la guerre, le repos

dans le travail, et la fidélité à pratiquer les bonnes œuvres, aussi constante parmi les désolations et les amertumes, que dans la jouissance des faveurs et des consolations divines. Car il arrive pour l'ordinaire, si l'âme est fidèle, qu'étant liée de toutes parts, et se trouvant dans une entière impuissance, elle se va unissant à Dieu sans y faire réflexion, Dieu opérant en elle sans qu'elle y contribue de sa part qu'un humble acquiescement, qui est presque insensible, mais qui vaut mieux alors que tous les efforts qu'elle pourrait faire, qui seraient inutiles en ce temps-là, et ne serviraient qu'à l'embrouiller, et à empêcher le trait divin. Elle ne doit donc prendre autre soin que de se tenir en esprit d'anéantissement devant Dieu, et de se laisser sans résistance entre les mains de sa bonté, sans se distraire par l'attention aux choses extérieures ou intérieures, qu'autant qu'elle y est obligée. Encore cette attention ne la doit pas retirer tout-à-fait de cette amoureuse occupation qui lui rend Dieu intimement présent, quoique sans aucune vue particulière, tout ce qu'elle fait en sa présence n'étant que comme un simple regard que l'on jetterait sur un objet ardemment aimé, en sorte que sans en avoir déterminé la vue, on ne laisserait pas de l'y arrêter de temps en temps plus fixement, comme par une petite recharge d'amour, non tant par notre choix que par la force d'un instinct secret, et par les charmes du sujet aimé. Que si l'âme demeure dans la peine pendant cette communication, elle ne doit point se peiner à vouloir faire ni dire aucune chose par son choix : mais si Dieu l'y porte, et s'il arrive qu'il lui inspire quelques paroles mentales ou vocales, ou quelques autres actes, comme elle ne doit pas faire attention à les chercher, il ne faut pas aussi qu'elle en fasse à les rejeter. Ce sont autant de moyens dont Dieu se sert pour l'attirer à lui quand il lui plaît, et quoiqu'il ne le fasse pas toujours, et qu'il la laisse dans l'obscurité et dans la souffrance, pour grandes que soient ses ténèbres et ses peines, la pointe de

son esprit ne laisse pas de tendre toujours vers son objet par un acte simple et unique, qui comprend en son unité, simplicité, délicatesse, tout ce qu'elle voudrait faire ou dire pour suppléer à son impuissance. Car ce divin Epoux est si jaloux de l'empire de son cœur, et de l'opération qu'il fait au-dedans, que si tôt qu'elle veut chercher quelque autre chose, pour spirituelle qu'elle soit, il la reprend intérieurement, et met quelquefois comme un obstacle entre elle et ce qu'elle voudrait regarder. Il ne veut pas même qu'elle s'inquiète et s'occupe à combattre et repousser les distractions, mais qu'elle se tienne en paix ; parce que tandis qu'elles ne feront que traverser l'imagination contre sa volonté, elles ne lui ôteront pas l'attention à Dieu, mais seulement la suavité et la douceur de l'attention : ce qui ne lui portera pas tant de préjudice, que l'effort qu'elle ferait pour les chasser et pour s'appliquer à quelques bonnes pensées, parce que ces distractions vagabondes qui courent par l'imagination, déplaisent à la volonté qui les méprise (ceci est remarquable) : au lieu qu'elle croit devoir faire grand état des bons sentimens qu'elle forme, et tâcher de les retenir. Et toutefois souvent ils lui sont suggérés par l'esprit de ténèbres, pour la divertir de son attention simple et unique. C'est pourquoi il vaut mieux qu'elle ne reçoive rien que ce qui la tient dans le repos d'une vue simple et tranquille, s'assurant que ce qui vient de l'Esprit de Dieu, ne l'en détourne point, mais la simplifie encore davantage.

Pour donner un plus grand éclaircissement à tout ce que je viens de dire, il faut faire ici quelques observations qui peuvent également servir à ceux qui sentent quelque attrait à cette manière d'oraison, et à ceux qui y sont déjà bien avancés.

Remarquez en premier lieu qu'encore que l'âme ne devienne pas parfaite aussitôt qu'elle entre dans cette voie, ni même quelquefois long-temps après ; néanmoins si elle ne résiste point, l'Esprit de Dieu la dégoute, et la détache peu à peu de toutes les choses

créées. Elle se dépouille insensiblement d'elle-même tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, ne s'abourtant point à son propre sens, ni à ses opinions, et ne négligeant rien pour petit qu'il soit. La vue qu'elle a de ses imperfections la tient dans une crainte respectueuse devant Dieu, et dans un profond anéantissement. Elle est exacte à toutes choses dont elle a vue : que si quelquefois il arrive que ses passions pour être fort émues la fassent tomber par fragilité en quelques défauts assez notables, elle ne s'en doit pas étonner, pourvu qu'il n'y ait point de volonté délibérée ; mais elle en doit tirer sujet d'humilité et de nouvelle ferveur.

Remarquez en second lieu que la sécheresse n'empêche pas non plus l'opération divine ; il est vrai que quand la peine est forte, cet attrait est si mince, qu'il est comme imperceptible, et alors l'âme se trouve quelquefois attaquée de crainte qu'elle ne soit abandonnée et réprouvée ; mais il ne faut point qu'elle s'empresse ni qu'elle s'inquiète pour cela ; elle n'a qu'à se tourner vers Dieu par quelque acte fort simple d'abandon de soi-même, d'acquiescement à sa sainte volonté, ou de quelque autre mouvement qui tende à cela, et même il n'est pas besoin que ces actes soient toujours formels. Quelquefois ils ne se peuvent faire que par une tendance secrète, un mouvement sans mouvement, un trait imperceptible du cœur, un je ne sais quoi qui se tient dans un total abandon à la très-simple vue de Dieu sans aucune distraction.

Remarquez, en troisième lieu, que l'âme qui est favorisée de ce don d'oraison en éminent degré, reçoit souvent de grandes lumières, et même quelquefois des faveurs très-extraordinaires de Dieu ; mais elle les doit recevoir, non pour s'y arrêter avec une attention particulière, ni pour en faire état ; mais seulement pour s'unir à Dieu, et s'enflammer à son amour. Car ce ne sont que des moyens pour parvenir au terme qui est l'intime union avec Dieu. Or, qui s'arrêterait aux

moyens n'arriverait jamais à la fin : ces connaissances, ces illustrations, ces paroles qui se forment en l'âme, et tout ce qui se peut présenter à l'entendement, ou aux sens intérieurs et extérieurs, ne sont que les degrés de l'échelle pour monter à Dieu ; il n'y faut point demeurer, ni reposer, il faut tendre simplement à l'amour, où ils nous élèvent, et réduire le tout à la pratique d'une profonde humilité, ou, pour mieux dire, d'un profond oubli et mépris de nous-mêmes, comme d'une chose qui n'est pas digne d'être regardée. Car en usant de la sorte, toutes ces choses extraordinaires qui sont sujettes à illusion, ne nous pourront nuire de quelque côté qu'elles viennent, quand même l'ange de ténèbres en serait l'auteur, pourvu que l'âme aille toujours s'avancant du côté de l'humilité et de l'amour.

Il faut encore observer, comme un avis très-important, que l'âme ne peut et ne doit présumer de s'établir dans cet état par sa propre industrie, ce serait un orgueil insupportable, et une témérité très-dangereuse. Mais elle s'y peut disposer avec la grâce de Dieu, surtout quand elle y sent déjà quelque attrait, et il y a des moyens qui lui sont donnés pour cet effet.

Qu'elle fasse donc état, si elle veut arriver à cette oraison, ou s'y avancer lorsqu'elle y est attirée ; qu'elle fasse, dis-je, état de s'adonner à une parfaite mortification des passions et des sens, de retrancher toutes les réflexions que son esprit naturel voudrait faire sur les autres, ou sur soi-même pour se satisfaire, de bannir toute curiosité et désir de paraître, de ne se servir ni dans la lecture, ni dans l'entretien avec Dieu de la spéculation comme pour en devenir plus savante, et d'user simplement de la considération autant qu'il est nécessaire pour émouvoir les affections à la pratique des vertus, et à la suite de Jésus-Christ crucifié.

Que dans la pratique de la mortification, dans le soin qu'elle prend à déraciner ses mauvaises habitudes, et dans l'étude des vertus, elle se conduise par amour

plutôt que par contrainte, en s'oubliant elle-même, et laissant le soin de tous ses intérêts entre les mains de Dieu, plutôt qu'en se lassant et fatiguant à force de désirer sa perfection. Car ce délaissement que l'on fait de soi-même y conduit avec plus de facilité et d'avantage, vu qu'au même lieu où nous nous quittons nous-mêmes, nous trouvons Dieu, et là où l'on se trouve on le perd. Il ne faut donc plus regarder les vertus comme contraires à nos inclinations; mais il faut conformer doucement nos inclinations au bon plaisir de Dieu qui nous paraît dans l'exercice des vertus, et nous humilier profondément par une affection, un désir, un zèle amoureux d'agrandir Dieu en nous, puisque ne pouvant prendre ni recevoir d'accroissement en lui-même, sa grandeur s'exalte sur notre petitesse, et s'édifie sur nos ruines. O que ce motif est doux à un cœur qui est blessé d'amour!

De plus, qu'elle ne recherche point avec anxiété les occasions de se mortifier, ou de s'humilier, ou de pratiquer les autres vertus crucifiantes; mais qu'elle les reçoive lorsqu'elles se présentent, et en fasse un saint usage plutôt en s'oubliant, comme j'ai déjà dit, par un simple regard vers Dieu, qu'en faisant attention expresse à se vouloir mortifier.

Qu'en quelque disposition qu'elle soit, ou dans la consolation, ou dans les peines intérieures, elle ne s'amuse point à regarder l'état où Dieu la met, mais qu'elle unisse sa volonté à la sienne en toutes choses, et se soumette à l'aveugle, et sans réserve, à la conduite des personnes qui la gouvernent, et qui tiennent la place de Dieu sur elle, se contentant d'accomplir fidèlement ce qu'elles lui conseillent. Néanmoins, cela n'empêche pas que, quand elle sent de puissans mouvemens et instincts de se mortifier, ou de pratiquer quelques vertus, elle ne les puisse et doive suivre, pourvu que la soumission surnage toujours au-dessus. Car il arrive d'ordinaire que le même amour qui porte les uns à demeurer dans une simple attente de tous les

événemens, presse et sollicite les autres de faire quelque chose pour son service. Et même quelquefois une seule personne sera tantôt dans un état, et tantôt dans l'autre. C'est à ses directeurs et à ses supérieurs d'en juger, et à elle de se laisser conduire sans résistance et sans réplique, après avoir humblement et simplement découvert tous les mouvemens de son cœur.

Quant à ce qui regarde la préparation qui est nécessaire pour ne point tenter Dieu dans la pratique de cette sorte d'oraison, quoiqu'il faille indubitablement quitter sans aucun scrupule tout ce que l'on avait préparé pour la méditation, quand on se sent attiré à cette simple attention à Dieu ; néanmoins on ne doit jamais omettre de prévoir un sujet propre à méditer avant que de se mettre en oraison, afin que l'âme se trouvant sans attrait, puisse se servir des points qu'elle s'était proposés, et qu'elle ne demeure pas tout-à-fait désoccupée.

Après donc s'être mise en la présence de Dieu par un simple acte de foi, se cachant en sa bonté comme un petit poussin sous l'aile de sa mère, ou se retirant toute en elle-même pour le regarder dans son cœur, après s'être profondément humiliée et anéantie devant lui, et enfin après avoir demandé son assistance et la lumière de son Esprit, qu'elle considère tout doucement et simplement son sujet, et quand ses affections seront émues, qu'elle ne multiplie point les paroles, mais qu'elle s'arrête un peu pour les imprimer et savourer, et regardant notre Seigneur au mystère qu'elle médite, qu'elle lui dise de fois à autres quelques paroles d'amour, d'abandon, de confiance, selon qu'elle y sera excitée. Mais il faut les dire paisiblement, les coulant doucement dans son cœur divin, comme si elle ne voulait être entendue que de lui seul. Et puis quand cette affection se passe, qu'elle tâche d'en exciter une nouvelle par une autre simple considération, ou par quelque colloque sur le sujet qu'elle a préparée.

Si elle se trouve en sécheresse, qu'elle ne laisse pas

de faire tous les actes de l'oraison , et quoique ce soit sans goût , qu'elle s'assure que ce ne sera pas sans utilité. Car l'oraison de patience , dont nous parlerons bientôt , n'est pas moins agréable à Dieu , que celle de jouissance qui la ferait fondre en douceur.

Que si elle se voit dans une totale impuissance de se servir de la méditation , qu'elle demeure simplement devant Dieu en attendant sa miséricorde , se reposant en lui par-dessus toute vue , tout sentiment et tout repos , souffrant , recevant et chérissant également , comme j'ai dit , toutes les voies et les opérations divines ; se contentant de la seule volonté de Dieu et de l'honneur de demeurer en sa présence , comme un pauvre devant celui qui est souverainement riche ; comme une faible créature qui ne peut rien , devant celui qui est tout-puissant ; comme un enfant auprès de son père , comme une épouse auprès de son époux , comme la Magdeleine aux pieds de Jésus , comme la B. Vierge au pied de la croix , persévérant ainsi avec humilité , soumission et confiance , et disant à notre Seigneur de temps en temps quelques paroles , quoique sans goût ; car ce n'est pas son goût qu'elle doit chercher , mais celui de Dieu , qui la veut ainsi.



## ENTRETIEN X.

De cinq autres sortes d'oraisons du Frère Alphonse Rodriguez de la compagnie de Jésus.

**DIEU** qui avait favorisé ce saint Religieux d'un excellent don d'oraison, l'attirait à lui en différentes manières fort extraordinaires. J'en remarquerai seulement cinq, dont la connaissance nous peut être plus utile.

La première est une oraison qu'il appelait d'élévation. Voici comme il en parle : « Il y a une autre sorte d'oraison qui s'appelle oraison d'élévation, lorsque l'âme se met devant son souverain Seigneur pour mortifier quelque vice ou quelque passion, et la combattre en sa présence et pour l'amour de lui, jusqu'à une entière victoire. Cette manière d'oraison est une de celles qui plaisent davantage à notre Seigneur, parce que l'homme se surmonte soi-même pour l'amour de lui. Elle lui gagne l'affection de son créateur par une entière mortification, prenant l'âme pour le doux, et le doux pour l'amer, qui est une vraie marque d'amour. O ! que peu de personnes pratiquent cette sorte d'oraison ; parce qu'on aime toujours mieux sucer le miel de sa prière, que de goûter le fiel de la mortification. Et toutefois les vertus s'engendrent dans l'âme à proportion de l'effort qu'on fait sur ses inclinations dans ce saint exercice, et non pas davantage. »

La seconde est une oraison de désirs dans laquelle il combattait non plus avec soi, ni avec ses passions, comme dans la première, mais avec Dieu même. Le feu qui brûlait dans son cœur, était si ardent et si pénétrant, qu'en un instant il l'élevait de la terre, et le faisait entrer en Dieu. Il se mettait à lutter avec lui d'une manière admirable, et le forçait amoureusement de lui accorder ce qu'il lui demandait pour sa plus grande

gloire. « Il m'arriva, dit-il, de ressentir une ardeur » véhémente, et me trouvant tout embrasé de l'amour » de Jésus et de Marie sa très-sainte mère, je me mis » quelques jours en leur présence avec une espece de » contemplation qui ressemblait plus à la manière de » prier, qui est propre des anges, qu'à celle des hommes mortels. Je traitais avec eux des affaires de mon » salut, et de celles des autres, non comme j'avais accoutumé, mais comme font les anges et les bienheureux dans le ciel. J'étais tout occupé en leur très-douce » et très-précieuse vue. Je leur demandais plusieurs » faveurs, et particulièrement la santé du supérieur, » qui était malade. Et ils me commandèrent de n'en » être plus en peine, et me promirent d'avoir soin de » lui. »

La troisième est une oraison de jouissance, qu'il appelait l'oraison de l'amour de Dieu, parce que dans cet état l'âme est élevée à une sublime connaissance de son Dieu, avec de très-douces complaisances, et des sentimens d'une charité très-embrassée.

La quatrième est une oraison de révérence et d'anéantissement, par laquelle il se mettait en la présence de Dieu avec un profond respect, dont il se trouvait saisi et pénétré; considérant d'un côté la majesté et la grandeur infinie de son Seigneur, et de l'autre jetant la vue sur son néant, et se trouvant indigne de paraître devant un roi si redoutable.

La cinquième est une oraison de confiance et de tendresse, par laquelle il se présentait devant Dieu comme un enfant tendrement chéri et caressé se présente devant son père, et là il traitait avec lui tout bonnement de ses besoins et de ceux des autres, et lui demandait sa protection, son assistance et sa conduite.

Cette manière d'oraison est très-excellente, parce que, comme remarque saint Thomas, « entre tous les » mouvemens que le Saint-Esprit nous donne, celui » d'un amour et d'une confiance filiale lui convient » mieux en tant qu'il est l'Esprit du Fils de Dieu; et c'est

» à cela qu'il nous pousse particulièrement, que nous  
 » prenions un esprit filial, un cœur de fils envers Dieu,  
 » qui est notre vrai Père, selon cette parole de saint  
 » Paul : *Vous avez reçu l'esprit d'adoption qui est l'es-*  
 » *prit des enfans, par lequel nous appelons Dieu notre*  
 » *Père avec une clameur secrète et amoureuse* (1). » Aussi  
 les effets que produit cette oraison sont très-avantageux,  
 et les impressions qu'elle donne à l'âme, très-nobles et  
 relevées. Elle y prend tous les sentimens qu'un bon fils  
 peut avoir pour son père, ensuite de quoi elle l'aime  
 avec de grandes tendresses, elle a du zèle pour sa  
 gloire, elle lui obéit parfaitement en toutes choses, elle  
 prend de sa main paternelle tous les états où il la met,  
 et toutes les dispositions qu'il fait de sa personne soit  
 pour l'honneur ou pour le mépris, pour la santé ou  
 pour la maladie, pour la pauvreté ou pour les richesses,  
 et généralement pour tout elle désire ardemment de  
 lui plaire ; elle a une délicatesse, une tendresse de con-  
 science merveilleuse, qui ne peut souffrir la moindre  
 faute, et s'il lui en échappe quelque une, elle en conçoit  
 un extrême ennui, elle en est sensiblement touchée,  
 et n'a point de repos qu'elle n'en ait obtenu le pardon ;  
 elle regarde tous les biens de Dieu comme siens avec  
 une joie inexplicable. Elle se réjouit de ce qu'il est la  
 sagesse même, la bonté même, la beauté, la lumière,  
 la vie, la source de tout être et de tout bien. Elle est  
 ravie de ce qu'il règne dans le ciel et dans l'univers, et  
 de ce qu'il est adoré, aimé, et respecté souverainement  
 de tous les saints ; elle voudrait avoir toute seule l'a-  
 mour et le respect de tous les esprits bienheureux pour  
 l'honorer ; elle a des affections et des inclinations amou-  
 reuses pour toutes les créatures, dans la vue qu'elles  
 lui appartiennent, mais surtout elle a des tendresses

(1) *Inter cœtera movet nos Spiritus sanctus, ad hoc quod affec-*  
*tum quemdam filialem habeamus ad Deum secundum illud Roma-*  
*norum : Acceptistis spiritum adoptionis filiorum, in quo*  
*clamamus : Abba Pater.* S. Th. 2. 2. q. 121. a. 1.

incroyables pour l'Église, se soumettant avec une simplicité d'enfant à tous ses ordres, prisant et respectant toutes ses cérémonies jusqu'aux plus petites, et s'affligeant inconsolablement de ses persécutions, de ses divisions domestiques, et du rabais de son autorité, qui lui percent le cœur, et lui font verser des fleuves de larmes, et répandre des soupirs ardents devant Dieu, lorsqu'elle ne peut y apporter de remède.

C'est pourquoi je ne m'étonne pas si l'Apôtre recommande si particulièrement cet exercice à Timothée : *Exercez-vous à la piété* (1). Comme s'il nous disait en la personne de ce disciple : Appliquez-vous à l'oraison et aux exercices de dévotion avec cette noble pensée que Dieu est votre Père ; tâchez de vous la rendre si familière qu'elle passe comme en nature ; parlez-lui comme à votre père, écoutez-le comme un enfant écoute son père pour apprendre ses ordres, et recevoir ses instructions ; traitez avec lui avec un esprit filial ; mettez en lui toute votre confiance, vous reposant sur ses soins amoureux, et ne pensant qu'à lui plaire.

(1) *Exerce teipsum ad pietatem. 1. Thimoth. 4. 7.*

## ENTRETIEN XI.

Les tendresses et des consolations que l'âme reçoit dans l'oraison affective, et quel usage on en doit faire.

Pour éviter l'ennui que la longueur a coutume d'apporter, je réduis tout ce que j'ai remarqué sur un sujet si ample et si important, à quatre chefs : le premier regarde l'estime qu'on doit faire des consolations divines : le second regarde l'esprit avec lequel on les doit recevoir : le troisième touche la manière dont on les doit rechercher et procurer ; et le quatrième, quand et comment on s'en doit priver.

La discrétion doit régler l'estime qu'il en faut faire. Quelques-uns les estiment trop, les autres ne les prennent pas assez. Il faut tenir le milieu, pour marcher avec assurance.

Il est dangereux de mépriser les consolations célestes sous quelque prétexte que ce soit. Elles nous sont nécessaires à cause de notre excessive faiblesse, et du dégoût naturel que nous avons des exercices spirituels.

Ce dégoût vient quelquefois de la fragilité de la chair, qui est infirme, comme dit notre Seigneur (1), et qui affaiblit la vigueur de l'esprit, par la fuite du travail et par le désir du repos. Quelquefois il vient de la sensualité qui se porte avidement au bien délectable, et a le bien honnête en aversion, et la vertu en horreur. Quelquefois il naît du soin que l'on a de la santé du corps et des nécessités de la vie, qui étouffe la dévotion (2). C'est pourquoi Dieu qui veut être servi avec

(1) Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma. *Matth.* 26. 41.

(2) Condelector legi Dei secundum interiorem hominem. Video autem aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati. *Rom.* 7. 22.

allégresse, comme sa bonté infinie le mérite, nous donne les consolations comme un remède nécessaire pour relever notre faiblesse, réprimer la sensualité, modérer les soins excessifs de la vie, et maintenir l'esprit dans une admirable sérénité et tranquillité (1).

De plus, les bons effets que produit la consolation divine, montrent assez l'estime qu'elle mérite.

Elle remplit la mémoire de saintes pensées, elle l'affermir dans le souvenir de Dieu avec stabilité, elle bannit le souvenir des choses du monde, elle efface toutes les images impures des objets corporels, grossiers et terrestres, arrête les évagations de l'esprit, et l'unit étroitement à l'esprit de Dieu.

Secondement, elle répand dans l'entendement une clarté céleste qui lui découvre les volontés et les desseins de Dieu sur sa conduite, l'excellence de ses perfections, la beauté des vertus, les moyens de les acquérir et de bannir les vices, et enfin les ravissantes merveilles qui reluisent dans les œuvres du Créateur.

En troisième lieu, elle excite dans la volonté plusieurs saintes et dévotes affections envers Dieu, elle élève la confiance, elle augmente la charité, elle inspire un désir ardent de plaire à Dieu, une merveilleuse allégresse d'esprit, une très-douce espérance du salut et de la rémission des péchés de la vie passée, un amour singulier envers Jésus-Christ, une sensible compassion de ses douleurs, une soif de Dieu, et enfin une ferveur nompareille dans l'exercice des vertus et dans la pratique des bonnes œuvres.

En quatrième lieu, elle purifie le corps, et le prépare aux opérations divines, l'accoutumant à porter toutes les épreuves nécessaires pour le soumettre à l'esprit, soit qu'on l'exerce au travail de peur qu'il ne devienne lâche, ou qu'on le châtie de peur qu'il ne se rende insolent, ou qu'on le mette dans l'abstinence, de peur qu'il ne se porte aux plaisirs sensuels.

(1) Vide S. Bon., 3. Process. Relig.

**En** dernier lieu, elle nous fait trouver de la joie dans la considération des choses divines, dans tous les exercices spirituels, et dans tous les travaux qui se rencontrent au service de Dieu, en sorte que l'âme y met son repos et sa satisfaction, et partout ailleurs elle n'a que de l'ennui et du dégoût.

Il est donc évident que ceux-là se trompent qui ne prennent pas assez la consolation divine, ni les tendresses de la dévotion, ou qui n'en ressentent pas la privation quand ils la perdent; car ils font connaître par là qu'ils n'en ont pas goûté les fruits, et qu'ils ne savent pas combien elle est nécessaire pour avancer dans le chemin de la vertu. Mais il ne faut pas aussi aller à l'autre extrémité, ni se persuader que la solide perfection consiste dans l'abondance des consolations sensibles: ce serait prendre les moyens pour la fin, et s'arrêter en chemin sans jamais arriver au terme. Et puis encore que ces moyens soient très-utiles pour s'unir à Dieu, et pour acquérir toutes les vertus, néanmoins ils ne sont pas absolument nécessaires, vu que l'on peut arriver à une éminente sainteté par la voie des sécheresses et des désolations, qui est tout opposée à celle-ci.

D'ailleurs, il peut y avoir de la tromperie et de l'illusion, principalement quand on y est trop attaché, et qu'on ne les recherche pas avec une pure intention. Car enfin il n'y a point de doute qu'on en peut abuser en plusieurs manières, comme lorsqu'on ne les désire que pour se satisfaire, ou que l'on quitte par ce motif les emplois qui sont d'obligation, ou qu'on n'a pas soin d'en profiter, ni de s'avancer en la vertu, ou d'éviter les défauts auxquels ceux qui jouissent de ces douceurs sont sujets, comme le B. P. Jean de la Croix l'a fort bien remarqué dans ses œuvres spirituelles au premier livre de la Nuit obscure.

C'est pourquoi il importe de se bien instruire de la manière dont il les faut recevoir, quand elles viennent sans qu'on les recherche, ou les procurer et recher-

cher, quand Dieu demande notre coopération, et nous les veut faire mériter. Car il n'y a personne qui ne sache que Dieu nous communique la dévotion sensible en deux manières, dont la première suppose notre coopération et notre recherche; et la seconde, la prévient; et régulièrement, parlant Dieu veut que nous y apportions quelques dispositions de notre part, qui consistent en de grands désirs de la posséder, en de ferventes prières pour l'obtenir, en un grand soin de mortifier nos passions, et d'ôter tous les obstacles qui peuvent empêcher les communications divines, comme la trop grande dissipation d'esprit, l'accablement des affaires, le peu d'application à la prière, et de mortification, qui sont deux empêchemens notables entre tous les autres : l'un, parce que, comme dit le Sage dans l'Ecclésiastique, *le feu s'allume selon le bois qu'on y met* (1). Dieu veut que nous préparions notre cœur, que nous tâchions d'amasser le bois, c'est-à-dire les considérations pour exciter l'affection, et puis il y met le feu. L'autre, parce qu'il n'y a rien qui gagne plus le cœur de Dieu, comme dit saint Grégoire de Nazianze (2). C'est pourquoi saint Bonaventure remarque dans la vie de Jésus-Christ, que notre Dame apparut un jour à sainte Élisabeth, et lui dit : « Tenez pour certain qu'il » ne descend du ciel aucune grâce dans l'âme que » par le moyen de l'oraison et de la mortification (3). »

Voilà la voie ordinaire par où viennent les consolations célestes : mais néanmoins cela n'empêche pas que Dieu ne prévienne quelquefois notre industrie et notre recherche par une voie extraordinaire, pour montrer qu'il est le maître. Il entre, pour ainsi dire, les portes

(1) Secundùm ligna sylvæ, sic ignis exardescet. *Eccli.* 28. 22.

(2) Neque enim Deus ullà re perindè atque corporis ærumnâ conciliatur. *S. Greg. Naz. orat.* 18.

(3) Pro certo habeas quòd nulla gratia descendit in animam, nisi per orationem et corporis afflictionem. *S. Bonav.*, in vitâ Christi, *caput* 3.

étant fermées, sans qu'on y pense, et nous dit comme aux Apôtres : *Pax vobis*, la paix soit avec vous. Et alors il verse sur nous un déluge de grâces. Il fait une riche effusion de lumières dans l'entendement, de douces ardeurs dans la volonté, de sérénité et de délices spirituelles dans l'âme, dont l'abondance se répand quelquefois jusque dans les sens, et noie tellement le cœur, qu'on est contraint de dire comme saint François Xavier : C'est assez, Seigneur, c'est assez; ou comme saint François de Sales : Mon Dieu, arrêtez le torrent de vos consolations, et épargnez ma faiblesse. Tout ce qu'il demande de nous en cette rencontre est la fidélité à recevoir ses faveurs, et à en bien user suivant les desseins de sa bonté, qui les donne selon son bon plaisir, tantôt à ceux qui commencent à le servir, et tantôt à ceux qui sont déjà bien avancés : aux uns pour relever leur courage, et leur montrer combien il est doux à ceux qui l'aiment; aux autres pour les humilier, et leur apprendre qu'ils ne doivent rien s'attribuer, puisqu'en effet ils n'y peuvent rien contribuer; à ceux-ci pour leur donner un avant-goût du paradis, à ceux-là pour les tirer du vice où ils sont malheureusement engagés, et faciliter leur conversion, à quoi ils n'auraient pas le courage de se résoudre, s'il ne les y engageait par ces attraits et par ces caresses. Il faut donc suivre ses intentions, et prendre garde que l'amour-propre ne souille la pureté de ses dons, et ne les rende, non-seulement inutiles, mais préjudiciables au salut. Ce qui arrive quand on s'y arrête pour y trouver sa satisfaction, ou qu'on en tire vanité, ou qu'on en reçoit du mépris pour les autres, ou qu'on entre dans une secrète estime de soi-même; car une fausse confiance ruine insensiblement toutes les forces de l'âme, et donne un grand empire au démon.

De là vient qu'il se transfigure souvent en ange de lumière, et qu'il se mêle, par un dangereux artifice, de donner lui-même des consolations aux personnes mal

mortifiées , qui s'adonnent à la vie spirituelle ; soit pour affaiblir et amollir leur courage par ces fausses douceurs , soit pour les détourner de quelques occupations plus utiles , soit pour les enivrer de cette folle opinion qu'ils sont déjà bien élevés , et par là leur faire perdre insensiblement le désir de leur avancement spirituel et le soin de leur perfection.

Pour nous délivrer de ses pièges il faut distinguer avec Richard de Saint-Victor (1) trois sortes de consolations, l'une pure et parfaite, l'autre imparfaite ; et la troisième fausse et dangereuse.

La vraie consolation qui est plus pure et plus parfaite, n'est point impétueuse ni violente ; elle n'excite point de mouvemens déréglés dans les sens ; au contraire , elle les réprime et les étouffe ; elle est tranquille , douce , paisible et modeste ; elle fortifie l'esprit , et affaiblit la chair ; elle élève l'âme, mais elle ne l'enfle point ; plus elle l'éclaire , plus elle l'humilie, parce qu'en augmentant le désir de la perfection , elle en augmente aussi le soin qui la tient dans l'humilité par la vue de son indigence : si bien que voyant toujours plus clairement sa pauvreté , elle ne peut aussi qu'elle n'ait toujours de plus bas sentimens d'elle-même.

La consolation imparfaite est celle qui trouve de l'impureté et du mélange dans le cœur , d'où vient que ceux qui la reçoivent ayant la vue trouble , et n'étant pas capables de plus grande lumière , s'estiment riches , lorsqu'ils sont en effet fort pauvres. Car s'ils savaient combien ce qu'ils ont est peu en comparaison de ce qui leur manque , ils seraient dans la dernière confusion.

La fausse consolation est celle qui vient du diable , et que l'on peut reconnaître par quatre marques considérables. La première est qu'elle n'est point intérieure , c'est-à-dire qu'elle porte plus l'âme à ce qui paraît aux yeux des hommes qu'aux solides vertus,

(1) Richard. à S. Vict. in Cant. c. 6.

qui ne paraissent qu'aux yeux de Dieu, d'où vient qu'elle succombe aux moindres assauts de la tentation, et fait paraître son faible dans les légères épreuves. La seconde, qu'elle n'est point fervente, je veux dire qu'elle donne plus de lumière que de chaleur et de ferveur, soit pour se mortifier, soit pour travailler, soit pour se transformer en Dieu. La troisième, qu'elle n'est point humble, ni respectueuse, ni soumise; c'est-à-dire qu'elle porte l'âme à des privautés indiscrètes et insolentes avec Dieu, et qu'elle la rend suffisante et ahourée à son propre sens. La quatrième, qu'elle n'est point pure, ne tendant qu'à délecter les sens et à efféminer l'esprit, et même souiller quelquefois le corps par des mouvemens d'érégés, et par d'autres désordres qu'elle cause.

Quand donc l'on s'aperçoit que la consolation produit quelques-uns de ces effets, il faut la tenir pour suspecte, et prendre avis d'un sage directeur; lui découvrir l'état de son âme, suivre exactement ses conseils, et se priver volontiers de toutes ces douceurs quand il le juge à propos, surtout quand elles excitent des idées impures dans l'imagination, ou de la mollesse dans les sens. Car j'estime que saint Bonaventure avait grande raison de dire, « qu'il ne vou-  
» drait point tirer les fleurs de la boue, et que s'il  
» n'ose pas condamner ceux qui souffrent ces faibles-  
» ses contre leur gré, il ne peut aussi excuser ceux  
» qui s'y délectent (1). »

(1) S. Bonavent. Process. 7. c. 18.

## ENTRETIEN XII.

Des peines intérieures que l'âme souffre dans l'oraison affective avant que d'arriver à l'intime union avec Dieu, et comment elle s'y doit gouverner.

APRÈS que l'âme a été quelque temps favorisée des consolations divines, il arrive d'ordinaire que Dieu se retire par un dessein secret de sa Providence, et fait tarir la source de ces délices spirituelles.

Alors l'entendement, qui avait coutume de jouir de la lumière de Dieu, se trouve dans des obscurités fâcheuses et pénibles, et n'ayant plus la liberté d'agir, ni le plaisir de recevoir le jour, qui lui venait d'en-haut du Père des lumières, il lui semble qu'il est devenu aveugle, tant qu'il est vide de bonnes pensées; et cette privation de vue, jointe à son impuissance, lui est fort sensible.

La volonté, qui avait auparavant de si douces affections, ou du moins une si grande force et vigueur pour embrasser le bien, quelque contraire qu'il fût à ses inclinations, ne peut plus former, ce lui semble, un seul désir de la vertu, et demeure dans une extrême sécheresse, langueur et insensibilité.

La mémoire ne se ressouvient plus de rien, ou si elle a quelque souvenir de Dieu, ou des grâces qu'elle en a reçues, ce n'est que pour aigrir sa douleur et augmenter le regret d'en être privée.

L'appétit inférieur ressent de grands troubles, et de furieuses aversions de la pratique des vertus, et de la mortification qu'il appréhende comme trop difficile, et contraire à la nature, d'où vient qu'il se laisse aller à de fâcheuses tristesses, qui abattent le cœur, et changent en fiel toutes les douceurs que le paradis y répandait autrefois.

L'âme ainsi désolée se voyant réduite à un état si pitoyable qu'elle ne peut plus se servir ni de la mémoire pour se ressouvenir, ni de l'entendement pour méditer, ni de la volonté pour s'affectionner au bien, entre parfois en de si grandes frayeurs, qu'elle se juge comme abandonnée de Dieu, s'imaginant que c'est par sa faute, et qu'il faut qu'elle ait commis quelque grand péché, qu'elle ne connaît pas, et que c'est peut-être une marque de réprobation, ou que tout ce qui s'est passé auparavant entre Dieu et elle, n'est qu'une illusion. Le diable s'apercevant de sa peine, et tâchant de pêcher en eau trouble, prend occasion de l'attaquer par diverses tentations, pour la faire tomber dans ses niéges. Il réveille ses passions tout de nouveau, l'inclinant du côté des choses sensuelles, et faisant élever dans la partie inférieure, où son pouvoir s'étend principalement, plusieurs inquiétudes qui la rendent si triste et chagrine, qu'elle a peine à se supporter.

Il la tente de désespoir, lui persuadant qu'il n'y a plus de ressource, et qu'ayant trop abusé des dons de Dieu, elle a mérité une éternelle disgrâce par ses infidélités.

Il la tente de blasphème et du murmure contre Dieu, comme s'il lui était cruel et impitoyable.

Il l'importune de mille pensées horribles et de mille doutes contre la foi, pour lui faire perdre la patience, et la tranquillité de l'esprit. Agitée de tant de flots qui la battent incessamment, et pénétrée de si vives pointes de douleur, elle s'attendrit quelquefois sur ses souffrances, et se fait pitié à elle-même; d'autres fois elle va chercher de l'appui et de la consolation dans les avis de son directeur, qui l'attriste souvent plus qu'il ne la contente; dans la lecture des livres spirituels et dans les exercices de la dévotion, qui ne font que la lasser; dans les pénitences, jeûnes, veilles, mortifications, qui épuisent le peu de forces qui lui restent, et tuent le corps sans guérir l'esprit.

Quelquefois même elle en vient à cette extrémité que ne trouvant aucun remède , et se sentant pressée de tristesse , il lui échappe au fort de sa peine de s'en prendre à notre Seigneur, et de se plaindre de sa rigueur. Il semble qu'elle lui reproche sa dureté, et qu'elle lui dit comme Job : *O que vous m'êtes devenu cruel* (1) ! Mille pensées noires et affligeantes roulent dans son esprit , qui viennent les unes après les autres , et quelquefois toutes ensemble , pour l'accabler. Tantôt elle s'offre à souffrir jusqu'à la fin du monde , et puis aussitôt elle demande du soulagement. Une autre fois elle souhaiterait , s'il lui était permis , d'être réduite au néant , et même abîmée dans les enfers ; enfin son esprit fait mille saillies et dit cent choses qui seraient autant de blasphèmes , si la volonté y prenait part , et si ce n'étaient pas plutôt des expressions de la peine qu'elle sent , que des mouvemens délibérés. Mais comme ces paroles viennent plutôt des lèvres que du cœur , ces impatiences sont en quelque façon excusables : au moins il ne les faut pas toujours prendre au criminel , vu même que l'âme y faisant réflexion s'en humilie aussitôt , et se jette tout en Dieu par un total acquiescement à sa volonté. Aussi n'est-ce bonnement que l'amour qu'elle lui porte , qui cause sa peine ; car ne le croyant pas aimer , elle ne peut avoir aucun contentement ; et toutefois cette privation d'amour qu'elle s'imagine avoir , ne l'accablerait pas ainsi , si elle ne l'aimait point. Il ne faut donc pas qu'un directeur la traite rudement , ou qu'il s'étonne de la voir tomber en ces imperfections , surtout si c'est un esprit bien fait , qui ne soit point mélancolique , et qui ne se gouverne point par humeur et par caprice. Au contraire , il lui doit compatir , et l'encourager autant qu'il peut , de peur qu'elle ne tombe en des troubles et remords de conscience , qui achèveraient de la perdre , si elle s'y laissait aller.

(1) *Mutatus es mihi in crudelem, Job. 30. 21.*

Car la plus dangereuse tentation, et la plus préjudiciable à des âmes peinées, qui, d'ailleurs, ont la crainte de Dieu et leur perfection à cœur, est celle qui leur persuade de s'examiner sur les pensées qu'elles ont eues, pour voir si elles y ont consenti ou non. Cet examen fait plus de mal que le mal même, parce qu'il jette l'âme dans des inquiétudes extrêmes, et l'empêche de faire attention à Dieu et à son devoir. La peine qu'elle a de souffrir la tentation est une marque qu'elle n'y consent pas, et quand même elle verrait clairement qu'elle y a commis quelque faute, elle s'en doit humilier sans se troubler, en former un acte de contrition avec tranquillité sans en concevoir de l'aigreur, du chagrin et de l'amertume; s'en accuser tout simplement sans se plaindre et lamenter, et puis demeurer en repos et n'y penser plus. Car c'est un artifice du diable de suggérer à l'âme qui lui résiste, ces examens scrupuleux, sous prétexte de plus grande pureté, quand il voit qu'il ne peut rien gagner sur son consentement. Que s'il peut une fois l'engager dans ce labyrinthe, il ne se contente pas d'user de ce stratagème à l'égard des tentations présentes, il lui remet devant les yeux toute sa vie passée, l'embrouillant de mille doutes, et lui persuadant qu'elle ne s'est pas bien déclarée aux confessions précédentes, par conséquent qu'elle les devrait recommencer; surtout il épie le temps de la communion et de l'oraison, pour la tourmenter, et lui faire perdre le fruit de l'un et de l'autre, et la va entortillant dans ses filets si finement et si subtilement, qu'elle n'en peut échapper que par une grande et absolue soumission de son propre jugement, pour se laisser conduire à l'aveugle dans ces chemins si obscurs; mais c'est à quoi elle a d'ordinaire bien de la peine. Car si on lui dit qu'elle néglige les tentations importunes soit contre la foi ou contre la pureté, sans se forcer ni s'opiniâtrer à vouloir produire des actes contraires, elle prend cela pour un consentement tacite. Et si on lui dit qu'elle ne s'arrête point aux scrupu-

les qui lui viennent ni sur sa vie passée , ni sur l'état présent , elle se figure que ceux qui la conduisent , ne savent pas comme cela s'est fait , et qu'assurément elle est obligée sous peine de péché mortel d'en avoir un plus grand éclaircissement. Elle passe encore plus avant , et s'imagine que ni les supérieurs , ni les confesseurs , ne la peuvent dispenser des commandemens de Dieu et de l'Eglise , et que celui de la confession étant un des plus importans , elle ne saurait s'en acquitter comme il faut , si elle ne réfléchit sans cesse sur elle-même , quoiqu'en effet elle n'en tire autre profit que d'aller dire quantité de tricheries inutiles , et souvent même ridicules et indignes du sacrement. Au reste qui la croirait , elle voudrait toujours parler de sa peine ; néanmoins il n'y a rien qui lui soit si nuisible , parce que c'est entretenir son mal , et empêcher l'opération de Dieu en elle. Cela vient d'une faiblesse d'esprit accompagnée d'un orgueil secret , ou d'un très-subtil amour-propre , qui se couvre du manteau de l'humilité , pensant pratiquer cette sainte vertu en disant beaucoup de choses fort abjectes , tant dans la confession que dans la déclaration qu'elle fait de son état ; en quoi elle se trompe pitoyablement , vu que la vraie humilité serait de soumettre son jugement , et laisser tout le reste , faisant conscience de suivre son propre sens , là où elle va tout au rebours ; et faisant scrupule de toute autre chose , elle croit bien faire de ne se soumettre pas.

Voilà un crayon de ce qui se passe dans ces états de souffrance , où j'ai recueilli plusieurs artifices de l'ennemi , et plusieurs peines qu'il nous fait ; non que toujours une même âme les expérimente toutes à la fois , mais parce qu'il a fallu garder quelque ordre pour les expliquer plus clairement , étant plus aisé d'apporter du remède au mal quand on en a bien fait la découverte.

Or avant que de donner ici les avis nécessaires pour la conduite de ceux que Dieu exerce par les peines in-

térieures, il faut encore faire quelques réflexions considérables sur leur état.

La première est que la désolation n'est pas toujours universelle, ni pour les peines qui attaquent l'âme, ni pour le temps qu'elles durent. Car il y en a qui sont presque continuelles, d'autres qui viennent de temps en temps sans aucune règle, d'autres qui ont un temps réglé. Alphonse Rodriguez souffrit l'espace de dix ans une persécution opiniâtre du diable, qui ne durait précisément que l'heure de son oraison, et le laissait libre le reste de la journée. Je ne puis mieux l'expliquer que par ses propres paroles.

« L'oraison de cette personne, dit-il, n'était qu'une » croix et un tourment perpétuel. Elle ne pouvait, durant ce temps-là, disposer de ses puissances; il ne lui restait que le seul désir de souffrir. Plus elle se raidissait contre la peine, plus elle l'augmentait; le combat croissait à proportion de sa constance et de ses efforts, et quelquefois il était si rude, qu'elle tombait comme dans l'agonie de la mort. Son corps n'ayant pas assez de forces pour résister à la violence de ce martyre, se couvrait d'une sueur mortelle, n'ayant pas la moindre partie qui ne fût attaquée. Son cœur était saisi et pressé d'une tristesse si profonde, qu'elle était contrainte de se jeter par terre, et de continuer le mieux qu'elle pouvait son oraison dans la posture d'un mort, étendue de toute sa longueur sur le pavé de sa chambre. Cette infirmité, ou, pour mieux dire, cette tentation, durait seulement au temps de l'oraison du matin. Quand la cloche sonnait pour commencer la prière, c'était comme un signal que l'ennemi prenait pour commencer la charge, et quand elle sonnait la fin, toutes les douleurs tant intérieures qu'extérieures cessaient au même instant.

» Ce religieux affligé voyait clairement que toutes ces peines venaient du diable, et que Dieu le permettait ainsi, parce que la tentation était tellement fixée et attachée au temps de l'oraison, qu'elle s'élevait

» et s'évanouissait au son de la cloche ; et si l'heure de  
» l'oraison changeait , la tentation changeait aussi. La  
» paix et la joie intérieure régnaient dans son âme  
» durant le reste du jour , et notre Seigneur traitait fa-  
» milièrement avec lui , et lui communiquait ses fa-  
» veurs comme s'il ne fût rien arrivé. »

Cette peine dura dix ans sans manquer un seul jour , et toutefois ce serviteur de Dieu n'omit jamais son oraison , laissant à tous ceux qui sont dans la désolation , une instruction notable , et un exemple signalé de patience.

La seconde réflexion que je fais , est qu'il y a divers degrés et divers intervalles dans ces épreuves. Si les peines sont grandes au commencement , elles sont encore plus grandes au progrès , et très-grandes à la fin. Mais d'ordinaire il y a de bons momens où Dieu se communique à l'âme avec beaucoup de suavité ; après quoi elle éprouve d'autres plus grandes souffrances , qui sont aussi suivies de plus intimes communications , à proportion qu'elle a souffert plus long-temps et avec plus de fidélité. Il y a cette différence que la souffrance dure long-temps , et la jouissance est bientôt passée. Quand elle est dans la peine , il lui semble qu'elle ne doit jamais avoir aucun contentement : et quand elle est dans la consolation , elle ne peut se persuader que rien lui puisse faire peine à l'avenir ; d'abord qu'elle sent la peine , il lui est avis qu'il ne lui peut rien arriver de plus fâcheux , et dès qu'elle commence à jouir de la consolation , elle croit qu'elle ne peut rien avoir de meilleur : mais à mesure qu'elle s'avance , elle expérimente le contraire. Car après les longues épreuves , les communications sont bien plus intimes , plus sublimes , plus délicates et plus fortes pour la faire tendre à Dieu , et pour la séparer plus parfaitement de toute autre chose.

Il en est de même des peines , dont les dernières , pour être de même espèce que les premières , ne laissent pas d'être plus rudes. Elles entrent plus avant dans le cœur ,

elles le pénètrent plus intimement , elles le blessent dans les parties les plus vives , et lui font de plus profondes et sensibles plaies. Représentez-vous ces saints martyrs que les tyrans faisaient fouetter jusqu'au mourir. Au commencement que les verges leur entamaient la peau , la douleur était sans doute très-sensible ; mais elle croissait notablement , lorsqu'en rechargeant d'autres coups on faisait de nouvelles plaies , et on r'ouvrait celles qui étaient déjà faites ; en sorte que les morceaux de la chair vive tombaient en terre avec le sang , et les os demeuraient enfin tout découverts , sur lesquels on déchargeait encore coups sur coups , jusqu'à ce qu'ils eussent rendu l'âme. Or , supposé qu'ils eussent toujours pu souffrir ce tourment sans mourir , et sans perdre le sentiment qui a coutume de s'émousser par la violence qu'on lui fait , qui pourrait s'imaginer les effroyables douleurs qu'ils eussent endurées dans la continuation de ce supplice ? Car enfin , les verges eussent disloqué les os , arraché les entrailles , et pénétré partout jusqu'à blesser le cœur et les autres parties nobles , par petits morceaux. Le corps n'est pas capable de souffrir jusqu'à cette extrémité , parce qu'il est mortel : mais l'âme , qui est immortelle , en fait l'expérience selon cette comparaison ; et si Dieu lui fait goûter quelques douceurs par intervalles , ce n'est que pour lui rendre les souffrances suivantes plus sensibles , d'autant qu'elle en devient plus délicate , et qu'ayant une capacité presque infinie , puisqu'elle est capable de Dieu , ses douleurs vont toujours croissant de plus en plus , et après qu'elle a cru cent fois être à l'extrémité , elle trouve autant de fois que ses peines sont plus rudes à mesure qu'elles se multiplient.

Il y a encore une troisième réflexion à faire ; à savoir que Dieu ne tient pas toujours le procédé que nous venons de dire dans l'épreuve qu'il fait de notre fidélité , donnant alternativement les consolations après les peines , et les augmentant à proportion qu'elles continuent. Mais pour montrer qu'il est le maître absolu

des cœurs, et qu'il a la clef du ciel et de l'enfer, il joint quelquefois l'un et l'autre, et les met en même temps dans une même âme, versant des lumières extraordinaires dans la partie supérieure, pendant que la plus basse est réduite à l'agonie par l'excès de ses douleurs. Car, comme dit Job, s'il veut confondre toutes choses, et les resserrer toutes dans un lieu, qui l'en empêchera (1) ? C'est ce qui arrive souvent, dit saint Grégoire sur ces paroles, lorsque Dieu élève l'âme à la contemplation en même temps que les soins et l'imagination souffrent des tentations importunes, comme s'il prenait plaisir d'assembler l'enfer et le paradis, et les resserrer dans un même lieu (2).

Bien davantage, il change quelquefois par une merveille le paradis en une espèce d'enfer : je veux dire que Dieu même, qui est la joie et la béatitude des saints, devient la peine et le tourment de l'âme qu'il accable du poids de sa grandeur. Ce qui arrive à cause de la disproportion et de l'opposition qui est entre la majesté du Créateur et la faiblesse de la créature, entre les perfections infinies de l'un, et les imperfections de l'autre. Car il est à remarquer que toutes les opérations divines tendent à l'union parfaite entre Dieu et l'âme ; et parce que toute union demande la ressemblance entre les extrémités unies pour rendre l'âme capable de l'union avec Dieu, qui est la pureté même, il la faut purifier de toutes ses taches naturelles, actuelles et habituelles, qui empêchent qu'elle ne lui

(1) Si subverterit omnia et in unum coarctaverit, quis contradicet ei ? *Job. 11. 10.*

(2) Cælum ergò simul et infernus coarctantur, cùm unam eandemque mentem, et sublevatio contemplationis illuminat, et importunitas tentationis obscurat : de cælo namque lux oritur ; infernus autem tenebris possidetur. In unum ergò cælum infernusque redigitur, cùm mens quæ jam lucem patriæ supernæ considerat, etiam de carnis bello tenebras occultæ tentationis portat. *S. Greg. l. 10. Moral. c. 8.*

soit semblable. Et pour cet effet, il faut que Dieu s'approche d'elle, et y trouvant de l'opposition et de la disconvenance, il est nécessaire qu'il la combatte pour la détruire. Or partout où il y a combat, il faut que le plus fort agisse, et que le plus faible souffre.

D'où je tire cette conséquence que le plus important avis qu'on puisse donner à l'âme qui se trouve en quelque un des états dont je viens de parler, est de laisser agir Dieu, et de recevoir, souffrir, et supporter tout ce qu'il fait et tout ce qu'il permet, avec une invincible patience, et un très-parfait abandon à sa bonté, sans s'étonner, ni croire que tout soit perdu, quelque peine qu'elle ressente. Qu'elle attende donc la visite de Dieu avec une amoureuse confiance, et cependant qu'elle se rende fort fidèle nonobstant toutes ses répugnances, et qu'elle ne quitte point l'oraison sous quelque prétexte que ce soit. Saint Ignace conseille de la faire un peu plus longue, lorsque la désolation nous veut persuader de la raccourcir ou de l'abandonner tout-à-fait; parce que cette force d'esprit étonne le démon, et lui fait perdre l'espérance de nous vaincre. Qu'elle ne se laisse point abattre par l'ennui, quoi qu'elle souffre, et quelque imperfection qu'elle voie en elle-même; qu'elle se souvienne que les plus grands amis de Dieu ont passé par ces états; qu'elle ne néglige rien de ce qui concerne l'obéissance et la pratique des vertus; qu'elle s'acquitte soigneusement de son office, et de tout ce qu'elle a en charge, à l'exemple de Jésus-Christ, qui étant dans une tristesse mortelle, ne laissa point d'aller faire son oraison au même lieu et à la même heure qu'il avait accoutumé, et comme un bon et vigilant pasteur, quitta trois fois sa prière pour aller visiter et consoler ses pauvres disciples abattus de langueur, de pusillanimité et de sommeil. Qu'elle imite ce rare exemple, et nonobstant ses grands travaux qu'elle n'omette rien de ce qui est de son devoir en ce qui regarde l'extérieur, et pour l'intérieur qu'elle se contente d'accoiser les passions, sans se forcer, ni con-

traindre à produire beaucoup d'actes, ou s'astreindre à d'autres exercices. Elle doit simplement préparer un point d'oraison, sans se gêner en aucune façon; et quant aux distractions, le meilleur est de se tourner tranquillement vers Dieu, sans autre attention à les chasser, ni à s'en défendre, ou à en demander pardon. Que s'il survient quelque forte tentation, elle peut faire un acte contraire fort simplement et paisiblement, sans regarder seulement la tentation, mais bien la miséricorde du souverain maître, qu'elle peut invoquer par les paroles que les Apôtres employèrent au fort de l'orage pour l'éveiller : *Sauvez-moi, Seigneur, car je périculis* (1); ou par celles du roi Ézéchias : *Seigneur, répondez pour moi, car je souffre violence*; ou disant quelques versets des Psaumes de David propres à la disposition où elle se trouve, comme sont ceux-ci : *Que le Seigneur se lève, et que ses ennemis soient dissipés. O Dieu ! venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir, Seigneur. J'ai mis ma confiance en vous, je ne serai point confond éternellement. Quand je cheminerais dans l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi* (2). Qu'elle suive le conseil de saint François de Sales, qui dit qu'il est mieux de faire des actes de confiance et de résignation, et parler d'autre chose avec Dieu, que de faire une attention particulière à se détourner de la tentation; enfin, si elle est si accablée d'ennui qu'elle ne puisse rien faire du tout, qu'elle se tienne-là tout simplement, laissant tout le soin de soi-même à la providence de ce bon père céleste. Elle trouvera sa force dans son infirmité, et ses richesses dans

(1) Domine, salva nos, perimus. *Matth.* 8. 25.

(2) Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus : et fugiant qui oderunt eum, à facie ejus. *Psal.* 67. 2. — Deus in adjutorium meum intende : Domine, ad adjuvandum me festina. *Psal.* 69. 2. — In te, Domine, speravi, non confundar in æternum. *Ps.* 30. 2. — Nam, etsi ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala : quoniam tu mecum es. *Psal.* 22. 4.

sa pauvreté. Le prophète multiplia un peu d'huile qui restait à une pauvre veuve, et la changea en une source féconde, qui eût coulé sans cesse, si les vaisseaux ne lui eussent point manqué. Dieu peut faire naître un monde de vertus dans notre âme, d'un simple acquiescement de volonté, et le tirer même, si bon lui semble, du néant de notre faiblesse et de notre misère. Qu'elle se traite comme l'on traite un corps accablé de maladies et d'ulcères, qu'on ne remue que le moins qu'on peut, jusqu'à ce que le charitable chirurgien vienne penser ses plaies. Qu'elle attende patiemment l'heure que Dieu voudra la guérir. Car c'est un mal qui doit prendre son cours, sans qu'aucune créature y puisse apporter du remède, jusqu'à ce que l'esprit soit entièrement purifié, à quoi toute sa vie est quelquefois bien employée.

## ENTRETIEN XIII.

Éclaircissement de quelques difficultés que l'on propose sur le sujet de l'oraison affective et de la méditation , et sur le rapport qu'elles ont entre elles.

Que l'usage des affections ne soit très-utile , et même nécessaire dans la méditation , personne n'en peut douter, s'il a tant soit peu de lumière, vu que les raisonnemens, et les recherches que l'entendement fait des vérités évangéliques, ne tendent qu'à exciter de bons mouvemens dans l'âme, et de fortes résolutions de fuir le péché, de pratiquer les vertus, de mortifier les passions, de purifier le cœur, et d'aspirer à l'union avec Dieu.

Mais que l'on puisse quitter les considérations que la méditation fournit pour éclairer l'entendement, et s'attacher, aussitôt qu'on est en la présence de Dieu, aux affections du cœur et aux mouvemens de l'amour divin, c'est ce qui choque quelques personnes qui savent par leur propre expérience combien il importe que l'esprit soit convaincu pour toucher la volonté, mais qui n'ont pas d'attrait à l'oraison affective. Voici les difficultés qui leur semblent considérables, et qui demandent ici quelque éclaircissement.

Ils disent en premier lieu, que c'est faire un grand préjudice aux âmes de leur ôter la méditation que saint Augustin, saint Basile, saint Grégoire, saint Bernard, saint Ignace, et tant d'autres, ont si souvent recommandée. Mais on répond que l'oraison affective n'ôte point la méditation; au contraire, elle la présuppose, et lui donne sa dernière perfection. Je dis qu'elle la présuppose, parce que dans les voies ordinaires, on n'est appelé à cette sorte d'oraison qu'après un long

usage de la méditation, lorsque l'entendement est si éclairé, et si convaincu des vérités éternelles, qu'il n'a plus besoin de longs discours pour les pénétrer et les représenter avec efficace à la volonté. Je dis qu'elle lui donne sa dernière perfection, puisque la fin et le fruit de la méditation est d'enflammer la volonté de l'amour du souverain bien, et des moyens nécessaires pour y arriver, ce que l'oraison affective fait avec autant de force que de douceur. Il se peut faire que quelques personnes indiscrètes pervertissent cet ordre, et veulent trop tôt prendre l'essor; parce qu'elles fuient le travail de la mortification, et de la méditation qui les y porte, pour goûter la manne des consolations divines. Mais il ne faut pas pour cela lier les mains à la divine bonté, et la vouloir empêcher de se communiquer à quelques-uns d'une manière extraordinaire, sans suivre les règles communes de sa conduite. Qui doute qu'il n'y ait des âmes singulièrement chéries de Dieu, dont la vie spirituelle commence, comme il est écrit dans les Cantiques, *par un baiser de sa bouche* (1); c'est-à-dire par un amoureux entretien du Verbe qui se communique à elles dans le silence du cœur, et par une très-douce et très-intime familiarité qu'elles ont avec lui? N'en avons-nous pas des exemples très-signalés dans la vie de saint Edmond, de sainte Agnès, de sainte Catherine, du B. Louis de Gonzague, et du Père Vincent Carafe, qui par un mouvement particulier du Saint-Esprit, sans aucune instruction humaine, se tourna vers Dieu, aussitôt qu'il eut l'usage de la raison, comme les flammes, pour petites qu'elles soient, s'élèvent vers le ciel aussitôt qu'elles sont nées, et tout embrasé d'amour il apprit à se soustraire aux yeux de ses domestiques, et à se cacher en quelque coin de la maison de son père, pour s'appliquer à la prière, avec un si doux plaisir de son âme que les heures ne lui duraient que des momens, étant

(1) *Osculetur me osculo oris sui. Cant. 1. 1.*

souvent si ravi et si absorbé, qu'il en perdait tout sentiment, et ne se pouvait retirer de l'oraison sans violence. Qui ne sait que le Saint-Esprit fait quelquefois la même grâce à de grands pécheurs dès le commencement de leur conversion, les attirant à soi par des charmes d'amour, qui les ravissent jusqu'au troisième ciel, comme saint Paul, ou qui les attachent aux pieds de Jésus-Christ, comme la B. Magdeleine, pour y écouter en silence et en recueillement la parole de ce divin maître des cœurs?

Ils objectent en second lieu, que c'est en quelque façon tenter Dieu, que d'aller à la prière sans préparation, et se présenter devant le trône du Seigneur, sans savoir ce qu'on veut lui dire, attendant que la pluie tombe du ciel, sans se donner la peine de puiser l'eau à la fontaine pour arroser la terre de son cœur. J'avoue que pour être élevé à ce degré d'oraison, il ne faut pas omettre à préparer un sujet à l'avance, qui puisse servir au besoin, si le Saint-Esprit ne donne rien autre chose : il est bon de prévoir toujours, mais surtout au commencement, les affections qu'on veut produire durant la prière ; et même quelques points de considérations propres à toucher la volonté ; mais si Dieu prend d'abord possession du cœur, et le porte bien loin de son sujet pour le fixer en sa présence, ou pour l'arrêter dans une simple vue de sa grandeur, ou pour le faire descendre dans son propre néant, ou pour lui découvrir le fond de sa malice, ce serait une grande faute de lui vouloir résister, et se soustraire à sa conduite, pour suivre ses propres pensées avec beaucoup de peine et peu de fruit. Saint Ignace préparait tous les soirs sa méditation avec une merveilleuse exactitude, et même il se servait des images qui lui représentaient la vie de Jésus-Christ pour s'imprimer le mystère qu'il voulait méditer ; et toutefois sitôt qu'il entrait dans l'oraison, et qu'il s'était retiré au secret de son cœur, il s'embrasait tout-à-coup de telle sorte, qu'il semblait que tout son visage

s'en allait en feu et en flammes, comme dit l'auteur de sa vie, qui l'avait vu plusieurs fois dans ces saintes ardeurs. D'autres fois ses yeux se changeaient en deux fontaines, d'abord qu'il s'était mis en la présence de Dieu, et l'on voyait les larmes qui en découlaient goutte à goutte, mais si doucement et si paisiblement, qu'on ne l'eût pas ouï jeter un seul soupir, ni se remuer tant soit peu. Cela nous montre clairement que ceux qui sont fort avancés dans l'oraison, n'ont pas besoin de discours pour échauffer leur cœur, et qu'un simple regard, une vue d'esprit suffit pour allumer un grand feu qui les fait fondre en larmes de consolation et de douceur.

On objecte encore que l'exercice de l'oraison affective n'est souvent qu'une pure oisiveté, dont on ne retire aucun fruit, puisque par la confession de ceux qui s'y exercent, on y rejette la multiplicité des actes pour être dans une simple attente de la visite de Dieu, et si Dieu ne vient point, on demeure à sec sans rien faire que de perdre le temps, se laisser abattre au sommeil ou au chagrin, et produire mille pensées ridicules, mille imaginations extravagantes. Mais cette objection ne vient que d'une erreur fort grossière qui confond les actes de l'industrie humaine avec ceux que le Saint-Esprit inspire. L'oraison affective n'exclut pas la multiplicité des lumières, ni des affections infuses; mais elle simplifie l'esprit, et le sépare des considérations, et des affections que l'industrie humaine recherche : encore ne les rejette-t-elle pas entièrement; au contraire, elle s'en sert très-utilement, quand les mouvemens extraordinaires lui manquent, si ce n'est que l'âme se trouve dans une impuissance totale d'agir, et qu'elle soit contrainte d'avoir recours à l'oraison de patience. Souvent même il arrive qu'un homme d'oraison ayant commencé à méditer sur quelque vérité de l'Évangile, se trouve élevé de la méditation à l'oraison affective, et de l'oraison affective à la contemplation. Car si l'Esprit de Dieu souffle où il lui plaît et

comme il lui plaît , qui le peut trouver mauvais ? N'est-il pas le maître de ses biens ? N'en peut-il pas disposer selon sa volonté ? Il est vrai que dans l'oraison affective , l'âme demeure quelquefois dans une simple remise et dans une attente de la visite divine ; mais cette attente n'est point une oisiveté , comme on se l'imagine ; c'est un acte d'abandon et de confiance en Dieu , si doux et si tranquille , qu'on dirait que c'est plutôt un repos qu'une opération d'esprit. Il est vrai aussi que cette sorte d'oraison tend à la simplicité et à l'unité de l'amour divin comme à sa fin et à sa perfection ; mais ce n'est point par l'inaction qu'elle y va , ce serait une illusion manifeste , puisque l'esprit ne peut être sans action , non plus que le cœur , sans mouvement ; elle y va par les pas des affections , qu'elle entretient par des actes multipliés , tandis qu'elle ne peut encore demeurer long-temps dans l'exercice d'un seul acte. Mais , quand l'âme est arrivée à ce point d'unité et de simplicité qu'elle peut continuer un temps assez notable la même affection et le même acte d'amour , soit par une habitude qu'elle s'est acquise , ou par une grâce spéciale qui la suspend et la soutient dans son élévation avec un très-agréable repos , elle n'a que faire de se mettre en peine de produire plusieurs raisonnemens , ni même plusieurs affections : plus son amour est simple , plus il est parfait ; plus il est paisible , plus il est déiforme ; puisqu'il approche plus de la simplicité et tranquillité de l'Esprit de Dieu , qui est toujours en actes , et jamais en mouvement.

Ajoutez à cela que cet acte très-simple et paisible contient en éminence tous les actes des vertus que la méditation peut produire , et de plus il leur donne vie , et nous en facilite la pratique d'une manière plus noble et plus sublime. Car outre que rien n'est difficile à celui qui a reçu le trait de l'amour , le motif qui le porte à l'exercice de l'humilité , de la pauvreté , de l'obéissance , de la mortification , et de toutes les au-

tres vertus , est beaucoup plus relevé. S'il fait un effort généreux sur ses inclinations naturelles pour les assujettir à la grâce , c'est par amour ; s'il captive son jugement et sa volonté pour les soumettre à la conduite de ses supérieurs ; c'est par amour ; s'il foule aux pieds tous les biens de la terre et tous les plaisirs des sens , c'est par amour. En un mot, l'amour et le zèle de la gloire de Dieu est l'âme de toutes ses actions, et le principe qui le fait vivre d'une vie toute divine , pleine de mérites , de gloire , et de délices inestimables. Ce n'est donc point une oisiveté que l'oraison d'attente , ou de simple remise , ou de recueillement en la présence de Dieu (1) , c'est le plus noble emploi , et le plus important de tous (2) , c'est la source des plus pures consolations , c'est un essai de la beatitude , et une image de la vie des bienheureux. Et ne me dites point que ces douceurs et ces consolations rendent une âme lâche et fainéante , et la retirent des emplois qui regardent le bien public et le salut du prochain. Le Père Alvarès de Paz (3) , répondant à ce reproche , assure qu'il a connu quelques religieux de son ordre adonnés à cet exercice , et comblés de plusieurs dons qui l'accompagnaient , dont chacun en particulier travaillait plus utilement au salut des âmes , que beaucoup d'autres ensemble. Il n'y a rien de plus agissant que l'amour , rien de plus communicatif que la vraie charité , qui embrasse tout le monde , et se fait tout à tous les hommes , pour les porter tous à Dieu , qui est leur souverain bien. Savez-vous bien pourquoi on reproche cette inutilité aux hommes d'oraison ? c'est qu'ils ne se mêlent point des affaires d'autrui , ils ne s'intriguent point , ils ne s'embarrassent point en des occupations inutiles , ils ne cherchent point les compagnies dange-

(1) *Otiosum non est vacare Deo. S. Bernar. ad Fr. de Monte Dei.*

(2) *Negotium negotiorum. Ibid.*

(3) *Alv. de Paz. tom. 3. l. 4. p. 3. c. 12.*

reuses, ni le jeu ni les divertissemens profanes; ils vivent dans le monde comme s'ils n'étaient point du monde; ils conversent avec les hommes, sans en imiter les vices; mais, au reste, quand il est question de travailler à leur salut, et de s'employer au bien public, l'oraison ne les empêche point; au contraire, elle attire sur eux la bénédiction du ciel, qui fait que leurs travaux sont plus utiles, et que le succès en est plus avantageux. « Heureux l'amour, d'où naît l'activité et la » vigueur des mœurs, la pureté des affections, et la » subtilité des pensées propres à instruire le prochain, » et à lui persuader l'horreur du vice et l'estime de la » vertu (1). » N'est-il pas dit dans les Cantiques que *les lèvres de l'Épouse sont comme une bande de pourpre* (2)? Pourquoi, sinon parce que ses paroles sont pleines de force pour persuader le bien; de sagesse, pour exposer les vertus de son Époux, et de douceur, pour attirer et charmer les cœurs? N'est-ce pas par la même raison que la loi d'amour est appelée dans le Deutéronome une loi de feu, pour montrer que rien n'est plus puissant que la charité, soit pour attirer les esprits, ou pour enflammer les volontés?

Mais plusieurs, me direz-vous, en quittant la méditation et s'adonnant à l'oraison affective, tombent en de grandes illusions, et commettent des excès et des indiscretions également préjudiciables à la santé du corps et au salut de leur âme. Cette objection est considérable, et mérite qu'on y fasse une attention particulière, afin de reconnaître les écueils qu'il faut fuir dans l'usage de cet exercice.

(1) O felix amor, ex quo oritur strenuitas morum, puritas affectionum, et subtilitas intellectuum. *S. Ber. de dilig. Deo*,

(2) Sicut vitta coccinea labia tua, et eloquium tuum dulce, *Cant. 4. 3.*

## ENTRETIEN XIV.

Des écueils qu'il faut éviter dans l'oraison affective.

« RIEN n'est exempt de danger , » dit excellement saint Ambroise (1). Il n'y a rien de si saint (2) , que la faiblesse ou la malice de l'homme ne puisse tourner à son propre préjudice. Comme donc l'oraison affective a de grands avantages , elle a aussi des écueils très-dangereux (3). Pour les reconnaître , il faut premièrement présupposer la distinction que les Pères ont mise entre l'amour affectif qu'ils appellent autrement l'amour sensible , l'amour de cœur , l'amour de jouissance , et l'amour effectif , qu'ils nomment quelquefois l'amour essentiel , l'amour spirituel , l'amour d'élection , l'amour d'estime , l'amour d'esprit. Par le premier , l'homme regarde Dieu comme son trésor ; par le second , il se regarde lui-même comme un bien de Dieu , ou plutôt il ne se regarde point lui-même , il ne cherche que Dieu seul. Par le premier , il jouit de Dieu avec des délices incroyables ; par le second il aime Dieu à ses dépens , prêt à faire et à souffrir tout pour son respect. Le premier réside dans le cœur , c'est-à-dire , dans la partie sensible de l'âme , et s'y fait sentir avec de grandes douceurs ; le second réside dans l'esprit , c'est-à-dire , dans la volonté raisonnable , sans faire impression sur les sens.

(1) *Nihil periculo vacat. S. Ambros.*

(2) *Ex Alv. de Paz. lib. 4. de orat. ment. p. 3. c. 6. et Thomá à Jesu , de orat. divin. lib. 2. c. 6. et 7.*

(3) *Amemus affectuosè , circumspectè , et validè , scientes amorem cordis , absque eo qui dicitur animæ , dulcem quidem sed seductibilem , istum verò absque illo qui virtutis est , rationabilem esse sed fragilem. S. Ber. Serm. 20. in Cant.*

Il faut en second lieu présupposer que c'est dans l'oraison affective que règne l'amour affectif, et qu'il déploie tous ses charmes et ses attraits. C'est là que l'âme regarde Dieu avec des sentimens de tendresse inexplicable, qu'elle l'embrasse, qu'elle le caresse, qu'elle soupire après cette souveraine beauté, qu'elle languit dans son absence, et qu'elle brûle d'un désir ardent de le posséder.

Cela présupposé, je dis que le premier écueil qu'il faut éviter dans l'oraison affective, est de mesurer la perfection par ces doux sentimens d'un amour tendre et délicieux, et de croire que l'amour essentiel s'augmente à proportion que l'amour sensible prend de nouveaux accroissemens. C'est une erreur, l'amour affectif n'est pas la vraie perfection, ni la sainteté solide et substantielle de l'esprit; c'est un moyen pour y arriver. Dieu nous en fait goûter les délices, pour nous détacher des créatures, pour nous encourager à la mortification de nos sens et de nos désirs, pour nous porter à la pratique des plus héroïques vertus : c'est ainsi qu'il les faut prendre et qu'il en faut user; mais parce que tous n'y apportent pas la fidélité requise, il ne faut pas se persuader que ce soit une marque de perfection d'être favorisé de ces tendresses, ni de ces joies, ni de ces ardeurs sensibles. Cet écueil nous porterait à un autre, et nous remplissant d'une fausse estime de nous-mêmes nous inspirerait secrètement le mépris de nos frères qui n'auraient pas ces suavités. Le diable en trompe plusieurs par cet artifice, et leur fait croire par une folle présomption, par une vaine complaisance, et par un orgueil spirituel, qu'ils sont déjà arrivés à la perfection, ou tout au moins, qu'ils sont bien parfaits, et plus élevés que les autres.

De cette même illusion naît un troisième abus fort dangereux, c'est que plusieurs ne se proposent point d'autre fin dans l'exercice de l'oraison que le goût et le plaisir qu'ils y trouvent. S'ils ont beaucoup de con-

solutions, ils pensent être bien avancés dans l'oraison; s'ils en ont peu, ils s'imaginent qu'ils reculent au lieu d'avancer, qu'ils perdent le temps à l'oraison, et que n'y faisant rien, c'est mal à propos qu'ils se tourmentent et qu'ils s'y attachent sans utilité et sans profit: de là vient qu'ils laissent tout là par découragement, et c'est merveille s'ils ne se laissent aller aux consolations humaines. Fuyez soigneusement cet écueil, et tenez pour maxime inviolable de ne jamais perdre cœur, ni quitter l'oraison pour quelque désolation ou sécheresse qui vous arrive (1). Que si vous ne vous sentez pas assez de résolution pour porter la peine de cette épreuve, demandez-la instamment à Dieu, et si vous pouvez obtenir cette grâce de persévérer sans trouble dans l'oraison de patience, faites-en plus d'état que de l'oraison de jouissance.

Vous éviterez par ce moyen le péril où plusieurs se mettent de ruiner leur santé par leur indiscretion, et de se rendre incapables, non seulement de l'oraison, mais encore de tout autre emploi; car comme l'amour affectif a des mouvemens impétueux et violens, il les porte souvent à des désirs déréglés de mater leurs corps, même contre la défense de leurs directeurs; et quand il n'y aurait que le seul excès avec lequel ils se laissent aller à la véhémence de leurs affections par l'attrait du plaisir qu'ils y ressentent, il enflamme le cœur, il ouvre les artères, et échauffe tellement le sang, qu'ils en sont quelquefois jusqu'au mourir. De là viennent ces palpitations de cœur, et ces fumées ardentes qui montent au cerveau, et qui blessent la tête d'une douleur aussi aiguë que si c'était un coup d'épée. De là ces débilités de corps, ces épuisemens d'esprits, ces faiblesses générales de tous les organes, qui traînent de dangereuses suites; je veux dire de profondes mélancolies, de noires imaginations, des tentations horribles, et quand tout cela n'arriverait

(1) *Vide Richardum, l. de erudit. inter. hom. c. 11.*

point, la seule impuissance d'agir, et l'inutilité où l'on demeure toute la vie, est un mal assez considérable pour vous obliger à modérer ces violences, et à ne recevoir pas les consolations avec tant d'avidité, qu'elles vous apportent plus de dommage que de profit.

Cette avidité est une intempérance d'esprit qui tient de la gourmandise et de la luxure, et qui retire souvent ceux qui s'y abandonnent, de leurs plus importantes obligations, pour jouir de ces trompeuses délices. Voici comme en parle Lansperge, qui était très-intelligent en ces matières : Il faut prendre garde que celui qui s'applique à cet exercice sans modération, ne se laisse surprendre par une gourmandise spirituelle, ou par le démon du midi, ou que l'effort déréglé d'une impétueuse conversion à Dieu ne lui blesse les organes, ou que la délectation qu'il prend dans les biens de l'esprit, n'étant pas assez pure, ne cause un divorce entre Dieu et lui, par une espèce de luxure spirituelle, qui lui fait chercher sa satisfaction et son repos dans les dons de Dieu plutôt qu'en Dieu-même. C'est pourquoi il est obligé d'user d'un grand discernement, et de veiller avec soin à ce que son intention soit pure et déiforme, n'entreprenant rien par dessus ses forces, et ne cherchant que la gloire de Dieu uniquement. Ce sera là une marque solide de l'attrait divin à son égard, et de sa correspondance à l'égard de Dieu, s'il ne cherche que le bon plaisir divin, s'il ne s'enfle point des dons du ciel, s'il ne méprise personne, s'il fait servir toutes les faveurs de Dieu et tous ses exercices spirituels à la parfaite mortification de tout ce qu'il doit haïr en lui-même, et sa propre abjection, et enfin s'il devient de jour en jour plus humble, plus soumis et plus résigné. Mais si au contraire il ne recherche ces affections de dévotion et ces sentimens d'amour, que pour en tirer de la douceur et pour s'y complaire, s'il néglige la pratique des bonnes œuvres, s'il travaille peu à l'acquisition des vertus, quand il serait tous les jours ravi en extase,

il ne vit que selon la nature, il abuse des dons divins, et ne cherchant pas le bon plaisir de Dieu, plus il croit s'avancer plus il recule, et son état devient toujours plus misérable.

Richard de St-Victor fait deux excellentes remarques sur ce sujet (1). La première, que l'amour affectif n'est pas un signe certain que celui qui en est favorisé soit dans la grâce de Dieu, vu que Dieu le donne quelquefois à des impies, et même à des réprouvés qui seront éternellement ses ennemis.

La seconde est que l'amour affectif est souvent plus grand dans les moins parfaits, et moins sensible dans les plus avancés. Car, dit-il, il ne faut pas penser qu'un homme ait autant d'amour qu'il croit en avoir, à cause des tendresses qu'il ressent: il en faut juger par la fidélité qu'il apporte à garder les commandemens, et par la pratique des solides vertus. L'amour tendre et affectif vers Dieu, est en quelque façon charnel et trompeur; il tient plus de l'homme que de la grâce, du cœur que de l'esprit, de la sensualité que de la raison; il tend plutôt au moindre bien qu'au plus grand; il cherche plutôt le goût que le profit. Ce fut ce qui trompa les disciples qui s'affligeaient de l'absence de leur maître, et préféreraient la douceur de sa présence au profit qui leur devait revenir de son départ. De même il se peut faire qu'un homme imparfait et sensuel, ait de tendres affections vers Dieu, non qu'il l'aime beaucoup, mais parce qu'il goûte la douceur de la grâce, et, tandis que dure ce goût, son amour dure aussi: mais ce n'est pas dans la jouissance qu'on éprouve l'ami: le jour de la prospérité spirituelle fait éclater la miséricorde de Dieu, mais la nuit de la ten-

(1) *Impii quibus erit in futuro vœ, hic quandoque etiam intimis donis reficiuntur. Inimici Domini, ait, mentiti sunt ei, et cibavit eos ex adipe frumenti, et de petrâ melle saturavit eos. Rich. in Ps. 8. Idem reperies apud S. Bern., Ser. ad fratres de Monte Dei. Rich. in Can. c. 6.*

tation fait connaître la sincérité et la perfection de notre amour. Dieu console notre pusillanimité par les visites de sa grâce, il soutient notre faiblesse, il excite notre volonté. Mais quelle merveille qu'un homme imparfait sente l'onction de la grâce, puisque le méchant même bénit Dieu volontiers quand il en reçoit du bien ? Ce doux sentiment naît quelquefois, non de l'abondance de la grâce, mais de la disette de l'esprit ; car le pauvre est ravi de joie pour peu de chose (1). Il se peut faire encore que l'esprit malin donne ce goût sensible, soit pour affaiblir la vigueur de l'âme, ou pour la retirer de quelque emploi plus nécessaire, ou pour lui inspirer finement la bonne opinion d'elle-même. Et sans que le démon s'en mêle, l'homme en peut abuser par sa propre faiblesse, lorsqu'il en fait l'objet de sa complaisance et le centre de son repos. Car comme l'esprit des prophètes est mis en la disposition des prophètes, de même la grâce est mise en la disposition de l'homme, pour en faire un bon ou mauvais usage (2).

Je finis par ce que dit Taulère dans son Institution, que les effets extraordinaires de l'amour, comme les transports de joie, les extases et autres choses semblables qui causent de l'admiration, peuvent être sans la charité, qu'elles sont quelquefois des saillies de la nature, quelquefois des illusions du diable ; mais quand elles seraient même des dons de Dieu, qu'il les soustrait à mesure qu'on avance dans la perfection, et que ceux auxquels il continue ces faveurs, en peuvent mal user ; et quand ils seraient fidèles, qu'ils doivent encore prendre garde s'ils servent Dieu par

(1) *Hujus ergo dulcis affectus causa est interdum non gratiæ copia, sed mentis inopia. Exigua enim lætificant pauperem. Ibidem.*

(2) *Sicut enim spiritus Prophetarum Prophetis subjectus esse memoratur, ita gratia homini subjicitur, ut vel bonè vel malè illa tutatur. Ibid. cap. 8.*

pur amour ; et quand ils le serviraient ainsi, que cette grâce sensible serait, à la vérité, précieuse ; mais, après tout, qu'elle ne serait pas la plus excellente.

**FIN DU PREMIER VOLUME.**



---

# TABLE

## DES ENTRETIENS

CONTENUS DANS CE VOLUME

---

### LIVRE PREMIER.

Les Règles que saint Ignace prescrit à l'homme d'Oraison, dans le livre des Exercices spirituels.

ENTRETIEN PREMIER. Que l'homme d'oraison a besoin de règles pour sa conduite.	Page 1
II. Que les Règles que saint Ignace nous a laissées dans le Livre des Exercices, touchant la vie intérieure et l'usage de l'oraison mentale sont très-excellentes, et qu'on se peut fier à sa conduite en quelque état qu'on se trouve.	8
III. Que saint Ignace a été favorisé d'un très-excellent don d'oraison, et que le Saint-Esprit a uni en sa personne une grande expérience avec une profonde science des choses spirituelles.	13
IV. Que saint Ignace a passé par toutes sortes d'épreuves, qui lui ont acquis une grande expérience.	23
V. Que la méthode que saint Ignace garde dans le Livre des Exercices, est excellente pour conduire l'homme d'oraison dans toutes les voies où il se trouve.	27
VI. Le fondement des Exercices.	31
VII. L'ordre et l'économie de la première Semaine.	34

VIII. L'ordre et l'économie de la seconde Semaine.	Page 37
IX. L'ordre et l'économie de la troisième et de la quatrième Semaine.	44
X. La clarté, la brièveté, l'étendue et l'utilité de la doctrine contenue dans le Livre des Exercices.	49

## LIVRE SECOND.

De l'exercice de l'oraison mentale, de sa nature, de sa fin, de son principe, et de ses différentes espèces tirées des instructions et de la doctrine de saint Ignace.

ENTRETIEN PREMIER. De la nature de l'oraison mentale.	56
II. De la fin de l'oraison mentale.	63
III. Du premier principe effectif de l'oraison, qui est l'homme.	74
IV. Du second principe effectif de l'oraison, qui est Dieu.	78
V. De la lumière de la foi.	90
VI. Du bon usage de la lumière de la foi dans l'oraison.	97
VII. Comme Dieu éclaire l'âme par les dons du Saint-Esprit.	105
VIII. Comme Dieu éclaire l'âme par le don de sagesse.	110
IX. Comme Dieu éclaire l'âme dans l'oraison par le don d'intelligence.	117
X. Comme Dieu éclaire l'âme dans l'oraison par le don de science.	124
XI. Comme Dieu éclaire l'âme dans l'oraison par le don de conseil.	132
XII. Comme Dieu relève et affermit le courage dans l'oraison par le don de force.	143
XIII. Comme Dieu attendrit l'âme dans l'oraison par le don de piété.	152
XIV. Comme Dieu tient l'âme dans un profond respect, durant l'oraison, par le don de crainte.	159

## LIVRE TROISIÈME.

De la première espèce d'oraison que saint Ignace enseigne, qui est la méditation.

ENTRETEN PREMIER. En quoi consiste la méditation.	Page 169
II. Avis importans sur la pratique de la méditation.	173
III. Combien cette façon de méditer que saint Ignace nous a prescrite est excellente, et quel état on en doit faire.	188

## LIVRE QUATRIÈME.

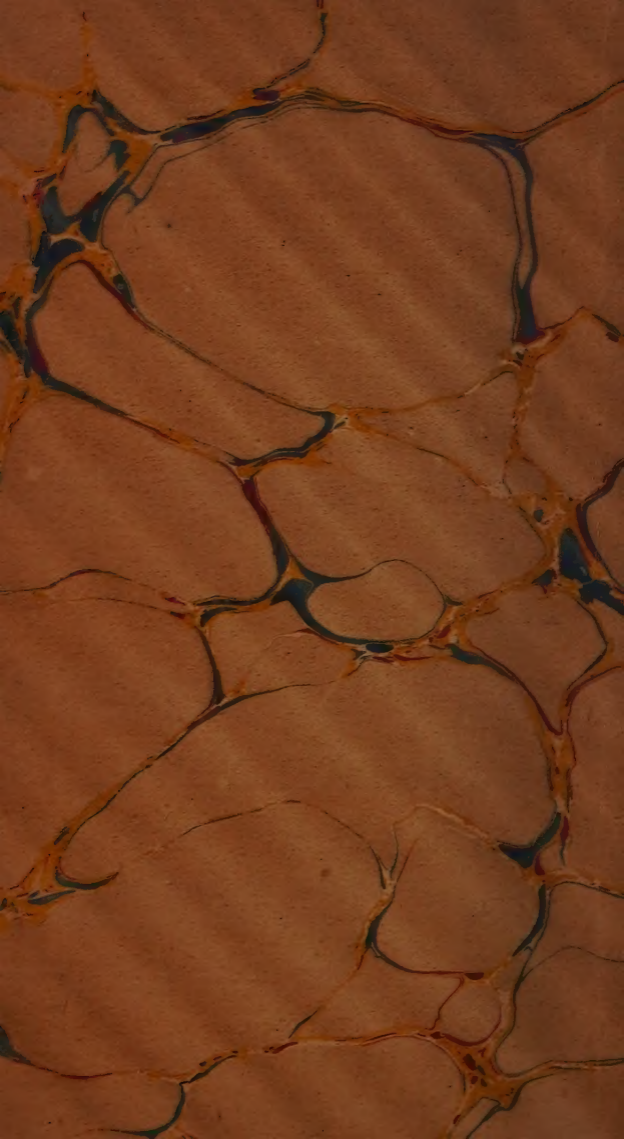
De la deuxième espèce d'oraison que saint Ignace enseigne, qui est l'oraison affective.

ENTRETEN PREMIER. De l'oraison affective. Quelle est son essence, son principe et sa fin.	193
II. Des divers états où l'âme se trouve dans l'oraison affective, selon les attraits et les lumières différentes que Dieu lui donne.	197
III. De l'attrait divin et de la liaison que quelques âmes ont aux Mystères de la Crèche et de l'Enfance de Jésus-Christ.	199
IV. De l'attrait et de l'application que quelques âmes ont à la Croix et à la Passion de notre Seigneur.	205
V. De l'attrait et de l'application que quelques âmes ont au très-saint Sacrement de l'Autel.	219
VI. De l'attrait et de l'application que quelques-uns ont à la présence de Dieu.	224
VII. De l'attrait et de l'application que quelques âmes ont à l'amour divin.	234
VIII. De l'attrait que quelques âmes ont à chercher Dieu, et de la grâce que Dieu fait à d'autres de le trouver partout.	240
IX. De l'oraison de simple remise et de simple foi.	246
X. De cinq autres sortes d'oraisons du frère Aphonse Rodriguez, de la Compagnie de Jésus.	255

XI. Des tendresses, et des consolations que l'âme reçoit dans l'oraison affective , et quel usage on en doit faire.	Page 259
XII. Des peines intérieures que l'âme souffre dans l'oraison affective avant que d'arriver à l'intime union avec Dieu , et comment elle s'y doit gouverner.	266
XIII. Éclaircissement de quelques difficultés que l'on propose sur le sujet de l'oraison affective et de la méditation , et sur le rapport qu'elles ont entre elles.	278
XIV. Des écueils qu'il faut éviter dans l'oraison affective.	285

**FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.**





060.32

N852

6507

NOUET, S.J., JACQUES

AUTHOR

L'Homme D'Oraison Sa Conduite Dans

TITLE les Voies de Dieu, Vol. I

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	STORAGE - COSA	

6507

